

# Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer, ... ([Reprod.]

La Mothe Le Vayer, François de (1588-1672). Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer,... ([Reprod.]). 1756-1759.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

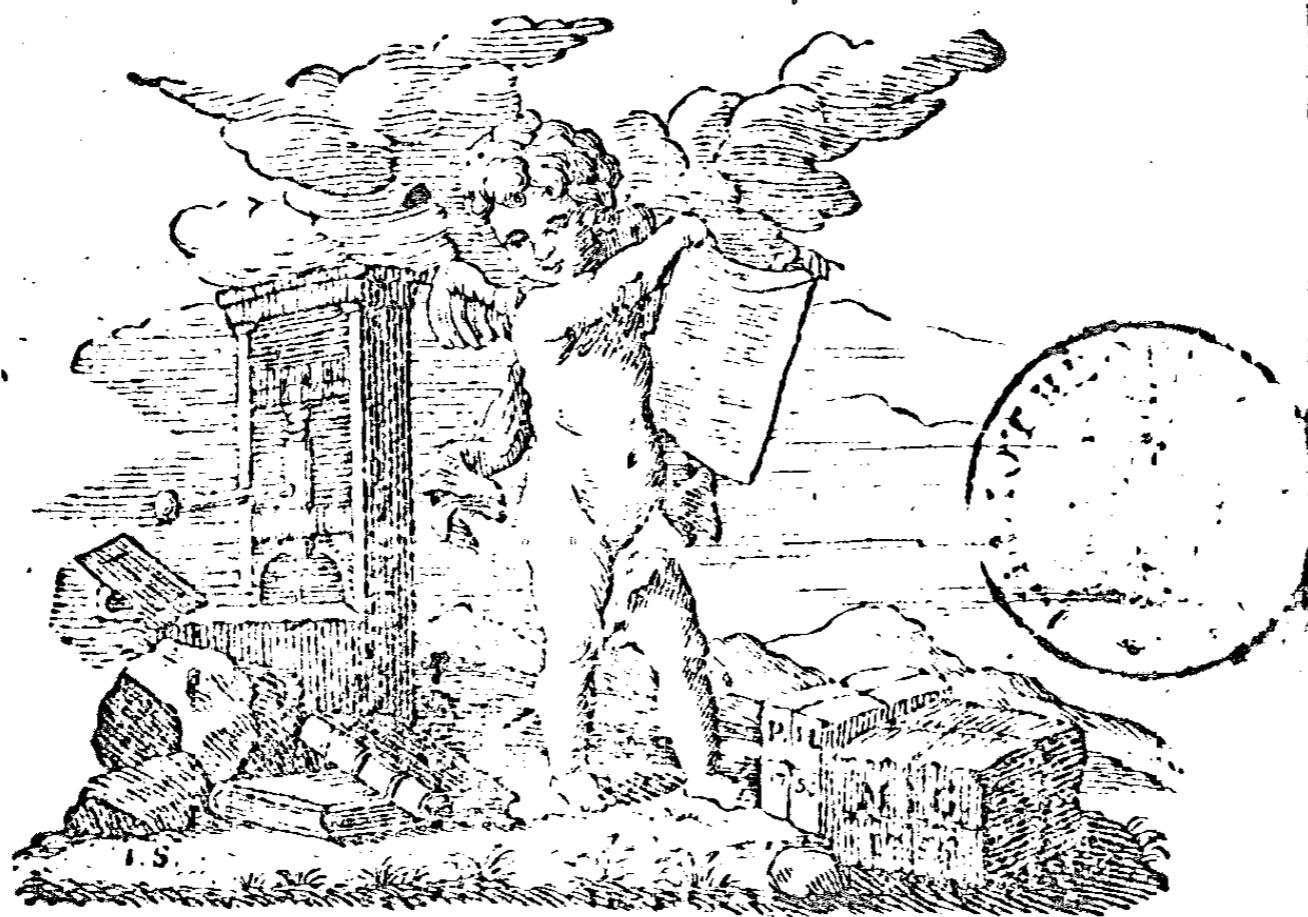
**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:reutilisationcommerciale@bnf.fr).

7. 2193 .  
A. - 10.

20063

OEUVRES  
DE FRANÇOIS  
DE LA MOTHE  
LEVAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.  
Nouvelle Edition revue & augmentée.  
*Tome V. Partie II.*

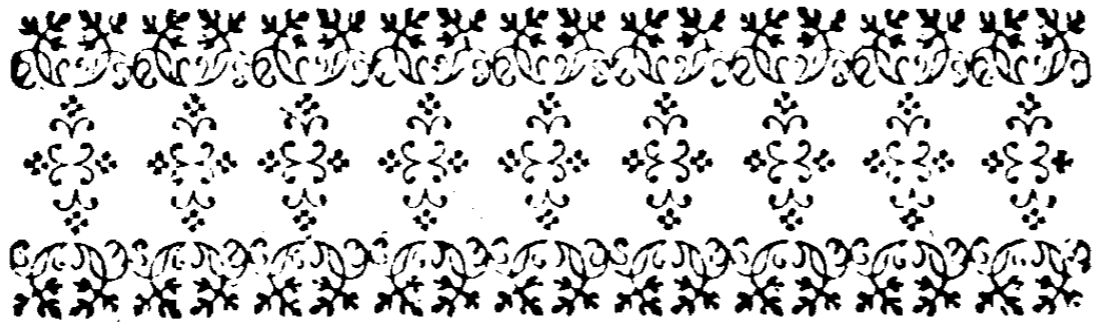


*avec Privilèges.*

imprimé à Pfärtten,  
& se trouve à Dresde  
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVII.





## AVERTISSEMENT.

✦ ✦ ✦  
✦ ✦ ✦ *T*ous ceux, qui connoissent Monsieur de la  
✦ ✦ ✦ *Mothe le Vayer* savent qu'il suivoit la  
doctrine de *Pyrrhon*; mais en même tems tous  
ceux, qui veulent bien lui rendre justice, con-  
viennent, que son *Pyrrhonisme* n'a rien que de  
très raisonnable, & que jamais il n'étend ses  
doutes sur les articles de *Foi*, ou sur le moindre  
objet, qui touche la *Réligion*. Il a lui-même in-  
séré si souvent cette limitation, qu'il seroit tout  
à fait inutile de la repeter encore. L'on pour-  
roit aussi ajoûter, que ce grand Homme a sou-  
vent proposé ses doutes dans la simple vuë de  
s'amuser, ou pour donner plus de jour à ses pen-  
sées, ou pour étaler sa grande lecture. Nous

## AVERTISSEMENT.

*avons recueilli dans cette seconde Partie du Tome V. tous les différens petits Traités, qui paroissent avoir été composés à cette fin. Le premier est un Discours pour montrer, que les doutes de la Philosophie sceptique sont de grand usage dans les Sciences. L'auteur étoit déjà à sa soixante-troisième année, lorsqu'il composa cette pièce; mais comme dans l'ordre, que nous avons suivi jusqu'ici, nous nous sommes plutôt attachés au sujet dont il traite, qu'à l'ordre chronologique, & que même l'auteur n'a proposé dans ce discours, que des Remarques générales pour toutes les sciences, nous avons crû ne pouvoir mieux le placer qu'à la tête des autres.*

*Le second est un petit Traité sceptique sur cette commune façon de parler: n'avoir pas le sens commun.*

*L'auteur ne l'avoit composé que pour s'amuser; il est dans le même goût que la Prose cha-*

## AVERTISSEMENT.

*grine qu'on trouve dans la premiere Partie du Tome III.*

*La troisieme Pièce est un discours sceptique sur la Musique. Le Pere Merfenne aiant eu dans ses entretiens avec Monsieur le Vayer, occasion de lui parler de ses discours harmoniques, qu'il étoit sur le point de publier, il l'avoit en même tems engagé à lui donner par écrit ses pensées sur la Musique. Monsieur le Vayer se prêta aux intentions du Reverend Pere, & redigea ses idées tout en badinant & à la hâte, & les lui donna. Le Religieux les insera telles qu'il les avoit reçues, dans son livre; dèsque Monsieur le Vayer les vit ainsi publiées, il en fut de très mauvaise humeur, & se déterminant à les retoucher, & les mettre sous une meilleure forme, pour les publier lui-même. Cet ouvrage parût ainsi corrigé dans la premiere édition de ses Oeuvres, à la suite du Traité de l'Immortalité de l'ame. Le libraire donne*

## AVERTISSEMENT.

*pour raison de cet ordre, que ces deux objets n'ont pas si peu de rapport ensemble, qu'il ne se soit trouvé des Philosophes, qui ont crû, que nous ne vivions que par le moïen de la Musique, & qui n'ont pris l'ame, que pour une parfaite harmonie. Mais nous croions que la place, que nous donnons ici à cette pièce parmi les autres traités sceptiques lui sera tout au moins aussi convenable, pour ne rien dire de plus. Le quatrième Traité contient des Problemes sceptiques, ou 31. propositions de morale, sur lesquelles nôtre auteur n'a rien oublié de ce qui peut raisonnablement se dire pour & contre de pareils sujets. Comme ces remarques sont très amusantes, elles ne sauroient manquer de plaire aux lecteurs. Le Traité qui suit & qui est le 5<sup>ème</sup> a pour titre: Doute sceptique, si l'étude des belles lettres est Préférable à toute autre occupation? Nôtre auteur aiant lû dans Juste Lipse & dans*

## AVERTISSEMENT.

*Scaliger, que s'ils avoient des enfans, ils se garderoient bien de les faire étudier, il lui vint dans l'idée de rechercher les raisons, sur-quoi l'étude des belles lettres avoit tant déplu à ces illustres savans, & il s'imagina que ç'a-voit été l'incertitude des connoissances humaines, que ces Héros de la littérature avoient enfin reconnu: il coucha sur le papier ses idées là dessus & les publia à Paris en 1667. Ses ennemis saisirent avec avidité cette occasion de le dénigrer, & de publier, qu'il étendoit son Pyrrhonisme jusques sur la Religion.*

*Mais il est bien aisé de montrer au juste le contraire par le traité même dans lequel l'auteur avouë ouvertement, que son scepticisme est celui d'un chrétien qui respecte les lumieres du ciel, & les verités, qu'il nous a revelées avec une parfaite soumission à ses loix & à celles de l'Eglise.*

## AVERTISSEMENT.

*Nous finissons ce Volume par la petite Pièce qui traite du peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire. Ce sont des réflexions pleines d'érudition, & qui mettent dans tout son jour le brillant de l'esprit de l'Auteur, aussi bien que son profond savoir.*



# DISCOURS

POUR MONTRER,  
QUE LES DOUTES

DE LA

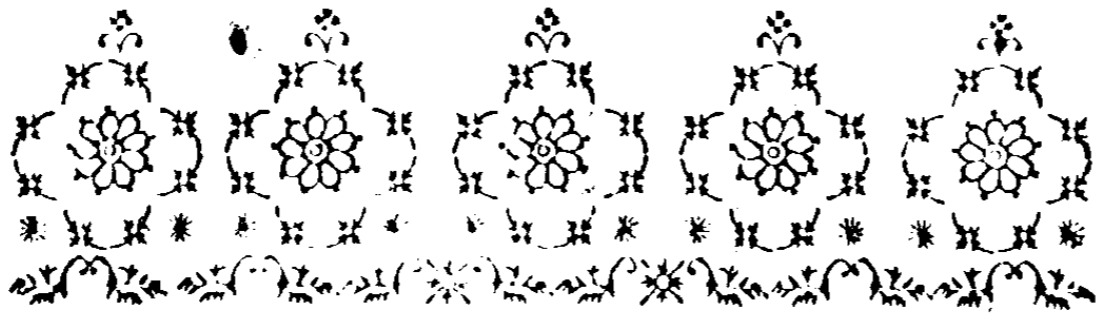
# PHILOSOPHIE

SCEPTIQUE

SONT DE GRAND USAGE  
DANS LES SCIENCES.







A U  
LECTEUR.

*L'*on dit, que Socrate donnoit à ses disciples ces trois préceptes principaux, de rendre leur esprit recommandable par la prudence, leur visage par la pudeur, & leur langue par le silence; dont le dernier article ne me semble pas moins important que les deux qui le précédent. Et certes si pour remédier à quelque maladie corporelle, un Mécenas, autre que le favorit d'Auguste, eût bien ce pouvoir Plin. lib. 28. c. 6. sur lui d'être trois ans sans proferer une parole; que ne devons nous point faire pour éviter le vice de trop parler, qui rendit dans la fable Tantale si malheureux, & qui dans l'histoire Eurip. in Oreste. véritable a souvent causé les plus grandes disgrâces de la vie. Multi ceciderunt in ore gladii,

Ecclesi-  
asticus c.  
28.

sed non sic quasi qui interierunt per linguam suam. Ce n'est donc pas sans sujet que les Pythagoriciens respectoient les poissons, comme observateurs du silence; il a sans doute de grands avantages; il faisoit la principale vertu des Areopagites, & Demosthene, tout grand Orateur qu'il ait été, gagna plus à se taire qu'à parler. Les Italiens ont une gentille façon de recommander la taciturnité, quand ils disent proverbialement, as-fai fa, chi non fa, se tacer fa. Aussi mettent-ils entre les plus avisés du siècle, ceux qui sans dire mot, font bonne mine, & comme ils parlent, s'ajutano col silenzio. Tant y a que le silence entre même dans les mysteres de la Religion, & il me souvient d'avoir lu une Relation du Levant qui porte, que la devotion des Mahometans de l'Etat du Grand Mogol est telle, qu'ils se mettent allant en pèlerinage au cadenas à la bouche pour s'empêcher de parler, ne l'ôtant que pour manger.

ep. 30.

Cependant, LECTEUR, ce silence n'est pas toujours à priser, & il est des tems, où il peut devenir condamnable. L'Ecclesiastique compare de bonnes pensées dans une bouche toujours fermée, à ces mets, dont l'on chargeoit autrefois le tombeau des morts, bona abscondita in ore clauso, quasi appositiones epularum circumpositæ sepul-

chro. Et Senèque proteste dans une de ses Epîtres, qu'il refuseroit la Sagesse même, dont il a fait autant d'état que personne du Paganisme, s'il ne la devoit recevoir qu'à cette condition, de la tenir cachée sans la manifester. Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enunciem, rejiciam. Il est donc des saisons pour se faire entendre, & d'autres pour se taire, de quoi je crois que nous conviendrons aisément ensemble.

Mais à quel propos tout ceci, si ce n'est pour vous faire comprendre la perplexité où je me suis trouvé par l'édition de ce petit livret. Me considérant d'abord dans l'année qu'on appelle la grande climactérique, parce qu'elle est de neuf fois neuf, j'ai pensé, que difficilement j'aurois les Muses favorables, pour mettre au jour quelque chose que vous puissiez approuver, parce qu'étant filles, & comme telles peu portées de bonne volonté pour les vieillards, je ne devois rien espérer de leurs bonnes grâces. Je songeois d'ailleurs, que de mettre la main à la plume sans vous satisfaire de cette sorte de propos, qui pour être accompagnés de plaisir & de quelque utilité n'ont pas accoutumé de déplaire; ce seroit mal employer mon tems, ou, pour user des termes de Cicéron, faire l'action

d'un homme peu judicieux, hominis intempe-  
 l. 1. Tusc. ranter abutentis & otio, & literis. Pour vous  
 quant. en parler franchement, ces considérations, ni  
 quelques autres que je supprime n'ont pu m'em-  
 pêcher de contenter mon génie, enclin à cette  
 sorte de divertissement que je prens à vous com-  
 muniquer mes petites rêveries. J'avouë que j'ai  
 aussi quelque sorte d'intérêt, de faire paroître  
 que la Parque, s'il est permis d'user de ce mot  
 poëtique, n'a pas encore disposé de moi, de façon  
 que je continue, sur l'exemple de Diogene, à rou-  
 ler mon tonneau; & je fais justement ce qui se  
 dit à Rome, & se fait en beaucoup d'autres en-  
 droits, jo midimeno, per parer vivo.

Or déjà quant au titre de la composition que je  
 vous présente, il ne vous doit ni étonner ni rebu-  
 ter, quelque avantageux qu'il soit à la Philosophie  
 Sceptique, après tant d'autres écrits, qui ont  
 précédé celui-ci, & ou j'ai témoigné l'estime que  
 je faisois d'une secte qui s'oppose, sans rien con-  
 danner absolument, aux affirmations trompeu-  
 ses des Dogmatiques. Le n'empêche personne d'é-  
 tre opiniâtre si bon lui semble, mais qu'on me per-  
 mette aussi de douter avec une simplicité innocen-  
 te. Si je me trompe, mon erreur ne sera pas de  
 celles dont on fait des hérésies, puisque je n'ai ja-

mais honte de me retracter d'une opinion douteuse, pour en prendre une autre, quand elle me paroît plus vraisemblable. La plume du Pan pour être changeante, n'en est pas moins agréable, ni moins estimée. Au contraire sa principale recommandation vient des différentes couleurs, dont elle est susceptible selon ses divers mouvemens. Comme la meilleure lance, & l'épée dont on fait le plus de cas, sont les plus souples; le meilleur esprit est toujours le plus accommodant, & le moins inflexible. Et puis tous les hommes sont sujets, humainement parlant, à se tromper, jusques-là que les Mahometans nomment leur Alcoran le Cotou. Code de la vérité. En tout cas le titre, dont je c. 3. viens de parler, ne vous trompera pas, comme ceux qui ne disent presque rien de ce qu'ils contiennent. Henri Etienne en mit un à son livre de la Latinité de Lipsé, où il ne traitoit quasi d'autre chose que des moyens de faire la guerre au Turc, ce qui fut trouvé si ridicule, qu'on l'allongea plaisamment de deux mots, de latinitate Lipsiana, adversus Turcam. Les chapitres de Montagne tiennent beaucoup de cette liberté; & ceux des Moyens de parvenir sont tout à fait exorbitans, Verville s'étant plu à les rendre tels, pour couvrir des fautes honteuses & condamnables. Enfin je consens par complaisance, qu'au lieu de l'inscription que

*J'ai mise à ce livret, vous lui substituiés celle que le Grammairien d'Auguste Cajus Melissus donna en l'âge de soixante ans à de petits ouvrages qu'il intitula libellos ineptiarum, comme nous l'apprenons de Suetone, s'il est l'auteur du Traité des Illustres Grammairiens.*

*Pour mon style, il est toujours le même; j'appuie mes sentimens de ceux des plus grands hommes de l'antiquité, & je les cite sans être plagiaire, n'ayant aucun égard à ceux qui craignent qu'une citation porte préjudice à leur éloquence. Je n'ignore pas, qu'il y a des connoissances générales, qui tombent dans l'esprit de tous les hommes, mais aussi faut-il avouer qu'une bonne autorité les fortifie merveilleusement. L'importance est de s'en prévaloir à propos, & avec reconnaissance. Car il faut distinguer les Pirates des marchands, & ceux qui empruntent de bonne foi, d'avec les voleurs, qui au sujet, dont nous parlons, s'approprient le bien d'autrui. Avec cette précaution je pense qu'on se doit moquer dans le genre d'oraison didactique, de ceux qui ne visent qu'à l'élegance des termes, & à la rondeur de leurs périodes, pensant avoir assez fait, si on ne peut rien leur reprocher sur cela. Cependant ce n'est pas assez de posséder en ceci une santé*

*grammaticale, si l'on ne possède les forces qui doivent accompagner l'oraison; prope abest ab infirmitate in quo sola sanitas laudatur; parce que comme porte encore le texte de l'auteur du Dialogue des grands & illustres Orateurs, cette santé ne vient que de jeûnes & d'inanition, illam ipsam quam jactant sanitatem infirmitate & jejunio consequuntur. En effet ceux qui sont trop scrupuleux en cela, voulant éviter ce qu'ils croient peut-être faussement être un vice, se voient ordinairement destitués de toute sorte de vertus; dum satis putant vitio carere, in idipsum incidunt vitium; quod virtutibus carent; ou bien Quintilien, qui en parle ainsi, n'a pas bien sçu en quoi consistoit la perfection du métier qu'il a si glorieusement enseigné.*

*Les différens jugemens qu'on fait des livres, ne sont pas toujours des témoignages certains de ce qu'ils peuvent valoir; soit à cause des préoccupations passionnées de ceux qui les lisent; soit à cause de leur incapacité; les liqueurs prenant par force la forme des vaisseaux où elles sont versées, quicquid recipitur ad modum recipientis recipitur. Un esprit bien fait prend en bonne part ce qu'un autre ne peut souffrir, omnia munda mundis; & en effet, selon qu'AuluGelle l'a curieu-*

sement remarqué, de cent & tant de Comedies, dont l'incomparable Menandre fut auteur, il n'y en eût que huit, qui reçussent l'approbation du peuple Athénien, un Philemon, ou quelque autre d'aussi peu de mérite, lui étant préféré. Et Varron se plaint au même lieu, que des soixante & dix sept Tragedies d'Euripide, cinq seulement emportèrent le prix, qu'obtinent sur lui de misérables Poètes qui ne lui étoient nullement comparables. Ajoutés à cela l'iniquité de ceux qui médissent de ce qu'ils tachent néanmoins d'imiter, & qui maltraitent en public des compositions qu'ils étudient en particulier, pour en faire leur profit; ce que Saint Jérôme témoigne qu'il pratiquoit dès son temps, quidam, dit-il, publice lacerant, quæ occulta legunt. Pour moi je ne puis souffrir dans Denys d'Halicarnasse, qu'on n'attribue à Platon que le plus bas genre d'éloquence, l'accusant de commettre des puerilités dans le sublime, au sujet de quelques figures poétiques; car il me souvient de ce que d'autres Gentils ont osé proferer, que Jupiter même n'eût pu s'expliquer en meilleurs termes, ni plus éloquemment que faisoit Platon. Il ne faut donc pas soumettre aveuglément au jugement du commun toute sorte d'ouvrages, comme l'on dit qu'Apelle le pratiquoit des siens. Le peuple est un Mon-

cp. ad Cn.  
Pomp.



*stre, qui pour avoir tant de têtes n'en a pas plus de cervelle, & à qui un nombre infini d'yeux ne font voir assez souvent les choses que très imparfaitement. Horace s'est contenté d'écrire qu'il se trompoit quelque fois,*

Interdum vulgus rectum videt, est ubi ep. 1. l. 2.  
peccat.

*Mais beaucoup de gens ont pensé plus sinistrement que lui des jugemens du peuple, sur tout en matière de livres.*

*Au surplus, LECTEUR, je ne vous recommande mon petit ouvrage ni par son éloquence, ni par aucun autre mérite que je lui attribue; mais si sa sincérité ou quelque autre considération vous portent à le voir, je vous exhorte seulement de le faire sans prévention, & avec l'indulgence que vous demanderiez d'un autre, si vous étiez en ma place. Il s'impriment tous les jours assez de livres, qui vous fourniront toutes les richesses de notre Langue, & qui ajouteront à cela mille ingénieuses pensées pour vous plaire; prenez généreusement en bonne part notre pauvreté, & trouvez bon, que je vous y convie par les propres termes d'Evandre, lors qu'il reçût Enée chez lui,*

i 8. Aen.

Aude hospes contemnere opes, & te  
quoque dignum  
Finge Deo, rebusque veni non asper  
egenis.

*Il me vient encore quelque chose dans l'esprit, que  
je ne puis m'empêcher de vous dire ; c'est que vous  
pourrés avoir commune cette lecture, telle qu'elle  
est, avec les plus grands Princes de la Terre.  
Voudriés-vous bien après cela me refuser la favo-  
rable attention que je vous demande ?*

Phædrus  
præf. l. 4.

Dum nihil habemus majus, calamo lu-  
dimus.





**QUE LES DOUTES DE LA  
Philosophie Sceptique sont de grand usage  
dans les sciences.**

**C**E n'est pas sans sujet, que les meilleures plumes & les mieux taillées, ont nommé la demangeaison d'écrire une maladie d'autant plus dangereuse, qu'elle est incurable \*). En effet il est comme impos- *Juvenal.*  
sible de se défaire de certaines inclinations, qui nous y portent, sur tout quand dans un profond loisir notre imagination se forme des sujets, qui semblent convier ceux, qui ont quelque talent pour cela, de s'y appliquer. Je pense qu'on peut comparer leurs mouvemens à ceux des personnes qui aiment extraordinairement le vin, & qui ne sauroient voir une bouteille sans ressentir un transport de joie, que des hommes sobres n'éprouvent jamais. On voit même, que la seule vue des livres excite un desir de les voir aux hommes stu-

\*) Tenet insatiabile multos scribendi cacoches.

dieux, dont d'autres qu'eux ne sont nullement touchés; ce qui part sans doute d'un même principe. Pour moi, je ressens quelque chose, qui a du rapport à la morsure de la Tarentule, qui fait danser tous les ans, dit-on, ceux qui en ont été piqués une fois, sans qu'ils s'en puissent empêcher. L'année passée je la barbouillai un peu de papier, comme j'avois fait les précédentes, & celle-ci, qui est ma grande climactérique, j'ai de la peine à n'en pas faire autant. La Minerve qui m'inspire est semblable à celle des Athéniens, qu'ils nommèrent *Egyōmy*, ou laborieuse, voulant dire que ceux, qu'elle regardoit d'un œil, ne devoient pas demeurer oisifs, parce qu'elle desiroit qu'ils fissent quelque chose digne d'elle.

Cependant il semble que ce soit mieux le fait d'un jeune homme, que de ceux qui me ressemblent, d'exposer si hardiment au jour ce qui vient d'eux, tant parce que la jeunesse obtient aisément une favorable indulgence pour tout ce qu'elle produit; qu'à cause que ses premiers ouvrages ont je ne sai quel charme qui les recommande, de même que les premiers fleurs du Printems sont toujours trouvées les plus agréables, encore que ce ne soient pas assez souvent les plus belles. Les

personnes d'âge au contraire ont ce grand des-  
 avantage, qu'on ne peut souffrir d'elles la  
 moindre bévue, si ce n'est qu'on dise par rail-  
 lerie qu'elles retournent en enfance, *bis pueri  
 senes*, & qu'elles commencent à radotter. Il  
 est certain qu'on voit assez de vieillards, qui  
 sont plutôt éblouis par les lumières qu'ils ont  
 autrefois possédées, qu'elles ne les éclairent  
 dans leur arrière saison; & qu'on ne peut pas  
 toujours dire d'eux avec raison le mot de  
 Plaute,

*Sapienti ætas condimentum est, sapiens  
 ætati cibus est:*

in Tri-  
 nummo  
 act. 2. sc.  
 2.

Puisqu'on voit si souvent, que la sagesse dont  
 ce Poëte parle, & le bon raisonnement, ne  
 tiennent pas à la vieillesse une fort fidele com-  
 pagnie.

Si est-ce que les productions d'esprit des  
 jeunes gens sont ordinairement si précipitées;  
 & ils les exposent au jour avec une ardeur tel-  
 lement inconsidérée, qu'on n'a pas mal com-  
 paré leurs premières compositions à l'écu-  
 me d'une marmite qui commence à bouillir,  
 & qui n'est bonne qu'à jeter derrière les ti-  
 sons. Tous ceux qui ont ressenti l'impetuosi-  
 té de ce premier feu de jeunesse ne s'offenseront  
 pas d'une si basse & si desavantageuse compa-

raison, & m'aideront, je m'assure, à soutenir, que leurs pensées telles qu'ils les conçoivent & enfantent prématurément, n'ont pas encore mauvais rapport à ces grenouilles d'Eté, qu'une pluie chaude semble faire tomber du Ciel, & sauter aussi-tôt qu'elles sont animées. C'est pourquoi Plin le Jeune pour condamner une méchante déclamation que l'Orateur Regulus avoit publiée sur la mort de son fils, usé fort ingénieusement de ces termes de mépris, *credas non de puero scriptam, sed a puero*. Sans mentir, il doit être de toutes nos meditations studieuses, quand nous voulons les communiquer au public, à peu près comme des vignes qu'on cultive soigneusement. Elles veulent être traitées & coupées, \*) tant pour les empêcher d'avoir trop de mauvais bois, que pour rendre leur fruit plus abondant & plus agréable; à quoi les diverses façons que leur donnent les bons vigneronns ne contribuent pas peu. Toutes les saillies de l'esprit, telles que les ont ordinairement les jeunes gens, ne doivent pas être admises dans des compositions qu'on veut faire estimer, & si l'on ne repasse dessus à diverses reprises pour en ôter les superfluités, aussi bien que pour leur donner ces derniers traits que

Virg. Georgic.

\*) Dura exerce imperia & ramos compeſce fluentes.

que la peinture appelle si bien des finissemens, jamais elles ne passeront pour des pièces de maitres, dont la posterité doit faire quelque cas.

Cela présupposé de la sorte l'on ne se doit pas rebuter de ce que des personnes d'âge osent quelquefois publier de leurs veilles, sur tout quand ce n'est qu'une suite de ce qu'ils ont fait par le passé avec quelque succès. La Republique des Lettres est absolument populaire, tout le monde y est reçu à donner son avis; & l'on n'y a jamais vû, comme dans la Romaine, *sexagenarios de ponte dejicere*, de quelque façon que ces termes doivent être entendus. Elle écoute favorablement les sentimens de toute sorte de personnes, pourvû que ces sentimens méritent d'être écoutés. Et j'ai vû des compositions à qui l'on pouvoit donner le nom Espagnol de *olla podrida*, qui ont passé pour excellentes; aussi est-ce un des bons mets qui se serve sur la table de nos voisins. Tout ce qui est requis à ceux qui se mêlent de faire connoître ce qu'ils pensent, c'est de le faire mûrement lorsqu'ils ont assez de loisir pour cela, & que ce qu'ils ont à dire vaut mieux que le silence. Car les anciens ont eu raison de loger les Muses au haut d'une montagne, pour dire que ceux, qui veu-

lent courtoiser ces aimables filles, doivent être hors du bruit, & des interruptions du monde. Et l'on peut ajouter, que ceux, qui ont le plus de part en leurs bonnes grâces, n'ont pas moins besoin de calme & de profond repos, pour la production de leurs ouvrages, que les Alcions pour élever heureusement leurs petits.

*Deus no-  
bis hæc  
omnia fecit.*

Or je me trouve dans une position, où par la grace de Dieu, & par la bonté des Princes que j'ai servis, je puis employer quelque reste d'un honnête loisir à suivre l'inclination que j'ai toujours eue de communiquer charitablement à d'autres, les petites vues que m'ont fourni les livres dont j'ai fait le plus doux divertissement de ma vie. J'espère qu'il se trouvera des personnes qui ne m'en sauront pas moins de gré, que je me suis senti redévable à ceux de qui j'ai reçu un pareil bienfait, lorsque comme mes devanciers & mes guides, ils m'ont informé de beaucoup de choses dont je leur suis redévable. Ne laissons donc pas nonobstant notre caducité, de rouler à l'exemple de Diogene notre tonneau selon la petite portée de nos forces. Les soldats nommés Vétérans parmi les Romains n'étoient pas toujours exemts de continuer leur métier, nonobstant le privilège de leur âge,



& de leurs longs services. Seneque nous l'apprend dans ses Controverses en ces termes, *Si magnum aliquod bellum incidit, tunc & Veterani vocantur ad arma.* Nous portant à cette action volontairement & sans nécessité, elle en sera plus méritoire. Mais je suis toujours retenu par la considération de ce qu'est obligé de faire celui qui met la main à la plume, tant à l'égard du langage, que des choses dont il veut entretenir son Lecteur. Car encore que l'élégance du discours n'entre point en comparaison avec la pensée, qui en est sans doute la principale partie; si est-ce qu'on peut soutenir qu'en quelque façon, l'éloquence & le beau débit des paroles sont presque à présent aussi nécessaires à un livre que le bon sens, dont toute sorte de personnes ne sont pas également touchées. De même qu'aujourd'hui pour paroître honnête homme, un bel habit n'est pas souvent moins requis, que le bon esprit & le mérite, parce que nous sommes en un tems où les beaux habits sont pour le moins autant considérés que ceux qui s'en couvrent, & qui nous imposent & nous trompent presque toujours par l'éclat de ces mêmes habits, & par ce qu'ils appellent le bel air, dont ils les accompagnent. Or suivant cette comparaison, je ne me suis jamais beaucoup pei-

né de rendre considérable ce dont je voulois m'expliquer sur le papier, par des termes fardés & péniblement arrangés, mon humeur prompte, & assez d'autres raisons, m'ayant toujours fait négliger un soin, dont assez de gens font leur capital. Il y a donc grand sujet de peser un peu sur ce point, & peut-être de m'empêcher de passer outre, étant bien difficile de s'ajuster avantageusement, lorsqu'on s'habille à la hâte, & qu'on ne se soucie pas d'être brave.

Pour ce qui concerne la matière, & le sujet d'un discours, dont je pourrois entretenir le Lecteur, en me divertissant moi même le premier, selon que j'en ai usé jusqu'ici, c'est surquoi je me trouve encore le plus embarrassé. J'ai renoncé il y a long-tems à la Poësie à cause de la contrainte & du préjudice qu'elle peut causer, sur tout en Cour, à ceux qui s'y adonnent; & pour avoir reconnu, que ma naissance ne m'avoit pas donné le talent qui doit venir d'elle, si l'on y veut bien réussir. Je me représentois ce qu'a observé Octavius Ferrarius dans ses discours satyriques, qu'un vieillard savant & excellent Poëte, ayant soutenu que le mot *Luculeus*, dont avoit usé le Pape dans un Poëme, étoit barbare & non Latin, il fut disgracié, & réduit à mendicité.

*Ob hoc ea pena dicta est, ut cum sua Latinitate simul ac paupertate confenseret.* Ne lui eût-il pas mieux valu de n'avoir jamais grimpé sur le Parnasse. Ce n'est pas que je ne l'estime beaucoup; mais il faut avouer, qu'à moins d'y exceller c'est un misérable métier, & que la médiocrité, qui est une si grande vertu dans toute la Morale, est presque un vice insupportable dans la Poésie. Il faut aussi ne faire autre chose que la cultiver, si l'on veut y être de quelque considération, ce que mon esprit ne pouvoit goûter. L'on sait que Virgile ne fit jamais de bonne prose, comme s'il y avoit de l'antipathie entre ces deux facultés; me souvenant à ce propos que le Pere Bourbon, si capable d'en juger, attribuoit là dessus, & comme en riant, quelque avantage à Buchanan sur ce Prince des Poëtes Latins, pour nous avoir donné de si beaux vers, & tout ensemble des compositions en prose, de si grande valeur que nous les avons de lui. Boccace excellent Auteur en prose Toscane, aiant commencé par un fort bon vers son Decameron, reçut ce mot de raillerie, qu'il n'en faisoit de bons qu'en prose. Petrarque a écrit dans le même sentiment d'un Donatus Padouan, qu'il eût été le plus grand Poëte de son tems, sans son application à la Jurispru-

dence, ou, pour parler comme lui, *Nisi Iuris civilis studium amplexus, novem Musis duodecim tabulas immiscuisset.* C'est sur cela qu'est fondée la raillerie qu'on fit d'un autre, aussi mauvais Auteur profane, qu'il composoit d'excellens vers; quand l'on dit qu'il ressembloit à l'hirondelle, en ce que marchant mal, il ne laissoit pas néanmoins de voler fort bien.

30. sect.  
probl.

Sans mentir, l'entouffiasme d'un grand Poëte le fait voler bien haut; & c'est par cette considération qu'on a nommé la versification le langage des Dieux. Il ne laisse pourtant pas de l'être aussi de ceux, qui n'ont pas le cerveau trop bien timbré, comme ce bourgeois de Syracuse dont parle Aristote, à qui l'alienation d'esprit faisoit faire de si beaux vers; & la verve d'un Du Lot, connu de nos jours pour enfant du Parnasse, pourroit être rapportée à ce propos. Mais autant qu'il est constant que tous les Poëtes ne sont pas fous, autant est-il certain, que tous les fous ne sont pas Poëtes. Tout ce qu'on peut dire avec quelque apparence de vérité, c'est que généralement parlant, il est des vers de notre poésie comme des hommes, en ce que la plus grande partie sont méchans. Cela va à la recommandation des bons, puisque la rareté donne le prix presque à toutes choses. Dit

reste on ne sauroit nier, que comme la prose sert ordinairement à expliquer des pensées sérieuses & raisonnables; la Poésie ne soit principalement occupée à des discours fabuleux, qui ne réussissent bien que dans la fureur; & à représenter des visions qu'Apollon lui inspire, qui sont la plupart du tems chimeriques & évaporées. Sans mentir, il y auroit de quoi s'étonner, que son extravagance l'eût fait appeler, comme nous venons de le dire, le langage des Dieux; mais c'est plutôt ce qu'elle a d'ailleurs d'excellent & d'ingenieux, qui la fait ainsi nommer.

Quant au stile libre, & sans contrainte de pieds mesurés, & de rythmes, ou plutôt de rimes Françaises, il a plus de conformité avec mon génie, grand ennemi de la contrainte; mais comme toutes choses sont mêlées en ce monde, on l'emploie assez souvent à des narrations aussi peu à priser par un Lecteur judicieux, que toutes les fables de l'Helicon. Je serois donc fort aise, que ma prose s'occupât sur quelque matière qui méritât mieux l'attention des honnêtes gens, que beaucoup de compositions qui sortent tous les jours de dessous la presse, dont on peut dire ce que Plautus a prononcé des nouvelles Comédies dans le prologue de sa Casine,

*Multo sunt nequiores quam maximi novi.*

C'est ce qui me fait apprehender de n'être pas plus heureux que les autres, & qu'une même censure ne m'envelope avec ceux, que je ne puis pas m'empêcher de condamner. Il faut pourtant que je déclare ici librement, que je ne puis être de l'avis de ces rigides Critiques, qui dans l'une & l'autre éloquence, oratoire, & poétique, défendent la lecture des livres, où parmi de bonnes choses & fort instructives, il s'en rencontre quelquefois quelque une, qui choque leur humeur chagrine, & qu'il seroit peut-être à souhaiter qu'il n'y fût pas. Saint Jérôme, tout austere qu'il étoit, & tout rempli des graces du Ciel, se recevoit souvent l'esprit, comme il l'écrivit lui-même, dans les Comedies de Plaute, qui ne sont pas toujours exemptes de paroles & d'actions qui une bonne Morale ne sauroit approuver. Saint Chrysostome ne faisoit pas difficulté non plus de se divertir avec Aristophane, qui prend encore plus de licence dans son Grec, que l'autre ne fait dans le Latin. Tant il est vrai, que les ames les plus saintes ont cherché quelque relâche dans la lecture de certains Auteurs, qui leur plaisoient en ce qu'ils avoient de bon, encore que le mal y fût mêlé, dont ils savoient bien le défendre.

ad Eustoch. de viig.

Car il ne faut pas déferer à ce que Platon a écrit dans son Timée, & dans son Cratyle, qu'on doit croire par le respect des loix & des créances reçues, ce que les poëtes ont dit fabuleusement des Dieux. Aussi s'en est-il retracté dans ses livres de la République, d'où il a chassé les Poëtes, & où il avertit Adimantus que de tels discours peuvent scandaliser tout le monde, & qu'on les doit sur tout supprimer à l'égard des jeunes gens; ce que Theodoret a merveilleusement bien examiné dans son troisième discours qui est des Anges. Or ce n'est pas seulement au sujet des contes d'Homere, d'Homere, & de leurs semblables, qu'on doit être averti, de ne pas prendre les choses à la lettre, *littera occidit, spiritus autem vivificat.* Il y a des proses qui ne sont pas moins à craindre que la Poësie, & dont les narrations, du tout contraires aux bonnes mœurs, sont absolument à rejeter. Mais il s'en trouve aussi d'autres dans l'un & l'autre genre d'écrire, qui pour avoir des défauts & des macules, de même que les corps celestes qui nous éclairent, ne doivent pas être condamnées, à cause de ce qu'elles ont de bon, à l'égal des ouvrages tout à fait scandaleux.

Je rapporterai volontiers pour cela le sentiment de ce Leonard Aretin, aussi considé-

vable par son mérite, qu'un autre de son nom est en détestation à cause de ses sales impietés. Celui dont je veux parler est qualifié par Trithemius, grand Philosophe, Orateur & Historien, étant décedé en l'an mille quatre cent quarante trois. Il a fait entre autres ouvrages un petit traité qu'il adresse sous ce titre, *De stultis & literis*, à la savante Isabelle Malateste. Là il lui soutient que les libertés des Auteurs anciens ne la doivent pas empêcher de voir leurs ouvrages, qui ont beaucoup d'autres choses à estimer, puisque nous lisons mêmes dans la Bible des exemples d'assez d'actions, qui ne sont pas à imiter. Par exemple, ce qu'elle apprend de Samson amoureux de Delila, qui lui coupa le cheveu fatal d'où dépendoit sa force: L'inceste des filles de Loth: L'abomination des Sodomites: L'adultere criminel de David avec la femme d'Urie: Le fraticide de Salomon, & ses débauches avec tant de concubines, qui le firent sacrifier à de faux Dieux. Car, insiste notre Leonard, ce qui se voit dans la Bible devant être tenu très véritable, fait par conséquent une toute autre impression sur nos esprits, que des Metamorphoses d'Ovide, reconnues pour fabuleuses de tout le monde. Elles s'interprètent toujours allegoriquement. & ne man-



quent jamais de sens moraux, ou physiques, très-considerables. Ne fait-on pas que les inventions d'Homere, & de la Théogonie d'Hesiodé; ne nous obligent pas non plus à les prendre à la lettre? Ni les amours d'Enée & de Didon à être tenus pour historiques, puisqu'ils n'ont pas vécu en un même siècle?

Si il étoit besoin d'ajouter quelque chose aux pensées de ce savant homme, je les fortifierois de celles de saint Basile, qui les confirme si bien dans son Homilie vint quatriéme, qui est du moien de profiter de la doctrine des Gentils: Et j'observerois ici comme les Mouttis & autres Interpretes de l'Alcoran de Mahomet, disent, qu'il faut prendre les plaisirs de ces belles femmes du Paradis que promet ce faux Prophete, comme l'on fait les baisers du Cantique des Cantiques, que les Chrétiens expliquent toujours mystérieusement. Ceci soit simplement dit contre la trop grande rigueur de quelques Critiques, qui priveroient la République des Lettres d'une partie de ce qu'elle conserve de plus précieux, s'il falloit condamner au feu tous les volumes, & entre autres ceux de la premiere classe, parce qu'ils ont un peu de Zizanie mêlée parmi le meilleur grain que nous possédions.

Je serois bien fâché qu'on prit au deſavantage de la Poëſie, ce qu'avec ma franchise ordinaire je viens de proferer, qui tient un peu de la raillerie. Il ſ'en faut tant, que j'aie aucun mépris pour un art reconnu divin preſque par tous les grands eſprits, qu'à peine me puis-je empêcher par le reſpect de nos autels, d'appeller Saints après Ennius ſes principaux Profefſeurs. Les autres ſciences, dit Ciceron, ſ'apprennent par l'étude, & par une grande application, mais celle-ci vient du Ciel, & il n'y a que Dieu & la nature qui en gratifient ceux qui doivent y exceller, *ſunt Oratores, naſcuntur Poëtæ.* C'eſt ſur cette conſidération qu'eſt fondé ce vers d'Ovide.

*Quotque aderant vates, neher adesse Deos.*

l. 3. de  
Laud.  
Stillic.

Et j'oſe dire avec Claudian, qu'il n'y a perſonne qui ait quelque talent digne d'être eſtimé, qui ne faſſe grand état de la Poëſie ;

*Carmen amat quiſquis carmine digna facit.*

Or afin qu'on ne penſe pas, que les ſeuls favoris du Parnaffe parlent ainſi, en s'applaudiffant à eux-mêmes, je veux me ſouvenir ici des actions de deux des plus célèbres hommes qu'ait eus la Grèce; qui nous feront voir ce qu'ils penſoient des Poètes, par le reſpect qu'ils ont porté au chef de leur famille. Alcibiade donna un ſoufflet à je ne ſai quel mai-

tre d'École, qui n'avoit point d'Homere. Et Alexandre le Grand voiant venir vers lui un Courier avec un air de vilage fort gai. & une bouche riante: Qu'est-ce qu'il y a, lui dit-il, est-ce que tu m'apportes la nouvelle qu'Homere est ressuscité? Certes le riche coffret de Darius, où ce Conquerant renfermoit les œuvres d'Homere, ne témoigna point si bien, ce me semble, la vénération qu'il avoit pour sa poésie, que de semblables paroles. Plutarque compare dans la vie de Timoleon, l'Iliade & l'Odyssée de ce coryphée des Poètes, avec l'excellente Peinture d'un Nicomachus, en ce que les ouvrages de l'un & de l'autre paroissant fort faciles, leur excellence néanmoins les rendoit inimitables. Et je me souviens, que Scipione Ammirato en dit autant du Poëte Arioste, & du Peintre Andrea del Sarto, à cause de leurs agréables compositions, qui semblent les plus aisées du monde à imiter, bien que leurs naïvetés soient inexprimables. Tant y a qu'à l'égard d'Homere, l'on peut dire qu'il a été admiré dans toutes les professions; & nous voions dans Suidas qu'un Aristocles Messenien, Philosophe Péripatéticien composa dix livres de Philosophie, où il doutoit que Platon dût être préféré à Homere.

Quoi qu'il en soit, l'on ne sauroit nier que de tout tems les excellens Poètes n'aient reçu des honneurs presque divins; n'y ayant eu que les moindres, comme mal voulus d'Apollon, qui aient été quelquefois diffamés. Car les Athéniens ne furent blâmés, comme l'observe Dion Chrysostome dans sa trente uniéme oraison, d'avoir donné une statue à un Poète Phénicien, que pour ce qu'étant des derniers de sa profession, ils avoient placé cette statue auprès de celle de l'incomparable Menandre, & avoient même attribué le surnom d'Olympien, ou de Divin, à un sujet si peu digne de le recevoir. Notre Grand Henri IV. se railla par une indignation aussi juste qu'on en prit contre les Athéniens, d'un Poète qu'il n'estimoit pas, le voyant dans un carosse traîné par six chevaux, au retour de Savoie où il avoit fait quelque fortune: Jamais, dit ce Prince spirituel, il n'eût fait en France un si bon fixain que celui qui le tire. Mais les Poètes célèbres ont été, en toute saison, & presque en tous lieux traités favorablement; & quand Oppien recût de Marc Antonin, pour chaque vers d'un Poème, qu'il lui présenta, *staterum aureum*, ce qui monta, selon le calcul de Suidas, à vingt mille écus d'or, l'on ne peut pas dire, que la Poésie fût en petite considération.

L'excellente a toujours été respectée, & ce n'est pas Oppien seul qui a fait *aurea carmina*, aussi bien que Pythagore. En vérité je ne puis approuver le mot de Mairet, quand dans sa lettre au Duc d'Osborne il n'a pû s'empêcher d'écrire, que Desportes Abbé de Tiron avoit lui seul recueilli les recompenses de tous les Poëtes ses devanciers, ses contemporains, & ses successeurs.

Je viens de faire une digression, que je ne puis m'empêcher de trouver moi-même un peu longue, pour une personne qui ne fait pas état d'avoir long tems la main à la plume. Un Episode doit être proportionné à la piece, comme la voile au vaisseau; autrement ce n'est plus une digression, c'est une pure transgression. Mais cependant il m'est arrivé en quelque façon comme à Diogene le Cynique. Quelqu'un se moquoit de lui, de ce qu'il faisoit le Philosophe, encore qu'il ne fût nullement lavant: C'est philosopher, lui repartit Diogene, de contrefaire le Philosophe, *si Philosophiam simulo, hoc ipsum philosophari est*. A la vérité l'on en voit beaucoup, qui selon cette maxime passent pour d'autant plus grands personnages, qu'ils savent mieux couvrir leur jeu. Tant y a que pour faire quelque réduction du mot de Diogene à ce qui m'arrive;

cherchant le sujet & la maniere d'entretenir un Lecteur avec quelque agrément, & si faire se pouvoit avec quelque utilité, il se trouve qu'insensiblement j'ai presque fait un livre, suivant le dessein que j'ai eu dès le commencement, de n'en grossir pas beaucoup le volume. Ce n'est pas que je ne sache bien, que la grandeur ne préjudicie jamais aux bonnes choses & qu'on en a dit toujours comme des oraisons de Cicéron, que la plus longue étoit sans doute la meilleure. *Vt alia bonæ res*, dit Plin. l. 1. ep. 20. *ne le Jeune écrivant à Tacite, ita bonus liber quisque melior est, quo major. Vides ut statuas, signa, picturas, hominum denique multorumque animalium formas, arborum etiam, si modo sunt decoræ, nihil magis quam amplitudo commendat.* Mais parce que ce n'est pas souvent la masse qui fait les gros livres, les superfluités, les mauvais discours, les landes, & ces pais vuides, où Balzac disoit qu'il falloit faire vint lieues pour trouver un clocher, étant ce qui cause ordinairement la pesanteur des volumes; j'ai grand sujet, me connoissant comme je fais, de réduire à peu ce qui vient de moi, & de me souvenir de ce que prononça en riant le Cardinal du Perron d'une composition du Pere Coëffeteau, qu'il falloit l'excuser de l'avoir donnée si grande qu'elle étoit, parce qu'il n'a-

voit

voit pas eu assez de tems pour la rendre petite.

Enfin pour nous déterminer, *Et per entrar hormai nello steccato*, comme porte le proverbe Italien, à quel sujet nous attacherons-nous qui puisse mériter quelque attention, & dont le discours vaille la peine de noircir le papier, plus estimable peut-être dans la blancheur que je lui ferai perdre. Certes la Sceptique Chrétienne a trop de pouvoir sur mon esprit, pour me laisser le choix libre, & son *Epoque* ou suspension, son *acatalepsie*, ou incompréhensibilité, à l'égard des connoissances humaines, ont jetté de trop profondes racines dans mon ame, pour hésiter tant soit peu là-dessus. Cette Philosophie fournit toujours de si belles & de si charmantes considérations, qu'il est bien difficile de lui en préférer d'autres; & quoique la secte des Réaux ou des dogmatiques ait aujourd'hui de puissans protecteurs, & qu'elle emporte les prix dans les Ecoles sur celle des Nominaux qu'Ocham disciple de Scot avoit si bien restaurée; si est-ce qu'il se trouve toujours assez de clairvoians, qui sont persuadés du bon droit de cette dernière. En vérité elle ne veut pas détruire absolument toute la science, mais lui otant les notions universelles & chimeriques, qui lui

servoient de fondement, & la reſtraignant aux ſeuls noms, qui occupent tous nos raiſonnemens, elle s'eſt montrée fort bonne amie de la Sceptique. C'eſt de quoi ſe plaint un ancien Philoſophe dans le cinquième livre des Tuſculanes de Cicéron, *nos in vocibus occupatos verba tantum fundere*; mais c'eſt auſſi un des principaux argumens ou moyens de l'Epoque. Or parce que nous avons déjà parlé de cette Sceptique en beaucoup d'endroits, & montré, qu'il n'y a point de Philoſophie ſeculière qui s'accommode mieux qu'elle à ce que nous devons croire, pourvû qu'on en retranche ſelon l'avis de Grégoire de Nyſſe ce qu'elle a de charnel; & qui lui eſt auſſi bien qu'aux autres Philoſophies, dit ce Pere, comme un prépuce qu'il faut couper; je me contenterai de toucher ſommairement ce qui la concerne, *ſumma ſequar faſtigia rerum*, & je tâcherai d'abrèger ce que j'en dois dire d'autant plus commodément, que ce ſera pour ne rien répéter de ce qu'elle m'a fait écrire ailleurs.

Elle forme des doutes ſur tout ce que les Dogmatiques établiffent le plus affirmativement dans toute l'étendue des ſciences, & cela *ἀδοξασῶς*, *citra ullam opinionem*, à cauſe qu'elle doute même de ſes doutes. Or par

*in myſt.  
enarr. vi-  
ta Moſis.*



ce que les premiers, & peut être les plus grands Philosophes ont limité le nombre des sciences à trois, d'où vient peut être qu'on ne connoissoit de leur tems que trois Muses, qu'on a depuis multipliées jusqu'à neuf, nous nous contenterons de faire nos réflexions principales, sur la Logique, la Physique, & la Morale, qui sont ces trois principales, qui peuvent aisément faire remarquer l'incertitude de toutes les autres disciplines. Car encore que leur nom Grec *ἐπιστήμη*, semble venir du repos d'esprit qu'elles donnent *ἀπὸ τῆς σῆσεως*, d'autant, disent les prétendus savans, qu'on ne se peine plus quand on fait, *ratiocinamur enim ne ratiocinemur*; si est-ce que s'ils veulent mettre la main à la conscience, ils seront contraints d'avoüer que plus on fait, plus on est travaillé du desir d'acquérir de nouvelles connoissances, & d'un ennui de savoir si incertainement ce qu'on veut faire passer pour science. Tantale est représenté dans la fable, comme un des plus savans de son siècle; la pierre qu'il roule incessamment, est ce desir pénible & perpetuel de connoître davantage, *qui addit scientiam, addit & dolorem*; jusqu'à ce que voulant passer au delà des bornes de nôtre humanité, & discourir des choses d'en haut, qui est comme dérober le feu du

Ciel, son nectar, & son ambrosie; il reçut la punition qui le rendit le plus malheureux des hommes. En effet, il arrivera toujours, que comme l'ambition & l'envie de s'exalter, rendit misérables ces Anges, qui se vouloient égaler à Dieu; le desir de trop savoir, au lieu de nous rendre plus éclairés, nous jettera dans des tenebres d'une profonde ignorance, qui n'est pas une des moindres disgraces que nous puissions souffrir ici bas, *ex appetitu potentia lapsi sunt Angeli, ex appetitu scientia homines.* Certes nous sommes trop mortels, & nôtre condition humaine est trop infirme, pour arriver de nous mêmes à la connoissance des choses divines & immortelles.

Je dois parler ainsi, parce qu'on a fort bien dit, que de prétendre discourir des sciences sans recourir à Dieu, c'est comme vouloir traiter des couleurs, & ignorer ce que c'est que la lumière. Les Païens même ont reconnu cette vérité, quand ils ont écrit,

*A Iovè principium Musæ.*

Et Avicenne, tout Mahometan qu'il a été, confessoit, qu'il avoit plus appris en priant Dieu, qu'en étudiant, ou selon les propres termes traduits en Latin, *quod plures intellexerat difficultates orando Deum, quam præceptorum consulendo.* J'avoué que ce mot est

*in semita  
sapiunt.*

d'un infidele, mais il pourroit être d'un Evangeliste, tant il est rempli de pieté, de bon sens, & d'instruction. Clement Alexandrin a crû qu'Aristote n'étendant la Providence divine que jusqu'aux choses sublunaires, il avoit appris cette doctrine du Psalme trente cinquième de David, où ces mots se lisent, *Domine, in caelo misericordia tua, & veritas tua usque ad nubes.* Si ce Philosophe a pû borner la providence de Dieu par un texte, qu'il interpretoit mal, n'étoit-il pas à plus forte raison obligé, de donner les mêmes limites à la science humaine, quand elle se met en quête de la vérité, sans vouloir pénétrer jusqu'à des intelligences motrices, escaladant tous les Cieux pour placer dessus son premier moteur. Certainement s'il avoit eu connoissance des livres hagiographes de l'ancienne Loi, selon la pensée de Pere Grec, dont je ne suis pas fort persuadé, il auroit mieux fait de déferer à ce que l'Ange Uriel revele à Esdras, que terrestres comme nous sommes, nous ne pouvons tous seuls élever nos speculations au dessus de la terre; *qui super terram inhabitant, quæ sunt super terram solummodo intelligere possunt.* Et il auroit appris du même Auteur, qu'il y a une science d'en haut, que Dieu seul confere, &

qui se fait bien autrement ressentir, quand on l'acquiert, que les sciences humaines, puisqu'Esdras témoigne qu'en avalant celle-ci en forme de potion cordiale, *cor suum cruciabatur intellectu, & in pectus suum incresebat sapientia.* Tous les savans de l'antiquité ont crû, que la philosophie des Grecs, & toute leur doctrine, leur étoit venuë d'Egypte, ou du moins de Syrie & de Phenicie, soit par l'entremise de Cadmus qui l'y porta, soit par Pythagore qui eût pour précepteur Phérecydes Syrien. Et néanmoins ils se trompoient lourdement, sur tout à l'égard de ce dernier, qui n'étoit nullement de la Syrie Asiatique où est la Palestine & la Phénicie, mais qui avoit pour patrie l'Isle de Syros située dans la mer Egée. D'ailleurs Diodore Sicilien s'oppose à tout cela, & maintient que les Grecs avoient enseigné les lettres & les sciences aux Egyptiens, quoique la mémoire de toutes choses s'étant perdue en Grèce par le Déluge, les premiers eussent été depuis contraints de s'aller faire instruire en Egypte; & il fortifie son dire par ce qu'il suppose être constant, que les Athéniens avoient bâti la ville de Sais dans la même Egypte avant le Déluge. Quoiqu'il en soit, cette opinion de la science des Egyptiens qu'ils communiquoient aux autres nations, a

été si généralement reçûë, que Saint Basile Hom. 24. de leg. lib. Gentil. dans une Homelie, que j'ai déjà citée, croit, que Moïse fut leur disciple aux études humaines, aussi bien que Daniel celui des Chaldéens, ce qui fut à tous deux comme une introduction aux Lettres divines. Je crois qu'il faut suivre ici, quoi qu'en une matière différente, l'opinion de Galien, qui veut, qu'on se rap- De opt. doc. gene. re. porte aux choses douteuses à ce que les Philosophes & les savans ont déterminé, de même que les hommes qui ont la vue courte croient les clairvoians touchant les objets éloignés. Or d'où nous peut venir la connoissance certaine des choses divines, que de ceux à qui le vrai Auteur de toute science les a révélées?

Mais joignons de plus près le sujet que nous avons pris, & commençons par la Logique. Que les doutes de la Philosophie Sceptique soient bien fondés à l'égard d'une science, qui n'est proprement que l'art de rendre ce qui est faux, vraisemblable, peu de personnes équitables feront difficulté de se le persuader. En effet, c'est une des plus ordinaires occupations de la Dialectique, ou Logique, ne mettant point ici de différence entre elles, de faire ce que Cicéron appelle, *aucupia verborum*, & pro Cæcina. *literarum tendiculas struere*. C'est pourquoi na.

dans l'oraison où il parle ainsi, il se plaint de celui, qui se servoit d'un si mauvais moien contre lui, *me ex hoc ut ita dicam campo æquitatis, ad istas verborum angustias, & ad omnes*

*in Nebu- literarum angulos revocas.* Aristophane a pris

*lis, act. 1.* sujet là dessus de dire injurieusement de So-

*Sc. 4.* crate, qu'il étoit λεπτόντατων λήρων ιερεὺς, *sub-*

*tilium nugarum Sacerdos.* Et Origène dans

une Homelie sur l'Exode, compare pour ce-

la cette Dialectique, à l'espece de vermine,

qui fit une des sept plaies dont Dieu affligea

les Egyptiens, *cum plaga cymiphum qua vexata fuerunt Ægyptii.* Cependant, il n'y a rien

de plus contraire à la vraie Philosophie, que

cette façon captieuse de déguiser la vérité,

qu'elle cherit sur toutes choses, & qu'elle re-

specte jusques dans la bouche de ses adversai-

res, aussitôt qu'elle l'y peut appercevoir. Pla-

ton ne reconnoit dans le cinquième livre de sa

République pour Philosophes, que ceux qu'il

nomme τῆς ἀληθείας φιλοθεμιονίας, *veritatis*

*inspiciendæ cupidos*, les autres qui se conten-

tent des apparences trompeuses de la vérité,

il les appelle seulement *Philodotes*, ou ama-

teurs de leurs opinions, qu'ils défendent or-

dinairement par de mauvais moyens plus for-

tement que les bonnes. Et Seneque qui n'i-

gnoroit pas, comme demi-Stoicien, tous les

tours de souplesse dont fait user la Logique, s'en moque presque dans tous ses raisonnemens. *Ego non redigo ista*, dit-il dans une de ses Epitres, *ad legem dialecticam, & ad illos* Ep. 82. *artificii veterinosissimi nodos.* Il proteste ailleurs, 102. 106. 108. 117. que c'est degrader la Philosophie, & lui faire perdre tout ce qu'elle a de grand & de majestueux, de la reduire à ces artificieuses bagatelles, *Philosophiam in angustias ex sua majestate detrahere. Laterunculis ludimus*, dit-il, *in supervacuis subtilitas teritur. Quæ philosophia fuit, facta philologia est.* Ne vous amusez jamais à cela, continuë-t-il, que quand vous voudrés perdre le tems ridiculement, *hoc age cum voles nihil agere.* Ce que vous croiés qui fait votre esprit subtil, l'émousse, & le rend de nulle considération, *hæc ingenium minuunt & deprimunt, nec ut putas exacuunt, sed extenuant. Transcurramus solertissimas mugas.* Le malheur est, ajoute-t-il encore, que ceux, qui s'accoutument aux subtilités Dialectiques, outre l'humeur contentieuse & disputative qu'ils acquièrent, & qui les rend très importuns, s'y plaisent quelquefois de telle sorte, qu'ils abandonnent la bonne méthode de discourir, pour de telles sornettes & puerilités. *Adjice nunc quod affuescit animus delectare se potius, quam sanare; philosophiam oblectamentum facere, cum remedium sit.*

Et néanmoins cette Dialectique, toute Sophistique qu'elle est, se vante dans Martianus Capella d'être heureusement passée du haut d'un rocher d'Egypte, dans les belles plaines de la Grèce, d'où Marc Varron la fit venir le premier en Italie, lui apprenant à parler Latin, *Marci Terentii primam me in Latinam vocem pellexit industria, ac fandi possibilitatem per scholas Ausonias comparavit.* Or la plus grande partie de ses finesses, procede de ce que Chrysippe soutient contre Diodore dans Liv. 11. 0. Aulu Gelle, qu'il n'y a point de mots, qui ne 12. soient ambigus, ce qui trouble l'esprit, & rend nos discours trompeurs. L'Espagnol se rit de ces équivoques fallacieux, quand il dit proverbiallement, *pato, y gansa, y ansarada, tres cosas suenan, y una son.* Mais un peu de Logique naturelle nous peut aisément tirer de toute la perplexité, que ces termes peuvent engendrer, aussi bien que des surprises, qui viennent des argumens que l'Ecole nomme *Cornus*, ou de ceux que Plutarque appelle *Indiens*. Une petite pincée, un pugile de cette Logique naturelle vaut mieux, selon qu'on parle vers les Pyrenées, que les deux mains pleines de celle qui nous impose & nous trouble l'esprit par ses artifices. Je ne veux point me souvenir ici de toutes ces façons d'argu-

tr. de sa-  
nit. tuen-  
da.



menter, que la savante barbarie des Colleges debite sous le nom de *Modules*, & qui font peine seulement à les prononcer; il me suffira de dire, qu'il en est comme de la mémoire artificielle, qui ruine fort souvent celle, dont la nature nous a pourvûs. Je disois une fois à un de ces doctes, qui embarrassent assez souvent les compagnies avec leur jargon scholastique, qu'il nous parlât un peu plus intelligiblement, lui ajoutant ce mot ancien des Grecs, dont la langue ne lui étoit pas inconnue, ni à ceux qui étoient présens, ἀμαδῆσθρον πῶς εἶπε, καὶ σαφέστερον, *indoctius rudiusque quodammodo loquere, sed clarius.* Sa réponse fut assez plaisante, que chacun s'expliquoit à sa mode; & qu'au surplus, si je le trouvois un peu obscur, ce qui pouvoit venir aussitôt de moi que de lui, que je me souvinsse en tout cas, *damnantum esse Luciferi nomen*, & qu'il y a de trop grandes lumières; qui sont plutôt nuisibles qu'utiles à la vie.

Que si nous tombons d'accord; que la Logique, comme nous l'avons écrit ailleurs, n'est pas inutile souvent à tirer de bonnes & justes conséquences, de certains antécédans dont l'on a convenu; cela n'empêche pas que les doutes de la Sceptique ne soient de très bon usage, pour éviter les pièges qui nous sont si

souvent tendus par les Dialecticiens. Ils ont  
à leur solde les Grammairiens, dont un ancien  
a dit, que toute la sagesse, ou plutôt selon  
Aristote la faculté, *δύναμις*, consistoit à se se-  
vir des mots avec adresse, *Grammatica sapie-  
tia tota est in verborum aucupio posita*. Car  
nous n'usons d'une exacte suspension d'esprit  
il est presque impossible de n'être pas attrapé  
par les plus grands parleurs, & souvent le  
moins véritables des hommes. Pline a dit de  
Oiseaux, que les plus petits étoient ceux qui  
L. 11. c. 51. chantoient davantage, *avium loquaciores quae  
minores*; il se trouve de même qu'entre les  
personnes dont nous traitons, celles qui ont  
le moins de raison, ont presque toujours le  
plus de babil & d'invincible opiniâtreté. Cel  
procède du même principe, qui a fait, qu'  
L. 2. Rhe- d'autres hommes qu'Aristote appelle grossiers  
101 c. 22. & rustiques, l'ont encore les plus sententieux  
*γροφύτοι*, & par là les plus ridicules & im-  
portuns de tous. Vous en vîtes d'ailleurs tran-  
portés pour se faire entendre, que l'étoit The-  
mistocle, quand il dit à Eurybiade qui ne le vou-  
loit pas écouter, *feri, sed mihi, ἠγάθη μὲν  
ἀναστροφή, ne se souciant pas d'être battu, pour-  
vu qu'il lui donnât audience. Mais faisons ici  
une pause, *quiescimus punto*, pour passer à  
ce qui regarde la Physique.*

Plutar.  
in vita  
Them.

La science naturelle qui porte ce nom Grec, contemple toute la nature; de sorte qu'on ne peut pas dire, que l'esprit humain puisse prendre un plus digne objet, sur tout y considérant l'auteur de cette même nature, sans lequel on n'en peut prendre connoissance. C'est pourquoi Seneque se proposant de traiter de la plus basse partie au quatrième chapitre du sixième livre de ses questions naturelles, il se demande ingénieusement à lui même, quelle récompense il se peut promettre de son travail, & il s'assure qu'elle sera la plus grande qu'on puisse recueillir en ce monde, de connoître cette belle nature. *Quod, inquit, erit pretium operis? quo nullum majus est, nosse naturam.* Et exagérant cela au chapitre suivant à sa mode & selon la religion de son tems, il admire la grandeur du génie des premiers Philosophes, qui ont pénétré jusqu'aux entrailles de la terre, pour y rechercher les causes de ses tremblemens, *magni animi res fuit, rerum naturæ latebras diluere, non contentum exteriori ejus conspectu, introspicere, & in Deorum secreta descendere.* Car cette science est si diffuse, que non contente de s'élever jusqu'au Ciel, & de descendre jusqu'au centre de l'Univers, elle oblige l'esprit qui s'en entretient, de se réfléchir

sur lui même, & d'acquérir par ce moïen la plus utile & la plus rare de toutes les connoissances, qui est celle de soi même. En effet la plûpart des hommes ont cela de commun avec leurs yeux, qu'ils croient voir & connoître toutes choses, quoiqu'ils ne se voient, ni ne se connoissent pas eux mêmes. La considération du grand monde nous découvre plus que toute autre chose la nature du petit; comme celui-ci dont nous portons le nom, expose à nôtre entendement par rapport les parties qui composent le grand. Donnons-en ce seul petit exemple. Nous admirons sur tout en ce dernier, l'attraction du fer par la pierre d'Aïman, que la force admirable a fait nommer *lapidem Herculeum*; l'attraction que font les parties de nôtre corps des alimens qui leur conviennent, n'est peut-être pas moins merveilleuse dans nôtre microcosme. *Nihil est aliud nosse seipsum, quam totius mundi naturam nosse*, dit l'extrait de la vie de Pythagore, dressé par le Patriarche Photius.

Mais que savons-nous, si Dieu agréelà dessus nôtre curiosité, lui qui nous cache les causes, dont nous voions seulement les effets, & de qui nous tenons cette maxime, *gloria Dei est celare verbum*. Il est certain, qu'au jeu qui se voit de ces petites figures que nous

appellons Marionettes, le maitre, qui les fait remuer, s'effenseroit, si on levoit le tapis, qui couvre les ressorts d'où viennent tous leurs mouvemens. Cette comparaison me fait souvenir de ce que Platon définit ainsi la Nature, *Natura nihil aliud est, quam infimum divine Providentiæ instrumentum*, qu'elle est le plus bas instrument dont se sert la Providence divine. Et une telle définition nous doit plaire d'autant plus qu'elle présuppose que Dieu, comme auteur de la Nature, la fait agir selon sa divine conduite. Car Democrite qui rioit de tout, nous permettra de rire à nôtre tour de ses atomes, dont il vouloit, que la rencontre fortuite eût produit le Monde, & tout ce qu'il contient. Je croirois aussi-tôt, que les lettres de l'Alphabet broüillées dans un sac, & puis jettées sur une table, auroient pû hazardusement composer l'Iliade d'Homere, ou la plus belle des Tragedies de Senèque. De semblables opinions ne méritent que la raillerie; & je trouve que l'Evêque Dionysius a eu raison de s'en servir contre Epicure dans Eusebe, lui reprochant, qu'il n'avoit logé ses Dieux que dans le Vuide, au lieu du Ciel & de l'Olympe des Poëtes, outre qu'il ne les y repait que d'une Ambrosie & d'un Nectar composés d'atomes. Le dilemme de

*L. 1. de nat. Deor.* Velleius dans Ciceron n'est pas plus à mon goût: Que si Dieu a fait le Monde pour nous, il faut que ç'ait été ou en faveur des Sages, qui sont en trop petit nombre; ou en considération des fous, ce qui est absurde des deux côtés. Nôtre témérité seule, pleine d'impie-té, nous peut faire parler ainsi, comme enco-re prendre sujet de médire à l'occasion des monstres, de Dieu, & de la Nature. Certes

*L. 6. de civ. Dei. cap. 8.* Saint Augustin a très bien répondu à de telles instances, & à de si frivoles argumens: *Qui totum inspicere non potest, tanquam deformitate partis offenditur, quoniam cui congruat, & quo referatur, ignorat.* Notre courte vûe, qui ne voit & ne considère qu'une partie du total, jointe à nôtre ignorance, nous donnent de si folles pensées.

Il est plus difficile de se satisfaire sur ce qui semble passer les forces de la Nature, & qui nous paroît contraire à toutes ses regles. Car l'on est alors contraint de recourir à celui qui est au dessus d'elle; & Pline dans les tenebres du Paganisme, s'est vû réduit sur un moindre sujet à prononcer, qu'il ne faut jamais chercher les causes, ni les raisons, de ce que fait la Nature, mais se contenter de reconnoi-tre sa volonté: *Non est quærenda ulla in parte Naturæ ratio, sed voluntas.* Or cette volon-  
té

té ne sauroit être bien interpretée que de celle de Dieu, qui est son Créateur, & celui qui dirige toutes ses operations comme il lui plait. Cependant beaucoup de gens s'avans ont été persuadés que c'étoit penser plus hautement, & parler plus religieusement de la Divinité, de dire qu'elle ne renverse jamais l'ordre naturel, qui vient d'elle, l'ayant une fois établi, & approuvé, *vidit Deus omnia que fecerat, & erant valde bona.* La Nature est l'ouvrage des mains de Dieu; & quelle apparence y a-t-il, de supposer qu'il agisse comme un vil artisan, qui rompt le sien, ou en change la disposition quand il commence à lui déplaire? Lorsque Moïse a écrit: *In principio Deus creavit caelum & terram*, l'ancienne interpretation Chaldaique portoit, *cum sapientia Deus creavit, &c.* Sur ce que le mot de sagesse & celui de principe signifient en Hebreu une même chose; de même que la diction *In*, peut encore être traduite *cum*, selon que Leon Hébreu l'a curieusement observé dans son troisième Dialogue, où il me souvient qu'il fait une grande instance, pour conclure, que les choses bonnes & sagement établies ne sont pas sujettes au changement. Je laisse le maxime Péripatétique, qui veut, que la nouveauté des effets denote & infere quelque nouveauté en

leur cause, *novitas in effectu infert novitatem in causa*, ce qui pourroit être tourné contre Dieu. qu'on ne sauroit sans blasphème, & sans simpliquer en quelque contradiction, rendre sujet au changement, ni à la moindre nouveauté, parce qu'il seroit, & ne seroit pas Dieu, s'il en étoit capable. Ce n'est donc que pour montrer par de tels discours, qu'humainement parlant tout est problematique dans la Physique, & que par conséquent tout y est exposé aux doutes de la Philosophie Sceptique, n'y aiant que la véritable science du Ciel, qui nous est venue par revelation divine, qui puisse donner à nos esprits un solide contentement avec une satisfaction entière.

Ce qui m'a fait soupçonner, que nous pouvions être trop curieux à rechercher les causes de tous les effets de la Nature, dont Dieu est le Directeur aussi bien que le Créateur; c'est que la Sainte Ecriture nous apprend, qu'on doit respecter les Souverains de la Terre jusqu'à ce point, de ne vouloir jamais pénétrer dans leurs secrets, parce qu'aussi bien leur cœur n'est pas reconnoissable non plus que la hauteur du Ciel, & la profondeur de la Terre. *Cælum sursum, & Terra deorsum. Iom. c. 25. & cor Regum inscrutabile.* Elle nous avertit de plus, qu'encore qu'on trouve quelque dou-



ceur d'abord, à prendre connoissance de leurs desseins, autant qu'il se peut faire; c'est un miel dangereux, & qui ruine à la fin celui qui en prend trop, *sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum; sic qui scrutator est Majestatis, opprimetur à gloria.* Je sai bien que l'Ange Raphaël, parlant aux deux Tobies, semble former cette distinction, qu'autant qu'on doit se taire du secret des Rois, autant doit-on publier les œuvres du Tout puissant? *Sacramentum Regis abscondere bonum est, opera autem Dei revelare & confiteri honorificum est.* Mais pour les publier il faut qu'ils nous aient été révélés de bonne part, & cette revelation doit venir d'en haut, puisque c'est le propre des vrais Prophetes, de recevoir cet enthousiasme, & de nous instruire fidèlement des choses du Ciel, aussi bien que des véritables effets de la Nature, dont tous les Philosophes n'ont eu qu'une connoissance douteuse & imparfaite.

C'est ce qui animoit contre eux le vieil Caton, soutenant que Socrate même n'étoit qu'un babillard, comme Plutarque nous l'apprend dans la vie de ce Romain. Et en vérité, il faut avouer, que la subtilité de la Nature dans toutes ses opérations, surpasse de beaucoup celle de l'esprit humain; & que

*Verulamius.*

nous ne commettons pas une petite faute quand nous la voulons assujettir aux règles des Mathématiques, ou aux fines conclusions de la Logique, comme depuis peu l'on a tâché de faire inutilement. Toutes les sciences ont leurs racines, dit fort bien un Auteur moderne, si vous les en séparés, il est impossible qu'elles produisent rien de bon. La Physique, aussi bien que l'homme considéré comme une plante humaine, a les siennes en haut, dans de certaines dispositions du Ciel qui nous sont presque toutes inconnues, & la Nature dépend absolument de la nuë volonté de son Créateur, qui ne la manifeste que quand il lui plait, & à ceux qu'il veut gratifier. Les autres, quelques habiles qu'ils soient, ressemblent ordinairement à ce Margites d'Homère, qui savoit beaucoup de choses sans en savoir bien aucune,

*Multa quidem noverat, sed male noverat omnia.*

Comment serions-nous bons Physiciens, si nous nous assujettissions servilement aux maximes, soit d'Aristote, soit d'Euclide, dont l'on fait aujourd'hui si grande conscience de se départir? Et de quel front pourrions-nous dénier à l'auteur de la Nature, la faculté de la faire agir quelquefois contre les règles or-

dinaires. *Sed quippe Natura hinc quasi digressionibus extra chlorum fertur, ut extraordinaria varietate unius est pulchritudinem auget.* Mais c'est que, comme l'a fort bien pensé Cicéron au cinquième livre de ses questions Tusculanes, *Reverentiam naturam, quam errorem nostrum damnare malimus* nous aimons mieux donner le tort à la Nature, & peut être à son auteur, que d'avouer notre ignorance. Que si nous tenons raisonnablement pour certain en Politique, qu'un Souverain qui a fait la loi, n'y est pas absolument soumis, & la peut casser: Et si les Docteurs en Droit Canon, soutiennent hardiment, que jamais le Pape ne se lie les mains quelque Decret qu'il fasse; Disons-nous que Dieu, dont la Souveraineté & la Puissance sont sans pareilles, ne puisse pas disposer quelquefois les causes secondes contre l'ordre ordinaire de la Nature, ce qui peut rendre excusables les doutes qui se forment sur beaucoup de maximes de la Physique. Cependant si l'on a tant soit peu recours dans des événemens extraordinaires à la cause première, l'on dit incontinent, que c'est se jeter dans le commun azile des ignorans. Le grand dictateur Aristote, qui s'est rendu maître de l'Ecole à l'Ottomane, en aiant chassé autant qu'il a pû tous ses compétiteurs, n'a

jamais expliqué nettement ni fidèlement ce qu'il pensoit de la Nature. Ses Interpretes Grecs l'ont nommé pour cela une Sphynge, qui ne propofoit, non plus que la Thebaine, que des énigmes indiffolubles. Et Themistius l'un des plus estimés d'entre eux, témoigne, que ce Prince des Péripatétiques enseignoit toute autre chose en particulier à ses amis, que ce que contiennent les livres *gyptiques* ou *acroamitiques*, ainsi c'est folie de penser, qu'on puisse recueillir les véritables sentimens. Son esprit qui ne découvroit jamais toutes ses pensées, étoit taillé, comme beaucoup d'autres le font, en forme de pyramide, qui cache toujours un de ses côtés. Les sciences donc, & principalement la Naturelle, étant si incertaines, ce n'est pas sans sujet, que les Egyptiens, qui sacrifioient aux inventeurs des choses utiles à la vie, ont plus déifié d'animaux, que nous nommons déraisonnables, que d'hommes; parce que l'instinct naturel des premiers leur a fait trouver une infinité de choses très profitables; au lieu que tous nos discours raisonnés n'engendrent la plupart du tems que de fausses doctrines, qui bien loin de nous servir, ne causent dans nôtre ame que des perplexités. Cela m'a toujours fait approuver ce qu'Arrien dit si bien



à un, qui se croioit grand Philosophe. *Tu nihil aliud es. quam frigida & futilis opiniuncula, ex verborum sutelis contexta, à quibus tanquam tenuissimo pilo dependes.* Une telle définition peut passer pour aussi propre aux Sophistes de ce tems, qu'à ceux du sien.

Que si descendant du général au particulier de la Physique, nous y considérons la variété des opinions humaines sur toutes ses parties, nous serons sans doute encore plus confirmés à tenir la suspension de la Philosophie Sceptique absolument nécessaire. Les principes de cette science naturelle, ses Elemens, & tout ce qui en dépend, sont autrement envisagés par les uns que par les autres; & les Sectes différentes des Philosophes ont donné plus de combats, & avec plus de violence & plus d'opiniâreté, sur tout ce qui concerne le Monde, & sa constitution; que tous les Conquerans n'ont fait pour s'en rendre les Maitres. Le feu, l'air, l'eau, & la terre, ont été diversement définis; tant à l'égard de leur situation, que de leurs qualités, jusqu'à soutenir que la terre étoit la plus légère de tous les Elemens, & que le Ciel d'aujourd'hui n'a plus que la lie de ses influences; ce que nous avons examiné ailleurs assez par le menu, pour n'en faire pas ici une canonicu-

se répétition. Je laisse à part les animaux *amphibies*, dont la catégorie est si douteuse; témoin le Boramets, qu'Olearius met à présent proche de la Volga, & dont il me semble que Pausanias a parlé il y a longtems dans ses Laconiques, lorsqu'il a écrit, *Agnus vitex ex vitinum genere in Laconia, per umbilicum adnectitur, & circa se herbam depascitur, cujus caro tenerrima est, & exquisiti saporis.* Pourquoi n'en fera-t-on pas aussitôt un animal, que de le ranger avec les plantes, puisque le Loup n'en est pas moins friand que des Brebis, avec la même antipathie reciproque. L'homme, entre tous les corps animés, est celui, qui comme intéressé en son propre fait, a excité sur son sujet les plus grandes noises. Ses sens, tant externes qu'internes, n'ont pû recevoir de regle certaine, soit pour ce qui touche leur nombre, soit pour ce qui concerne leurs fonctions. Et l'ame incapable par ses seules & propres forces de se réfléchir suffisamment sur elle même, est demeurée quelquefois miserablement dans l'incertitude de son immortalité; puisqu'Aristote supposant le Monde éternel, & niant qu'il y eût rien d'actuellement infini, a fait croire à quelques uns de ses Interpretes, qu'il la tenoit mortelle, dont je me suis efforcé de mon-

trer l'absurdité, & la vicieuse conséquence, dans un Traité fait expres.

Je laisse mille choses douteuses & contestées dans cette science, parceque ce ne seroit jamais fait de les vouloir toutes rapporter. A-t-on jamais été d'accord sur la nature des Vents? Les ouragans, dont le nom étoit inconnu avant la découverte du nouveau Monde, sont admirables sur tous les autres. On les peut nommer une conspiration générale, mais periodique, de tous les vents, qui font le tour de la Bouffole en vint quatre heures. Et eux seuls pouvoient faire dire avec raison aux Peres du Collège de Conimbre, qu'il n'y a rien de plus inconnu dans le Monde, *ut ingenue fateamur, hoc unum est ex iis quæ in Naturæ contemplatione magna ex parte latent.* Aussi ont-ils interpreté ce mot de l'Ecriture, que Dieu tire les vents de ses Trésors, de ce qu'ils sont produits par les causes les plus cachées de la nature, *Deus produxit Ventos de Thesauris suis, id est de occultis Naturæ causis.* Le flux & le reflux de la Mer agite encore tous les jours les esprits. Elle étoit composée des larmes de Saturne selon la Théologie des Egyptiens, comme nous l'apprenons de Plutarque dans son Traité d'Isis & Osiris. Et nous lisons de même dans

Lib. 5.  
contra  
Celsum.

Salmaf.  
de ann.  
Clim.

L. 6. de  
Benef.  
c. 23.

Adv.  
Math. p.  
138. &  
272.

Lib. 4.  
contra  
Celsum.

Exerc.  
244. in  
Card.

Origene, que Celsus citant un livre d'Enoch, attribuoit la chaleur de quelques fontaines aux pleurs des mauvais Anges. Ceux qui font le Monde un grand animal, ont mis son nez dans le profond de l'Océan, voulant que sa respiration causât ce mouvement si précis & si bien réglé, qu'on peut nommer une *systole* & une *diastole*. La plus commune opinion porte, qu'il n'est fait que pour nous. Cependant les anciens se sont querellés sur cela, comme sur tout le reste. Seneque reconnoissant, que l'influence des Cicux nous est fort utile, se raille néanmoins de ceux qui pensent qu'ils ne roulent sur nos têtes, que pour notre avantage, *majus illis propositum est, majorque actus sui fructus, quam servare mortalia*. Sextus Empiricus ne peut souffrir en plusieurs lieux, que l'homme se croie le seul object de la Providence divine. Et les Epicuriens reprochent dans Origene aux Stoiciens cette folle pensée, que le Monde fût créé plutôt en faveur de l'homme que du reste des animaux. Souvent on attribue à dessein, ce qui n'est que contingent dans la nature. Ainsi les chats pourroient s'imaginer, s'ils en étoient capables, que les rats & les souris ne sont que pour les engraisser. Et ainsi Scaliger étoit persuadé, que la grosse



queuë du Renard lui avoit été donnée par la Nature, pour cacher ce qui est dessous, *Carte*, dit-il, *agnosco naturæ pulchorem.* En vérité il faut avoir bonne vue, & l'imagination fort fine, pour s'en appercevoir. Bien est-il certain, que les Bêtes sont considérées avantageusement en beaucoup de lieux de la sainte Ecriture. Dans l'Exode Dieu commande, qu'on laisse reposer la Terre toutes les septièmes années, *ut comedant pauperes, & quicquid reliquum fuerit edant bestiaë agris.* Il défend au Levitique de faire accoupler des animaux de différente espèce. Au vint deuxième Chapitre du Deuteronomie, il ne veut pas, qu'on prenne tout d'un coup la mere & les petits oiseaux; ni qu'on fasse labourer le Bœuf & l'Ane à un même joug, vraisemblablement parce qu'il y auroit trop à travailler pour eux. Et dans le livre des Nombres un Ange reprend Balaam d'avoir frappé jusqu'à la troisième fois son Anesse qui lui avoit sauvé la vie. Aussi voit-on que Mahomet, qui respectoit à sa mode le vieil Testament, admet dans sa Zuna des Moutons pour être habitans de son Paradis.

Parlons franchement: si l'on en jugeoit par les apparences, n'y a-t-il pas assez de fois plus de différence d'homme à homme, que

d'homme à bête: ce qui doit faire trouver moins étranges les observations, que nous venons de faire. Il y a des livres faits exprès pour montrer la spiritualité des animaux, & qu'ils ont quelque usage de raison, ce qui n'empêche de m'y arrêter. Je remarquerai seulement ce que Le Vasseur Beauplan a dit dans une relation moderne, qu'il y a dans l'Ucraine, province de Pologne, où il a long-tems séjourné, des animaux nommés Bobaques de la forme des Lapins de Barbarie, dont l'esprit republicain, porté à vivre en communauté, me paroît sans comparaison plus considérable, que celui des abeilles & des fourmis. Il assure, que ces Bobaques logent ordinairement dix ou douze ménages ensemble, avec chacun leur demeure à part, qu'ils sont tous hermaphrodites, & qu'ils ont leur magasins & leurs cimetières, ce qui montre qu'ils observent une police exemplaire. Tant y a que les Musulmans font mine d'avoir les animaux en telle estime, que leurs plus grandes avanies & injustices contre les Chrétiens, s'exercent sur le prétexte de venger les cruautés, dont l'on use quelque fois en leur endroit. Un Bacha d'Alep fit paier à un marchand Chrétien quatre mille écus, pour avoir trop chargé un Ane, qu'on lui soutenoit en

être mort; parceque, disoit le Bacha, il devoit répondre en l'autre Monde de ce cruel traitement, s'il n'en faisoit une punition satisfaisante. Ceci fait voir, comme toutes les opinions de la Physique sont problematiques, puisque celle même de nôtre supériorité à l'égard des autres animaux reçoit tant d'exceptions, & est si fortement debatue.

Toutes les connoissances subalternes à la Physique ne peuvent pas avoir plus de certitude qu'elle, qui leur fournit le fondement de ce qu'on y trouve de solide, & de considerable. La Médecine, qui est une des principales, nous peut servir d'exemple. Je ne sai, si c'est le peu d'emploi que je fais de les remèdes, qui m'empêche d'en concevoir toute la haute estime que d'autres en ont; mais pour moi, je ne lui puis donner d'autre rang, que celui qu'on doit accorder à un Art de pure conjecture, toujours incertaine, & le plus souvent trompeuse. Hippocrate même a reconnu son malheur, en ce qu'on attribue ses cures ou ses bons succès à Dieu, & que quand elle ne réussit pas, celui qui en fait profession tombe dans le mépris. J'ai honoré le Médecin dans mes premières années selon le précepte divin *propter necessitatem*, ma santé étoit alors fort vacillante, fort peu

constante, & pour user des termes du poëte Comique, *magis variâ quam Panthera*. Depuis elle est devenuë toute autre, & je puis dire dans mon arrièrefaison, que je suis

*Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.*

N'imputons pas à la Médecine d'être contraire à la santé. Ce bien, sans lequel tous les autres biens ne sont rien, porte le nom de *Hygie*, qui selon les Grecs étoit fille d'Esculape, sœur de Panacée, & par conséquent propre à combattre tous nos maux. Mais tant y a que sans me comparer à un Empereur, j'ai crû avec Tibère qu'après la trentième année de nôtre âge, il étoit aucunement honteux d'avoir recours aux Médecins pour se maintenir en santé. L'on attribue souvent à la Médecine ce qui vient d'ailleurs, & comme Quintilien le prononce *non medicina sanat, sed quicquid videtur sanasse, medicina est*. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas merveille de ne priser que médiocrement une profession, dont l'on croit le pouvoir passer;

Ovid.  
l. 3. el. 3.

*Firma valent per se nullumque Machaona  
poscunt,*

*Ad medicam dubius confugit æger-opem.*

Ni mes petites études, ni la constitution de mon esprit médiocre, ne m'ont jamais alteré

la complexion; comme il arrive à ces beaux & grands Esprits, qui sont des couteaux si trenchans, que la gaine, où ils se renferment, ne leur peut pas servir long tems.

Ce que la Médecine a de fort avantageux, c'est qu'encore qu'un Barbarisme diffame un Grammairien; que le solecisme fasse de même perdre le credit à un Orateur; & qu'une longue syllabe pour une breve ôte la reputation à un Poëte; un Médecin tue son malade impunement, la terre couvrant ses fautes, sans qu'on les lui impute. Mais je m'empêcherai bien d'exagerer cela davantage, ni de me souvenir ici du mot de Diogene sur la contestation survenue entre un Médecin & un Jurisconsulte, quand il rendit ce jugement que je ne veux pas traduire en François, *præcedat fur, sequatur carnifex.* Il est certain qu'encore que l'exterieur des hommes ne soit pas si différent que le dedans qui ne se voit point, & qui dépend de la diverse temperature des Elemens dont nous sommes composés; le plus court, le plus sûr, & le plus ordinaire est d'attribuer tous les événemens de la Médecine, ou aux déreglemens d'un malade incorrigible, ou à sa Destinée, qui avoit déterminé la durée de ses jours, & *angustias sive artis, sive mentis humane, ad in-*

*vidiam referre fatorum.* Aussi les plus habiles de ce métier savent si bien aller au devant des plus facheux accidens d'une maladie, qu'ils établissent leur reputation sur leurs prédictions; qu'elle étoit incurable, & *maxima scientiæ pars esse cœpit*, disoit Quintilien de son tems, *sanare non posse.* L'on peut donc conclure avec lui, *Fato vivimus, languemus, convalescimus, morimur. Medicina, quid præstas, nisi ut juxta te nemo desperet?* Car quelque peril qu'il y ait pour un malade, ils ne portent jamais les choses au dernier desespoir, & feroient conscience, comme peut-être y en a-t-il sujet de procurer une douce mort à ceux qu'ils jugent ne la pouvoir éviter; selon l'avis du Chancelier Bacon dans son augmentation des sciences, *quod Medici deberent faciliorem & mitiorem exitum e vita procurare.* Au lieu de cela quelques uns ont eu recours à la superstition des paroles, comme Quintus Serenus Sammonicus le leur reproche. Après le *gramen*, ils emploient le *carmen*, pour user des termes de ce Marcellus, qui a écrit de la Médecine sous le vieux Theodose:

*Nam est res certa salutis*

*Carmen, ab occultis tribuens miracula verbis.*

L'on s'en mocque & avec raison; mais il faut excepter les paroles qui se profèrent en forme

de

de prieres, comme le terme ordinaire, *Dieu vous assiste*, qui se dit aux éternumens, & qui est venu, selon la remarque de Sigonius, & de Baronius, de ce qu' environ l'an cinq cens quatorze, dans une grande Peste, dont fut affligée l'Italie, la plupart des personnes mouroient en éternuant. Mais pour preuve des remedes ridicules, dont l'on s'est servi pour la santé, sans parler des *Abracadabra*, il ne faut que voir dans Plutarque, comme quand on brûloit les corps des hydro-piques, & des personnes étiques, on faisoit tenir assis leurs enfans, les pieds en l'eau, croiant qu'on empêchoit par ce moien que de tels maux ne devinssent héréditaires dans leur famille. Certes nous pouvons bien finir ce propos par ce qui commence la premiere des satyres de Perse,

*O curas hominum! o quantum est in rebus  
inane!*

Que les pensées des hommes sont peu solides! que leurs raisonnemens ont de vuide! & que la plus grande partie de toutes leurs actions sont ridicules!

Il nous reste à parler de la troisième partie de la Philosophie qui considère & qui regle nos mœurs. Elle est pour cela nommée Ethique par les Grecs, qui pouvoient aussi

avoir égard aux différentes coutumes que ce mot designé encoro, puisque ce sont elles, qui rendent toujours nos mœurs bonnes ou mauvaises. *Vivimus enim ad exempla, nec ratione componimur, sed consuetudine abducimur*, selon la remarque de Seneque, qui ajoûte fort bien, *recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est*. En effet le tems & le lieu, en sont ordinairement les maîtres, une même action étant approuvée dans un pais, qui est condannée dans un autre; comme il arrive pareillement à l'égard du tems, qui fait trouver bon aujourd'hui, ce qui peut-être passera pour mauvais bientôt après. C'est en partie ce qui fait voir le peu de certitude, qu'il y a dans nôtre morale purement humaine, si sujette à changer, & qui n'a ni regle, ni précepte, qu'on ne voie tomber en controverse parmi ceux, qui se mêlent de l'enseigner. Nous ne saurions nier, que les Chinois n'aient une morale bien différente de la nôtre, & non seulement de la nôtre, mais de celle même des Iaponois, & de leurs autres plus proches voisins. Examinés les façons de faire d'autant qu'il y a de peuples au Monde, vous les trouverés presque toutes diverses, ce qui ne devoit pas être, si elles étoient fondées sur une droite & juste raison,



dont nous sommes obligés de présupposer que les maximes sont invariables.

Quels crimes y a-t-il parmi nous, qui ne passent ailleurs pour des vertus? & nos meilleures actions ne sont-elles pas trouvées ridicules ou criminelles? je ne dirai pas simplement parmi des Nations que nous appellons barbares, mais chez celles même, qui ont fait profession, soit en Grece, soit en Italie, ou en quelque autre region, de respecter la Philosophie. Les uns ont soutenu, que le larcin bien executé étoit honorable, comme à Sparte, où le seul défaut d'adresse à le commettre étoit repris. D'autres ont dit effrontément après Chryssippe & Zenon de Cittie, que l'inceste devoit être permis, par ce que suivant la raison détestable du dernier il étoit également indifférent de baiser de l'une ou de l'autre maniere ses plus proches parens. Selon ce beau raisonnement nous voions dans Dion Chrysostome, que Diogene se railloit *Ovat. 10.* d'Oedippe qui s'étoit si fort affligé d'avoir *P. 150.* commis un crime que les coqs & assez d'autres animaux font tous les jours, outre que c'est une chose permise par les loix de la Perse. Julius Firmicus a donc reproché judicieuse- *De error.* ment là dessus aux Gentils, que les Dieux *Prof. vel.* mêmes du Paganisme leur enseignoient de

tres mauvaises moralités. *Incestum desiderantibus à Iove sumuntur exempla, cum matre concubuit, sororem duxit uxorem, & ut integrum facinus impleret, filiam quoque animo corruptoris aggressus est.* Si nous voulions examiner le reste des Vices, vous pouvés juger par ceux là qu'ils trouveroient des protecteurs, & qu'on a eu sujet de dire, *nulli vitio advocatum desuisse.* Il y a bien plus, la Vertu même a été condannée comme une chose vaine, & remplie seulement de promesses trompeuses, témoin ce Romain qui dit en mourant :

*Te colui, Virtus, ut rem, ast tu nomen inane es.*

Ses semblables prononcent insolemment dans Seneque, *Virtus, & Philosophia, & Iustitia verborum inanium crepitus sunt.*

Mais n'en disons pas davantage, & souvenons-nous toujours, qu'il faut observer dans la Morale, la maxime de Galien touchant les poisons, qu'on en doit peu parler, parce que les discours qu'on en peut faire sont plus capables de nuire, que de profiter, *pravi esse hominis de venenis scribere, quia magis instruuntur mali, quorum infinitus est numerus, quam juventur probi.* Les narrations de certaines choses deviennent quelque fois des instru-

ctions, *qui narrat docet*, comme Plinè l'a prononcé quelque part. Remarquons plutôt, que les premiers Philosophes ne s'occupoient guères sur cette science, qui donne les loix pour bien vivre, parce qu'ils lui préféreroient la contemplation des choses celestes, & celle qui considère les Elemens, avec les opérations de toute la Nature; C'est sur cela qu'Apollonius Thiancus dit injurieusement *l. 1. c. 10.* dans Philostrate d'Anaxagore Clazomenien, qu'il avoit plus philosophé pour les Bêtes que pour les hommes, parce qu'adonné à la vie champêtre, il avoit plus donné de préceptes Physiques qui la regardoient, que de regles Morales qui pussent servir à la vie civile. Socrate fut le premier parmi les Grecs, comme presque au même tems Confutius parmi les Chinois, qui s'appliqua principalement à la doctrine Morale; ce que fit dire ingénieusement de lui, qu'il avoit fait descendre la Philosophie du Ciel en Terre. A son exemple les autres Philosophes, qui l'ont quasi tous reconnu pour leur maître en cette troisième partie de leur profession, l'ont cultivée avec beaucoup plus de soin, que n'avoient fait leurs devanciers. Cependant ils n'ont pû jamais s'accorder entr'eux, ni à l'égard des

Vertus, ni à celui des vices, non plus que des Passions. Ceux du Portique de Zenon rendoient ces dernières toutes vicieuses, & Aristote avec ceux de sa famille Péripatétique, ont soutenu qu'elles étoient indifférentes soit au bien, soit au mal, servant seulement de matière à la Raison, qui les rend bonnes, si elles s'y soumettent, comme elles deviennent vicieuses; si elles s'en écartent. Tant y a que si nous n'avions les loix du Ciel, pour régler tous les différens des Sectes diverses; & si le droit chemin que nous devons suivre ne nous avoit été révélé d'en haut, nous ne trouverions rien dans la Morale qui ne fût problématique, & où l'Epoque ou la suspension Sceptique ne fût absolument nécessaire.

Car encore que la véritable joie, que donne la vertu, soit préférable à toutes les flatteries & fausses illusions du Vice: Et quoi que cette joie soit telle, qu'elle peut passer pour un gage assuré, & pour une avance certaine de la félicité d'une seconde & meilleure vie. Si est-ce que comme la maladie se communique bien plutôt que la santé: le Vice se fait suivre beaucoup plus aisément que la Vertu. De là vient que de tout tems ces

deux grands adversaires se sont trouvés mêlés par tout. Dès la naissance du Monde il parût de bons & de mauvais Anges, & Abel eût aussi-tôt querelle avec Cain; l'Arche de Noé ne renferma pas moins Cain son mauvais fils, que ses freres remplis de pieté; Esau & Jacob sortirent d'un même ventre, & demeurèrent ensemble dans la maison de leur pere Isaac, & l'on vit depuis un faux Judas mêlé avec les véritables Apôtres; ce *Epist. 137.* que saint Augustin exagere encore plus par le menu dans une de ses Epitres. C'est la loi commune de tout l'Univers, que le bien soit par tout broüillé avec le mal, & que, comme l'on y dit communément, la sagesse & la folie, le Vice & la Vertu y soient de tous pais, où ils se tiennent ordinairement compagnie. Ce mélange est si commun & si général, que les Astrologues ont remarqué dans le Ciel même, nonobstant la perfection, des figures monstrueuses. La Terre, quelque bonne mere qu'elle soit, produit des venins, & engendre des Serpens. Et nous éprouvons tous les jours, que le Soleil, tout excellent & bienfaisant qu'il est, noircit quelque fois, & nous cause assez souvent des douleurs de tête. Tant il demeure constant,

que de quelque façon que cela arrive, le bien & le mal, le Vice & la Vertu se rencontrent presque en même lieu les uns & les autres. Le malheur est qu'on ne les distingue pas aisément, & que ceux qui font la plus apparente profession d'aimer & de suivre la vertu qu'ils ont toujours en bouche, sont souvent les plus vicieux, & ceux, qui au fond & en cachette pratiquent la plus dangereuse Morale. C'est pourquoi les Grecs n'ont guères pris qu'en mauvaise part le mot *ἀρετάλογος*, qui désigne proprement un fourbe, lequel sous une apparence frauduleuse trompe le monde, & commet la plus grande de toutes les perfidies. *Nec enim ulla pernicies vitæ major inveniri potest*, selon le texte de Cicéron au troisième livre des offices ou devoirs de la vie, *quam in malitia simulatio probitatis & intelligentiæ*. Laberius a prononcé cette sentence d'une manière abrégée à sa mode, mais aussi excellente qu'il est possible,

*Malus bonum ubi se simulat, tunc est pessimus.*

Nous n'avons pas de peine à tomber d'accord de l'innocence de nos pères, quand l'occasion s'en présente; mais nous voulons vivre

à nôtre mode, c'est à dire, dans la licence  
du siècle présent,

*Laudamus veteres, sed nostris vivimus* Ovid. 1.  
*annis.* *Fast.*

Ce qui fait que les vices augmentent tous les  
jours, & qu'on peut prononcer véritable-  
ment après le vicillard du Poëte Comi-  
que:

- - *Interim mores mali* *Plaut. in*  
*Quasi herba irrigua succreverunt uber-* *Trin. act.*  
*rime,* *1. sc. 1.*

*Neque quicquam hic vile nunc est, nisi*  
*mores mali:*

*Eorum licet iam metere messem maxu-*  
*mam.*

Comme cette plainte est fort ancienne, je  
tiens qu'elle sera perpetuelle, & qu'on aura  
de jour en jour plus de sujet de la renou-  
veller.

Si nous nous portions à cette heure à con-  
siderer les disputes morales, qui se forment  
sur les principes internes de nos actions, qui  
sont l'Entendement, & la Volonté; sur les  
controverfes qui se sont levées entre les pre-  
miers Philolophes, & qui recommenceront  
toujours, pour accorder la liberté du Franc  
Arbitre avec la Prédestination; & sur toutes

les questions qui resultent de là, comme de savoir, s'il y a des actions indifférentes, ou non; il n'y auroit point apparemment de fin à ce discours,

*Ante diem clauso componet Vesper Olympo,*  
 Si nous n'entreprenions au dessus de nos forces, pour le moins seroit ce beaucoup au delà de nôtre dessein. Le nombre des passions controversé seroit un grand achopement, & il n'y en auroit aucune dependante soit de l'appetit concupiscible, soit de l'irascible, où nous ne trouvassions des difficultés presque inextricables je veux dire, qu'on ne sauroit développer ni surmonter. Il me souvient d'un passage de saint Augustin, pris du neuvième livre de la Cité de Dieu, qui seul peut servir ici d'un suffisant exemple: *Misericordiam Cicerò, locutor egregius, non dubitavit appellare virtutem, quam Stoicos inter vitia enumerare non pudet.* Où ne nous mèneraient point les combats à outrance qui se donnent au sujet des Vices ou pechés moraux, que les Stoïciens dont vient de parler ce Pere, faisoient tous égaux? & d'autres contestations au sujet des Vertus, pour faire bien le discernement nécessaire du milieu de Géométrie, plutôt que d'Arithmétique où elles con-



sistent? Certainement il n'y a pas un, ni des uns ni des autres, où l'on ne fût obligé d'employer un Chapitre fort étendu. Et la dispute du souverain bien, que se propose pour dernière fin la Philosophie Morale, ne pourroit être terminée qu'en rapportant & examinant les raisons de toutes les familles Philosophiques des anciens, qui ne se sont jamais pu accorder là dessus, non plus que les nôtres sur les autres matieres difficiles de la science dont nous parlons. Ce n'est pas que je ne reconnoisse ces derniers pour très habiles, & que je ne les appelle volontiers *Philosophissimos*, employant en leur faveur ce mot dont s'est servi Justinien. Sous les premiers *philosophia nondum erat barbata*; ceux-ci ont recueilli & rectifié les pensées de leurs devanciers, qu'ils corrigent ingenieusement tous les jours, s'il ne leur arrive quelque fois de les dépraver & corrompre. Mais tant y a qu'il n'est pas possible de voir bien clair aux choses qu'il semble que Dieu ait voulu soustraire à notre connoissance; & par conséquent l'on peut soutenir qu'humainement parlant, le plus sûr est d'avoir recours à cette ἀρεψία ou neutralité de la Sceptique, & dire avec elle ἔκαταλαβάνω, confessant l'in-

comprehensibilité où l'o est, & dont elle fait profession; que de s'opiniâtrer dogmatiquement à faire passer pour certaine une science douteuse, ou erronée, n'y en aiant point de véritable, & qu'on doive recevoir sans contester, que celle, comme nous l'avons déjà dit, qui nous est venue du Ciel. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons maintenu dans ce petit discours, que les doutes de la Philosophie Sceptique sont de grand usage dans les sciences, puisque l'instabilité & l'incertitude y sont manifestes au point que nous avons dit. En effet le systeme général composé de la Logique, de la Physique, & de la Morale, d'où toutes les connoissances humaines empruntent ce qu'elles ont de plus considérable, n'est rien qu'un ramas d'opinions contestées par ceux, qui ont le tems de les approfondir.



# DISCOURS

SCEPTIQUE

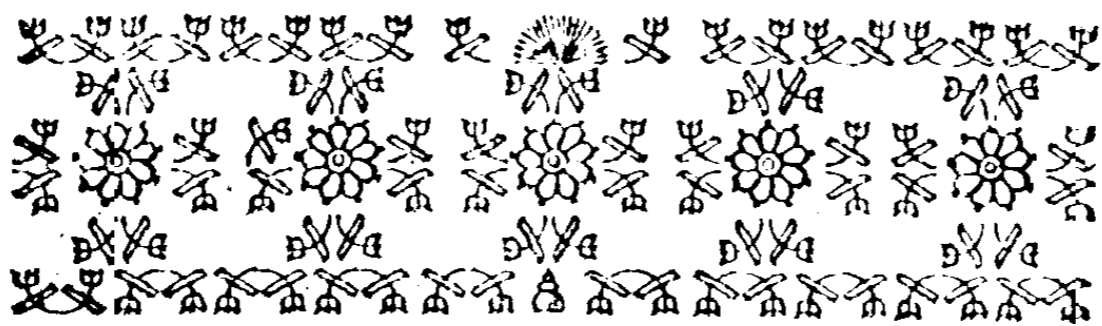
SUR

LA MUSIQUE.

AU

R. P. MERSENNE.





DISCOURS  
SCEPTIQUE  
SUR  
LA MUSIQUE.

AU  
R. P. MERSENNE.

COMME la pureté & la certitude des Mathématiques les ont rendus de très grande considération envers plusieurs jusqu'à leur avoir acquis par privilège, & comme ils disent par antonomasie, le nom de Disciplines; beaucoup aussi les ont méprisées comme vaines, & quelques-uns même condamnées comme de mauvais usage, témoin le titre des Jurisconsultes, qui conjoint les malfaiteurs avec les Mathématiciens. Or bien qu'on puisse en partie interpreter cela de la Judiciaire, & dire que l'espece a été prise pour le genre; si est-ce qu'on ne doit pas nier

que des plus grands hommes de l'Antiquité ne les aient blâmées en général pour les raisons que nous venons de dire. Aristippe, Prince des Cyrenaiques, se moque d'elles au troisième livre de la Métaphysique d'Aristote, comme de celles qui n'avoient nulle considération des choses bonnes ou mauvaises. Aristote lui-même parlant ailleurs contre les Pythagoriciens & les Platoniciens, se plaint qu'on avoit fait de son tems des Mathématiques une fort mauvaise Philosophie. Et quand en un autre endroit il avoué, que nous devons cet Art à l'oïveté des Prêtres d'Egypte, bien qu'il ne le dise pas à son desavantage, on en peut tirer quelque argument de la fainéantise de ses Professeurs. Averroës soutient quelque part, que les Mathématiques ne contribuent rien à la félicité contemplative. Et Cardan, qui les avoit cultivées avec tant de soin, est contraint de reconnoître au cinquième livre de la Sageffe, qu'il n'y a rien qui soit si contraire à la prudence que ces Disciplines; parce que d'une part la grande contention d'esprit qu'elles demandent, brûle le sang, & porte à l'humeur atrabilaire, & d'autre côté les démonstrations nuës & simples, dont elles se servent, rendent enfin ceux, qui s'y arrêtent aussi simples qu'elles, & par conséquent

Cap. 2.

1. *Metap.*  
cap. ult.

*Ibid. c. 1.*

v. *Ni-*  
*phum*  
*de solit.*  
88.

sequent faciles à être trompés. Delà vient que comme les Mathématiciens méprisant le reste des hommes, qui ne savent pas user de leurs démonstrations, ne tirent aucune instruction de la conservation civile, aussi passent-ils quasi pour fous envers la plûpart, & qui plus est demeurent tous enfin misérables, sans que cette regle, dit-il, ait jamais reçu d'exception. C'est ainsi que toutes choses sont considérées diversement selon la différence des esprits, & qu'elles sont autrement envisagées par les uns que par les autres. Que si pour vous complaire, mon Reverend Père, nous descendons de cette considération générale au particulier de la Musique, sur laquelle je reconnois que vous avés eu des pensées si relevées, que l'Antiquité ne nous en fournit point de pareilles, nous n'y trouverons néanmoins pas moins peut-être de sujets de douter, & de matiere à faire valoir nos considérations Sceptiques, qui regardent l'incertitude de ce qui semble tomber par l'intervention des sens sous nôtre entendement. Car puisque vos profondes réflexions sur cette charmante partie des Mathématiques, ne laissent aucune esperance d'y pouvoir rien ajouter à l'avenir, comme elles ont surpassé de beaucoup tout ce que les siècles passés

nous en avoient donné, que pouvés-vous attendre de moi, & de ma façon de philosopher qui vous est assez connue, que des doutes & des irrésolutions, dont le génie qui me possède ne fait pas moins d'état souvent, que des plus célèbres axiomes, & des plus arrêtées maximes de l'Ecole ? Je fai bien que c'est témérité à moi de vous envoir si peu de chose, mais puisque les obligations, que vous avés acquises sur moi, m'ôtoient la liberté du refus, j'ai crû le crime bien plus grand de vous résister avec ingratitude, que d'être simplement trop hardi en vous obeïssant. On dedie tous les jours assez de choses petites dans vos Temples, que la bonne intention & la sainteté du lieu font estimer; je me promets que l'une & l'autre considération opéreront ici de même.

Chacun fait l'estime que faisoient les Anciens, & particulièrement les Grecs de la Musique; ce que Cicéron remarque fort expressément en ces termes: *Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum vocumque cantibus. Igitur Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ, fidibus præclare cecinisse dicitur; Themistoclesque aliquot ante annis, cum*

*Arist. de in epulis recusasset lyram, habitus est indoctior.*  
*Soph. El. cap. 17.* Delà vient qu'ils appellèrent les hommes d'esprit rustique, ou stupide, ἀγροῦτοισ, comme



qui diroit immusiciens; & qu'ils imposèrent même le nom de  $\eta\theta\epsilon\varsigma$  à la Mélodie, à cause Sextus et Math. l. 6. du pouvoir qu'ils lui attribuoient sur nos mœurs. Car ce n'a pas été seulement le Musicien Aristoxenus qui a dit que notre Ame n'étoit rien qu'une harmonie, *ne ab artificio suo recederet*, comme en parle Cicéron. La 1. Use. qu. plupart des Philosophes, selon l'observation d'Aristote au dernier livre de ses Politiques, ont encore été d'opinion, à cause de sa sympathie avec les nombres, qu'elle n'étoit rien autre chose qu'une harmonie, ou pour le moins qu'elle ne subsistoit que par l'harmonie. Et il remarque dans ses Questions problématiques, qu'il n'y a de nos sens que l'ouïe qui Sec. 19. qu. 27. & 29. serve aux choses morales, puisqu'il n'y a que les couleurs, les saveurs, ni les odeurs, n'ont aucun pouvoir sur nos mœurs, comme les sons de la Musique. C'est ce qui fit bannir aux Lacedemoniens le Musicien Timothée pour avoir ajouté une corde à son instrument, comme ayant par là rendu la Musique trop molle, & de mâle & virile qu'elle étoit, chromatique & effeminée. Et Plutarque nous apprend, que Tr. de la Musiq. les Argiens établirent une peine contre ceux qui offenseroient la dignité de la Musique: outre qu'ils condamnèrent à l'amende celui qui utà le premier de sept cordes, & qui se

servit de ce mode qui fut nommé Mixolydien. C'est aussi pourquoi Platon défendoit si expressément au septième de ses Loix de rien chanter que ce qu'elles avoient autorisé, *re-  
no cudeat præter publicos sacrosque cantus ali-*  
*quid carere;* parce que comme observe Ci-  
 ceron, il ne croioit pas qu'on pût alterer la  
 Musique sans qu'il se fit un notable change-  
 ment dans l'Etat, *regnum mutari posse Musicas*  
*leges, sine muteture legum publicorum.* Et à  
 la vérité beaucoup de villes de la Grece, qu'on  
 tenoit s'être ainsi dépravées par l'oreille, fai-  
 soient assez voir que son discours étoit en ce-  
 la très raisonnable. Ce qui me fait souvenir  
 de ce que rapporte Athénée des Arcadiens,  
 qu'il dit avoir été si amateurs de la Musique,  
 que les Cynthens, qui étoient de leur corps,  
 pour l'avoir méprisée, se rendirent par là abo-  
 minables à tous, & furent enfin chassés de  
 leur ville. Il l'avoit appris de Polybe, qui  
 dit des Arcadiens en général, qu'ils avoient  
 plus de besoin que tous les autres Grecs de la  
 douceur & des charmes de la Musique, pour  
 amollir la dureté de leur vie laborieuse, dans  
 l'air le plus froid & le plus triste de toute la  
 Grece, qui rendroit leurs mœurs naturelle-  
 ment aussi rudes que leur climat. Mais que  
 les Cynthens en particulier aient abandon-

: de leg.

Lai. 4.  
Laf.

né l'usage de la Mélodie, devinrent en peu de tems non seulement les plus sauvages, mais encore les plus scelerats & les plus impies de tous les Grecs; à quoi peut-être le bon Erasme ne pensoit pas, quand il interprétoit le proverbe *Arcadicum germen*. Aussi lisons-nous que Pythagore, qui disoit que Dieu même & toute la Nature n'étoit rien qu'une harmonie, se servoit des tons de la Musique pour moderer les passions de l'Âme, & pour tenir encore le corps en bonne disposition, jusqu'à concilier par ce moyen le doux sommeil à ses disciples, & leur procurer même, si nous en croions Jamblique, des songes agréables & prophétiques tout ensemble. Je m'en souviens, qu'il n'établissoit son Ecole dans la ville de Lyrnese, où l'on dit que personne n'entroit jamais qu'il ne se trouvât aussitôt saisi d'une secrète affection pour la Musique; y ayant apparence que le génie d'un tel lieu eût beaucoup servi au temperament du corps & de l'Âme de ses auditeurs, selon la Philosophie. Philostrate nous représente Chiron dans une parfaite constitution d'esprit, qu'il devoit principalement aux doux accords de la harpe. Socrate chante dans le Convive de Xenophon, il apprend à jouer des instrumens dans Diogene Laërce, & dans nôtre Sextus il n'a point

Cap. 15.  
29. & 31.

L. 2. Icon.  
In Ach.

Adv.  
Mar. 16.

de honte d'aller prendre des leçons, tout vieillard qu'il étoit, chez le Cithariste Lampon.

*Plut. iv. de la Musique.* Dès la plus grande antiquité du Paganisme les Philosophes & les Musiciens n'étoient qu'une même chose. Orphée qui calmoit mélodieusement la mer au voiage des Argonautes; Amphion, Linus, & assez d'autres, en sont de suffisans témoignages: *Idem Musici & vates, & sapientes judicabantur*, dit Quintilien, qui cite Timagenes pour Auteur, que la Musique est la plus ancienne de toutes les sciences. C'est pourquoi Socrate aiant été souvent averti en songe par les Dieux, qu'il fit & exercât la Musique, crût ne pouvoir mieux leur obeir qu'en philosophant, *ὡς φιλοσοφῶν μὲν οὐκ ἔμεγιστὸν πῶς οὐκ, quasi Philosophia maxima Musica foret*, comme il dit lui même dans le Phaëdon de Platon; bien que depuis sa condamnation il se mit à la Poësie, pour pratiquer encore cette autre sorte de Musique. Et Strabon reconnoit au 10. livre de sa Géographie, que les vrais Sacrificateurs des Muses étoient les Musiciens, & que la Philosophie & la Musique ont été long tems une même chose; ajoutant que si l'on avoit eu raison de dire, qu'on imitoit Dieu en bienfaisant, c'étoit l'imiter beaucoup mieux en chantant. A la vérité, outre l'opinion de Pythagore que nous

venons de rapporter, selon laquelle il se van-  
 toit d'entendre les sons différens des sept Pla-  
 netes, celui du Ciel des Etoiles fixes, & enco- Malchus  
 re un autre que faisoit cette terre antichthro- de vita  
 ne opposée à la nôtre, de sorte que le tout Pyth.  
 ensemble composoit une symphonie qu'il  
 appelloit Mnemosyne; nous voions que Pla-  
 ton appelle les Intelligences des Cieux des  
 Sirenes. Et pour nous, qui ne formons  
 guères de plus commune conception des An-  
 ges, qu'en nous les figurant chantans, si  
 nous ne nous imaginons le même du Tout-  
 Puissant, pour le moins croions nous qu'il a  
 les Musiques si agréables, que nous tâchons  
 de l'appaiser par nos Hymnes; & les fausses  
 Religions mêmes s'efforcent de le paier en  
 chansons. Surquoi il me souvient de ce que  
 content Ovide & Tite Live de ces Flûteurs 6. Fast  
 Romains, de l'art de qui les Sacrifices ne se pou- Dec. 1.  
 vant passer, on fut contraint de les faire re- l. 5.  
 venir de Tivoli par artifice, & de leur accor-  
 der beaucoup de privilèges pour les retenir à  
 Rome. Ce n'est donc pas merveille, si les  
 hommes de quelque âge, de quelque hu-  
 meur, & de quelque condition qu'ils soient,  
 se trouvent si puissamment touchés de la Mu-  
 sique, puisqu'elle agréé même aux essences  
 immatérielles.

Pour ce qui est de l'âge, les enfans qui ne font que de naître se laissent charmer aux chansons de leurs nourrices; ce qu'Aristote rapporte dans l'un de ses Problemes à l'ordre & aux mesures que ces chansons contiennent, & que la Nature cherit sur toutes choses. C'est pourquoi Platon ordonne de certains airs à ces mêmes nourrices, aussi bien que Chrysippus, lequel, au rapport de Quintilien leur prescrivoit une certaine façon de chanter, dont elles devoient entretenir leurs enfans en les élevant, *etiam nutricum, que adhibentur infantibus, allecationi, suam quoddam carmen* De imm. assignat. Et Cardan a depuis remarqué sur ce sujet, qu'il se souvenoit fort bien, d'avoir alors ressenti dans le berceau la plus voluptueuse satisfaction, qu'il eût depuis éprouvée au reste de la vie.

Quant aux humeurs, la Musique a ses grâces particulieres, & ses modes différens, qui symbolisent avec toute sorte de tempéramens, & usent de complaisance envers les plus bizarres & les plus austeres. Elle entretient nôtre joie, & flatte nôtre tristesse également; elle s'accommode aux malades comme au plus sains; & nous la sentons qui captive doucement nôtre esprit, de quelque passion qu'il soit prévenu. Les nôces, les festins, & tou-

tes autres telles réjouissances ne se peuvent passer d'elle. D'autre côté les funeraillles des Anciens avoient leurs flûtes mortuaires:

- - - *Cornu grave mugit acuto* *Status.*

*Tibia, cui teneros suctum producere manes.*

Et nous en voions l'usage dans Saint Mathieu, *Cap. 9.* où les joüeurs de flûtes se trouvent à la sepulture de la fille du Prince de la Synagogue. Bref, comme l'a dit Ovide,

*Cantabat fanis, cantabat tibia ludis,*

*Cantabat mastis tibia funeribus.*

De sorte que ce n'est pas sans sujet, que l'Espagnol use de ce proverbe, *qui en canta, sus males espanta.* Les esprits les plus échauffés par le vin se trouvent moderés par la mélodie, c'est pourquoi les Anciens s'en servoient après le repas dès le tems d'Homere, qui lui donne encore ce pouvoir d'appaiser la colere d'Achille, comme elle calma une grande sédition dans Lacedemone, si nous en croions Plutarque. La santé est si musicale, que la maladie n'est rien qu'une dissonance, qui est tellement adoucie ou même corrigée par la musique, qu'on dit d'Arion & de Terpandre, qu'ils guerirent un grand nombre d'Ioniens & de Lesbiens en chantant; aussi bien qu'Isme-nias une infinité de Bœotiens travaillés de la sciatique, à qui il fit passer la douleur au son

*Tr. de la  
Musique.*

*Boëtius  
lib. 11. de  
Mus. c. 1.*

- des flûtes. Théophraste ajoute dans son Livre de l'Entoufiafme cité par Athenée, que c'est l'harmonie Phrygienne qui a ce pouvoir sur la sciatique; & donne ce même son des flûtes pour remede assuré contre la morsure des viperes, comme il l'est aujourd'hui contre elle de la Tarentule. Asclepiade le fait valoir contre la frénésie, & Democrite contre beaucoup d'autres maladies, *tanta prorsus est affinitas corporibus hominum mentibusque, & propterea quoque vitiis aut medelis animorum & corporum,* selon le jugement qu'en fait A. Gellius.
- Lib. 4. cap. 13. Delà vient vrai-semblablement qu'Ulysse arrête dans Homere le sang d'une plaie en chantant quelques vers; & qu'au rapport d'Apolonius, surnommé le Dyfcole, les Thebains encore de son tems se servoient communément du son des instrumens pour remédier à beaucoup de maladies corporelles. Plutarque écrit sur la foi d'un certain Pratinas, que Thales le Candiot fit par le moien de la Musique cesser la peste dans Sparte; comme les Grecs, ajoute-t-il, arrêterent le cours de la leur dans la divine Poésie, en chantant des vers en l'honneur de Phœbus.
- Champlain, Sagard &c. C'est chose certaine qu'en la plupart de l'Amerique on n'use point d'autre recepte contre toute sorte de maladies, que d'une certaine Musique fort étrange à



nôtre égard, dont ils étourdissent & guerissent leurs malades.

En ce qui concerne les différentes conditions des hommes, il n'y en a point de si relevée, ni aussi de si vile, à qui la mélodie ne plaise, & à qui elle ne soit souvent utile, & même nécessaire. Elle a si bonne grace dans les plus grands Palais, que David au second *Cap. 15.* Livre des Rois se prise lui même d'être un excellent chanteur entre les Enfans d'Israël; & l'Ecclesiastique dit de son fils Salomon, qu'il *Cap. 47.* se fit admirer par toute la terre entre autres choses pour l'excellence de ses chansons. Elle est si bien venue parmi les moindres hommes, que nous voyons les Artisans & les Villageois suer plus le Dimanche en dansant, qu'ils n'ont fait au travail de toute la semaine, & néanmoins se délasser en ce faisant au son du violon ou de la musette.

*Fessus ut incubuit baculo, saxoque refedit* *Ovid. 4.*

*Pastor, arundineo carmine mulcet oves.* *Trist. el. 1.*

*Cantantis pariter, pariter data pensa tra-*  
*hentis,*

*Fallitur ancilla decipiturque labor,*

Les Galériens mêmes enchantent ainsi le malheur de leur condition, & leurs voix nombreuses, appelées *κελεύσματα*, servent d'adoucissement à leur peine, comme celle de

Saül possédé ne recevoit point de soulagement que par la harpe de David, & comme on dit qu'Oiphée fit cesser celle de tous les damnés.

Son utilité est telle, que la plûpart des métiers, de la paix & de la guerre ne s'en peuvent passer. Vitruve requiert même en son Architecte la science de la Musique; pour bander l'arbalète & les autres instrumens de corde, qui étoient lors en usage dans les armées. Et nous voions dans Athenée un cuisinier Epicurien, qui emploie dans son art exactement les loix de la Musique, mêlant les viandes tantôt selon la mesure du Diatessaron, & tantôt selon celle du Diapente, ou du Diapason. Les Hérauts d'armes faisoient jouer autrefois, dit le même Athenée, des flûtes & des harpes devant eux, au lieu des trompettes dont on se sert aujourd'hui. Comme au lieu d'elles, & des atabales, tymbales ou tambours, soit de peaux, soit d'airain, dont on use à présent pour exciter le courage des soldats, les Candiots se servoient de la harpe, les Spartiates de la flûte, les Lydiens du flagcollet, les Amazones du haut-bois; & nous jouons encore du fifre, & les Irlandois de la cornemuse à même effet. Aussi savons nous qu'il y a eu des nations entières qui ont cherché leur reputation dans la science qui

*Lib. 3.*

*Lib. 19.*

fait bien toucher quelques-uns de ces instrumens. Car nous lisons dans le Rhéteur Mé-*Lib. 1. de gen. dem. cap. 15.* mandre, que comme les Crotoniates se van-*Athen. lib. 4.* toient d'exceller dans la Médecine, les Athéniens dans la Sculpture & la Peinture, les Eginetes & les Hermopolitains dans l'art des Athlètes, les Alexandrins dans la Grammaire & la Géometrie; on étoit de même les Thébains, de ce qu'ils étoient les nonpareils au jeu de la flûte, & les Mityleniens à celui de la guittarre. C'est encore pourquoi les plus grands Philosophes n'ont pas seulement fait gloire de bien manier le luth, ou la harpe, mais ils ont même pris la peine d'en écrire les préceptes, comme firent Archytas & Euphranor Pythagoriciens, qui composèrent chacun un livre du concert & de l'harmonie des flûtes. Combien voions-nous de personnes particulieres estimées de même que le Rossignol par la seule considération de leur voix? Et combien en savons-nous à qui elle n'a pas moins valu qu'au Cygne d'Esop, lequel pris pour l'Oye, & prêt d'être tué, fût reconnu chantant à sa mode le proëme de sa mort, qu'il évita par ce moïen? La beauté du visage est une puissante recommandation, mais elle n'a rien de comparable à la voix; celle-là ne contente que le corps, celle-ci pénétre

jusqu'à l'Âme, lui faisant faire un essai de la félicité des bien heureux.

*Ovid. de arte am.*

*Res est blanda canor, discant cantare puellæ,  
Pro facie multis vox sua lena fuit.*

*Athen. lib. 4.*

Hé quoi? les animaux mêmes ne sont-ils pas transportés aussi bien que les hommes par la mélodie; Le Laboureur charme les Bœufs fatigués en chantant, témoin le Boucoliasme des Grecs, inventé par Dionius Bouvier de Sicile. Les Mulets & les autres bêtes de charge perdroient beaucoup de leur vigueur, si on leur ôtoit du cou les cloches ou cymbales

*Hist. mir. sup. 35.*

qui les recréent. Antigonus Caristius dit que les Biches sont si ravies du son d'une belle voix, qu'elles se couchent pour l'entendre, & se laissent ainsi prendre facilement; ce qu'il dit avoir appris d'Aristote. Et Jean Leon assure au neuvième livre de son Afrique, que quand on y veut faire faire aux Chameaux quelque plus grande journée que de coutume, leurs maîtres se servent, au lieu du fouet ou du bâton, de certaines chansons, qui les font mieux aller, dit-il, que l'éperon

*Lib. 4.*

ne fait nos montures. L'Histoire d'Arion témoigne que les poissons même sont touchés des sons harmonieux, & notre Philosophe Sextus assure, que les Dauphins sont particulièrement sensibles au jeu de la flûte. Aussi

y en a-t-il eu (dit Aristote) qui ont crû que de tous les animaux il n'y en avoit point qui eussent l'ouïe plus exquise que les poissons. Finalement la Grece licentieuse a voulu que les bois & les rochets suivissent les doux accens de la voix d'Orphée; parlant ainsi fabuleusement de ce grand Philosophe Musicien, pour en quelque façon nous faire comprendre la puissance de son art. *Lib. 4. de par. anim. cap. 8.*

Voilà une partie de ce qui se dit à l'avantage de la Musique; tournons sceptiquement la médaille, & volons ce que nous représentera son revers, rapportant les pensées de ceux, qui ont voulu diffamer cette flatteuse partie des Mathématiques.

Déjà, ce n'est pas un si grand avantage qu'on pourroit bien penser, d'avoir l'estime de l'Antiquité, & celle de la multitude. Il y a assez de choses dans l'approbation commune dont les plus sages se moquent, les considérant dans leur valeur essentielle. D'ailleurs, beaucoup d'autres nations que celles, dont nous avons tantôt parlé, se trouvent avoir condamné ou méprisé la Musique. Les Lacedemoniens, dont les moindres étoient estimés les premiers hommes de la Grece, ne la voulurent jamais apprendre. Et nous voyons dans Diodore, que les Egyptiens la con- *Lib. 1. hist.*

dannoient non seulement comme inutile, mais même comme dangereuse, étant capable d'efféminer les meilleurs naturels. C'est selon ce sentiment qu'Ephore, au rapport de

*Lib. 4. hist.* Polybe, avoit commencé l'Histoire générale par une invective contre la Musique, disant qu'elle n'avoit été inventée que pour tromper & comme enforceler l'esprit des hommes.

*Lib. 2. de vita sua.* Marc Antonin, plus estimé comme Philosophe que comme Empereur, la fait passer pour aussi vile que la danse & la lutte. Et avant lui le Roi Philippe demandoit à son fils Alexandre, s'il n'avoit point de honte de bien chanter; son Gouverneur Antigonus lui aiant aussi une fois mis sa harpe en pièces avec une sévère reprimande. Aristote, Maître de ce grand Prince, & qui n'eût osé condamner tout à fait cette discipline, à cause de l'estime où elle étoit de son tems dans toutes les Ecoles de la

*g. Polit. cap. 3.* Grece, avoué néanmoins qu'elle n'est ni utile ni nécessaire, se contentant de la nommer honnête & liberale. Il ajoûte ailleurs, qu'au lieu d'en apprendre l'excellence & le fin, il se faut contenter d'être capables de juger de la mélodie un peu mieux que ne font les esclaves, les enfans, & le reste des animaux. Car quant à la guitare & aux flûtes, qu'on veut être si morales, il soutient au contraire que

ce

ce sont des instrumens non pas Éthiques, mais Orgiaſtiques, & furieux; Minerve n'en aiant pas quitte l'usage à cause de la mauvaise grace qu'elles font avoir à ceux qui s'en servent, comme porte la fable, mais bien, dit-il, pour n'y avoir rien trouvé qui convint aux bonnes mœurs. A quoi on peut bien rapporter le jugement que fit Antisthene d'Isimenias, qu'il devoit être un méchant homme, puisqu'il étoit si bon joueur de flûtes: Et ce qu'on dit d'un Roi Scythe, qu'il trouvoit beaucoup plus agréable le hennissement de son cheval, que tous les airs mélodieux de cet Isimenias. Mais revenant au général de la Musique, tant s'en faut que Socrate en fit tant d'état, qu'on peut voir par la lettre de son disciple Xenophon à Eschines, qu'il en étoit fort ignorant. Et comment un si saint personnage l'eût-il ainsi cultivée, quand Epicure même, tout voluptueux qu'on le fait, se moque d'elle dans notre Sextus? C'est au même lieu où il se rit, à mon avis, avec beaucoup de grace & de raison de Pythagore, & de tous ces Philosophes Musiciens, qui rendoient, comme il remarque, une chanson plus puissante que toute la Morale, & faisoient un joueur de flûtes plus persuasif au bien, que le plus grand Philosophe du monde. Je ne veux pas ici me sou-

venir de tous les moïens dont se fert ce Prince des Sceptiques, pour détruire la discipline prétenduë dont nous traitons. Car il faudroit montrer après lui, comme il n'y a ni modes ni rythmes, ni nombres de Musique, & par conséquent, qu'il ne peut y avoir cette science des sons nombreux. Vû même que par les conséquences de la doctrine d'Aristipe, de Democrite, & de Platon, il n'y a point de véritables sons. Et que les Péripatétiques prouvant que la voix n'est pas corporelle, de même que les Stoïciens font voir qu'elle n'est pas incorporelle: il s'ensuit qu'elle n'est rien du tout. D'ailleurs il seroit besoin de rapporter ce qu'il demontre dès son premier livre contre les Grammairiens, que les voix ne sont ni longues, ni brèves ce qui en détruit la science; & comme il s'est de plus servi, quoiqu'avec beaucoup d'impiété, de la negation de l'Âme, des sens, & des choses visibles, & même du tems, pour convaincre de nullité la Musique, qui ne peut être comprise que par les sens, & dans quelque espace de tems. Je sai bien que vous n'ignorés pas jusqu' où porte la pointe des gentils Sophismes de ce grand personnage, & je vous serois importun aussi bien qu'à moi-même, si j'en entreprenois ici la repetition. Mais supposons que la Musique



soit une véritable science, (abusant de ce mot comme nous faisons de beaucoup d'autres) pour le moins ne peut-on pas nier, que les professeurs ne soient pour la plûpart des personnes viles & de petite considération, ou même vicieuses & diffamées. L'Espagnol dit *ni barbero mudo, ni cantor falso*, à quoi ne convient pas mal un autre proverbe Latin, *Tibicines mente capti*, qui n'est pas démenti par cette histoire que nous avons touchée des joueurs de flûtes Romains, qui furent ramenés de Tivoli dans des charettes, ivres & sans sentiment jusqu' en plein marché de Rome, ne revenans de leur crapule qu'il ne fût le lendemain matin. La Musique sert si peu à composer les mœurs d'Hercule, toute puissante qu'on l'ait tantôt représentée pour cela, qu'entre ses autres manies on compte cella-là, d'avoir rompu la tête à son Précepteur Linus, d'un coup de la harpe sur laquelle il lui faisoit leçon. Et je ne m'étonne de rien tant, que de voir dans Homere Agamemnon qui laisse son Musicien pour gardien de la pudicité de sa femme Clytemnestre, Egyste n'ayant rien pû gagner sur les affections de cette Princesse, qu'il n'eût transporté ce galant dans une Isle deserte. Car il faut avoüer que nous ne voions point aujourd'hui une profession d'hommes

*Odyss. 9.  
Strab. l. 1.  
Athen. l. 1.*

Lib. 4.  
t. f.

moins propre au dessein d'Agamemnon, & plus ennemie souvent de l'honneur des Dames, que l'est celle dont nous parlons. A propos de quoi il me souvient d'avoir lû dans l'Afrique de Jean Leon, que le Roi de Tunis ne souffroit jamais qu'on fit entrer, où il étoit avec ses femmes, les Musiciens de sa Cour, qu'on ne leur eût bandé les yeux premièrement. L'ivrognerie semble aussi tellement attachée à ce métier, que je ne m'en souviens pas, si les Poëtes ont fait Bacchus si grand ami de la Musique; & si Diodore lui donne pour compagnie en cette grande expedition des Indes, une troupe de Musiciens, de qui il se servoit même dans ses guerres, & à qui il attribua beaucoup d'immunités dont ils jouissent encore à présent. A cela se rapporte fort bien la réponse rigüe d'Anacharsis, telle que nous la voyons dans Aristote. Car étant interrogé lorsqu'il étoit en Grece, s'il y avoit en son pays de Egypte des joueurs de flûtes, qui passoient pour les premiers Musiciens de son tems, il répondit aussi tôt, qu'il n'y avoit pas seulement des vignes en ce quartier là, notant gentiment le vice attaché à ceux de cette condition. L'orgueil en est de plus inseparable, nonobstant, les punitions de Marsyas & de Thamyris; & il est toujours accompagné d'u-

ne marotte si universellement reconnue, que pour la bien exprimer en quelqu'un, nous disons qu'il est fantasque comme un Musicien. Et pour ne pas faire ici une ennuyeuse énumération de tous les vices, on fait que le plus passionné de tous les hommes pour la Musique fut Neron, qu'on peut dire aussi généralement le plus vicieux. Il n'omit jamais rien dans l'éminence de sa condition, de ce que les moindres Artisans de ce métier ont accoutumé de pratiquer pour conserver leurs voix. *Et plumbum chartam supinus pectore sustinere, & chystere vomituaque purgari, & abstinere pomis cibisque officientibus. Nihil quicquam serio jocose egit; nisi estante Phonsco, qui morderet parceret arteriis, ac sudarium ad os applicaret.* Il ne se contenta pas de chanter avec infamie sur le théâtre, il voulut que ses statues le représentassent en habit de Musicien jouant de la harpe; & la monnoie publique qu'il fit battre le figuroit encore de même. Finalement il eût une telle jalousie de son chant, qu'un des principaux sujets qui le fit résoudre à l'empoisonnement du pauvre Britannicus, fut la jalousie de ce qu'il avoit la voix plus agréable que lui.

Or pour répondre à tous ces grands avantages qu'on donne à la Musique, on peut dire

que si elle guerit de quelques maladies corporelles, elles doivent être fort legeres: ou que c'est plutôt l'effet d'une forte imagination, suivant l'axiome de l'Ecole, *fortis imaginatio generat casum*; si on ne lui attribue faussement une guerison periodique, & qui seroit venue d'elle-même, le mal étant déjà arrivé à son terme final. Le même jugement se doit faire des passions spirituelles. Et quant à ce qu'on l'emploie même aux plus grands dé-  
 plaisirs & aux funerailles; j'oppose à cela le proverbe, *Musica in luctu importuna narratio*; & cet autre de Salomon, *Accetum in nitro qui cantat carmina cordi marenti*. Contre ce qu'on l'a fait regner jusques dans le Ciel, on peut répondre avec Aristote, que jamais les hommes sages n'ont pensé si basement des Dieux immortels, que de les rendre Musiciens. *Non enim, dit-il, Jupiter ipse canit, & citharam pulsat apud Pellos; quin etiam tales illiberales & sordidas artes appellamus; & actio ipsa non est hominis ejus, qui non sit ebrius, aut qui non ludat.* Il n'est pas plus constant que les autres animaux soient touchés de la Musique comme nous. Platon au second livre de ses Loix, Marcile Ficin son commentateur, & assez d'autres, soutiennent qu'ils n'ont pas le moindre sentiment de l'har-

Cap. 25.

1. Polit.  
cap. 5.

monie. Et quand l'affirmative seroit véritable, il y auroit grande apparence de croire, que leurs consonances sont bien différentes des nôtres, vü leur diverse nature; puisque parmi nous mêmes la variété des tempéramens fait faire des jugemens du tout contraires d'une même Musique. Peut-être que ce qui discorde en nôtre oreille, est une mélodie en celle du bœuf & du serpent; comme selon cette ancienne parœmie, l'harmonie de la harpe n'est d'aucune considération à un âne, *asinus ad lyram*. Ce qui montre bien qu'on ne peut rien établir de certain en cette prétendue science, par les regles du premier des dix moiens de l'Epoque; tant s'en faut qu'on en doive tirer quelque argument à son avantage. D'ailleurs on pourroit repliquer, que ce n'est pas grand honneur à la Musique d'être le métier même des bêtes, à qui elle est encore souvent préjudiciable,

*Fistula dulce canit, volucrem dum decipit Cor-  
auceps.*

Je ne veux point alleguer ici le chant magique dont parle le Poete, parce qu'on en pourroit attribuer l'effet aux seules paroles, quand il dit:

*Frigidus in pratis cantando rumpitur Virgil.  
anguis. ecl. 8.*

*Tab. 9.  
Afr.*

Mais Jean Leon assure que cet animal sepulcial, que les Arabes nomment Dabuh, & les autres Afriquains Jeseb, se prend (comme nous disons en riant des lievres) au son du tambourin, & au chant des chasseurs, qui lui lient cependant les pieds par derriere sans qu'il s'en apperçoive. En vérité ce n'est pas merveille que la Musique soit ainsi ruinée au reste des animaux, puisque les plus avisés des hommes y ont été pris aussi bien qu'eux, selon le sens de la fable d'Argus, lequel avec cent yeux se laissa endormir & couper la tête au son d'une flûte. Au surplus on n'avance rien à la recommandation de la Musique, qui soit plus ridicule, il me semble, que cette étendue qu'on lui donne par tous les ordres de la Nature. Témoin la mélodie celeste qu'on veut avoir été entendue par Pythagore, qui en faisoit après leçon à ses disciples. En ce cas on pourroit espérer, que comme on a inventé depuis peu les telescopes, ou lunettes à longue vue, qui nous ont fait voir dans le Ciel de nouvelles Etoiles qui seroient autrement invisibles: on pourroit aussi trouver la fabrique de quelque instrument Otacouste, propre à entendre cette harmonie resultante du mouvement réglé des Astres & de leurs Globes. Sur cette imagination on a voulu

*Jam. a. 15.  
& Porph.  
de vita  
Pyth.*

que la Lyre heptacorde d'Orphée, ou plutôt de Terpandre, si nous en croions Strabon, <sup>Lib. 15. Geogr.</sup> n'ait été inventée que sur le mouvement des sept Planetes; *Saturnum Dorio moveri phthongo, Iovem Phrygio, & in reliquis similia, jucunda magis quam necessaria subtilitate*, comme en parle très judicieusement Plinè. C'est lui qui veut aussi que les tons de cette Musique ne fussent autre chose que la distance de ces Astres errans, qui se trouve entre eux, ou aiant égard à la terre, & au Zodiaque; dans lequel d'autres ont remarqué le Diapason, le Diapente, & le Diatessaron, selon les divers regards de ses maisons. Car quand la harpe n'avoit que trois cordes, Diodore dit que <sup>Lib. 1. Hist.</sup> Mercure avoit considéré les trois saisons de l'année, qu'il rapporta aux trois tons de la Musique, *acutum ab æstate, gravem ab hyeme, medium a vere desumens*. On n'y eût pas plutôt ajouté le quatrième, qu'on en fit le Tetracorde des Elemens, la Basse aiant son rapport à la terre, le Tenor à l'eau, la Haute contre ou Contratenor à l'air, le Dessus au feu. Et lorsque les Pythagoriciens passerent jusqu'à la huitième, qu'ils nommèrent le *proslambanomenos* de la terre à la Lune, ils trouvèrent leur compte & leurs mysteres dans ce nombre comme les autres. C'est ainsi que

tout se rencontre par tout selon le dire de Parmenide, *omnia sunt in omnibus*. On fait dire aux Cieux, aux Elemens, aux nombres, & à tout ce que vous voudrés, comme aux cloches ce que l'on veut. Il n'y a chose pour grande ou petite qu'elle soit, où l'on ne puisse trouver de telles consonances, & des harmonies semblables à celles du Monochorde mondain de Flud, dans lequel la matiere est la corde, & la lumiere ou la forme l'archet qui la produit: laissant à nôtre cher Gassendi & à vous l'examen de ses distances. On rencontre même des proportions musicales au corps humain, que vous avés si curieusement expliquées au quatrième theoreme de vôtre second livre. Et ceux qui se sont assez donné de licence, ont bâti le Temple de Salomon si harmonieusement, que le *Sancta Sanctorum* y faisoit l'unisson, les portes l'octave, & ainsi du reste, selon vôtre explication au theoreme suivant. Or qui ne voit qu'il n'y a rien de solide en toutes ces Musiques imaginaires, qui sont des effets d'une liberté peut-être trop déreglée de nôtre esprit, lequel ne concevant rien qu'à la mode, (*quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur*) se va figurant les choses comme il peut, ou comme il l'estime pour le mieux, bien qu'il



n'y ait souvent nul rapport entre l'être de ces choses, & sa conception? Cependant on peut soutenir, autant qu'on est amateur de la Vérité, qu'il vaudroit peut-être mieux ne reconnoître du tout point d'harmonie mondaine, que de se l'imaginer ainsi toute autre qu'elle n'est. Non seulement parce que le mensonge est honteux par tout, lors même qu'on se joue en des matieres importantes, comme sont toutes celles de la Philosophie: mais encore à cause du peril qu'il y a, que ces fausses imaginations ne passent pour bonnes à la longue dans notre esprit, & que nous ne devenions enfin idolatres de nos fantaisies. Ce sont celles que Verulamius appelle si à propos *idola specus*, & qui exercent souvent de si cruelles tyrannies sur nous, quand nous nous y sommes une fois abandonnés. Cela se fait par la raison qu'en rend Aristote au dernier chapitre du second livre de sa Metaphysique, où il dit, que *rationes discendi secundum consuetudines accidunt*, entant qu'ici comme ailleurs l'habitude se rend maitresse, & la coutume peut tout. Ainsi les Chymistes trouvent toutes les proportions de la Musique dans leurs fourneaux comme vous l'avez remarqué. Ainsi Ptolémée a rempli son troisiéme livre de la même Musique de sem-

blables conceptions, comparant l'octave à l'Âme raisonnable, la quinte à l'Âme sensitive, & la quarte à la vegetative; en suite de quoi il veut que toute la Philosophie, & les vertus qu'elle nous explique composent une parfaite harmonie. Ainsi les plus opiniâtres se sont persuadés, que cette Musique universelle des Cieux n'étoit pas perceptible à nos sens, ou pour en être le son trop grand & accoutumé, comme il arrive de celui du Nil aux voisins de ses *Cataractes*; ou pour être trop petit à raison de leur matiere, non plus que nous n'entendons pas le cheminer d'une fourmi, ou le saut d'une puce. Mais si les Cieux sont composés d'une quinte-essence Péripatétique, ou d'une matiere exemte de contradiction, comme parle l'Ecole, comment pourra resulter cette mélodie? Certainement il faut tomber dans des absurdités ridicules à le prendre à la Pythagorique. Et si l'on veut que toute cette Musique ne soit que par analogie seulement, (*si non è vero, è ben trovato*) encore n'est-ce pas une chose mal plaisante d'en considérer la vanité par la raison des divers systemes. Car Kepler se moque de toutes les consonances mondaines des planetes, à les considérer de la terre, & ne peut concevoir leur harmonie qu'en les re-

gardant du dedans du Soleil, c'est à dire, selon sa doctrine, du véritable centre de l'Univers. Cette contrariété d'opinions, qui ont si peu d'apparence de raison, les unes à l'égard des autres, a fait que beaucoup de personnes se sont persuadées avec Agrippa, *De vanit. scient.* que toute cette pensée d'une Musique si inconnue, devoit être premierement venue du songe de quelque extravagant Musicien, ou pour le moins de quelque autre, qui s'imagina après avoir bien bu, que le son des pots, & des verres étoit celui des Cieux.

Ce sont là les contradictions de ceux qui font le procès à la Musique en général. Formons en suite quelques instances particulières, qui servent à nôtre premier dessein.

En premier lieu, il y en a qui suivent en cela le Musicien Aristoxenus, qu'ils permettent tout au jugement de l'oreille; & si la doctrine d'Epicure étoit bonne, que les sens fussent véritables par tout, leur opinion sembleroit fort raisonnable. Pythagore & Archytas tiennent le contraire, voulans que l'entendement seul prononce de la Musique, à cause de la deception ordinaire de tous les sens; & ils disent qu'il le peut fort bien faire, par la raison des nombres & des intervalles certains. Ptolomée comme amiable com- *Boët. l. 3. cap. 1. Idem l. 3. c. 2.*

positeur, & *tanquam arbiter honorarius*, reprend les extrémités des uns & des autres, & veut que tant le sens que la raison donnent ici conjointement leur suffrage.

*Idem l. 1. c. 30. & 31.* Platon met la consonance en la ressemblance; & les Chinois la doivent avoir compris de même, le Pere Trigault nous assurant qu'ils n'ont qu'un seul ton de voix, & qu'ils ignorent tout-à-fait l'accord discordant des voix diverses. Nicomachus leur donne le démenti là-dessus, & la constitue dans la dissemblance; Aristote étant de ce dernier avis, quand en l'un de ses problemes il préfere les Antiphonies aux Symphonies, *διὰ τι ἕδιον τὸν ἀντιφώνων τῆ συμφώνων.*

*Sect. 19. qu. 16.*

*Boët. l. 2. c. 32. Arist. Sect. 9. qu. 35.*

Les mêmes Nicomachus & Aristote croient la consonance du Diapason la plus excellente de toutes, Ptolomée n'est pas de leur avis. Quelques-uns mettent la quinte pour la plus agréable après l'octave; les autres n'en tombent pas d'accord. Il y en a qui font la quarte plus excellente que la tierce majeure, d'autres au contraire.

*Lib. 2. c. 18. & 25.* Ebulides & Hippasus dispoient les consonances d'une façon; les Pythagoriciens d'une autre toute diverse, selon l'exposition de Boëce.

La gravité & la pointe du son, ou la différence des sons selon le grave & l'aigu, est <sup>Idem l. 5.</sup> mise par les Pythagoriciens en la quantité; & <sup>cap. 3.</sup> Ptolomée adhere à ce sentiment. Aristoxenus la fait dépendre d'un autre categorie, & dit, qu'elle vient de la qualité. Les trois modes premiers & principaux, le Lydien, le Phrygien, & le Dorien, avec les autres qui sont venus en suite, montrent en leur seule denomination, qu'il n'y en a aucun qui n'ait été tenu pour le plus excellent, par chaque nation de qui il a tiré son appellation. Et le même se peut dire des trois genres de Musique, le Diatonique, le Chromatique, & l'Enharmonique, chacun d'eux aiant eu ses amateurs, & ses adversaires. La dureté du premier a plû à quelques naturels austeres; les plus delicats ont agrée le second; & le troisième a eu ses charmes vers ceux qui l'ont considéré, comme moien entre les extrémités des deux autres.

On dit en général qu'il faut croire un chacun en son art. Sur ce fondement beaucoup veulent que les Musiciens soient seuls capables de bien juger de la mélodie, & que le reste des hommes doive par raison acquiescer à ce qu'ils en prononcent. *Quam multa, 4. Acad.* dit Cicéron selon ce sentiment, *vident picto-2<sup>o</sup>.*

*res in umbris, & in eminentia, quæ nos non videmus? quam multa, quæ nos fugiunt in cantu, exaudiunt in eo genere exercitati? qui primo inflatu tibicinis Antiopam esse aiunt, aut Andromacham, cum id nos ne suspicemur quidem.* Aristote observe au contraire, que les Lacedemoniens qui n'apprenoient jamais la Musique, ne laissoient pas d'y fort bien opiner. Et il considère dans un autre endroit, que souvent les Artisans ne sont pas les meilleurs juges de leurs ouvrages. Ainsi ceux qui sont à table, & qui ignorent l'apprêt & l'affaisonnement des viandes, sont un meilleur jugement de la bonté des mets, & de leurs fautes, que le cuisinier qui les a faites, & qui a préparé le festin. Le Pilote connoit mieux la bonté du gouvernail, que le Charpentier qui l'a fabriqué. Le Tailleur & le Cordonnier se doivent rapporter de la commodité & de la façon de l'habit, ou du soulier, à celui qui les porte. Pourquoi n'arriveroit-il pas le même au sujet dont nous traitons? vû même que comme la fin de l'Orateur est de persuader ses auditeurs, celle du Musicien est de plaire à la multitude. Chacun suit sa passion, & a son gout particulier en ceci comme en toute autre chose. Les Chinois mettent à leurs Epinettes, clavecins

& au-

8. Polit.  
cap. 5.

3. Polit.  
cap. 11.

Trigault  
lib. 1.

& autres tels Instrumens, des cordes de soie *I. Apol. de Herr. pour Men- dez Pinto. Ind. Orient. p. 11.*  
 cruë retorte, qu'ils préfèrent aux nôtres de boïau, ou de métal; surquoi il faut obser-  
 ver que le Pere la Croix, & Mendocça sou-  
 tiennent contre Trigault, que les Chinois  
 ont de tout tems l'usage des Clavecins. Les  
 navigations des Anglois portent, qu'ils vi-  
 rent en Java quantité d'instrumens de Musi-  
 que que l'Europe ne connoît point. Nous  
 avons trouvé le Monde nouveau avec les  
 siens particuliers qu'il estimoit les meilleurs  
 de tous. Et parmi nous on s'affectionne au  
 Luth, à la Viole, ou à l'Orgue, selon que  
 l'humeur le porte, chacun croiant encore la  
 game la plus excellente; comme on se per-  
 suade, que les airs modernes du Bailly ou de  
 quelqu'autre valent bien mieux que ceux de  
 Phemius & de Demodocus dans Homere. *Lib. 9.*

Il y en a qui croient la Musique capable  
 des effets que lui attribuent les livres des An-  
 ciens, non seulement quand ils font qu'Achil-  
 le en joüant de la Harpe reprime le boüillon  
 de sa colere, & quand Athenée dit, qu'on ne  
 s'en servoit aux festins que pour en bannir la  
 trop grande licence; mais lors même qu'ils  
 veulent que Timothée avec un air Dorien,  
 ou Xenophante, comme l'appelle Seneque, *liv. 1. de la chol.*  
 ait ému Alexandre jusqu'à lui faire prendre

les armes en main. Que Pythagore vacant à la contemplation des Astres; & trouvant la nuit un jeune homme Taurominitain désespéré à la porte de sa maitresse, de ce que son rival la possédoit, l'ait remis en son bon sens, faisant changer au joueur de flûtes, qui donnoit la serenade, le son Phrygien en un autre Spondaïque ou sacrificial. Qu'Empedocle chantant un vers d'Homere, ait empêché le meurtre qu'alloit commettre son hôte Anchitus, qui couroit l'épée au poing, après un jeune homme pour venger la mort de son pere. Bref, ils prennent au pied de la lettre tout ce qui se conte de semblable, que les autres font passer pour des discours hyperboliques, & qui ne demandent pas plus de foi que les relations des Argonautes, d'Abaris Æthrobate, ou du siège de Troie. Me souvenant que c'est à peu près vôtre sentiment; comme vous vous étonnés quelque part, que Macrobe, Jamblique, Boëce, & Zarlin même avec Cerone, se soient laissés persuader que Pythagore eût pris la premiere connoissance du Diapason, du Diapente, & du Diatessaron, en se promenant devant la boutique d'un ferrurier, lorsque divers marteaux y frapoient sur l'enclume. Surquoi néanmoins j'ai à vous dire, que nôtre Roi Henri

*Jambli.*  
*cap. 25. §*  
*Boët. l. 1.*  
*cap. 1.*

*Thuan.*  
*l. 1. 58.*



Troisième passant à son retour de Pologne, par cette miraculeuse ville de Venise, admira entre autres merveilles qu'il remarqua dans son Arsenal, la Musique très douce & charmante de quatre Forgerons qui travailloient sur l'enclume un habillement de tête, avec une telle proportion, & une si juste & si nombreuse cadence de leurs quatre marteaux, que sa Majesté en demeura toute ravie; Un des Procurateurs de Saint Marc qui l'accompagnoient prenant là dessus occasion de lui rapporter ce qui est écrit de Pythagore sur ce sujet.

Encore que les Grecs & les Latins se soient proverbialement moqués de la Musique, qui ne se faisoit pas entendre, τῆς λανθανέσης μουσικῆς ἔδειξ ὁ λόγος, *occultæ Musicæ nullus est respectus*; si est-ce qu'il y en a beaucoup qui en préfèrent la théorie à la pratique; & Aristote propose ce probleme au huitième livre de ses Politiques, *utra Musica sit optabilior, ea quæ in cantu consistit, an quæ in numeris*, qu'il appelle, τὴν εὐμελλῆ μουσικὴν, καὶ τὴν εὐρυθμὸν.

Les uns estiment plus les chansons gaies que les tristes, les autres au contraire; quelques-uns pensent qu'elles n'ont rien d'elles-mêmes de préférable, & qu'elles n'agrément

davantage que selon l'humeur en laquelle se  
 trouve celui qui les écoute, à cause de la  
 sympathie, qui fait que naturellement on  
 aime ce qui est semblable. C'est la même  
 raison que je voudrois donner à cet autre pro-  
 bleme d'Aristote; où il demande pourquoi  
 une chanson, dont on fait la lettre, donne  
 bien plus de satisfaction que quand elle est  
 ignorée, *cognitum enim quasi cognatum cogno-*  
*scenti.* Or pource que la condition de cette  
 vie, & peut être le dérèglement de nôtre  
 esprit, font qu'il y a bien plus de personnes  
 mécontentes, que de satisfaites, il semble  
 qu'on pourroit tirer cette induction de là,  
 qu'à parler généralement, la Musique triste  
 devroit être la mieux reçüe.

Beaucoup ont écrit que Mercure inventa  
 la harpe sur le squelette d'une Tortuë; & j'ai  
 remarqué à propos de cela, que nous avons  
 trouvé au nouveau Monde les Canadiens, les  
 Hurons, & assez d'autres peuples dansans au  
 son d'une Tortuë desséchée, comme si cette  
 opinion étoit passée d'Europe en l'Amérique,  
 ou selon le Timée de Platon, de l'île Ath-  
 lantide aux Athenes Grecques. Pan est crû  
 par d'autres l'auteur du Flageolet, Apollon de  
 la Lyre, & Pallas, ou Zephyre selon Lucre-  
 ce, des Flûtes, quoi qu'Athenée attribué cet

S. B. 12.  
 9. 5. 6.  
 4.

Lib. 4.  
 Lib. 5.

honneur à un Scirites Nomade Lybien. Et ainsi l'on peut dire que l'invention de la Musique, & de tous ses instrumens n'est pas moins incertaine, que la science même. Tout ce que nous avons où l'on puisse acquiescer, c'est qu'au quatrième chapitre de la Genese Jubal est nommé *pater canentium cithara, & organo*, d'où pourroit bien être venu le mot de jubilation. Et on peut ajouter négativement, que les Negres ne doivent pas avoir été les inventeurs de la Cornemuse, puisque n'en ayant jamais vû, ni ouï, ils la prenoient il y a peu de tems pour quelque animal étrange & inconnu. Tout le reste n'a pas plus de vrai-semblance que ce qu'a dit Aristote du Polype, c'est à savoir qu'il nous a <sup>9. de hist. anim. 37.</sup> enseigné l'usage des voiles, & des vivrons, l'appellant pour cela Pilote naturel. Et Pline, <sup>10. hist. 22. c. 10. Epist. 91.</sup> que le Milan nous a donné celui du gouvernail des vaisseaux: *In celo monstrante natura quid opus esset in profundo*, quoique Seneque le rapporte à la queue des poissons. Nous voulons avec la même absurdité, que les Gruës nous aient appris l'art des ordonances militaires; les Araignées celui des Tisserans; l'Hirondelle & la Mouche l'Architecture; les Hippopotames la Phlebotomie; comme les Ibis l'application de la Syringue & l'usage du

clystere. Ce qui me fait penser, mon Reverend Pere, que comme vous avés fort bien observé, que Guidon Aretin fut le premier qui nous donna les six voix de nôtre Musique, *ut, re, mi, fa, sol, la*, prises de l'hymne de S. Jean Baptiste, *Vt queant laxis, &c.* on pourroit aussi présumer que le ton de ces six voix auroit été enseigné aux hommes par cet animal que les Americains nomment *Vnau*, nous autres le Paresseux, & quelques-uns par antiphrase *cagnuol leggiéro*. Car l'Histoire du Monde nouveau, qui a peut-être autrefois été joint, ou l'est encore quelquepart à celui-ci, nous apprend, que le chant ordinaire de cette bête est de repeter six fois cette particule, *ha, ha, ha, ha, ha, ha*, du même air dont nous entonnons nôtre, *la, sol, fa, mi, re, ut*. Qu'y a-t-il en cette conjecture de plus extravagant qu'aux précédentes? Vû même qu'Athenée rapporte l'opinion de Camzleon Ponticus, que la Musique avoit été inventée par les premiers hommes pour imiter le ramage des oiseaux; & vû que la Philosophie des Epicuriens enseignoit la même chose, témoin ce qu'en dit Lucrece,

*At liquidas avium voces imitari ore  
Ante fuit multo, quam levia carmina cantu  
Concelebrare homines possent, auresque juvare.*

Oviedo  
Scmm. c.  
23.

Lib. 9.

Et parce que la Sceptique n'est pas ennemie des railleries, je veux avant que de finir vous ajouter, que comme l'ordinaire est de se moquer autant d'un mauvais Musicien, qu'on fais grand état d'un bon; il s'est trouvé des personnes, qui tout au rebours ont donné les plus grandes loüanges à ceux qui se mêloient de cette profession, bien qu'ils en fussent ignorans. Diogene voyant tout le monde, *Diogen. Laert. in eius vita.* qui se gaussoit d'un miserable joueur de harpe, se mit à l'estimer grandement, ajoutant à ceux qui s'en étonnoient, qu'il étoit en cela fort à priser, qu'entendant si mal sa profession, il ne s'étoit point mis à celle de voleur. Aussi a-t-on accoutumé de dire de beaucoup, qu'ils sont habiles hommes, de vivre des métiers qu'ils ne savent pas. Le même Philosophe remarquant un jour, que chacun abandonnoit au théâtre un mauvais Musicien, il lui donna cette loüange, qu'il étoit le Coq de ceux de sa profession, ce qu'il entendoit de ce qu'aussi-tôt qu'il chantoit un chacun se levoit. Et il me souvient de quelques malheureux donneurs d'aubade, qui troubloient un bon repos par d'assez mauvaise Musique, de sorte qu'on fut contraint de leur jeter des pierres pour les faire taire; à qui l'on donna en suite cette consolation, qu'ils étoient de

véritables Orphées, & d'autres Amphions, d'attirer ainsi les Rochers à eux.

Vous n'aurez autre chose de moi sur ce sujet, mon Reverend Pere, ce peu suffisant, à mon avis, pour satisfaire sceptiquement à mon premier dessein, puisque la belle & rare façon dont vous avés traité la Musique, ne me laisse que ce seul moien d'en dire quelque chose après vous. Je n'ai pas fait difficulté de me jouer avec vous des façons de discourir, par les moïens de l'Epoque, sachant bien que vous ne les avés jamais improuvés dans les limites des sciences humaines, & que vous n'avés nulle part blâmé la Sceptique, lorsque respectueuse vers le Ciel, & captivant son raisonnement sous l'obeïssance de la Foi, elle s'est contentée d'attaquer l'orgueil des Dogmatiques par l'incertitude de leurs disciplines. Une même épée peut servir à un méchant pour commettre un infame homicide, & être l'instrument d'une action heroïque dans la main d'un homme vertueux. Celui qui met les choses divines à l'examen du Pyrronisme est aussi condannable, qu'un autre peut être estimé, de se former des notions qui lui représentent la plus grande sagesse mondaine, une espee de folie devant Dieu, & toute la science humaine dépendant du songe d'une

nuit, *somnus noctis immutat scientiam hominis.* Excl. c. 3.

Mais quoi, assez de personnes ne peuvent souffrir l'éclat d'une grande lumière, & nous en voions, à qui le Soleil même déplaît, à cause de la foiblesse de leur vue. Si vous prenez garde au génie de la plupart de ceux qui médisent de la Sceptique, vous rirés avec moi de leur voir accuser de crudité une viande qu'ils rejettent, ne la pouvant pas digerer, au lieu de reconnoître la debilité de leur estomac. Pour moi j'estime que, comme il n'est pas permis, sans pêcher, d'avoir les moindres doutes aux choses de la Foi, on ne peut être aussi trop dans l'irrésolution Sceptique à l'égard du reste; préférant en mille façons les doutes de cette secte à toutes les résolutions des autres familles Philosophiques. Tout ce qui semble le plus constant, n'est pas toujours pour cela le plus à estimer; les principales Etoiles du Ciel sont dites Planetes, ou errantes; & l'eau des rivieres qui court & change incessamment, est plus prise que celle qui croupit dans les marais. Vous savés que Salomon n'a pas mis la Sagesse dans une fermeté inébranlable, mais tout au contraire dans le changement, quand il a dit, qu'entre toutes les choses mobiles elle étoit celle qui avoit le plus de mobilité, &

que nous devons tenir pour la plus variable:  
*omnibus rebus mobilibus mobilior est sapientia.*

Sap. c. 7. En vérité, si nous faisons de bonne sorte la moindre réflexion Sceptique sur la foiblesse de nôtre esprit, & sur l'inconstante nature de toutes les choses, qui sont soumises à sa connoissance, nous quitterions facilement cette sotte & pedantesque présomption, de savoir toutes choses avec certitude, & nous aurions pour l'un des plus importans préceptes de nôtre vie, celui que nous donne le Poëte Comique des Latins en ces Vers si Sceptiques,

*Nunquam ita quisquam bene subducta ratione ad vitam fuit,*

*Quin res, ætas, usus, semper aliquid apportet novi,*

*Aliquid moneat, ut illa, quæ te scire credas, nescias,*

*Et quæ tibi putaris prima, in experiundo repudies.*





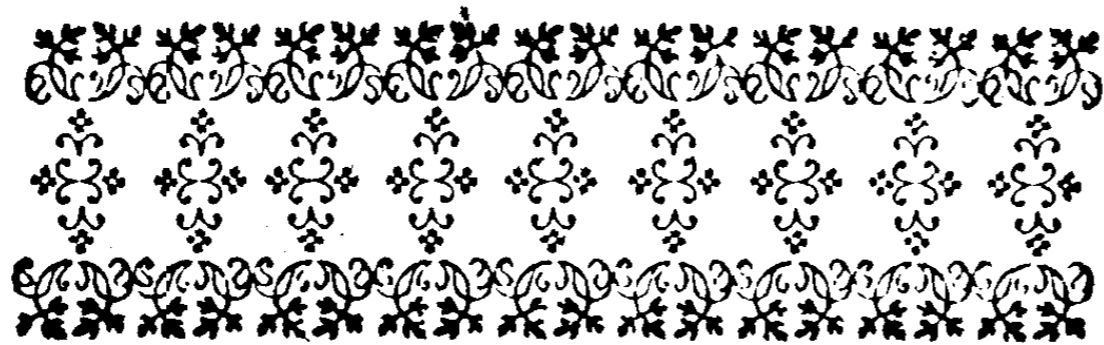
P E T I T  
T R A I T É  
S C E P T I Q U E

S U R  
C E T T E C O M M U N E F A Ç O N  
D E P A R L E R ,

N' A V O I R P A S L E S E N S  
C O M M U N .

Les microfiches ci-jointes présentent certains défauts ou lacunes inhérents au document original. Nous vous prions de nous en excuser.

Graphisme céfectueux



A MONSIEUR  
DE LIONNE  
CONSEILLER DU ROI  
EN SES CONSEILS,

ET  
SECRETAIRE DES COMMANDEMENTS  
DE LA REINE,

MONSIEUR,

*C*eux-là ne se trompent pas qui considèrent ces anciens Philosophes Grecs & Latins, comme des originaux de Sagesse & de Vertu. La Vérité éternelle est la source où ils ont puisé tant de beaux préceptes qu'ils nous donnent; & c'est ce qui fait dire à Clement Alexandrin qu'ayant tous reçu quelque participation du Verbe Divin, si l'on prend la peine d'unir ce qu'ils ont eu de bon de ce côté-là, rien n'empêche qu'on n'en ti-

re une très solide & très utile doctrine. Je sai bien qu'il y a des opinions étranges & particulières, qui ne souffrent pas que la moindre lumière du Ciel ait éclairé les tenebres du Paganisme. Mais vous n'ignorés pas aussi, MONSIEUR, de combien d'inconveniens sont suivis de tels sentimens nouveaux dans l'Ecole; & c'est ce qui me donne la hardiesse de vous dedier l'Opuscule Sceptique que je vous présente, rempli des doutes ingénieux, & de la docte ignorance, s'il faut ainsi dire, des plus savans hommes d'entre les Gentils. Car puisque la Philosophie Chrétienne fait faire son profit de toutes celles qui ont eu cours dans le Monde en les soumettant à la Foi, pourquoi ferions-nous difficulté de voir ce que portoit un système philosophique, qui a par préférence cela de commun avec l'Évangile, qu'il condamne le savoir présomptueux des Dogmatiques, & toutes ces vaines Sciences dont l'Apôtre nous a fait tant de peur? Les Paradoxes que la Sceptique examine sans s'étonner d'aucun, sont d'autant plus tolerables, que n'étant pas plus pour l'affirmative que pour la négative de ce qu'ils contiennent, l'on ne sauroit dire qu'elle les autorise. Et il en revient au moins ce bien apparent, qu'elle dispose l'esprit insensi-

blement à ne plus acquiescer qu'aux maximes du Ciel, & à ne plus faire état que des vérités révélées, dont il n'est pas permis de douter sans impiété. Si vous y prenez garde, MONSIEUR, & je ne doute point que vous ne le fassiez, il vous sera aisé d'observer que les plus grands Docteurs sont encore ordinairement les plus grands douteurs, & qu'il n'y a point d'hommes qui sachent les choses avec moins de solidité, que ceux qui établissent leurs maximes le plus hardiment; qui prononcent des arrêts sur chaque difficulté qui se propose, & qui se croient infaillibles en tout ce qu'ils déterminent. Mais il est tems que je m'excuse de l'interruption que je puis donner aux importantes occupations de votre Esprit, en l'obligeant à la lecture de ce petit Ouvrage. Ce n'est pas seulement le favorable jugement dont vous avez voulu honorer jusqu'ici ce peu qui est venu de moi, qui m'y oblige. J'ai crû que le divertissement étant nécessaire à toute sorte d'actions, puisque l'ame se fortifie dans son opération par ce qu'elle prend de relâche, vous n'aurez pas desagréable de jeter les yeux sur des rêveries qui peuvent plaire & profiter tout ensemble. Je parle ainsi des pensées de beaucoup de Grands Hommes, à cause de l'application que je leur donne, & de la façon dont je les dé-

*lité, qui s'éloigne fort souvent ici du sérieux. Le plus puissant motif néanmoins que j'aie eu de vous dédier cet Ecrit, l'un des jeux de mes premières années, c'est l'avantage qu'il peut recevoir de la protection qu'il vous demande. Car à moins que d'être soutenu par l'agrément d'une personne de vôt're vertu, dont la Sagesse & le bon sens se sont fait connoître par toute l'Europe, quel accueil y pouvoit-il esperer, traitant si mal en apparence le sens commun, & prenant même quelquefois, comme il fait en raillant, le parti de la Folie? En effet, j'avouë qu'il a besoin d'une aussi puissante approbation que la vôtre; & pour l'obtenir, de toutes ces Graces qui vous sont si naturelles, & qui vous feront excuser, s'il vous plait, les fautes, dont je n'ai pu le garantir. Si vous les trouvez grandes en un si petit Livret, comme je ne nie pas qu'elles ne vous doivent paroître telles, vous grossirés, en leur pardonnant, le volume des obligations que je vous ai, & je demeurerai pour toute ma vie,*

MONSIEUR,

Vôtre très humble & très  
obeissant serviteur


DE LA MOTHE LE VAYER.



PETIT  
**T R A I T E**  
SCEPTIQUE

SUR CETTE COMMUNE FAÇON  
DE PARLER,

N'AVOIR PAS LE SENS  
COMMUN.

OMME il n'y a rien qui soit plus aujourd'hui dans la bouche de tout le monde, quand on veut taxer quelqu'un de peu d'esprit, que de dire de lui qu'il n'a pas le Sens commun: Aussi est-ce peut-être la façon de parler la moins entendue que nous ayons, par ceux qui s'en servent, & la plus mal prise par une infinité de personnes qui s'en trouvent fort injuriés. A mon avis on n'en feroit que rire, si l'on avoit fait là-dessus les réflexions, qui m'ont souvent servi d'entretien dans mes promenades solitaires, &

que je veux ici renouveler, en couchant par écrit ce que je méditois pour lors sur un si plaisant sujet.

Je ne dirai rien de l'intention d'offenser que peut avoir celui, qui use de ces termes, quoique ce soit principalement sur son mauvais dessein que beaucoup de personnes se fondent pour rendre legitime leur ressentiment: Car on fait bien qu'à prendre les choses de cette façon, toute sorte de paroles, & mêmes les plus obligantes, peuvent être prises en mauvaise part. Nous avons vû des hommes mettre la main à l'épée, parce qu'on les avoit nommés Beauxfils: & il y en a qui se battent assez souvent pour des termes aussi innocens dans leur signification. Il me suffit de remarquer, comme en passant, que la condition de ceux-là me semble fort peu heureuse, de qui le repos d'esprit a si peu de fondement, qu'ils peuvent être troublés par le premier venu, à qui il prendra fantaisie de les piquer, & de les mettre aux champs, en leur disant quelque injure. Les Stoïciens raisonnoient bien autrement, lors qu'ils posoient pour une maxime très certaine, que personne ne pouvoit être offensé que par soi-même. Aussi est-ce pourquoi leur Sage étoit invulnérable, parce que ne consentant jamais à l'in-



jure, il étoit impossible qu'elle pût le pénétrer. *Invulnerabile est non quod non feritur, Sen. 1. de sed quod non læditur.* N'est-ce pas lui donner <sup>11 anq. c. 3.</sup> une assiette pareille à celle du Tout-puissant (pour parler comme ces Philosophes) qui laisse blasphemer impunément l'impie, & qui fait du bien à ceux mêmes qui renversent ses Autels? Si nôtre ennemi, ou quelque autre malhabile homme a l'intention de nous offenser, pourquoi secondérons-nous son dessein? Puisqu'il a besoin de nous pour l'exécuter, pourquoi serons-nous si lâches que de lui complaire? De quoi lui sommes-nous redévables, pour obeir si ponctuellement à ses volontés? Mais sans porter plus avant de semblables considérations, examinons seulement de quelle importance peuvent être ces paroles, *N'avoir pas le Sens commun*, & puis nous jugerons de la grandeur de l'injure, s'il y en a, & par conséquent du ressentiment que nous en devons avoir; supposant même que nous soions obligés de repousser cette sorte d'outrage.

Pour bien comprendre quel est le Sens commun, il faut connoître toutes les facultés de l'ame dont il est une, & savoir de quelle façon par leur moyen, l'esprit procède en ses diverses opérations. Or parce que l'opinion

des Philosophes est ici différente, comme par tout ailleurs, prenons la plus recûe dans les Ecoles pour la plus vrai-semblable, puisque cela suffit à nôtre dessein.

La doctrine la plus commune enseigne conformément au texte d'Aristote, qu'après que les sens extérieurs ont reçu l'espece des objets, ils portent leur sensation au Sens commun qui est interne. Celui ci en fait part à la fantaisie; & elle la présente à l'entendement, sous le nom de Phantôme, pour en juger. C'est en suite de ces fonctions différentes que l'entendement, dont la charge est de prononcer simplement sur le vrai ou le faux, émet finalement la volonté; qui se rend maitresse de toute l'operation, suivant, ou suivant, ainsi que bon lui semble, les apparences du bien ou du mal. En quoi elle est comparée à un maitre aveugle, lequel, bien que conduit par son serviteur clairvoyant, ne laisse pas de lui commander. Voilà en peu de mots ce qui se dit dans les Colleges à cet égard, sinon qu'on fait tenir registre de tout ce procedé à la mémoire, qui n'est pas de nôtre considération pour le présent.

Or c'est une chose toute évidente, que quand nous imputons à quelqu'un de n'avoir pas le Sens commun, nous ne songeons à

rien moins qu'à lui disputer la participation de ce sens interieur, qui connoit des cinq extérieurs seulement, que les Philosophes accordent même au reste des animaux, donnant aux plus imparfaits, & aux moindres insectes, quelque chose qui lui est analogue ou proportionnée: Et quand on le voudroit prendre de la sorte, l'hyperbole paroît si extravagante, qu'elle seroit plus propre à faire rire, qu'à fâcher sérieusement une personne.

Si nous avons donc égard à l'usage de ce Proverbe, comme il le faut faire pour en reconnoître la signification, nous nous appercevrons aisément que par le manquement de Sens commun, il marque quelque autre défaut de connoissance plus noble, & qui nous est plus propre. Et parce qu'il n'y en a point d'évidente, comme celle des premiers principes, d'où vient qu'ils sont indémonstrables d'autant que n'y aiant rien de plus clair qu'eux ils ne peuvent être illustrés d'ailleurs; on pourroit penser, que ce seroit de cette privation de lumière spirituelle qu'il faudroit entendre nôtre commun dire. A la vérité, les Mathématiciens nomment leurs Principes des Notions communes, comme, que le Tout est plus grand que sa partie; qu'ôtant des portions égales de choses égales, elles conser-

vent en ce qui reste leur égalité entre elles, *ab æqualibus æqualia si demas, relinquuntur æqualia*; & que si deux choses ont un rapport parfait à une troisième, elles auront encore la même conformité entre elles deux, *quæ sunt eadem qui tertio, sunt eadem inter se*. Certes ce doivent être des propositions bien manifestes, puisque l'évidence de toutes leurs conclusions en dépend, par la regle de cet autre Principe, *propter quod unumquodque tale, & illud magis*. Mais outre que ce n'est nullement là où nous appliquons ordinairement nôtre Proverbe, il faut encore considérer, que les premiers Principes se reduisent à fort peu, en chaque Art, ou en chaque Science, & que nous nous servons de cette façon de parler proverbiale, dont nous traitons, quasi à tout moment, & sur une infinité de sujets. De sorte que quand on voudroit tomber d'accord, qu'elle prendroit son origine d'une certaine pesanteur d'esprit, qui le rend quelquefois inhabile à comprendre ces Principes, il faudroit en même tems reconnoître, que nous lui avons donné une bien plus grande étendue, & par conséquent porter beaucoup plus loin nôtre considération.

Il se trouve des personnes de si grosse pâte, & qui sont naturellement si stupides,

*Verecun in patria crassoque sub aere nati,* I. ver.  
 que pour ne rien dissimuler, on pourroit bien fac. 10.  
 leur appliquer nôtre proverbe, sans leur faire injure. Ce sont ceux que les Italiens nomment *poc' in testa*, & *Zucche senza sale*; à qui l'on fait voir *luciole per lanterne*, & comme ils disent encore, la Lune dans un puits. Tel fut un Meletides, lequel, quelque peine qu'il se donnât, ne pût jamais apprendre à compter jusqu' à cinq. Les Anciens ont mêmes imputé cette lourderie d'esprit à des peuples entiers, comme aux Phrygiens, aux Abderites, aux Bataves ou Hollandois qui ont bien changé depuis, & à ceux de Cummes, que Strabon dit avoir été raillés fort 13. Geog. plaisamment, de ce qu'il les falloit avertir quand la pluie venoit, par un cri public, qu'ils eussent à prendre le couvert de leurs portiques. Mais telle sorte de gens qui n'ont l'ame au corps, que comme un grain de sel pour les préserver de pourriture, & que l'on dit en riant pouvoir mourir sans rendre l'esprit, puisqu'ils n'en ont point, ne méritent pas qu'on pense à eux, ni qu'on soit plus sensible qu'eux en ce qui les touche. Aussi ne leur reproche-t-on pas simplement, qu'ils manquent de Sens commun; mais bien qu'ils ne possèdent ni sens, ni jugement quelconque.

\* En effet, le plus ordinaire emploi de nôtre Proverbe est à l'égard de ceux que nous croions avoir des opinions extravagantes, quand elles ne s'accordent pas aux nôtres; parce que cet Amour de nous mêmes est si puissant, que nous ne considérons nos pensées que comme une partie de nôtre être, sans les examiner davantage; comme une folle mere qui ne trouve rien de si beau que son enfant, quelques défauts qu'il ait, parce qu'il est le sien. De là vient cette animosité ordinaire contre ceux qui nous contrarient, & qu'aussi-tôt que quelqu'un s'écarte de nôtre sens, pris pour nôtre jugement, nous disons qu'il a perdu le Sens commun, c'est à dire qu'il ne raisonne ni ne juge plus comme le reste des hommes raisonnables. C'est ainsi que Juvenal l'a pris, lors qu'il a dit, en parlant des hommes de condition relevée, qu'ils étoient presque tous dépourvûs de Sens commun,

*Rarus enim ferme sensus communis in illa  
Fortuna.*

Ceci présupposé de la sorte, je considère premièrement combien ceux-là se peuvent tromper, qui prennent le Sens commun pour le bon, & les plus vulgaires opinions pour les meilleures de toutes. Comme s'il y avoit

rien de plus commun que d'errer? Comme s'il étoit rien de plus sot que la multitude? Et comme si le grand chemin n'étoit pas celui des bêtes? Ah que ceux-là sont encore dans un grand aveuglement spirituel, qui croient ne pouvoir pas mieux cheminer, qu'en suivant la procession, si l'on peut sans profanation user de cette métaphore, ni aller plus sûrement que dans la presse. Si nous obtenons une fois de nôtre esprit qu'il s'affranchisse jusqu'à ce point, d'examiner les choses sans ses préventions accoutumées, il s'apercevra bien-tôt qu'il n'y a guères d'opinions plus assurément fausses, que les plus universellement reçues. C'est ce qui obligea Pythagore à défendre sur toutes choses à ses disciples le commerce populaire, comme capable de ruiner entièrement sa discipline.

*Malchus  
de vita  
Pyth.*

*Namque a turbando nomine sibi turba recepit.* Et c'est ce qui a fait que tant de grands hommes ont préféré la solitude à la conversation civile, pour n'être plus infectés de l'halene du peuple. Car soit que sa brutale ignorance, soit que sa perverse doctrine donne jusqu'à vous, vous en êtes insensiblement touché: Que le Plâtrier vous blanchisse, ou que le Charbonnier vous noircisse, la tâche y demeure également.

*Marcellus Paling.  
in Cancro.*

On a remarqué qu'aux combats publics des hommes & des autres animaux, dont on contenoit la vûe du peuple Romain, les voix du Théâtre étoient la plûpart du tems plus favorables aux bêtes qu'aux hommes, tant la multitude est toûjours impertinente, & tant elle est naturellement portée au pis. Ne voions-nous pas au contraire, que tout ce qui est excellent, ne se trouve qu'en fort petit nombre; que les rubis & les diamans sont rares; & que les perles sont nommées *Unions* par les Latins, parce qu'on n'en rencontre jamais qu'une belle à la fois? O que ce Flûteur Antigenide eût bonne grace, quand il crioit tout haut à son savant disciple, mais peu goûté par le peuple; *Mihi came & Musis*: Sans te soucier d'une ignorante populace, contente toi, que ton chant me plaise, & aux Muses! Ce n'est pas là faire état du Sens commun; ce n'est pas chercher son gain de cause dans les suffrages du peuple.

Nous avons une autre notable histoire sur ce sujet. Le Corps de Ville des Abderites manda en grande hâte le divin vieillard Hippocrate (car c'est ainsi que tous ceux qui le suivent, ont accoutumé de le qualifier) l'invitant à la cure de Démocrite, qu'ils tenoient pour un insensé & pour un fou parfait, à cause juste-



ment qu'il n'avoit pas le Sens commun, & selon que leur lettre le porte, d'autant qu'il parloit des Enfers; des Idoles ou Images qui sont en l'air; du langage des Oiseaux; de l'infinité des Mondes, & d'autres choses semblables, autrement qu'ils ne faisoient. Hippocrate qui étoit venu, comme l'on voit par sa réponse, avec cette pensée, que ceux qui l'avoient mandé, se pouvoient bien tromper, & qu'il n'auroit peut-être pas grand besoin d'employer son Ellebore pour cette fois; n'eût pas plutôt entré en conférence avec ce prétendu atrabilaire, qu'il reconnût facilement la sottise des Abderites, & le mérite de Démocrite. C'est ce qui lui fit dire en riant, que ceux qui s'estimoient les plus sains, étoient à son avis les plus malades, & ce qui l'obligea à leur déclarer librement, qu'ayant fait un si mauvais jugement d'un si grand homme, ils méritoient mieux une prise de veratre (\*) que lui. Qui se pourroit fâcher après cela, de se voir accusé de n'avoir pas le Sens commun? Et qui est celui qui n'aimeroit pas mieux raisonner comme faisoient Hippocrate & Démocrite, qu'à la mode des Abderites & de leurs semblables, dût-il être tenu par eux pour un fou?

(\*) Veratrum, quod mentem vertat. Hellebore blanc, qui purge le cerveau & aiguise l'esprit.

Il faut que je dise ici en faveur de Démocrite, que non seulement les plus grands Philosophes de l'Antiquité ont passé pour fous de leur tems: mais qu'au siècle même où nous sommes, j'ai vû fort peu de grands esprits, & d'hommes de mérite extraordinaire, qui ne soient tombés dans cette diffamation, à l'égard du vulgaire, qui tient toujours pour insensés tous ceux qui s'éloignent de son Sens commun, & qui même n'a point de plus ordinaire invective contre des personnes de qui il ne sait que dire, si non que ce sont des fous, ou qu'ils n'ont pas le Sens commun. Cardan devoit avoir observé la même chose de son tems, puisqu'il pronocé dans sa Prudence Civile, qu'il n'y en a point au monde de si solide, ni de si bien établie, qu'elle soit à l'épreuve de cette calomnie, *nihil tam firmum esse in humanis, quod a stultitiæ opinione sit tutum*. Pour moi j'estime ce reproche plus propre à émouvoir la rate que la bile d'un honnête homme; & j'ai toujours crû qu'il y avoit du mystere caché dans ce texte divin, *qui dixerit fratri suo racha, (c'est à dire homme vain & badin) reus erit concilio; qui vero dixerit fatue, reus erit gehenna ignis*. Car c'est peut-être la moindre de toutes les offenses, d'être appelé fou, selon que nous venons de le dire; & vû que,

Cap. 26.

Math. c. 5.

comme porte le proverbe Espagnol, nous le sommes tous les uns envers les autres. Il faut interpreter de même l'action du Prophe-  
 te Elisée, lequel arrivant dans la ville de Be-<sup>4. Reg.</sup>  
 thel, se vit injurié par des petits enfans qui<sup>cap. 2.</sup>  
 l'appelloient tête chauve, *Ascende calve*, &  
 qui le mirent dans une telle colere, qu'après  
 les avoir tous maudits, il en fit manger qua-  
 rante-deux par des Ours. Ce sont des trans-  
 ports bilieux & divins tout ensemble, plus à  
 respecter qu'à imiter, & qui ne nous doivent  
 pas empêcher de mépriser les injures, & les  
 fots jugemens d'un peuple ignorant, lequel  
 se trouve par tout où est la multitude; qui  
 se pare de soie aussi bien que de bure; qui  
 porte la soutane aussi bien que les crochets, &  
 qui hante les cabinets dorés, aussi bien que  
 les foires, puisque toute sorte de professions  
 composent le peuple dont nous parlons.

De cette considération j'entre dans une au-  
 tre, qui me donne lieu d'admirer l'arrogance  
 & la témérité de l'esprit humain, lors qu'el-  
 les lui sont condanner, pour être irregu-  
 lier, tout ce qui lui est nouveau, com-  
 me s'il pouvoit être la regle de toutes cho-  
 ses qui les lui sont estimer moins commu-  
 nes, quand il n'en a jamais ouï parler, com-  
 me si la Nature n'avoit point d'autre étendue

que sa connoissance; & qui sont cause qu'il croit qu'on n'a pas le Sens commun, aussitôt qu'on s'écarte de sa façon de concevoir, comme si sa sphere d'activité n'avoit point d'autres limites que celles du globe intellectuel, & qu'il eût tenu registre de toutes les opinions humaines, dont il ne fait pas la milliême partie. Car s'il ne possède qu'à grande peine quelque légère connoissance de la façon dont raisonnent les hommes de nôtre Europe, ceux de l'Asie, ceux de l'Afrique, & ceux de l'Amérique; que sera-ce, quand on lui fera voir qu'il reste plus de Terres à découvrir, que tous les Géographes n'en ont encore représenté? Que seroit-ce, s'il y avoit d'autres Mondes que celui-ci? Que seroit-ce, si selon l'opinion de beaucoup de Philosophes, ils étoient infinis? A-t-il supputé les pensées de tant de Peuples & de Cosmopolites, comme il le faudroit avoir fait, pour déterminer quel est le Sens commun? Mais si l'on pouvoit supposer sans impiété le Monde éternel, selon la Doctrine Péripatetique, ne seroit-il pas vrai, comme l'a remarqué Aristote au premier livre des Météores, qu'il n'y auroit point de pensée, ni d'opinion, pour nouvelle & Paradoxique qu'elle parût, qui n'eût été déjà proposée une infinité de fois, & qui ne le fût.

*Chap. 30.*

encore autant à l'avenir? d'où il s'ensuit qu'aucune ne seroit nouvelle ni particulière. C'est donc une arrogance insupportable de s'attribuer la connoissance du Sens commun, quand à peine l'on fait quels sont les sentimens de ses plus proches voisins. Et c'est sans doute une extrême ignorance de condamner, comme nouvelle, quelque opinion que ce soit, puisqu'rien n'est nouveau à l'agréable lumière du Soleil, *nihil novum sub Sole*, puisqu'on ne peut rien dire qui n'ait déjà été dit, & puisque ce qui est nouveau à nôtre égard, est vieil dans le grand Monde, & au respect de l'Eternité

De dire que sans avoir une si parfaite & si étendue connoissance de toutes les fantaisies des hommes, on ne laisse pas de remarquer aisément le bon sens, qui est ce sens dont il est question, par le consentement du plus grand nombre de ceux que nous connoissons; outre que la chose est fautive en soi, & que l'argumentation est vicieuse, encore est-il aisé de montrer par induction & par quelques exemples appropriés à ce sujet, combien cette supposition est erronée, & combien de choses passent universellement pour bonnes & vertueuses dans un lieu, qui sont réputées aussi généralement méchantes & vicieuses dans un autre. Commençons par la compa-

raison du vicil au nouveau Monde, & puis nous formerons des antitheses sur ce qui est crû & pratiqué en des lieux de moindre distance, ou pour le moins qui sont beaucoup plus de nôtre connoissance.

Les premières découvertes de l'Amerique y firent voir une si grande différence de mœurs comparées aux nôtres, qu'il sembloit qu'il y eût là quelque autre humanité que la nôtre, & que ce fût une nouvelle Nature. Or parce que cette considération iroit à l'infini, & que j'ai mis ailleurs par écrit les observations principales qui en résultent, je me bornerai ici à ce que nous apprenons tous les jours de nôtre nouvelle France; me contentant de dire en général de cet autre Hémisphere, que comme le plus sage de ceux qui l'habitoient, passoit pour un fou parmi nos Européens, & le plus saint pour un profane, les Américains ne formoient guères de leur côté de meilleurs jugemens de nous; de sorte que nous fussions bien démeurés à deux de jeu à cet égard, si la force n'eût été entre nos mains.

Nous disons proverbialement que les songes ne sont que mensonges, & nous tenons que c'est une chose fort vaine que de s'y arrêter. Tous les peuples de Canada les croient très véritables; & l'on écrit des merveilles de

de leurs prédictions par le sommeil. Aussi <sup>de l'in</sup> répondent-ils encore tous les jours à nos gens <sup>16</sup> qui leur veulent donner une nouvelle doctrine là dessus, que chaque Nation a quelque chose de particulier, & que la leur a cela de propre, d'avoir des songes prophétiques. Ce qui me fait souvenir de ce que Plin<sup>e</sup> a dit des peuples Atlantes d'Afrique, qu'ils ont des songes du tout différens de ceux des autres hommes. <sup>5. hist. 8.</sup>

Nous nous agenouillons par deça devant les choses saintes en grande vénération. En Canada ils ne savent ce que c'est que cette posture, au lieu de laquelle ils s'acroupissent pour témoigner leur culte divin & leur adoration.

Nous lavons ici & nettoyons soigneusement les visages que nous voulons rendre aimables. En cette nouvelle France les plus barbouillés, soit d'ancre, ou de quelque autre ordure, sont les plus agréables; & ce n'est pas avoir là le Sens commun que d'en juger autrement.

Nous mettons les parfums entre nos voluptés, & nous avons un très grand dégoût des puanteurs. Ces Sauvages trouvent le musc de si mauvaise odeur, qu'ils ne la peuvent supporter, & ont fort agréable celle de quelque vieille graisse; de sorte qu'ils recréent leur odorat des mêmes choses que le nôtre ne sauroit souffrir.

Leurs habits qui ne distinguent point le sexe; leur aversion à voir de la barbe au menton des hommes, & toutes leurs façons de faire, opposées quasi diamétralement aux nôtres, se pourroient ici rapporter: Mais c'est assez que je les désigne comme du bout du doigt, en aiant déjà fait les principales remarques dans quelques Discours qui ont précédé celui-ci. La doctrine qui s'en peut tirer, c'est qu'on n'a pas introduit depuis peu sans cause cette façon de parler, être Antipode à quelqu'autre; pour dire avoir des inclinations & des mœurs du tout contraires, puisque celles des Américains, qui ne sont guères moins éloignés de nous que s'ils nous étoient parfaitement Antipodes, différoient si essentiellement des nôtres.

2. de con-  
sol. Pro-  
sa 7.

Rétournons à notre ancien Monde, & voyons si nous y trouverons le Sens commun plus uniforme; ou s'il ne nous donnera pas sujet plutôt d'approuver le beau raisonnement, dont la Philosophie tâche elle-même de fortifier l'esprit affligé de Boëce, en ces termes: Que puisque les mœurs des hommes sont si différentes, & que ce qui est tenu pour vertueux en un endroit passe pour un vice ailleurs, la gloire des belles actions ne peut pas être fort étendue, vû que ce qui l'ac-



quiert en un lieu, la détruit si facilement dans un autre.

L'Historien Nicolas Damascene observe, <sup>1.</sup> que les peuples Pisides n'ont rien de plus religieusement entretenu parmi eux, que la foi du Dépôt: de sorte qu'il y a peine de mort établie irrémissiblement contre ceux qui sont convaincus de l'avoir violée. Les Indiens, dit le même Auteur, se moquent par un sens tout contraire, de celui qui se plaint qu'on lui dénie ce qu'il a prêté; & les Loix ne lui donnent aucune action pour le répéter ou redémander au depositaire, ne pouvant faire autre chose que d'imputer sa perte à sa simplicité & à sa trop grande confiance.

Nos batailles se donnent ordinairement de jour, & c'est pour cela que nous les nommons des Journées, n'y ayant guères que la nécessité, & les surprises, qui nous fassent combattre pendant les ténèbres. Les Massyliens de Libye, dit ce bon ami d'Auguste, que nous venons de citer, n'en venoient jamais au fort des armes que la nuit: de telle façon, qu'il y avoit toujours trêve le jour, pendant le plus fort de leurs guerres.

Cicéron rémarque sur la fin de sa seconde Tusculane, & Valere Maxime de même, que les Cimbres & les Celtiberes chantent en

guerre, sans y craindre la mort; encore qu'ils se lamentent dans le lit, & qu'ils craignent de mourir honteusement de maladie. Les Grecs, tout au rebours, selon l'observation des mêmes Auteurs, fuient les dangers de la guerre, & meurent constamment au grabat, y philolopant jusqu'à l'bout; qui est aussi ce que nous appellons mourir de la belle mort, quand on la trouve entre deux draps.

Nos plus sérieuses actions semblent ridicules aux Tartares, qui réputent de leur côté criminelles, celles que nous avons pour indifférentes. Et parce que j'ai déjà dressé quelques Antitheses des unes aux autres, en des traités sceptiques différens de celui-ci, j'ajouterai seulement; comme pour Corollaire, ces deux ou trois Observations de choses si absurdes, que c'est assez de les rapporter, pour reconnoître combien elles sont hors de notre pratique, & de notre raisonnement. Prendre du bois auprès du feu avec une cognée. Tirer avec le couteau la chair du pot encore bouillant: S'appuyer contre le fouet, d'un on fait aller les chevaux: (car les Tartares n'ont point d'éperons) Toucher des biches avec ce fouet-là: Prendre ou tuer de jeunes oiseaux: Pisser dans l'enclos de son logement: ce sont tous crimes selon leur Jurisprudence;

*Voyage de  
Carpin, c.  
2. & Ber  
geron, et  
des Tartar  
1711.*

à faire perdre la vie. Cela me fait souvenir Ramb. com. 1.  
de ce que j'ai lû des Indiens de la Côte Mala-  
bare, qui ne connoissent point de plus gran-  
de Injure que de rompre un pot sur la porte  
de quelqu'un.

Car comme il y a des hommes qui sont tel-  
lement dans l'usage de la raison, qu'ils ne se  
laissent presque jamais transporter de colere  
pour quoi que ce soit, non plus que Socrate:  
l'on en voit d'autres qui s'offensent de rien,  
& que la fougue prend sur les moindres su-  
jets qui se présentent. Une feuille de rose  
rendoublée empêche un Sybarite de reposer:  
Et il se trouve des esprits si délicats, qu'ils se  
troublent & s'irritent pour des choses dont  
d'autres qu'eux ne seroient que rire. Tel fût  
cet Hortensius, qui eût volontiers fait per-  
dre la vie à son Collègue, à cause qu'en pas-  
sant il lui avoit tant soit peu changé le pli de Macrob. 3. Saturn. chap. 13.  
sa robe, qu'il s'étoit donné beaucoup de pei-  
ne à bien mettre & ajuster devant que de sor-  
tir du logis.

Nous lavons l'une & l'autre main aupara- Pierre Dam. hist. de Barb.  
vant que de nous mettre à la table. Les Ara-  
bes ne se lavent que la droite, selon les loix  
de leur civilité.

Nous croions que le pain chaud est  
mal sain en beaucoup de façons. Ils ne

mangent le leur ordinairement que tout boüillant.

Nous entre-mêlons nôtre pain avec la viande, en prenant nos repas: ils mangent l'un & l'autre séparément & sans mélange, cessant de prendre l'un, quand ils commencent à goûter de l'autre.

*Hist. de  
Cherifs.*

Nous faisons prendre à nos chevaux le soïn au ratelier, qui est fort haut au dessus de leur tête. Les Maures disent que cela est contre nature; & prétendent qu'en faisant manger les leurs à terre, ils les rendent plus propres au travail.

Nous visitons nos malades avec un grand soïn; les mêmes Tartares, dont nous venons de parler ci-dessus, mettent un signal au logis des infirmes, afin que personne n'y aille que celui qui les sert.

Nous aimons la netteté du service de la table; ils ne lavent jamais leurs écuelles qu'avec le potage même qu'on doit manger.

Nous faisons grand état de pucelles. Ils n'estiment point les femmes qu'elles n'aient eu des enfans; & presque par tout le Levant la Virginité est un défaut.

Surquoi je veux bien débiter en ce lieu un paradoxe qui m'a quelquefois passé par la fantaisie, & qui n'est pas peut-être moins raison-

nable pour s'éloigner un peu, il me semble, du Sens commun. C'est que contre la pensée ordinaire & l'opinion générale de la beauté, qu'on tient pour la plus puissante de toutes les tyrannies, comme celle qui se fait aimer par force de tout le monde, je crois, quant à moi, que ces grandes & ravissantes beautés du sexe féminin excitent autant & plus de haine, que d'amour. Déjà, que tout ce qui est beau ne soit pas pour cela toujours aimé, je m'en rapporte à celui qui avoit pris pour sa devise une Comete, avec ce mot Espagnol, *Hermoso, y no querido*. Mais ce n'est nullement par là que je le veux prendre, non plus que par cette autre considération, qu'il y a de l'antipathie entre ces rares beautés, & la plus grande des vertus de la femme, qui est la chasteté,

*Rara est concordia formæ,  
Atque pudicitia.*

*Juvenal.  
Sat. 10.*

Car bien que ce soit en partie sur ce fondement que Platon au cinquième Livre de ses Loix, ne prise pas tant les corps d'une beauté extrême ni même les plus robustes, ou les plus sains, que ceux qui possèdent ces bonnes conditions avec quelque médiocrité? Et quoiqu'on puisse conclure là-dessus, que si la beauté fait son sujet vicieux, elle le rend

plus haïssable qu'autrement. Je tirerai néanmoins mon fondement d'ailleurs, après avoir présupposé qu'on ne voit point de ces beautés extraordinaires, qui n'excitent des passions extrêmes, comme proportionnées à leur cause, en beaucoup de personnes. Ainsi il s'en trouva plusieurs qui païèrent librement de leur mort le plaisir d'une nuit que leur accorderoit Cleopatre. Or non seulement celles qui sont belles à un si haut point, sont encore naturellement glorieuses, & par consequent rébutantes, & pleines de mépris. Mais ce que j'y considère le plus, c'est qu'étant obligées par leur propre intérêt de ne complaire qu'à un seul, ou à peu d'amants, il faut par nécessité qu'elles en desobligent une infinité d'autres, qui ne manquent guères de dépit & de jalousie, à tourner leur amour en rage, contre celles dont ils se croient dédaignés. Et c'est de là qu'il s'ensuit que ces beautés exquisés se font plus universellement haïr, qu'aimer, puisque pour un ou deux qui persistent dans leur affection elles se font quantité d'ennemis. L'Histoire tragique de la belle Ecoissoise Douglas nous peut donner un exemple de ceci, autant illustre qu'il y en ait eu dans pas un Siècle, bien que le nôtre, & ceux qui l'ont précédé, en puissent fournir sans nombre. Cette An-

*Aurel.  
Victor.*

gelique, quoiqu'infortunée beauté, se vit calomnieusement persecutée par Guillaume Leout, parent de son premier mari, qui fit succomber son innocence sous le pésant crime de leze-Majesté, pour un refus d'amour qu'il ne pût souffrir, comme il le confessa lui-même depuis.

S'il est paradoxique de dire que la beauté se fasse haïr, il ne le fera pas moins de soutenir qu'il se trouve des personnes, qui n'ont de l'affection que pour leurs ennemis. Et d'autant que les narrations du tems qui court, sont toujours trop pleines d'envie, contentons-nous du riche exemple que nous en donne Valere Maxime, en la personne de *Iib. 7.* L. Valerius, surnommé Heptacorde. Celui-ci instituant son héritier Cornelius Balbus, avec lequel il exerçoit des inimitiés capitales, fit bien voir que l'esprit humain étoit capable de cherir le peril même, & l'infamie, avec ses ennemis. En effet, la loi Chrétienne, qui veut que nous les aimions, n'empêche pas que nous ne leur préferions nos amis. Mais voici un Païen qui passe bien plus outre, en s'égarant, *Amavit enim, dit le texte, sordes suas, & dilexit pericula, & damnationem votis expetivit, autorem harum rerum benevolentia, propulsatores odio insecutus.* Je sai

bien que ce dernier exemple doit paroître à beaucoup de gens, tout-à-fait hors du Sens commun; & néanmoins encore qu'il m'en semble peut-être autant qu'à eux, je ne laisserai pas de me servir de ma suspension sceptique, puisque j'ai été trompé si souvent ailleurs au discernement de ce même Sens.

Y a-t-il rien de plus crû, & de plus senti, déferant aux apparences, que la légèreté de l'air? Il s'est trouvé pourtant des Philosophes qui l'ont maintenu pesant, & le Docteur en Medecine Reyd, démontre qu'il ne l'est pas moins que la Terre.

La blancheur & la fraîcheur de la neige semblent-elles révoquées en doute? Si est-ce qu'Anaxagore, qui la disoit noire; a eu les Sectateurs; & Thelesius, qui la tient chaude, a encore les siens.

Qu'avons nous de plus sensible, & de plus reçu dans les Ecoles, que le nombre des cinq Sens de Nature? Je vois des Philosophes pourtant, qui en reconnoissent un sixième, servant à la Volupté: Et d'autres, comme Campanella, n'en admettent qu'un, savoir le toucher; qu'ils font plus subtil dans l'œil, & plus grossier ailleurs, avec une certaine proportion.



Toute la Logique est établie sur ce principe, qu'elle emprunte de la Métaphysique; que deux propositions contradictoires ne peuvent être véritables en même tems. Democrite & quelques autres ont soutenu le contraire.

Le fondement de la Physique des plus renommés Paiens, est qu'on ne peut rien faire de rien. C'est pourquoi ils rejettoient presque tous la création du monde, & embrassoient la plupart son Eternité.

*Ægroti veteris meditantés somnia, gigni Pers. f. 3.  
De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.*

Il s'est trouvé d'autres savans, qui ont mis le Néant pour le principe de toutes choses; & nos Relations modernes de la Chine portent, que les plus grands Docteurs de ce pais-là discourent philosophiquement de toute la Nature sur cette présupposition.

La Médecine a-t-elle une seule regle, ou un seul aphorisme, qui ne soient en controverse? Je m'en rapporte aux Dictyaques de ce Denis Ægée, dont parle Photius en deux sections différentes, qui contenoient cent Chapitres de matieres médecinales, où le premier étoit toujours pour la proposition affirmative, & le suivant pour la négative. Cod. 185.  
& 211.

Mais examinons un peu plus particulièrement par les seules lumières naturelles ce qui touche la Morale, & nous ne tarderons guères à reconnoître qu'il vaut bien mieux, comme l'a dit S. Augustin, tenir des Loix divines, qui sont certaines & immuables, la règle de nôtre vie en ce qui touche le vice & la vertu, le bien & le mal, que d'une science qui paroît presque coniecturale, à cause qu'elle varie incessamment, au gré du tems, du lieu, & des personnes.

On ne convient dans toute l'Ethique de rien davantage que du respect envers les parens, de l'amour de la Patrie, & du but certain que chacun se doit proposer dans le cours de la vie. Ces trois points examinés sceptiquement, nous peuvent faire juger de tout le reste.

Val.  
Max. l.ii. Pour le premier, il semble avoir son fondement dans la Nature, qui nous inspire tacitement dans les cœurs, que nous devons tenir pour Dieux en terre ceux qui nous les y représentent par tant de bienfaits, & en tant de façons différentes, sur tout en ce que toute paternité procede de Dieu, qui est nôtre Pere commun. De là vient que les Anciens punissoient de même genre de mort l'impiété envers les Peres, que celle qui regardoit les

Dieux immortels, selon leur façon de parler, jettant ceux qui se trouvoient coupables de tels crimes, autant les uns que les autres, à la merci des vagues de la Mer, après les avoir confus dans un sac. Le différent qu'eurent les villes de Catane & de Syracuse, pour la naissance de ces fils qui sauvèrent leurs peres des flammes extraordinaires d'Etna, dont chacune s'attribuoit l'honneur; montre la grande estime où ont été de tout tems les enfans que l'amour paternel a portés à quelque belle action. L'on veut qu'Antiochus se soit fait tuér devant Troie, pour sauver la vie à son pere Nestor. Et Pindare assure que Chiron ne faisoit point de plus expresse leçon à son disciple, que d'honorer, après le grand Jupiter, Peleus & Thetis qui l'avoient mis au monde, comme ses Dieux visibles. Mais abstenons-nous de tant d'exemples qui pourroient être rapportés là-dessus, pour faire cette seule réflexion après Valere Maxime, au sujet d'une fille Grecque, & d'une Romaine, qui avoient nourri de leurs mammelles dans la prison celle-ci sa mere, & la première son pere; *Putaret aliquis, hoc contra rerum naturam factum, nisi diligere parentes prima nature lex esset*: On pourroit croire, dit-il, qu'il y auroit quelque chose en cela, qui choqueroit

l'ordre de la Nature, de voir allaiter des peres & des meres par leurs enfans; si l'amour paternel & maternel ne dépendoit pas comme il fait, de la première loi de cette même Nature. Et certes toutes les constitutions divines & humaines, sont si expressees là-dessus, qu'on ne sauroit régarder sans horreur ceux qui se dispensent tant soit peu de leur observation. Les Histoires néanmoins font voir que beaucoup de Nations (très condamnables en cela) se sont dispensées de ce respect; & les Relations du nouveau Monde nous content que les peuples errans de Canada tuënt librement leurs peres & leurs meres, quand ils les voient dans une extrême vieillesse. C'est un trait de pieté à quelques Indiens, d'en user de même, & de les manger ensuite, si nous en croions Solin. Les Tribales, dit Aristote, ont pour une action fort honnête & fort legitime, d'immoler les leurs. Et les Scythes, au rapport de Sextus Empirique, les étranglent aussi-tôt qu'ils sont sexagenaires: de quoi, ajoute-t-il comme Païen, il ne faut pas beaucoup s'étonner, puitque nous croions que dans le Ciel même Saturne mutila son Pere; que Jupiter précipita le sien dans le Tartare; & que M<sup>ère</sup>, assistée de Junon & de Neptune, tâcha une fois d'en-

*Le Pere  
l'Alleman  
& Sagard.  
c. 20.*

*Cap. 52.*

*1. Topic.  
chap. 11.*

*3. Pyrrh.  
hypot.  
cap. 14.*

châiner le même Jupiter, dont elle étoit fille.  
 D'ailleurs Aristophane, qui a commis un au-<sup>b</sup> <sup>Nob.</sup>  
 tre genre de parricide à l'endroit du pere com-<sup>a.</sup> <sup>5.</sup>  
 mun de tous les Philosophes, fait que Socra-<sup>je</sup> <sup>?</sup>  
 te enseigne les enfans à battre leurs parens  
 par raison. Car puisque, dit-il, les peres  
 châtent leurs fils par amour, comme ils pro-  
 testent, pourquoi ceux-ci leur cederoient-ils  
 en cette affection, qui les oblige à les traiter  
 de même? Aussi que les fautes des peres leur  
 doivent bien moins être pardonnées, puis-  
 qu'ils sont plus instruits au bien, & par con-  
 sequent plus punissables, s'ils s'en écartent.  
 Que si la loi ne permet pas qu'on donne le  
 fouët à d'autres qu'à ceux qui ont le nom d'en-  
 fans, les peres ne tombent-ils pas en enfance,  
 selon le proverbe, *bis pueri senes*, & par con-  
 sequent dans le cas de la loi? Il n'y a rien,  
 poursuit-il, qui soit plus selon la Nature, que  
 ce procedé, comme le témoignent suffisam-  
 ment les Coqs, & assez d'autres animaux,<sup>Arif. 3.</sup>  
 qui gourmandent & excedent tous les jours<sup>d. hyl</sup>  
 devant nous ceux qui leur ont donné l'être:<sup>a. 11.</sup>  
 sans qu'il soit besoin d'avoir recours là-dessus<sup>27.</sup>  
 à ce que font les Viperes, les Scorpions, les<sup>Arif. 11.</sup>  
 Phalanges, & ces autres Araignées, qui font<sup>27.</sup>  
 perdre la vie en naissant à ceux de qui ils la  
 tiennent. En vérité je crois que ce Roi de <sup>Marian</sup>

*l. 16. hist* Castille, Pierre le Cruel, devoit avoir étu-  
*cap. 21.* dié cette belle leçon, puisque contre tous les  
 exemples de l'Histoire Grecque & Romaine,  
 il fit si peu d'état de la pieté d'un fils de dix-  
 huit ans seulement, qui s'offroit de mourir  
 pour un Orfevre de Toledé son pere, âgé de  
 plus de quatre vingts; que le prenant au mot,  
 & se mocquant de lui, il le fit impitoyable-  
 ment exécuter à mort. Tant y a que selon  
 ce sentiment, tout impie qu'il est, nous  
*Lib. 2.* voions des Sophistes, qui soutiennent dans  
*c. 7.* Aulu Gelle, que nous ne devons en aucune  
 façons obeïr à nos parens; ce qu'ils prouvent  
 par ce ridicule dilemme. Les choses qui  
 nous sont commandées par eux, doivent être  
 raisonnables, ou déraisonnables: Si elles sont  
 raisonnables, il les faut faire comme telles,  
 & non pas en vertu de quelque ordre que ce  
 puisse être: Que si elles sont autres, il n'est  
 pas juste d'obeïr à un mauvais commande-  
 ment: d'où il s'ensuit qu'il n'y a pas lieu de  
 rendre jamais aucune obeïssance à nos peres  
 ou à nos meres. Il est certain qu'il s'est trou-  
*Plerin.* vé des Platoniciens si spirituels, je veux dire  
 si amoureux de l'esprit, qu'ils faisoient pro-  
 fession ouvertement d'une très grande aver-  
 sion de leurs parens, à cause du corps qu'ils  
 avoient reçu d'eux, dans lequel, comme  
 dans

dans une prison, leur ame se trouvoit renfermée. Voilà assez de Sophisteries pour le premier article.

Venons au second, qui régarde l'amour de la Patrie. C'est celui qu'on dit qui comprend, & même qui surpasse toutes les autres affections de femme, d'enfans, & d'amis; d'où vient que nous usons du mot de rapatrier en toute sorte de reconciliations. Les Arabes, qui n'ont qu'un stérile désert pour Patrie, ressentent les mêmes tendresses pour elle, que les autres peuples, & combattent pour leurs infertiles sablons jusqu'à l'extrémité, tant cet amour est naturel. Aussi peut-on dire que les exemples de ceux qui se sont dévoués pour leur pais, comme les Décies Romains, allans à bras ouverts recevoir une mort certaine, pour faire vivre leur Patrie, se voient avec adoration dans toutes les Histoires. Je me contenterai de remarquer dans l'ancienne, que la mere de Brasidas y est estimée, d'avoir préféré l'honneur de Sparte à celui de son fils: Celle de Pausanias, d'avoir porté la première pierre pour murer la porte de l'Asyle, où son fils, traître à l'Etat, s'étoit retiré: Et ce grand Capitaine Timoleon, d'avoir tué son frere, pour sauver sa ville de Corinthe, qu'il vouloit asservir. Notre Histoire

*Diod. Sic.  
l. 12. 13.  
& 16.*

*Thuan. 7.  
hist.*

moderne n'étant pas moins riche en semblables exemples, qui nous mèneraient trop loin, contentons-nous d'y voir l'action du Corsaire Dragut. Ce Turc faisant tuer Hebraïm, qui lui venoit de livrer la ville de Aphrodisium, ou Africa, que les Maures nomment Mahadia, prononça ce bel apophthegme, Que personne n'étoit obligé de tenir sa parole à celui qui avoit été traître à la Patrie; sans que peut-être il eût jamais oui parler d'une action toute pareille de l'Empereur Aurelien, à l'endroit de ce mauvais Citoyen Heraclammon, qui lui avoit fait prendre la Ville de Thyane. Tournons maintenant la médaille, & nous y verrons une bien différente empreinte. L'amour de la Patrie, disent quelques Philosophes, est une erreur utile, & une fraude nécessaire, sans laquelle nul Empire ne subsisteroit. Le Sage, se considérant comme Citoyen du Monde, & sans aucune dépendance, sera trop amateur de sa liberté, pour se laisser attacher à une piece de terre, de même que l'étoient anciennement ces serviteurs rustiques, qu'on nommoit *gleba addictos*. N'est-ce pas le sujet de ces deux vers d'Ovide?

*Fl. Vop.  
n. Aurel.*

*1. Fast.*     *Omne solum Forti patria est, ut piscibus æquor,  
Vt volucris vacuo quidquid in orbe patet.*



C'est encore ce qui faisoit dire à Aristippe Diog. Laert. in eius vita. en raillant, selon sa coutume, que la Prudence étoit de trop haut prix, pour souffrir qu'un honnête homme l'allât mal à propos hazarder en faveur des Fous, sous ce prétexte de combattre pour son pays. Et véritablement s'il y avoit lieu d'en venir là, il semble qu'il faudroit que ce fût pour une République de Platon, ou du moins pour un Empire aussi juste que le nôtre, plutôt que pour tant d'autres Etats que nous voions, dont un homme de bien ne ressent guères la souveraineté que par l'oppression, & fort peu par le soulagement. Ne voilà pas des raisons qui ont le goût du Lotos, & qui font bien-tôt oublier Plin. 13. hist. c. 17. la Patrie. Pour ne rien dire de ceux qui l'ont eue en si grande aversion, qu'on a écrit de Neron, qu'après avoir mis le feu dans la ville de Rome, qui étoit le lieu de sa naissance, & après s'être contenté l'esprit avec des transports de joie nonpareils, dans la contemplation de cet embrasement, qui lui représentoit celui d'Ilium; il envioit encore le bonheur de Priam, d'avoir vû perir son Etat & sa Patrie avec lui, les cendres de Troye lui aiant servi de tombeau.

Quant au troisième point, nous l'expédierons sommairement, en disant, que com-

me il est nécessaire à l'Archer d'avoir un but arrêté, devant que de tirer la flèche, étant impossible qu'il vise bien à deux différens objets tout à la fois; Il ne semble pas qu'on puisse soutenir non plus, que la Morale admette deux fins diverses de nos actions, *Cor. ingrediens duas vias non habebit successus*, dit l'Ecclesiastique. Car les fins subordonnées, bien que plusieurs en nombre, conviennent toujours en quelque unité. Les Anniceriens pourtant, Auteurs d'une des branches de la Secte Cyrenaïque, donnoient bien la volupté pour but de chaque action particulière; mais quant à la vie considérée en gros, ils n'étoient absolument, qu'on lui pût assigner aucune fin certaine ni déterminée, si nous en croions Clement Alexandrin. Et d'autres qui ont pris garde combien la Fortune est ennemie des conseils réglés, & de toutes les conduites de la prudence humaine, soutiennent qu'on ne sauroit pis faire dans le cours de la vie, que de se proposer un seul but ferme & arrêté. Jamais cette Déesse aveugle, ne favorise les desseins formés des hommes sages, par la propre confession d'Aristote, qui reconnoit dans son Ethique, qu'ordinairement ou il y a beaucoup d'esprit, d'adresse, & de raison, il ne se rencontre guères de succès, ni

Cap. 3.

Lib. 2.  
Strom.

Lib. 2.  
magn.  
Mor. c. 8.

de ce qu'on nomme Fortune, parce que c'est le partage des plus inconsiderés; ce qui passe encore pour une Sentence d'Epicure. Aussi ceux qui représenterent autrefois cette même Fortune assise sur un serpent, ne vouloient dire autre chose par cet emblème, si non qu'il n'y a point d'ordre si bien ajusté, ni si raisonnable, dont le hazard ne se mocque, & qu'il ne maitrise à la fin. Il n'est donc pas à propos de prendre des mesures si certaines, si nous voulons qu'il nous réussisse; & le meilleur est, selon le proverbe, d'avoir plus d'une corde en son arc, ou plus d'un dessein, & d'une visée dans son intention, pour tourner la voile selon le vent, & tirer profit de toute sorte d'accidens. C'est pourquoi Plutarque observe dans son Traité des Communes Conceptions contre les Stoïques, que Chrysippe étoit d'avis, qu'au lieu de rapporter tout ce que nous faisons à un seul point, l'on pouvoit avoir deux fins, ou deux buts de la vie différens, lui reprochant d'avoir en cela parlé entièrement contre le Sens commun. C'est au même lieu où il le réprimande encore, de ce qu'il avoit soutenu, que le vice étoit aucunement vice selon sa Nature, & qu'il ne pouvoit pas être dit du tout inutile, à l'égard de l'Univers, vû qu'autrement le bien ne s'y ren-

contrerоit pas. Cela se prend de la raison des contraires, qui ne sauroient subsister l'un sans l'autre: Ou de ce que comme les excréments & les mauvaises humeurs ne servent pas moins à l'entretien du corps humain que les bonnes; on voit aussi que les hommes vicieux ne laissent pas de servir au public, & que le mal particulier qu'ils font, se tourne en bien dans l'ordre général du monde. Mais ne fait-on pas que Carneade passa bien plus outre encore, quand il eût la hardiesse de soutenir qu'il valoit mieux être méchant que vertueux.

*Plato in  
Phadro.*

Or il s'en faut tant, que je trouve étrange, de voir, qu'il n'y ait nul accord sur toutes les parties de la Philosophie, entre ceux qui font profession de les examiner; que je m'étonnerois bien plus, s'ils s'unissoient là-dessus. Car comment connoitroient-ils le reste, s'ils ne se connoissent pas eux-mêmes? Je ne sai pas bien, disoit Socrate, si je suis un homme, ou si je ne suis point quelque autre animal divers, & plus étrange que Typhon ne nous est représenté. Comment verroient-ils clair au surplus, si le Soleil, qui est la chose la plus manifeste de toute la Nature, leur est inconnu? Comme enseigneroient-ils aux autres la vérité, s'ils n'ont pû encore détermi-

ner ce que c'est? Si elle est dans les choses, ou dans l'entendement: Si elle est réelle, ou si c'est seulement une relation & une conformité de la chose avec nôtre intellect, pour user du terme de l'Ecole: Si elle est visible & reconnoissable, & si elle est cachée au fonds du puits de Démocrite: Si elle reçoit le plus & le moins, aiant quelque latitude, selon certains Péripatéticiens; ou si elle en est incapable conformément à la doctrine de Saint Thomas: Bref, si nous possédons ce *critérium* des Dogmatiques pour la discerner; ou si nôtre plus haute faculté de juger ne s'étend pas plus loin que le vraisemblable des Sceptiques, de telle sorte que nous aions bien les instrumens pour la chercher, mais non pas ceux qui seroient nécessaires pour la reconnoître. Ah que les plus superbes d'entre nous avoueroient franchement, que l'esprit humain est un vrai aveugle-né, autant de fois qu'il leur restera quelque ingénuité! Tant s'en faut, que ce soit le fait de nôtre humanité, de reconnoître cette vérité, qu'étant bien loin au dessus de nôtre Nature, il la faut tenir pour le propre de Dieu seul. C'est pourquoi je ne doute point que nous ne soions bien plus ridicules aux Essences divines dans la plupart de nos actions, que les Singes ne

le font à nôtre égard en tout ce qu'ils font, lors qu'ils tâchent de nous imiter: Et que ces mêmes esprits, dépouillés de toute matière, ne se rien encore davantage de nous, quand nous voulons connoître la vérité, qui n'est pas de nôtre portée; que nous ne nous moquons de ces petits animaux dans l'exercice de leurs plus plaisantes entreprises.

Avoüons-le librement; Cette raison que nous nommons divine, qui nous rend si glorieux, & avec laquelle nous prétendons de pouvoir discerner le vrai du faux, est un jouët à toutes mains, que le mensonge manie comme il veut, & dont il s'aide aussi bien, & souvent avec plus de grace que ne fait la vérité. Nous croions que nôtre entendement possède cette belle raison, comme une épouse legitime; & c'est une Courtisane effrontée, qui voilée du masque d'apparence, s'abandonne honteusement à toute sorte de partis. Avec la petite lumière qu'elle nous fournit, nous prétendons de percer facilement les Spheres Celestes, de controller hardiment les ouvrages soit de Dieu, soit de la Nature, & pour le dire en un mot, d'être clair-voians par tout. Cependant non seulement les esprits vulgaires, mais ceux mêmes qui ont le plus de pointe d'esprit, ou de cette splendeur se-

che d'Héraclite, se trouvent environnés de certaines tenebres si épaisses & si invincibles, qu'on peut bien dire ici comme au jour de la Passion, *tenebræ factæ sunt super universam terram*, l'obscurité qui est, au sens que nous le disons, en toutes choses, nous empêchant de rien discerner comme il faut. Aussi voions-nous que ceux mêmes qui philosophent le plus altièremment, sont enfin contraints d'avouer qu'ils vivent dans une profonde ignorance, autant de fois, qu'ils ont recours à leurs qualités occultes, & qu'ils allèguent la cause première au défaut des causes secondes, qui sont les pierres fondamentales de toute leur science: que si le mot d'Antisthene rapporté par Plutarque, étoit une loi parmi eux, qu'il falût faire provision de sens pour entendre, ou d'un licou pour se pendre, à mon avis que le nombre en resteroit très petit: Mais il n'est pas besoin qu'ils prennent tous les matieres si fort à cœur que le faisoit ce Cynique, & il leur sera bien plus expedient de s'accommoder doucement à leurs destinées, c'est à dire à la volonté de Dieu; de reconnoître modestement la foiblesse de l'esprit humain; & de se contenter du vrai-semblable que le Ciel leur donne en partage, laissant embrasser les vérités pures & toutes nues

aux Intelligences délivrées de tout empêchement.

Pour nous qui ne pouvons rien connoître que par le ministère des Sens, qu'on dit être les portes de nôtre ame; où rien n'entre que par leur moien, ne devons-nous pas être dans une merveilleuse défiance de tout nôtre savoir, vû la débilité naturelle de ces mêmes Sens, leur dépravation ordinaire, & leur fausseté si souvent apparente? La limeure des cornes de Chevre leur semble blanche, comme celle d'argent leur paroît noire; & néanmoins l'argent est blanc à leur avis, & la corne de Chevre noire. Ils trouvent de même, que des grains de sable séparés sont durs, cependant quand ils sont en un monceau, ils les jugent très mous. Enfin il y a mille instances semblables à faire, si l'on se veut servir de l'un des dix moiens de l'Epoque Sceptique.

Mais ce qui suit la sensation est encore de plus difficile caution, jusques-là que la partie de nôtre esprit, qui doit rectifier toutes les autres facultés est souvent celle qui les déprave. Et comme les Sens imposent la plupart du tems à l'entendement, il ne leur est pas à son tour plus fidele, leur faisant trouver beau & bien formé le matin, par une prévention



d'amour, ce que l'après-dinée peut-être il leur représentera laid & difforme par une passion contraire. C'est surquoi se fondent ces Philosophes, qui ont librement avoué que l'homme étoit le pire de tous les animaux. Leur raison qu'on peut voir dans le dix-septième livre de l'Histoire de Polybe, est, que les bêtes brutes ne pèchent que par le transport de leurs passions. Là où l'homme qui n'y est pas moins sujet qu'elles, a de plus son mauvais raisonnement, ses fausses opinions, & son imprudence, qui le font faillir à toutes heures. Et c'est encore ce qui fait soutenir dans Cicéron, à ce savant Pontife Cotta, que la raison humaine n'est pas un présent du Ciel, comme beaucoup de personnes se le font accroire. Car, dit-il, quand les Dieux eussent voulu nuire aux hommes, & les bien incommoder, que leur pouvoient-ils donner de plus approprié à ce mauvais dessein qu'une telle raison? C'est encore sur ce dérèglement de l'une & de l'autre partie de nôtre ame, qu'étoit fondé le ris de Démocrite, dont il ne pouvoit retenir le cours autant de fois qu'il considéroit, qu'un animal si foible de corps & d'esprit, comme est l'homme, se trouvoit néanmoins rempli d'une si sotte vanité. Tout l'homme, disoit-il, n'est qu'une maladie con-

*E. in Exc.**C. 9.**p. 96.**Cic. de**nat. Deor.*

tinuée depuis sa naissance jusqu' à sa fin, *ὅλος ἀνθρώπος ἐκ γενέτης νοῦσος ἔστιν*: Ses actions déréglées, & son mauvais discours, font assez voir qu'il est toute sa vie dans les rêveries d'une fièvre chaude. Et cependant il se persuade qu'il est le plus sain du monde. Qui ne riroit avec Démocrite d'un tel délire, & d'un tel aveuglement? Si nous voulions tenir un fidele registre de tous les mauvais tours que nous a fait cette partie supérieure dont nous parlons, peut-être n'y trouverions nous pas de quoi faire tant les glorieux, ni de quoi prendre un si grand avantage que nous faisons sur le reste des animaux, quand nous définissons l'homme un animal raisonnable, pour le bien & avantageusement distinguer de tous les autres. Ils ne sont peut-être point si éloignés de nous du côté du raisonnement, selon le plus & le moins, ou autrement (je laisse à part la considération de l'immortalité) que la parole & la main ne puissent être dites des parties autant & plus essentielles, pour nous faire différer des bêtes brutes, que cette belle raison telle qu'elle paroît en beaucoup de personnes. En effet, quiconque se figurera des hommes nés & nourris dans les bois, sans mains & sans langue intelligible, qui les habitent de la même

façon que le reste des animaux, il s'appercvra aisément, que la reconnaissance intellectuelle, ni la raison que pourroient avoir les premiers, ne leur donneroit pas un grand avantage sur les autres. Vraiment cette pensée conduite par le discours mental jusqu' où elle doit aller, vous les laissera tous avec si peu de différence entre eux, (j'excepte toujours l'immortalité) que peut-être les hommes vous paroîtront plus bêtes en beaucoup de choses que les bêtes mêmes.

Il faut que je m'explique encore ici sur une autre pensée qui regarde nôtre raison. Ne croit-on pas universellement, que si tous les hommes la possédoient à un tel point de perfection que chacun fût bien sage, le monde en réceroit un grand avantage, & que tout en iroit beaucoup mieux? Cependant, si l'on y veut prendre garde un peu de plus près, on reconnoitra bien-tôt le contraire; & que tant s'en faut, c'est la folie qui fait subsister le Monde, lequel apparemment periroit sans son entremise.

*Humani generis mater nutrixque pro-* Marc.  
*fecto* Pallog.  
*Stultitia est, sine qua mortalia cuncta pe-* in Virg.  
*virent,*  
*Nilque agerent homines in terris.*

Car la plûpart des Arts dont les hommes font profession, ne doivent-ils pas leur établissement à la folie? Combien les jeux; les danses; les festins superflus; les délices, qui vont à l'infini; les parures & les ornemens de si diverses façons, avec mille autres telles galanteries, font-elles vivre de monde? N'est-ce pas la folie, qui fait combattre tant de Nations? & néanmoins les personnes qui vivent des divers métiers de la guerre, ne se peuvent compter. Que feroient, je vous prie, tant d'Officiers superflus de Judicature, sans la manie de ce nombre innombrable de gens qui les emploient, & sans la leur propre, qui fait qu'ils préfèrent ce mercenaire exercice à leur inestimable liberté? A quoi s'occuperoit cette grande multitude de Financiers, qui ne savent la plûpart rien faire que dérober aujourd'hui de quoi se faire pendre demain; ou s'ils sont plus heureux que sages, de quoi augmenter dans peu de jours le luxe d'un impertinent héritier? Et quelle contenance tiendroient tant de fots Courtisans, (les autres m'excuseront s'il leur plaît) qu'une vaine esperance tient souvent attachés à la plus lâche de toutes les servitudes? Chassés la folie de la porte du Grand Seigneur, vous la rendez comme déserte.

Mais puisque Démocrite, faisant la description & le dénombrement à Hippocrate 1. Hipp. des diverses démences ou folies des hommes, al. Da- qui l'obligeoient à un ris perpétuel, ne s'est n. pas voulu épargner lui-même; avoüant franchement que l'occupation où il l'avoit trouvé, n'étoit pas moins risible que celle de tous les autres: Je veux confesser librement ici à son imitation, *Vt vineta egomet cædam mea*, que U. rat. 1 si j'étois bien sage, je ne m'amuserois peut-2. Ep. 1 être pas à coucher par écrit, comme je fais présentement, mes petites réveries; quoi- qu'elles me fournissent un si doux divertissement. Car pour une personne ou deux qui m'en pourront savoir quelque grè, n'est-il pas certain que cent autres m'en voudront vrai-semblablement du mal? Surquoi il faut que j'ajoute, qu'entre les folles occupations des hommes on peut bien mettre, ce me semble, celle de composer tant de Livres qui s'impriment tous les jours; à l'égard sur tout de ceux qui les font, soit bons, soit mauvais, sous de mauvaises chausses, puisqu'ils devoient les faire rhabiller auparavant selon l'avis de Montagne. On ne sauroit néanmoins retrancher ce malheureux exercice, sans faire perdre l'occupation & la subsistence à une infinité de personnes, qui sont em-

plôies dans les impressions, & dans les autres divers métiers de la Librairie.

Ainsi il est aisé de conclure que la folie, considérée de ce côté, est aussi utile au monde, que la sagesse y mettroit de confusions irréparables. Si l'on dit que les hommes étant sages, se donneroient aisément d'autres meilleures occupations: On répond, qu'ôtant les guerres, les meurtres, les voluptés de toutes les mauvaises actions que la sagesse ne peut souffrir: la terre n'auroit pas à demi de quoi nourrir le genre humain, à cause de sa trop grande multitude, vû qu'en l'état qu'il vit, & nonobstant qu'il s'exterminé lui-même en tant de manieres, on ne laisse pas de s'entre-batre tous les jours pour s'ôter le pain de la main, & pour s'enlever par violence ou par artifice les nécessités de la vie. Car les pestes, qui viennent souvent du dérèglement des hommes, cesseroient; & pour celles qui sont envoyées du Ciel, aussi bien que les déluges, & les embrasemens périodiques; puisque ce sont nos péchés seuls qui les attirent d'enhaut, le monde étant sage, il en devroit être exempt. Et par conséquent le voilà au plus calamiteux état qu'on se puisse imaginer, réduit apparemment à mourir de faim, si la folie n'y remettoit la main. Mais graces à Dieu,

Dieu, nous n'avons pas beaucoup à craindre cet inconvenient. Pendant qu'il y aura de l'humanité dans le monde, la folie n'y manquera pas pour lui fournir d'entretien.

*Mundus stultorum cavea, errorumque tæberna.*

Quoi que les Sages y puissent proposer, il ne sera jamais que les fous n'y disposent de la plupart des choses, aussi bien que dans Athènes, selon le dire d'Anacharsis. Et la pensée de cet Empereur Alleman s'y fera toujours reconnoître pour moins étrange que beaucoup ne l'estiment, lors qu'il maintenoit que sans parler de l'enfance des hommes, il n'y en avoit point qui ne fussent fous pour le moins sept ans de suite, avec cette condition importante, que s'il leur arrivoit de faire durant ce tems-là quelque action remarquable de sagesse, ils étoient obligés de recommencer tout de nouveau leur septenaire de folie.

Le bon est que personne ne se plaint de ce côté-là, & que non seulement chacun se plaint à jouer de sa marotte, *Stultitia gaudium stulto*, dit Salomon quelque part, & dans un autre endroit, *Sapientior sibi stultus videtur*, *Prov. c. septem viris loquentibus sententias*: mais même qu'on canonise la folie d'autrui. Ainsi

Faunus, fils de Picus, & qui étoit estropié de la cervelle (d'où vient peut-être le nom de nos fous) fut deifié par les Anciens; *Cu-  
Lib. 2. ad vari eum magis quam consecrare decebat*, dit  
*Nat.* là-dessus Tertullien. Ainsi les Turcs en-  
core aujourd'hui respectent comme saints  
ceux qu'ils voient courir les rues; *quasi qui  
humanos sensus amiserint, divinos protinus at-  
tigerint.* C'est aussi pourquoi il se trouve  
des hommes si badins, qu'ils imitent les fous  
par vanité, & font mine de ne savoir pas bien  
ce qu'ils font; d'où vient ce beau mot de Se-  
*De Brev. neque, Nimis humilis & contemti hominis esse  
vita c. 12. videtur, scire quid faciat.* Et l'on peut se  
souvenir sur ce propos de certains peuples du  
Pérou, dont parle Garcilasso de la Vega, qui  
faisoient gloire de n'être pas raisonnables, &  
que ces grands Monarques les Incas eurent  
bien de la peine à guerir d'une extravagance  
d'esprit qui leur plaisoit plus, que toute la sa-  
gesse, dont on leur vouloit faire leçon.

Car il y a des folies de toutes façons, &  
elles n'ont pas toutes le même visage. Il y  
en a d'étudiées, comme de naturelles. Il y  
en a d'austères & de sérieuses, comme de  
gaies & d'enjouées; *ci sono dei matti savi, &  
dei savi matti*, dit le proverbe Italien. Et ce  
qui est d'une assez plaisante considération, c'est



qu'il n'y en a point de plus fous, que ceux qui veulent faire les Médecins dans ce grand Hôpital des Incurables, dont les quatre principaux départemens sont l'Europe, l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique, avec un cinquième vers la terre Australe, qui n'est pas encore ouvert. En effet, comme le premier degré de folie est de s'estimer sage, le second est de faire profession de sagesse, & le troisième de vouloir en conséquence réformer le Monde, & guérir la folie des autres. La raison de cela se prend de ce que, comme a fort bien rencontré l'Espagnol, dans une allusion de sa langue, que la nôtre ne peut exprimer, *el mal que no tiene cura, es locura*, la folie est une maladie dont on ne guérit jamais. Ainsi la témérité de ceux, qui osent entreprendre de rendre sages leurs voisins en dépit qu'ils en aient, a fait dire aux Italiens, que pour guérir un fou, il en falloit un & demi, *à guarir un pazzo, ce ne vuol vno e mezzo*. Il semble donc bien à propos de laisser le monde comme il est, & un chacun dans la libre possession de sa marotte, que souvent il ne changeroit pas pour un Sceptre.

Que si nôtre raison est si peu de chose, si elle nous est plutôt préjudiciable qu'autrement: & si la folie que nous croions être sa

partie adverse, est sa compagne inséparable, & ce que les Cieux ont voulu donner pour appanage à nôtre humanité, puisque la plus haute sagesse des hommes est une pure démence devant Dieu: Pourquoi nous étonnerons-nous des opinions des autres, quelques étranges qu'elles nous paroissent? Pourquoi leur imputerons nous de n'avoir pas le Sens commun, nous qui sommes peut-être plus éloignés que personne du bon, s'il y en a? Et pourquoi tiendrons nous à injure ce même reproche, si quelqu'un nous le fait, puisqu'en quelque façon qu'on le prenne, il n'a rien qu'un son vain, & ne possède en effet nulle signification qui doive scandaliser un honnête homme?

Chere Sceptique, douce pâture de mon ame, & l'unique port de salut à un esprit qui aime le repos, c'est ici que tu joués admirablement bien ton personnage. Je te demande encore quelques instances, de celles dont tu charmes si plaisamment ma solitude.

N'est-ce pas une chose étrange de voir la diversité, ou même la contrariété des jugemens, à l'égard de l'opération des Sens tant internes, qu'externes, & de considérer comme chacun demeure si satisfait du sien, qu'il le préfere toujours à tout autre? Horace

n'avoit que trois personnes qu'il avoit priées *Tab. 2.*  
de prendre leurs repas à sa table, & il les trou- *P. 2.*  
va toutes trois qui vouloient des sauses diffé-  
rentes.

*Tres mihi conviva prope dissentire vi-  
dentur,*

*Poscentes vario multum diversa palato.*

L'ouïe, l'odorat, la vue, & l'attouchement  
n'ont rien de plus réglé que le goût. Leurs  
opérations varient non seulement selon les  
sujets, mais même selon les momens; qui  
nous feront à présent trouver un air mélo-  
dieux si nous sommes gais, que nous ne  
pourrons souffrir dans une demie heure, si la  
mélancolie nous vient saisir. Je ne puis  
manier du parchemin sans grincer les dents;  
& je connois des personnes qui souffrent le  
même déplaisir pour de la basane, que je  
touché, quant à moi fort volontiers. De-  
mandés à un Hongrois, pourquoi il porte tel-  
lement les éperons au dessous du talon, que  
quand il marche à pied, on les voit presque à  
flcur de terre; il vous dira, qu'outre la com-  
modité qu'il y trouve, rien ne lui semble si  
laid que la façon dont nous les mettons.  
Quand le Chinois laisse croître les ongles de *Ind. Ori.*  
sa main gauche, rognant curieusement ceux *P. 12.*  
de la droite, il croit avoir pipé, comme on

dit, ou des mieux rencontré en ce qui est de leur usage, & de la bienfiance tout ensemble. Les Allemans qui s'entre-saluënt, hommes & femmes, en frapant dans la main, & en secoüant bien fort le bras, se rient de nos génuflexions, & de nos bailers, qui scandalisent si fort d'autres Nations. Ainsi tout le monde a son compte, chacun s'imaginant être le plus fin, & l'entendre bien mieux que son voisin.

*Plutar.  
contr. des  
Sto.*

Que si nous avons ce beau livre de Chrysippe de l'incertitude des sentimens, ce chef-d'œuvre que les Stoïciens estimoient jusquelà, qu'ils disoient, que toutes les compositions des Académiques mises ensemble n'étoient pas dignes de lui être comparées; certainement outre que ce Traité que nous dressons présentement en pourroit tirer beaucoup d'avantage, il faut croire que nous recevrons une merveilleuse satisfaction de sa lecture. Car c'est le livre où il s'étoit surmonté lui-même, & sur lequel Carneades eût le plus de sujet de lui dire que sa force l'avoit perdu, n'ayant jamais pû satisfaire aux fortes objections qu'il s'y étoit formées, & qui alloient contre la certitude des Sciences, dont il vouloit puis après établir la réalité.

Tant y a, que cette merveilleuse diversité de nos sens tant intérieurs qu'extérieurs, a porté beaucoup de personnes à se persuader, qu'on pourroit utilement avoir recours à ceux des autres animaux, pour établir une nouvelle & plus certaine Philosophie, puisqu'ils semblent moins sujets à la dépravation dont nous nous plaignons. Le chien d'Ulysse Argus <sup>Il est</sup> peut servir de bon témoin, puisqu'il fut le seul <sup>de l'Ulysse</sup> des domestiques de cet Héros, qui d'abord le reconnut. Aussi étoit-ce sans doute le sujet sur lequel Epicure nommoit les bêtes des <sup>Cic. de</sup> miroirs de la Nature. Mais quoi! outre la <sup>1.°</sup> difficulté de bien asseoir cette bestiale Philosophie sur des principes étrangers, encore est-il vrai semblable que les bêtes brutes ne sont pas du tout exemptes des tromperies sensuelles; pour parler ainsi; étant fort à présumer que ce qui paroît une montagne à un Fourmi, n'est pas seulement apperçu par l'Elephant; & que suivant le premier des dix moïens de nôtre Epoque, leur temperament étant différent, selon qu'ils sont plus chauds ou plus froids, plus secs ou plus humides, ils ont leurs organes divers, & par conséquent leurs sensations différentes.

Entrons maintenant un peu plus au dedans, & y considérons d'un œil sceptique les diver-

ses opérations des sens internes, & de l'entendement. Les inclinations si dissemblables des hommes, & leurs occupations si contraires, montrent bien qu'ils jugent tout autrement les uns que les autres des choses du Monde.

*Horat. l. 2. Sat. 1. Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem  
Pugnis: quot capitum vivunt, totidem studiorum*

*Millia.*

*Nic. Dam. Exc. Const.* C'est ce que signifioit cette pluralité des Muses qu'avoit introduit la Théologie des Païens, pour marque de ce génie différent qui nous porte tantôt à une étude, tantôt à l'autre.

Et parce que les actions des Grands personnages sont de toute autre autorité que celles des hommes ordinaires, à cause que nous croions, quoique peut-être à tort, qu'elles sont bien plus concertées, & par conséquent plus instructives que celles des particuliers, attachons-nous aux premières, & y faisons nos principales réflexions. Nous suivrons en cela l'avis de Xenophon, qui dit au commencement de son Convive, que les jeux mêmes, & les moindres divertissemens des personnes rares & de mérite extraordinaire, doivent être observés comme les plus étu-

diées & plus éclatantes œuvres, qu'ils puissent faire.

Mais d'autant que dans un travail bien plus sérieux que celui-ci, j'ai déjà traité ce point fort au long, & fait un dénombrement très particulier des caprices d'une infinité de Princes & de Monarques, tant anciens que modernes, qui se sont plus à des exercices tout à fait ridicules; je m'abstiendrai d'en faire ici une ennuyeuse répétition. Il suffira pour mon dessein d'ajouter à ce que j'ai dit au même lieu des passe-tems pueriles de Scipion & de Lélius sur le rivage de la mer; comme Socrate avec toute la Philosophie ne s'est pas donné souvent moins de licence que les autres, ni n'a fait des actions moins folles en apparence, que les sont ceux qui passent pour être les plus éloignés du Sens commun. Ne fut-il pas surpris par Alcibiade tenant entre ses jambes un bâton qu'il nommoit son cheval, & sur lequel il couroit la bague avec ses enfans? Si est-ce qu'il n'en faut pas faire davantage au jugement d'Horace, pour mériter l'Elleboro, ou, comme parle l'Italien, *per pisciare del Pizzo*, en bon François pour être condamné aux neuvaines de St. Mathurin.

*De l'Inst. de M. le Dauphin p. 272.*

*Val. Max. l. 8. c. 8. Ael. Var. l. 12. c. 15.*

Lib. 2.  
Satyr. 3.

*Ædificare casus, plostello adjungere mures,  
Ludere par impar, equitare in arundine  
longa,*

*Si quem delectet barbatum, amentia verset.*

Cependant tous ceux qui ont pris connoissance du génie de Socrate dans les Relations de ses Disciples, & des autres qui ont parlé de lui, s'empêcheront bien d'avoir la moindre pensée là dessus capable de blesser cette grande réputation de Sagesse où il a toujours été. Ah! qu'il se fût ri agréablement de ceux qui l'eussent pris pour un fou, à cause de cette action d'un Pere? Et que l'injure de n'avoir pas le sens commun eût été la bien-venue auprès de lui?

Venons de ces jugemens particuliers & de passe-tems, à d'autres généraux, beaucoup plus importans, & que nous verrons avoir partagé l'esprit des hommes de toutes professions, qui se sont opiniâtrés pour l'affirmative ou pour la négative, sans que pas un ait jamais voulu céder.

Les Péripatéticiens établissent pour constant, suivant la doctrine de leur Legislateur, que Dieu & la nature opèrent toujours par la voie la plus courte; & quelques Philosophes encore se servent de ce principe, pour prouver la mobilité de la Terre. D'autres disent



que si Dieu tant en la création du monde, qu'en sa Rédemption, n'a pas suivi le chemin le plus court de tous les possibles, vû qu'il pouvoit faire ces choses-là d'un seul acte de volonté; il n'y a pas lieu de conclure qu'il aille toujours par le plus court sentier au reste de la Nature. L'on n'avance point de proposition dans toute la Philosophie, qui n'ait reçu le même partage, & qui ne soit encore à décider.

Une partie du Sénat Romain suivoit l'avis de Marc Caton, qui ne se lassoit point de crier en toutes rencontres, qu'on devoit détruire Carthage, si l'on vouloit garantir Rome de désolation à l'avenir. L'autre partie portoit le bon Publius Nasica, qui résistoit perpétuellement à Caton, maintenant qu'il étoit plus glorieux de commander aux grandes villes que de les détruire, & prévoiant d'ailleurs les desordres de Rome qui suivirent selon ses Propheties, quand elle eût perdu la crainte de Carthage, qui la tenoit en quelque respect, & qui l'empêchoit de s'écarter trop de son devoir. Toutes les maximes de la Politique sont aussi problematiques que celle-là, & les raisons que les Italiens nomment de bon gouvernement; ont toujours deux visages différens. Ceux qui suivent l'avis de Pline le

Jeune, soutiennent qu'il n'y a point de meilleur Maître, que celui qui a été serviteur, & qu'on n'a jamais éprouvé de si bons Princes, que l'ont été ceux qui avoient obéi en qualité de sujets. Salomon prononce tout le contraire dans ses proverbes, où il établit cette maxime, que la domination d'un serviteur devenu Maître, est la chose du monde la plus insupportable.

Beaucoup de grands Capitaines assurent qu'une bataille a du désavantage si elle est dressée en pointe, & qu'il la faut tenir fort étendue de front. Louis d'Avila qui étoit de ce sentiment le prouvoit par les exemples de la Journée de Sittart, & par celle que gagna Charles Quint contre le Duc de Saxe, près de Mulberg. Monsieur de la Noue tient le contraire, & allegue en faveur de son opinion les batailles de Coutras, & d'Yvri. Homere fait attendre de pied-ferme le choc des ennemis, & les Lacédémoniens le pratiquoient ainsi. César en usa tout autrement dans la bataille de Pharsale, & s'en trouva très bien. Les conseils de guerre sont pleins de semblables contestations, soit au fait de la Castrametation, soit en ce qui régarde les combats, & les autres fonctions militaires.

Il y a des Théologiens qui se figurent le Paradis d'une façon; les autres nous le représentent d'une autre en ce que l'Eglise n'a pas déterminé. Aux uns l'Enfer n'est rien que la privation de Dieu; aux autres il est ardent de feux & de flammes, ce qui doit être crû; les Chinois dans leur Idolatrie superstitieuse se l'imaginent fumeux seulement. Les Chrétiens font leurs jours gras qu'ils passent dans la bonne chere, devant les abstinences du Carême. Les Turcs festinent après le leur, qu'ils appellent le Ramasan, & croient avoir en cela beaucoup plus de raison que nous. Hors ce qui est de la Foi, qui ne doit jamais être disputée, la vraie Religion même n'a presque rien qui ne soit en controverse dans ses Ecoles. L'Evêque Barthelemi de las Casas condamne les cruautés des Espagnols ses compatriotes, qu'ils avoient exercées contre ces pauvres Indiens du nouveau Monde, au delà de toutes les inhumanités imaginables, Sêpulveda les soutient comme justes, & faites selon le droit des Victorieux. Les uns disent des miserables, que Dieu les punit, & qu'il leur distribuë des afflictions à proportion de leurs crimes, les autres, que Dieu est avec eux, & les aime, voulant par là exercer leur vertu, & les faire mériter. Les

*Thuan. hist. 52.* François pleurent au seul souvenir des Matines Parisiennes, & détestent les massacres de la Saint Barthelemi; on en fait des feux de joie dans Rome, & le Château Saint Ange en tire tout son canon d'allegresse: C'est ainsi que chacun rend le Ciel partisan de ses intérêts, & que l'homme ne pouvant connoître quels sont les sentimens de Dieu (je m'explique ainsi, puisque nous ne pouvons parler qu'improprement de lui) aime mieux lui attribuer les siens propres, que d'avouer son ignorance.

O précieuse Epoque! O sûre & agréable retraite d'esprit! O inestimable antidote contre le présomptueux savoir des Pédans! que tu es de grand usage dans tout le cours de la vie, & parmi le commerce ou la conversation des hommes, ordinairement si amateurs de leur sens particulier, que tout ce qui s'en éloigne tant soit peu, n'est plus à leur dire le Sens commun? Le mot d'Epicharme représente excellemment le mérite de cette belle suspension, *ναΐτε, καὶ μὲνυσθε ἀπιστεῖν: ὑπόστα σαῦτα τῶν φρένων sobrius esto, & nemini credere memento: hi sunt articuli prudentie:* ou comme Ciceron a traduit cette importante sentence, *Nervi atque artus sunt sapientiae, non temere credere.* Car puisque

*Polyb. 17. hist.*

*De petit. Consul.*

toutes choses sont si bien colorées, & qu'il n'y a point d'opinion pour extravagante qu'elle paroisse, qui n'ait quelque grand protecteur; pourquoi me hazarderois-je de prendre parti, & de rien déterminer, sinon autant que le vraisemblable peut permettre, & sous cette importante réserve, de me pouvoir rétracter autant de fois, que quelque nouvelle lumière me fera voir qu'il sera expedient de le faire,

*Malum consilium est, quod mutari non potest.*

disoit sententieusement le Comédien Publius. Je veux en tous mes jugemens me réserver une voix d'appel de moi, Juge mal informé, à moi-même mieux informé, s'il arrive que je le puisse être.

Certes la Théologie des Payens, s'il est permis de l'appeller ainsi, leur faisoit une belle leçon pour ne se point étonner de voir avec combien d'animosité chacun defend ce qu'il a une fois entrepris de soutenir; quand elle leur représentoit les Dieux mêmes combattant à toute outrance, chacun pour le parti qu'il affectionnoit.

*Mulciber in Troiam, pro Troia stabat* Geid. u.  
*Apollo,* Trajt.  
*Æqua Venus Teucris, Pallas iniqua* cl. 2.  
*fuit.*

Mais comme elle enseignoit aussi, que Jupiter le plus grand de tous demeureroit indifférent parmi tant de contestations, sans se montrer plus favorable aux uns qu'aux autres, & en les écoutant tous également: On peut dire de même, que ce grand nombre de Philosophes Dogmatiques, qui sont les Dieux des Savans, ont beau contester entre eux, comme il leur arrive journellement: & se faire une guerre mortelle; Le Sceptique les regardera toujours d'un étage supérieur, sans prendre parti, & sans s'émouvoir, *Rex Jupiter omnibus idem.*

Ce n'est pas à dire pour cela, que cette *aphasie* Pyrrhonienne nous rende par son indifférence insensibles à tout, ni qu'elle prive nôtre ame de ses fonctions ordinaires, comme quelques-uns ont voulu dire. Car bien que nous n'admettions jamais cette certitude magistrale des autres Sectes, nous ne laissons pas d'acquiescer au vrai-semblable, & de suivre l'apparence des choses autant de tems qu'elle dure. Ainsi nous ne tombons pas dans la *Misologie*, qui est un mépris du raisonnement, ou une certaine aversion du bon discours, que Socrate trouve si vicieuse dans le *Phedon* de Platon, qu'il la fait aller du pair avec cette haine du genre humain, qu'on  
nomme

nomme *Misanthropie*, Mais à la vérité comme celui qui a été trompé une infinité de fois par ceux-là mêmes qu'il estimoit les plus hommes de bien, & de l'amitié desquels il s'affuroit davantage: encore qu'il ne doive pas contracter là-dessus une mauvaise volonté contre tout ce qui porte le caractère de nôtre humanité, fait bien pourtant de se défier ensuite, & selon le précepte moral, d'user de ses amis, comme de ceux qui peuvent devenir ses ennemis. Aussi après avoir éprouvé tant de fois la fausseté des raisons que nous avions reçues pour les plus vraies, quoiqu'il ne soit pas à propos que nous haïssions ou méprisions pour cela toute sorte de raisons, ni que nous devenions *Misologues*, pour nous servir des termes de Socrate: Il est bien de la prudence toutefois, d'user de nôtre défiance Sceptique, & de ne recevoir plus dorénavant ces raisons que comme vrai-semblables, & telles que nous les puissions desavouer sans rougir quand nous le jugerons de faison. En vérité, comme Thucydide le rémarque fort bien, il n'y a que la superbe ignorance des Pedans, si l'on prend ce mot dans sa signification morale, qui leur fasse soutenir insolument tout ce qu'ils croient d'abord raisonna-

ble. Ceux qui ont le discours meilleur; par une plus grande connoissance de l'incertitude de toutes choses, sont beaucoup plus rétenus & plus modestes dans leurs opinions. Les termes de ce grand Historien sont trop considérables pour les omettre, ἀγασθία μὲν τράσος, dit-il, λογισμὸς δὲ ὄρνου Φέρει, *inscitia quidem audaciam, consideratio autem timiditatem affert.*

Nous ne laissons donc pas de vivre en effet, & de parler comme les autres; quoique nous le fassions toujours avec plus de retenue qu'eux, pour éviter les inconveniens où tombent à toutes heures les Dogmatiques. Par exemple, quand je viens d'écrire mon avis sur cette façon de parler, qui a passé en Proverbe, *N'avoir pas le Sens commun*, & que selon ma coutume j'ai suivi mon caprice là où il m'a voulu porter, je n'ai pas laissé de prononcer que ce Sens commun n'étoit véritablement connu de Personne; que quand il le seroit, ce n'étoit pas à dire pourtant qu'il fût le meilleur; & enfin que je ne pensois pas qu'un homme de jugement dût prendre ces termes pour fort injurieux. Mais je ne prétens pas néanmoins avoir rien écrit sur tout cela affirmativement ni irrévocable-



ment d'un style d'airain. Que les autres fassent gloire tant qu'ils voudront d'avoir le leur inflexible, pour moi je réserve toujours la faculté aux pensées de la nuit, de corriger celles du jour, si elles le jugent à propos: & je veux, que ma plume ressemble à celle du Paon, qu'elle soit susceptible de toutes couleurs, & qu'elle change comme elle, si le cas y échet aussi souvent qu'elle remuëra.

Si celui qui lira ce que je viens d'écrire se souvient qu'il est homme comme moi, il se devra contenter du vrai-semblable comme je fais, & ne rien désirer au delà, selon que Timée nous en a donné de si belles leçons dans *In Tim.* Platon. Non content de cette déclaration, je reitere ici ma profession d'ignorance, dont la Sceptique m'a fait faire le premier vœu, & me jettant doucement entre ses bras, comme entre ceux de ma mere nourrice, je m'y promets le repos qu'elle donne à tous ses Sectateurs, & de trouver dans son giron le plus doux chevet que puisse choisir pour se reposer une tête amie de la tranquillité. Sur quoi auparavant que de finir, je veux bien reciter encore ici en faveur d'une si noble ignorance le sens allegorique & moral, que

J'ai toujours crû qu'on pouvoit fort bien tirer de l'histoire de Samson, puisque la plûpart des Peres se sont donné la même licence de l'interpréter mystiquement, & de chercher ingénieusement des allegories dans les plus sacrés textes de nôtre créance, ce qui ne blesse jamais le sens littéral.

Déjà chacun sait que tous ces Héros des Anciens, qu'ils nous ont représentés avec des forces extraordinaires, tels que sont des Atlas, & des Hercules, passent dans l'explication de la fable pour de grands Philosophes; d'où vient qu'on leur fait porter le Ciel sur les épaules, comme aiant très bien discouru des choses métaphysiques & divines. La peinture de nôtre Hercule Gaulois rend encore un grand témoignage de cela, si l'on en croit Lucien, qui ne l'explique point autrement qu'au sens que nous venons de dire. Ce n'est donc pas mal à propos qu'on peut prendre de même les forces corporelles de Samson pour celles de l'esprit, quoique dans un sujet aussi saint, que les précédens sont profanes: & il me semble qu'on en peut faire la figure parfaite d'un Philosophe Sceptique.

Son premier exploit fut de tuer ce Lion dans la bouche duquel il trouva le miel qui

lui sert de très plaisante nourriture. Cela ne représente pas mal l'avantage qu'a le Sceptique sur le Dogmatique, qu'on voit fier comme un Lion, & qui croit bien en avoir les forces. De ses argumens & de ses propres conclusions, comme de sa bouche, le Sceptique tire sa nourriture, & montre évidemment l'incertitude de toutes choses; ce qui lui est d'une si agréable contemplation, qu'elle peut être comparée à la douceur du miel.

Depuis, Samson par le moien de ses Rénards, brûla les bleds des Philistins, emporta les portes de leur ville; & finalement se voyant pris par eux, fit un tel effort, qu'il renversa la maison où ils étoient, & les écrasa tous avec lui.

Les dix moiens de l'Epoque sont ces Rénards subtils, qui portent l'incendie & la désolation dans les bleds des Philistins, c'est à dire, dans toutes les Disciplines des Savans, qu'il leur est impossible de garantir, tant ce feu Sceptique est actif.

Les portes qu'il leur enleve, sont ou leurs principes qu'ils posent à l'entrée de chaque

science, & dont il fait voir l'abus joint à la futilité, ou bien le rapport prétendu véritable des sens, que nous avons déjà nommés les portes de nôtre ame, pource que rien ne peut parvenir jusqu' à l'entendement, qui n'ait passé par là, *nilhil in intellectu, quod non fuerit prius in sensu.* Car ce Samson Sceptique montre si visiblement les tromperies ordinaires des Sens, qu'il ne laisse aucune regle certaine pour connoître la vérité, se moquant de cet imaginaire instrument rationnel que les Ecoles nomment *κρίτηριον τῆς ἀληθείας*, puisqu'il n'y a que la fantaisie qui juge des apparences comme bon lui semble, & vû que les vérités certaines ou indubitables ne se connoissent que dans le Ciel.

Or parce que ces Savans Philistins, prirent un jour nôtre Heros Philosophique, & le lièrent de cet argument, qu'ils croioient indissoluble; que s'il n'y a rien de certain, il s'ensuit que cette proposition fondamentale de toute la Sceptique n'est pas certaine, qu'il n'y ait rien de certain, & par conséquent ce qui lui est opposée se trouvera véritable, qu'il y a quelque chose de certain: Il se resolut à ce dernier effort de détruire sa proposition

par elle-même, la comprenant & l'enveloppant dans les propres ruines qu'elle fait de toutes sortes d'axiomes; de telle façon qu'au même tems qu'elle dit qu'il n'y a rien de certain, elle étend la signification sur elle-même, & perit avec le reste des propositions dogmatiques, plutôt que de laisser subsister quelque chose de certain. C'est ainsi que le feu qui devore toutes choses se consume lui-même avec elles; & que les purgatifs de la Médecine se jettent eux-mêmes dehors par la même faculté dont ils chassent les mauvaises humeurs du corps humain.

Voilà la ruine dans laquelle Samson voulut glorieusement finir avec les Philistins, qui avoient auparavant découvert que toute sa force consistoit en ses cheveux: c'est à dire que toute la Philosophie de ce grand Personnage étoit fondée sur la foiblesse de nôtre connoissance, & sur l'incertitude de toutes choses, ce qui leur avoit donné le moien de lui préparer les liens que nous venons de dire.

Mais il n'y a rien dans toute cette Histoire de si approprié à notre sujet, que la grande défaite que fit Samson de ses ennemis avec la

machoire d'un Ane; excellent Hieroglyphique de l'ignorance Sceptique, avec laquelle ce brave Philosophe, qui ne parloit que de nôtre ânerie ou ignorance naturelle, confondit tous les asserteurs de dogmes, & tous les superbes Sophistes qui se présentèrent devant lui. Aussi but-il ensuite avec un extrême plaisir des eaux qui sortirent de cette machoire: Ce qui est sans doute une riche figure des contentemens extrêmes que reçoit un esprit bien fait de la connoissance de sa foiblesse, n'entreprenant plus rien au delà de ses forces, & n'étant plus trompé, comme les autres dans ses operations, dont il ne se promet rien qui passe le vraisemblable, puisque ses Destinées n'ont pas voulu que sa sphere d'activité s'étendit plus loin.

Cette allegorie me donne envie d'en tirer une autre du Bœuf & de l'Ane, entre lesquels celui-là voulût naitre, qui a dit que toute la prudence du Monde, & que toute la Sagesse des hommes n'étoient que folie devant lui,

*Ep. 1. ad nonne stultam fecit Deus sapientiam huius mundi?*

*Cor. c. 1.* comme dit Saint Paul après avoir rapporté cette Prophetie de l'esprit de Dieu qui est dans Esaïe,

*Esa. c. 29. Perdam sapientiam sapientium, & intelligen-*

*tiam intelligentium reprobabo.* Car comme l'un de ces animaux suivant nôtre précédente explication, représente si bien l'ignorance humaine, que nous avons fait passer dans nôtre langage ordinaire le mot d'ânerie pour elle, en faisant deux synonymes: Il n'y a rien aussi qui nous puisse mieux figurer la suspension Sceptique, que la pétante tardivité du Bœuf.

Ce fut donc, dans nôtre sens allegorique, pour nous faire leçon & de l'humble ignorance, & de la modeste retenue des Sceptiques, qu'il choisit l'étable & la compagnie de ces deux animaux plutôt que de tous autres au jour de sa naissance. Il l'a bien fait voir depuis dans le cours de sa vie, toute occupée à la confusion des Savans, & où il ne nous a rien plus souvent ni plus soigneusement recommandé, que de prendre bien garde que nous ne fussions jamais seduits par les éléments d'une vaine & bouffissante Philosophie: au lieu de laquelle nous nous devons contenter d'un savoir accompagné de sobriété, qui est celui de l'Epoque, *Φρονέω εἰς τὸ σω-Φρονέω, sapere ad sobrietatem*, selon les termes de l'Apôtre. C'est ce dont nous nous sommes expliqués assez au long en divers au-

*Paulus  
ep. 2. ad  
Rom. c. 12.*

tres traités que celui-ci, où nous pensons avoir rendu fort apparent, que de toutes les familles Philosophiques des Anciens, il n'y en a aucune qui s'accommode si facilement avec le Christianisme, que la Sceptique respectueuse vers le Ciel, & soumise à la Foi, ce qui me dispensera d'en dire ici davantage.

Je me doute bien que je ne me suis que trop étendu dans cet Opuscule au gré de plusieurs, qui diront peut-être qu'en traitant du Sens commun, j'ai fait voir que je n'en avois pas grande provision. Il s'en faut tant, que je sois pour prendre leur jugement en mauvaise part, qu'en vérité il ne me donnera pas une petite satisfaction, à l'égard de ceux vers qui je serois bien fâché d'être en meilleure estime, ne pensant pas pouvoir être bien avec eux & avec moi-même en même tems: Les autres se peuvent assurer aussi, que je ne suis pas non plus pour me piquer beaucoup contre eux de cette injure, vû ce que j'en ai dit dans tout ce discours. Et ils considéreront, s'il leur plait, que c'est le propre de l'Époque de traiter des paradoxes, & de rendre douteuses les propositions qu'on reçoit ordinairement pour constantes. Comme quand el-



le nie que le tout soit plus grand que sa partie; surquoi nous nous sommes aussi joués quelquefois après les autres. Ou lors qu'elle ne peut souffrir qu'on dise qu'un & un fasse deux, de quoi Platon même avoit douté dans *In Thad.* son livre de l'ame, auparavant que nôtre Sextus l'Empirique se fût servi de la négative *l. 4. ult.* de cette même proposition contre les Arith- *Math.* meticiens. Ces doutes & ces opinions para- *Et 3. Pyr.* doxiques sont utiles aux Sceptiques, comme *hyp. c. 18.* aux maitres de Musique de prendre un peu plus haut, ou plus bas que le juste ton, pour y ramener ceux qui ont discordé; leurs sentimens nouveaux & étranges aiant le même effet pour nous tirer du courant de la multitude, dont nous ne pouvons trop nous écarter. D'ailleurs je soutiens que le Paradoxe n'a rien en soi de mauvais, pourvû qu'il ne soit pas Paralogue, comme disoit un Ancien; & j'ai même quelque soupçon que les plus saines opinions (si tant est que nous possédions quelque santé à cet égard) sont peut-être les plus paradoxiques, bien que la plupart de nous ne les puissent souffrir; non plus que les vuës basses une trop éclatante lumière.

Ceux qui ont les yeux de l'esprit foibles jusqu' à ce point-là, me sauront bien du mauvais grè sans doute, de ce que dans la grande étendue que je donnois tantôt à la Folie, je n'ai pas assez respecté la Sagesse qu'ils croient posséder. Mais ils seront bien injustes, s'ils s'en prennent plutôt à moi qui n'ai parlé qu'en riant, & sans rien déterminer, qu'à tant d'autres qui ont dressé avec grand soin des paronymes à cette même Folie. Varron & le plus serieux & le plus savant Ecrivain de tous les Latins, fit une Satyre qui portoit le titre des Eumenides, où son principal dessein étoit de prouver que tous les hommes n'étoient que des Fous, *Omnes insanire*. Et le dernier siècle permit à Erasme de publier son Eloge de la Folie, qu'il ose placer jusques dans le Ciel par le moien des Ecstatiques; sous ce prétexte que l'Ecstase n'est rien qu'un transport ou une alienation d'esprit. Je serois bien fâché d'avoir pris autant de liberté; & ce m'est assez dans une récréation innocente de faire voir comme les plus sages des hommes ont reconnu, qu'il n'y en a point au Monde qui n'aient tou-

jours, comme on dit, quelque grain de Folie, ou je ne fai quoi de discordant à l'égard des autres.

Certes j'ai toujours admiré sur ce propos la prudence & le grand sens des Anciens Romains, quand ils donnèrent le nom de *Fatua* à la Déesse qui présidoit au premier langage des enfans. Leur but étoit sans doute de nous faire savoir qu'en apprenant à parler, nous apprenons à dire des sottises qui nous sont si naturelles, que nous ne prononçons guères autre chose le reste de nos jours; la plûpart de nos meilleurs discours, & de nos plus fins raisonnemens, n'étant souvent, à le bien prendre, que de pures folies. Macrob. l. 2. Saturn. c. 12.

Je prie aussi ceux qui m'imputeront d'aimer trop la Fable dans des matieres importantes, comme sont celles de la Philosophie: de se souvenir que le fils de Dieu même ne parloit guères en ce monde sans parabole, & qu'il ne s'entretenoit jamais avec ses Apôtres sans mêler dans ses plus serieux discours quelque narration fabuleuse, *sine parabola non loqueba-*

*tur eis.* Car pour le surplus on peut dire de la Sceptique comme quelques-uns ont fait de la Sainte Ecriture, qu'elle est un glaive à deux trenchans. Elle n'avance guères de proposition, sans nous exposer avec beaucoup de probabilité celle qui lui est contraire. Pourquoi lui imputeriez-vous donc injustement de vous vouloir faire prendre l'une plutôt que l'autre, & d'être plus pour l'oui que pour le non, puisqu'elle se tient dans l'indifférence aux choses qui la souffrent, & qu'elle s'accommode à tout le reste avec le respect qui est dû aux Autels, aux loix, & aux coutumes. Le Sceptique n'étant pas ennemi de la raillerie, ni fâché qu'on lui reproche son ânerie, souffrira bien que je le compare ici à l'Ane de Buridan, dont parle un de nos proverbes, lequel mis entre deux bottes de foin, ne savoit sur laquelle se ruer. Car il lui en arrive de même dans l'égalité des raisons qu'il voit & examine sans prévention, son esprit demeurant dans un tel équilibre qu'il ne panche pas plus d'un côté que de l'autre. Et c'est ainsi qu'il s'acquiert par habitude cette *Aphasie*, & cette heureuse suspension,

qui le porte au dernier point de la félicité. Enfin s'il n'est pas juste de perdre beaucoup où l'on s'est porté sans intention de faire de grands profits, je ne dois pas être fort blâmé de ce que j'ai écrit sans aucune prétention de gloire, n'ayant eu autre but que ma propre satisfaction, & celle possible de deux ou trois personnes aussi bizarres que je puis être, mais qui ne se feront pas donné le loisir de rêver si profondément que moi sur toutes ces bagatelles. J'ai voulu faire en cela mon profit de ce que je lisois il n'y a pas long-tems dans un Auteur Persan, que ce- *Gulistan.*

lui qui a acquis quelque sorte de connoissance sans qu'elle soit utile à personne, ressemble à ceux qui prennent la peine de labourer leur champ sans y rien semer. Ce n'est pas merveille que des personnes qui combattent pour obtenir de grandes victoires, tombent quelquefois aussi dans l'infortune des vaincus. Mais il ne semble pas raisonnable qu'un Sceptique coure *Porphy.*

tant de hazard, puisque suivant le conseil *de vita*

que donnoit Pythagore à son grand ami *Pyth.*

l'Athlete Eurymene, s'il combat, c'est sans vouloir vaincre, tant pour ne se pas char-

ger de l'envie qui accompagne toujours les victoires, que parce qu'il ne sait pas bien lequel vaut le mieux dans cette sorte de combat, d'être vainqueur ou vaincu, vû qu'entre autres choses tout le profit demeure au dernier.

Plinius  
ep. 17.  
l. 9.

*Demus alienis oblectationibus veniam, ut nostris impetremus.*



PRO.

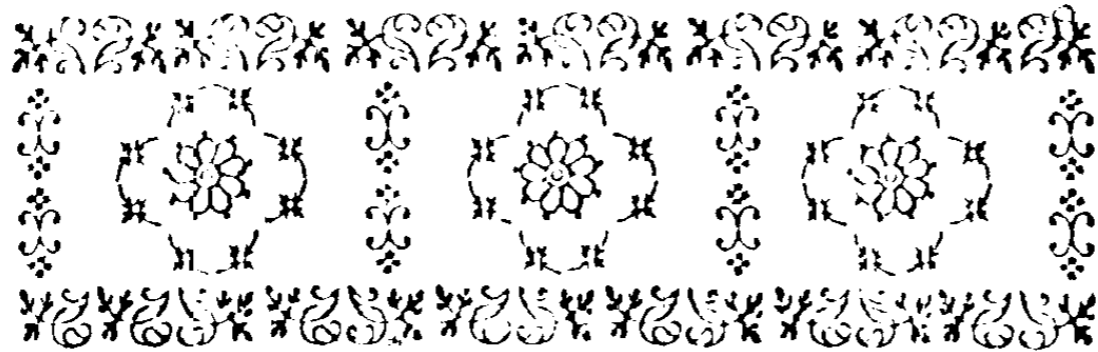
**PROBLEMES**  
**SCEPTIQUES.**

*Tome V. Part. II.*

Q







# PREFACE,

## SUR LES PROBLEMES SCEPTIQUES.

*Si Platon a pû dire sans offenser la Divinité, que ce Monde étoit un ouvrage, que Dieu avoit fait en se joüant; l'on ne doit pas trouver mauvais, & le Lecteur ne se scandalisera pas, à ce que je crois, si je lui avouë franchement, qu'encore que je le respecte, autant qu'il se peut, je lui présente ici des jeux de mon loisir, plûtôt que des travaux où j'aie apporté beaucoup de circonspection. Ce sont des ébattemens innocens d'une Sceptique, qui, sans rien déterminer, m'a fait imaginer ce que contiennent ces Problemes, d'autant plus courts, que j'ai congedié tout ce que j'ai pû me souvenir d'avoir dit ailleurs. Personne n'ignore, qu'un*

*Probleme ne soit une proposition douteuse, ordinairement accompagnée d'interrogation, & parce qu'il a deux branches, l'une affirmative, & l'autre négative, j'ai donné le devant à cette dernière, & fait marcher le Non devant l'Oui, sur la souvenance que j'ai eue du Génie de Socrate, qu'on veut, que ne l'ait guères instruit que négativement & prohibitivement; ce qui paroît dans les interrogations, que lui font faire tous ses disciples, qui vont plutôt à détruire les fausses opinions, qu'à rien établir de certain, si l'on en excepte l'incertitude. Varron tenoit de lui cette façon de philosopher, quand il écrivoit au seizième livre des choses divines, Hominis est hoc opinari, Dei scire. Si tous ceux, qui mettent la main à la plume aujourd'hui, ussoient d'une pareille modération, nous ne verrions pas tant de contestations scandaleusement opiniâtrées, où personne jamais ne se départ d'une fantaisie mal prise, & où les plus tempérés & les plus précipités, hommes & gods, comme les nomment les Grecs, font toujours ceux, qui débitent leurs mauvais sentimens le plus magistralement & avec le plus d'animosité. J'en veux proposer un exemple au sujet de la Critique, qui se vante d'être, selon la signification de son nom, la plus judicieuse de toutes les connoissances humaines. Aristote entre les Anciens, a établi*

critiquement une opinion toute contraire à celle de Platon, quand il a préféré la Tragedie au Poëme Epique, ou à l'Épopée, ce qui donne lieu à *Martinus Licetus* d'en examiner les raisons. <sup>tom. 2.</sup>  
 Mais pour ne taire des Critiques vivans, afin <sup>qu. per</sup>  
 de n'irriter personne, & pour être bref sur un <sup>cp.</sup>  
 sujet si diffus, parlons seulement de *Lipse* & de *Scaliger*, qui ont été des plus considérés de ces derniers tems dans cette sorte d'étude. Cependant le premier a prononcé, que la *Tragedie* de *Senèque* étoit indigne de lui, & qu'on avoit grand tort de la lui attribuer, étant sans doute de quelque autre Auteur beaucoup inférieur en mérite. <sup>cp. 257.</sup>  
*Scaliger* au contraire fait ses plaintes à *Gruter* <sup>& 414</sup>  
 & à *Sannasse*, dans des Lettres diverses qu'il leur écrit, de ce jugement de *Lipse*, le nommant puerile, avec protestation, qu'il n'y a que des ignorans, qui puissent l'approuver. Il ne faisoit pas seulement, que la *Tragedie* est de *Senèque*, mais il veut, qu'elle soit la plus accomplie de toutes ses *Tragedies*; de sorte, qu'il n'y a rien de plus opposé que le jugement de ces deux hommes sur un point qui est de pure Critique. Il y a bien plus, le père & l'enfant, *Jules Scaliger* & *Joséph* son fils, n'ont pu s'accorder sur le sujet de deux Poëtes Grecs, *Homere* & *Musée*. *Jules* a préféré *Musée* au premier, *Joséph* proteste, qu'il ne peut être de l'avis de son Père, &

qu'il a fait grand tort à Homere, de ne lui avoir pas attribué la présuance. N'est-il pas vraisemblable, que si des hommes savans comme étoient ceux-là, eussent donné leur avis moins magistralement, outre que leurs contestations seroient plus agréables, & ne causeroient pas de ces scandales, que nous voions avec déplaisir arriver si souvent; ils y trouperoient encore cet avantage, de ne pas faire connoître si visiblement qu'ils font, le peu de certitude, qu'il y a en tout ce qu'ils veulent faire passer pour constant. L'on ne verra rien de tel dans ces Problemes Sceptiques, où tout est débité sans affirmation, quoi qu'on s'y soit conformé aux préceptes du Prince des Dogmatiques, qui enseigne, que pour bien penser des choses, il faut bien douter auparavant, *aliquid facultatis habere volentibus, bene dubitare operæ pretium est.* L'on ne doit pas trouver étrange ce procédé de la Sceptique, qui fait profession de s'enquerir plutôt, que d'instruire, & qui est beaucoup plus ἐρωτηταρχή, percontatrix, que la Logique à qui la même Philosophie a donné ce surnom. Il ajoute excellentement au même lieu, qu'un doute est comme un nœud à l'esprit, qui le lie avec peine jusqu'à ce qu'il se soit mis en liberté. Mais il ne s'est pas avisé, que ce nœud étant véritablement Gordien, qui en contient une infinité d'an-

3. Meta.  
ph. c. 1.

c. 11. de  
Soph.  
elen.

tres indissolubles, l'on perd le tems à chercher un dénouement qui est absolument impossible. Il n'y a eu que le Sceptique qui en a été l'Alexandre, prononçant & comme tranchant ce mot tout d'un coup, que Dieu s'étoit réservé la connoissance certaine des choses, & qu'à l'égard des hommes, il n'y avoit rien de certain que l'incertitude. Je pense assez que ceci ne sera pas au goût d'une infinité de personnes; mais en tout cas, l'Auteur de ce petit Ouvrage ne trouvera pas mauvais, qu'on mette les opinions qu'il y a fait voir, au rang de celles, qui sont de si peu de considération, qu'on ne les compte pas. Il souffrira même qu'on leur approprie avec mépris le Proverbe Italien, Voce d'Almo non giunge al Cielo. Et si après cela l'on ne demeure pas satisfait de sa soumission, il pourra dire comme a fait Ciceron, qu'il ne s'en met pas beaucoup en peine, employant pour raison ce terme Grec, dont il s'est servi, τὸ γὰρ εὐ μετ' ἐμῶν, que le droit est de son côté. L'on trouvera peut être, qu'il y a dans ces Problemes des argumens faciles à refuter, ce qui est très véritable. Mais la raison veut, qu'on excuse, si l'on s'est servi du précepte d'Arifstote, de ne se contenter pas toujours des Demonstrations apodictiques, & de les accompagner librement de raisonnemens seulement probables; parce que les Esprits n'étant

*pas tous d'une trempe, il y en a qui se rendent plutôt à ces derniers, qu'aux autres qui sont plus convaincans. Or s'il y a lieu d'en user ainsi dans toute sorte de Philosophie, à plus forte raison le doit-on faire dans celle qui fait profession de s'informer seulement des choses en doutant de toutes, comme fait la Sceptique, dont l'incertitude regne à dessein du commencement jusqu'à la fin de cette composition.*





# TABLE

## DES PROBLEMES SCEPTIQUES.

### I. PROBLEME.

**E**st-il à propos de mettre souvent la main à la plume, & de donner son tems à la composition de plusieurs livres.

II. Mais ne doit-on jamais prendre la plume qu'elle ne soit parfaitement bien taillée, & qu'on n'y puisse en nulle façon trouver à redire?

III. Est-on obligé de suivre toujours dans la philosophie les sentimens de cet Aristote, dont nous venons de parler?

IV. La science est-elle de si haut prix, qu'il faille tout quitter pour l'acquérir?

V. Le desir de la gloire, de quelque nature qu'elle soit, peut-il légitimer toutes nos actions?

- VI. *L'Amour doit-il être tenu pour une passion, dont l'un ni l'autre sexe ne se puisse garantir?*
- VII. *Un homme d'esprit, doit-il préférer la solitude à la conversation?*
- VIII. *Se doit-on abstenir des voyages, sur ce prétexte, qu'ils présentent plus de vices que de vertus à imiter?*
- IX. *Faut-il refuser les présens, que vous fait une main suspecte, pour ne pas dire ennemie?*
- X. *Ne sauroit-on être trop heureux? & une fortune médiocre doit-elle être préférée à toute autre?*
- XI. *Est-on obligé d'observer toujours ce qu'on a promis, & la foi donnée, doit-elle être tenue inviolable?*
- XII. *Faut-il s'abstenir des jeux de hasard, & où l'on s'affectionne à cause du gain qu'on y prétend faire?*
- XIII. *Une extrême vieillesse est-elle souhaitable?*
- XIV. *Peut-on trop respecter les loix, & être trop rigoureux justicier?*
- XV. *Faut-il apprendre les Langues comme une chose absolument nécessaire?*



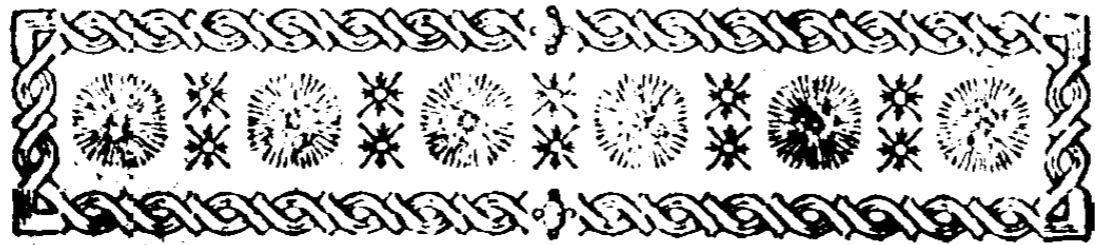
- XVI. *Tout Larcin est-il condamnable?*
- XVII. *Une Louange médiocre est-elle à estimer?*
- XVIII. *Peut-on dire, qu'il y ait de bons Magiciens?*
- XIX. *Le Mariage est-il à fuir, comme quelques-uns se le persuadent?*
- XX. *Faut-il déferer aux invectives, dont usent beaucoup de personnes, à l'exemple du vicil Caton, contre la Médecine?*
- XXI. *Doit-on s'abandonner, comme assez de gens le font, à la Fortune, ou à la Destinée?*
- XXII. *La préséance qui se donne à la Noblesse, est-elle bien fondée?*
- XXIII. *Est-il honteux de changer d'avis?*
- XXIV. *Peut-on éviter toutes les mauvaises pensées?*
- XXV. *Peut-on être trop prudent?*
- XXVI. *Y a-t-il des prières des-agréables à Dieu?*
- XXVII. *Les Richesses méritent-elles la grande estime qu'on en fait?*
- XXVIII. *Faut-il déferer aux Songes?*

XXIX. *Le Mensonge est-il si absolument défendu, qu'on ne doive jamais rien dire qui ne soit vrai?*

XXX. *La Morale des Philosophes suffit-elle pour rendre parfaitement Vertueux?*

XXXI. *Est-ce grandeur ou force d'esprit, de ne point craindre la Mort?*





# PROBLEMES SCEPTIQUES.

## PREMIER PROBLEME.

*Est-il à propos de mettre souvent la main à la plume, & de donner son tems à la composition de plusieurs Livres.*

**N**ON: car la multitude n'en est déjà que trop grande, se trouvant plus propre à égayer les esprits, qu'à les bien guider; comme divers chemins empêchent le voyageur de se bien conduire: *Fallit sæpe Petrarum viarum multiplicitas viatorem, & qui uno calle certus ibat, hæsit in biuio; multoque major est triuui error, aut quadriui.* L'on peut considérer aussi, que ce qui se donne au public, s'expose à une pluralité de personnes souvent ignorantes, dont les jugemens ne peuvent être avantageux aux Ecrivains de mérite. Comme le peuple court plus ardemment à voir des monstres, ou des bagatelles, que de

belles choses; l'on a souvent plus de curiosité pour la lecture d'un méchant livre, qui ne devoit être mis en lumière qu'en le jettant au feu; que pour les meilleures compositions; *imperito nonnunquam concha videtur margarita*, selon qu'a parlé Varron dans une de ses Satyres. Ajoutés qu'en tout cas les plus courtes folies sont les meilleures; & qu'on ne sauroit trop reprimer cet ardent desir de beaucoup écrire, dont l'on a fait sort à propos une dangereuse maladie. Un grand Capitaine acquiert de la reputation dans une judicieuse retraite. Et Apelle prit de l'avantage sur Protogene, lui reprochant, qu'il ne savoit pas quitter son Ouvrage ni laisser le Pinceau quand il en étoit tems.

Oui: Car l'ingratitude étant un des plus grands vices, ce seroit en commettre une envers le genre humain, de ne pas rendre à ceux qui viendront après nous le même secours, si nous en sommes capables, que nous avons reçu de nos prédecesseurs par leurs compositions. Sans cette considération même, y a-t-il une action plus estimable que d'éclairer, le pouvant faire, tant de personnes qui n'ont pas les lumières nécessaires pour surmonter les obscurités de cette vie, ni pour éviter les perils sans nombre, dont elle est

remplie. C'est se moquer de dire, que trop de gens ont entrepris cette conduite; où nous ne pouyons plus rien contribuer. Un Nain monté sur les épaules d'un Géant, peut voir sans doute plus loin que lui; & un dernier Auteur, qui a fait son profit des Anciens, peut ajouter aux connoissances des plus célèbres Ecrivains. La crainte d'un Lecteur malin, ni celle d'un ignorant, ne nous doit pas non plus arrêter là dessus. Il y en a toujours eu assez, qui n'ont pas fait quitter la plume à ceux, dont nous admirons les Ouvrages; & l'on doit mépriser le croassement de ces grenouilles, comme faisoit le vieux Caton dans un de ses Traités. *Scio ego, disoit-il, quæ scripta sunt si palam proferantur, multos fore qui vitilitigent; sed si potissimum, qui veræ laudis expertes sunt; eorum ego orationes sino præterfluere.* Un tel mépris doit accompagner les âmes généreuses, qui font gloire de ce que la malice ou l'ignorance d'une infinité de fainéans leur peut objecter. Pourquoi abandonner ses travaux studieux, quand l'on a du génie assez pour les continuer? Marc Varron avoit quatre-vints quatre ans, quand il écrivit son Livre des Images, où il prononce ces termes, *ego quoque jam duodecimam annorum hebdomadam sum ingressus, & ad hunc diem*

fragm. de  
re milita-  
ri.

in notis  
chron.

Antiqu.  
Judai. l.  
4. c. 8.

*septuaginta hebdomada librorum conscripsi.* Je ne veux parler ni de Democrite, ni d'Isocrate, ni de tant d'autres, à qui l'âge n'ôta jamais la faculté d'écrire. Je soutiens seulement, que depuis Adam, à qui Genebrard attribue après les Hebreux la composition du Psaume nonante deuxième: ou depuis Moïse, qui a écrit jusqu'à la mort, puisqu'il recite la sienne dans une vallée du Mont Abaris proche de Jericho, de crainte, dit Joseph, qu'elle ne fût ignorée; Je soutiens, dis-je, que depuis eux il s'est toujours trouvé des personnes, qui ne se sont point lassées de communiquer charitablement à leur posterité les lumieres qui lui pouvoient être profitables.

## II. PROBLEME.

*Mais ne doit-on jamais prendre la plume, qu'elle ne soit parfaitement bien taillée, & qu'on n'y puisse en nulle façon trouver à redire?*

**N**ON: autant que la chose est possible; quoi qu'il faille donner beaucoup de choses à nôtre humanité, qui n'arrive jamais à la perfection. L'on doit imiter les Dames, qui ne se laissent voir, qu'après qu'elles ont achevées de s'habiller, & que rien ne manque à leur ajustement. Quand on devroit garder un  
Ouvra-

Ouvrage les neuf ans, qu'ordonne Horace, & autant que Cinna en mit à mitonner sa Smyrne, il faut le tenir tout ce tems-là, s'il en est besoin, sous la clef du cabinet. Vir-<sup>Donatus</sup>gile fut trois ans à polir ses Bucoliques; il en <sup>in ejus</sup>mit sept à retoucher ses Géorgiques; & onze <sup>vita.</sup>se passèrent sur son Eneide, qui ne reçût pas néanmoins le dernier coup de pinceau. Depuis peu l'on assure que Baptiste Guarin n'employa pas moins de vint & une années à mettre son *Pastor Fido* au point où nous le voions. Malherbe, qui a si heureusement embelli notre Poésie Françoisè, s'est plaint souvent, qu'on l'avoit trop pressé; & sa Prose beaucoup plus negligée, que ses Vers, l'a fait comparer à l'Irondelle, qui marche mal encore qu'elle vole très bien. Enfin nous lisons dans Quintilien son repentir d'avoir précipitamment laissé partir de sa main une de ses actions oratoires, *quod meipsum fecisse*, avoie-t-il, *seductum juvenili cupiditate glorie fateor.* <sup>l. 7. Institut. c. 2.</sup>

Oui: L'on peut se dispenser d'être si exact, puisqu'à observer ponctuellement cette regle, & avec toute sorte d'austerité, l'on se verroit réduit à garder un perpetuel silence. Qui est l'Auteur, soit ancien, soit moderne, qui ne se soit jamais mépris? Homere, dont

les veilles sont si reverées, est accusé de s'être quelque fois endormi dans son travail. Et Aristote, de qui le credit est si bien établi dans l'Ecole, a fait des bevuës & des inadvertances, dont je me contenterai pour conclure, qu'on ne doit pas être trop severe contre ceux qui écrivent. Il attribue dans ses Ethiques des paroles à Calypso, qu'Homere fait proférer à Ulysse dans son Odyssée. Il fait dire de même à Hector celles qu'Agamemnon prononce dans le second livre de l'Iliade. Dans ceux de la Rhétorique, ce, qu'il conte d'Amasis, est rapporté par Herodote comme appartenant à Plammenitus. Et le Grammairien Asclepiades observa beaucoup de lieux semblables, qu'il corrigea dans ses Oeuvres. Est-ce à dire qu'il faille condamner, ou seulement mépriser sur cela, & sur quelques autres instances pareilles, un si grand personnage qu'étoit Aristote? qui a eu ses Zoiles & ses Critiques, comme chacun a les siens. Pourvu qu'on ne s'amuse point à ces vaines parades de langage, destitué de bon sens, & de toute érudition, l'humanité veut, que nous fassions cas du travail de ceux, qui prennent la peine de nous communiquer leurs bonnes pensées, bien qu'on y trouve quelque fois quelque chose à redire. Mais l'on re-



marque aussi d'ailleurs des compositions, dont toutes les paroles choisies avec grande peine, rendent les périodes fort rondes à la vérité, mais fort creuses pareillement, n'étant remplies que d'ignorance & de badineries. Ce sont des pièces, qui ont leur rapport aux Poupées, qu'on habille de drap d'or, quoi que leur corps ne soit que de carte. Certes l'on ne sauroit trop s'éloigner de leur ressemblance, & bien qu'un beau langage soit aussi agréable, que l'ombre d'un Orme spacieux & d'heureuse venue, je voudrois que le premier fût accompagné d'utiles pensées, comme les Anciens marioient ordinairement l'ombrage de l'Orme aux fruits précieux de la Vigne. J'avoie pourtant, que l'excès de ces mêmes pensées, & le trop d'érudition, peuvent porter à un discours le même préjudice, que donne à un arbre l'abondance de fruits si elle est demesurée; parce qu'elle les empêche de venir à maturité, & fait qu'ils ne sont jamais de considération. Je serois tenté de faire ici une petite digression sur quelque éloquence moderne, mais je craindrois de tomber dans un extravagante transgression.

## III. P R O B L E M E.

*Est-on obligé de suivre toujours dans la Philosophie les sentimens de cet Aristote dont nous venons de parler?*

**N**ON: parce que ce seroit captiver nos esprits, qui doivent être libres; & faire tort non seulement à Platon, mais encore à une infinité d'autres Philosophes qui ont eu leurs opinions fondées sur des raisons probables, & néanmoins contraires aux siennes. Il étoit homme, & par conséquent sujet à se méprendre, n'y ayant que les Anges, qui puissent discourir sûrement & lumineusement des vérités qui nous sont inconnues. Pourquoi renoncer à nôtre franc arbitre, & l'assujettir à la tyrannie de qui que ce soit?

Oui: A cause qu'il est absolument nécessaire d'observer quelque ordre dans nos études, qui seroient trop confuses sans cela. Outre qu'Averroës a prononcé que la doctrine de ce Prince du Lycée étoit la souveraine vérité, *Aristotelis doctrinam esse summam veritatem, quoniam ejus intellectus finis fuit humani intellectus*: la Providence Divine l'ayant créé exprès pour nous faire remarquer tout ce qui peut être scû, *creatus & datus nobis divina providentia, ut non ignoraremus possibi-*

*lia sciri*, Ainsi dans toute la Chiné, où le nom d'Aristote est inconnu, il n'y a que la doctrine du grand Confutius qui soit suivie, tous les Loytias & Mandarins n'étant examinés que sur sa doctrine. Et nous apprenons du Pere Martini, que l'Empereur de ce vaste Roiaume a ordonné par Edict exprès, que dans toutes les Universités les Ecrits de Confutius fussent expliqués suivant les sentimens du seul Docteur Chuvencungus, dont les Commentaires sont préférés à tous les autres.

## IV. PROBLEME.

*La Science est-elle de si haut prix qu'il faille tout quitter pour l'acquérir?*

**N**ON: Puisque nous voions des personnes, qui pour la posséder n'ont pas des chaufses, pour parler avec Montagne, c'est à dire les choses nécessaires à la vie. Ils font provision de je ne sai quelles Lettres, semblables à celles du plain chant d'un Lutrin, comme étant fort grossieres & en petit nombre, outre qu'elles leur sont ordinairement inutiles. En effet la plupart des Savans sont comme les Frelons, qui ont besoin, qu'il y ait des Abeilles pour leur faire du miel. Et je crois

que c'est le fondement de la Fable des Anciens, qui porte, que Jupiter se trouva si importuné, & tout ensemble si entêté de la Savante Minerve, qu'il se vit réduit à la faire sortir de sa tête avec une violence extrême. Aussi remarque-t-on presque toujours, que les hommes qui ne possèdent rien au delà de leur sens commun, réussissent mieux dans la plupart de leurs entreprises, que les plus renommés dans toutes les disciplines. Cela fait soutenir à Hippolyte dans un Poète Grec, que ceux, dont les Savans ne font nul conte, à cause qu'ils n'ont pas toutes leurs connoissances, sont les plus propres à persuader ce qu'ils veulent qu'on croie,

Eutip. in  
Hippol.

- - - *qui inter sapientes*

*Nullius sunt pretii, illi sunt aptiores ad loquendum apud turbam.*

Prenés y garde de près, vous trouverés, que souvent toute l'érudition des plus habiles hommes, & qui ont donné le plus de tems à seüilleter leurs livres, n'est, à le bien prendre, qu'une ignorance étudiée. Il ne faut donc pas s'étonner, si les plus puissans de la Terre font cas des Ordres de Chevalerie, dont ils portent volontiers les marques, & se moquent des chaperons & des bonnets du Doctorat. Ce Siècle pourtant a vü avec

étonnement un Souverain se faire passer Docteur dans la plus considérable de ses Universités, mais qui fut assez malheureux ensuite, & assez décredité auprès de ses peuples rebelles, pour laisser sa tête sur un échaffaut.

O u i : Car le dire d'un Roi de Naples est fort approuvé, que si la Science étoit à vendre, il n'y a point de Monarque qui ne dût plutôt s'appauvrir; quelques biens qu'il possédât, que de manquer à faire une si importante acquisition. Il est aisé de juger par cette sentence Roiale, de la maniere dont les particuliers se doivent gouverner là dessus. Et sans mentir, si l'homme en général a reçu son nom Grec de la contemplation studieuse où il doit être toute sa vie des choses du Monde, ἀναθεωρεῖν ἀπὸ τῶν ἀναθεωρεῖν ἢ ὄπωπε, *quod contempletur ea quæ viderit*, selon l'étymologie, qu'Eusebe rapporte, comme étant de Platon; ne faut-il pas avouer, qu'il n'y a rien qui lui soit plus propre, que de vaquer toute sa vie, de quelque condition qu'il soit, à la connoissance de toutes choses autant qu'il est capable de la posséder. Je fais donc grand état des paroles de Varron, qui nous restent dans une de ses Satyres, où il dit, qu'il envoie son esprit se promener par toute la terre, pour apprendre le raisonnement des

prop.  
Evang.  
l. II. c. 6.

hommes, qui y font, & pour favoir ce qu'ils y font; *animum mitto speculatum toto orbe, ut quid facerent aut sentirent homines cum experrecti sunt, me faceret certiozem.* Mais je tombe d'accord qu'aussi bien qu'on ne doit pas priser les fleurs, à cause de leur beauté ou de leur odeur seulement; & que nous sommes obligés, pour en bien user, d'imiter les Abeilles, qui en font du miel pour les hommes, & de la cire pour les Dieux, selon la pensée d'un Ancien: L'on ne doit pas non plus caresser les Muses pour en faire vanité seulement, & se contenter de ce qu'elles ont de plaisant & de récréatif. Il faut rendre nôtre étude, autant qu'il est possible, utile à la vie, de sorte, que nous en profitions, & si faire se peut, ceux, qui viendront après nous. Quoi qu'il en soit, l'Empereur Sigismond eût grande raison de se moquer d'un Docteur, qu'il avoit fait Chevalier, sur ce qu'il scût, que méprisant sa premiere qualité de Docteur, il ne signoit plus qu'en se disant simplement Chevalier: Vous usés fort mal, lui dit Sigismond, de la grace que je vous ai faite; sâchés, que je puis faire cent Chevaliers comme vous en un jour, & qu'en cent ans je ne ferois pas un Docteur.

## V. P R O B L E M E.

*Le desir de la gloire, de quelque nature qu'elle soit, peut-il legitimer toutes nos actions?*

**N**ON: Puisqu'outre les mauvaises gloires, & les vicieuses ambitions, il y en a peu ou point, qui méritent les soins excessifs, & les peines souvent ridicules où necessairement elles nous obligent,

*Magnus enim labor est magnæ custodiæ fame.*

De sorte qu'encore que l'acquisition d'une haute reputation soit quasi toujours bien laborieuse, sa conservation est encore plus difficile, & de plus grand travail.

*Summum ad gradum cum claritatis veneris,* Laberius.

*Consistes ægre, & citius quam ascendas decidis.*

C'est peut-être ce qui a fait dire allegoriquement à Salomon, *qui altam facit domum suam, Prov. querit ruinam.* Nôtre vûë se trouble, & fait c. 17.

perdre le jugement aux lieux les plus hauts, où la gloire aspire toujours, ce qui en rend les chûtes aussi fréquentes que dangereuses.

La plus belle reputation ressemble en cela au verre, que plus elle est éclatante, plus elle est fragile. Et néanmoins, comme dit Pline, l. II. c. 37.

la vanité, compagne ordinaire de la gloire, lui a fait choisir pour se placer le plus haut lieu de l'homme, qui est le sourcil; *nihil altius simul abruptiusque inuenit in corpore, ubi solitaria esset.* Cela oblige Demetrius Phalereus à dire dans Diogene Laërce, que ce sourcil est une des plus importantes parties de nôtre corps, cômme celle, qui nous peut infiniment préjudicier si nous la tenons trop élevée. Disons avec Horace là dessus,

J. r. ep.  
18.

*Deme supercilio nubem.*

Et en effet nous voions, que ce Demetrius avec toute sa gloire, qui lui acquit trois cens statues dans Athenes, les vit toutes abatuës de son vivant. En vérité ce violent desir d'être estimé, & de faire parler de soi, est bien plus mal fondé, que ceux, qui en sont épris ne le croient. Le vice rend quelque fois nôtre nom aussi célèbre que la Vertu. Et l'on ne sauroit nier, que la grande renommée n'ait causé à plusieurs personnes mille déplaisirs, aussi bien qu'à Cicéron, à Socrate, à Demosthene, & à plusieurs autres, leur ruïne entiere. Au fond, qu'est la plûpart du tems une reputation si difficile à garentir, & qui ne ressemble que trop souvent à de certaines herbes rampantes assez loin, mais sans avoir de racine assurée? Ne dit-on pas,



que la présence des hommes, dont on fait grand cas, en diminue ordinairement l'estime, pareils en cela à ces vers luisans, dont l'éclat paroît beaucoup moindre, quand on les approche. Après tout, il faut demeurer d'accord, que cette belle renommée, si elle est grande, nous accable indubitablement de mille soins & de mille devoirs, dont l'on ne peut se dispenser pour la conserver. Ajoutés à tout cela, qu'afin de l'acquérir, on est souvent contraint de mépriser les autres biens de fortune, de sorte que celui-ci devient incommode & méprisable dans la nécessité, & l'indigence qui l'accompagnent, selon l'allusion du Poëte Palingenius

- - *cognatæ fami dulcissima famæ.*

in Scorp.

Cela s'appelle, qu'on perd le solide pour du vent. Car y a-t-il rien de plus foible & de plus labile que la mémoire des hommes, sur qui repose cette charmante reputation, après une vie de si peu de durée, qu'est la nôtre?

*Vita enim mortuorum in memoria vivorum est posita:* Et le tems, qui vient à bout de toutes choses, aneantit encore la plus glorieuse renommée. Cependant, les esprits prévenus d'une violente passion de l'obtenir, la recherchent avec un transport, que je ne puis mieux exprimer, qu'avec les termes, dont

Cic. Philipp. 9.

in fragm. se servoit autrefois Varron, *Tanta invasit cupiditas honorum plerisque, ut vel cælum ruere, dummodo magistratum adipiscantur, exoptent.* De là vient cette haine mortelle, que nous portons à ceux, qui nous méprisent. Ah! que je trouve belle la moderation de celui qui ne recevant pas le salut d'un autre, ne s'en fit que rire, en disant, Ce n'est pas que cet homme ne me connoisse, mais c'est qu'il ne se connoit plus; Il est sans doute plus malade qu'il ne croit, il ne reconnoit plus personne.

Cic. l. I.  
de Offic.

Oui: La bonne Morale nous enseignant, que l'honneur, qu'on rend au mérite, est la plus précieuse chose, que nous puissions posséder, & qu'il n'y a que les vicieux, qui ne se soucient pas de leur réputation, *nam negligere quid de se quisque sentiat, non solum arrogantis est, sed etiam omnino dissoluti.* Quiconque méprise sa renommée, ne fait pas grand état de la Vertu; *contemptu famæ contemuntur virtutes.* Les éloges & les applaudissemens qu'on donne aux hommes de grande considération, ne sont pris pour de simples & ridicules fumées, que par ceux, qui pour être trop corporels, ne voient que ce qui est matériel comme eux. Mais à le bien prendre, ces fumées, dont ils parlent, sont les

vraies pâtures de nôtre ame, qui lui conviennent d'autant mieux, qu'elles sont incorporelles comme elle. Toutes les autres choses, qu'on range au nombre des biens, changent de nature, si elles ne sont accompagnées de la bonne réputation, qui les doit perfectionner & comme assaisonner.

*Malum appellandum est cum mala fama* Laberius.  
*lucrum.*

Et tous les Docteurs ont convenu de cette maxime générale, *Causa honoris potior est quam emolumentum.* L'honneur est une chose si splendide & si éclatante, qu'il porte sa lumière jusqu'aux Siècles les plus éloignés, & par les tems les plus tenebreux. C'est pourquoi les Anciens lui sacrifioient, & à Saturne, aiant la tête nuë, pour dire, que ces Divinités ne pouvoient jamais être obscurcies. Certes il faut que cet honneur soit d'un grand prix, puisque selon l'observation d'Aristote, l. 7. Eudem. c. 10. pour tous les bienfaits, dont nous sommes redévables à Dieu, nous n'avons que l'honneur à lui rendre, qui seul tient lieu de reconnaissance. De dire, que le desir de le posséder nous fasse perdre quelquefois l'acquisition & l'usage des autres biens, cela se trouve si peu vrai, qu'on voit qu'il n'y a guères que les hommes heureux, qui vivent dans

Ode I.  
Nemco.

Cic. pro  
Rabir.

orat. pro  
Archia.

la gloire & dans l'estime; ce qui a fait prononcer hardiment à Pindare, *ἐστὶ δὲ εὐτυχία πᾶν δοξίας ἄνθρωπον*, est autem in felicitate omnis gloriæ summum. Il n'y a donc rien qu'on ne doive faire, pour acquérir ce qui par raison nous doit être plus cher, que les biens qui se dissipent, ou qui nous abandonnent, & que la vie même, qui se perd tôt ou tard: Puisque le vrai honneur & la gloire, qui font la bonne renommée, durent encore après la mort; *exiguum nobis vitæ curriculum Natura circumscriptit, immensum gloriæ*. Tous les Héros de l'Antiquité que nous respectons, en rendent un témoignage immémorial, & les Relations de la Chine nous apprennent, qu'on donne même aux particuliers après leur trépas de nouveaux titres d'honneur, si leur postérité fait des actions dignes de recommandation. Aussi est-ce possible une des plus avantageuses preuves, qu'il y ait de l'immortalité de nos ames, que ce soin, qu'elles prennent naturellement de se perpetuer par la reputation, & d'acquérir pendant qu'elles sont icy bas un nom, qui ne meure jamais.

*Certe si nihil animus præsentiret in posterum, & si quibus regionibus vitæ spatium circumscriptum est, eisdem omnes cogitationes terminaret suas, nec tantis se laboribus frangeret,*

*neque tot curis vigiliisque angeretur.* Cicéron de qui j'emprunte cette pensée, la porte bien plus loin, que ce Probleme ne le souffre.

## VI. PROBLEME.

*L'Amour doit-il être tenu pour une passion, dont l'un ni l'autre sexe ne se puisse garantir?*

**N**ON: Car sans parler de ce qui se remarque dans la Loi de Grace, nous apprenons, que dans celle de la pure Nature, il se trouve à la Chine beaucoup d'hommes anachoretés, qui s'aveuglent encore présentement comme autrefois Démocrite, pour fermer, disent-ils, deux portes à l'amour, & en ouvrir mille à la Sagesse. L'autre sexe a de même une infinité d'exemples de celles, qui ont préféré leur chasteté à toutes les sollicitations amoureuses. Et la Fable seule enseigne, que leur pudicité a été honorée de ceux, qui l'avoient le plus âprement persécutée. Apollon y est représenté se faisant couronner de branches de laurier, nonobstant que sa cruelle Daphné l'eût toujours fui jusqu'à la métamorphose en cette plante, qui devint l'honneur de son Parnasse. L'on y voit au rebours, que Jupiter change en une

Vache, animal grossier & si peu agréable, cette Jo, qui avoit consenti à ses desirs. Tant il est vrai, que l'un & l'autre sexe trouve de grands avantages dans l'exemption de cette passion amoureuse.

Oui: Puisque le Ciel l'inspire dans tous les ordres de la Nature, & que nous avons un Sacrement expressément institué par la Religion en faveur de cette passion, avec le précepte, qu'il vaut mieux la contenter par le mariage, que de brûler en y renonçant. Il s'en faut tant, que la liaison conjugale ne doive pas être bien fort estimée, & tenue pour un Sacrement, que quelqu'un se vantoit d'y en avoir trouvé deux, le Mariage, & la Pénitence, tout ensemble.

#### VII. PROBLEME.

*Un homme d'esprit doit-il préférer la solitude à la conversation?*

**N**ON: Si l'on demeure d'accord, que de tous les animaux nous soions les plus nés à la société; & si Ulysse doit être loué comme un exemplaire de prudence, de ne s'être jamais voulu arrêter dans la Solitude, où Circé lui promettoit l'immortalité, aiant mieux aimé courir le monde & converser  
avec

avec les hommes de son tems, pour les instruire ou pour être instruit d'eux.

Oui: Parce que quand nous avoüerions, que la société fût aussi naturelle à l'homme, que la plûpart des Philosophes l'ont présumé, ce qui oblige, ce semble, à la rechercher préféablement aux choses, qui lui sont contraires; il faut toujours entendre cela d'une nature pure & non corrompue comme celle, qui nous anime. Qui est-ce qui se peut promettre de résister à l'air contagieux, qu'on respire dans la conversation des hommes de ce Siècle? Seneque avoüant du sien, qu'il croioit la chose impossible. *Facile transitur ad plures*, dit-il dans la settième de ses Epîtres à Lucilius, *Socrati, Catoni, & Lelio, excutere mentem suam dissimilis multitudo potuisset, adeo nemo nostrum qui maxime concinnamus ingenium, ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest.*



## VIII. P R O B L E M E.

*Se doit-on abstenir des voyages, sur ce prétexte, qu'ils présentent plus de vices que de vertus à imiter?*

**N**ON: Puisque les plus grands hommes de l'Antiquité, & particulièrement de la Grece, se sont rendus recommandables par les voyages, qu'ils entreprenoient & continuoient fort avancés dans l'âge. L'on estime partout ceux, qui s'y sont adonnés, & l'on peut dire tout de bon, aussi bien qu'en raillant, qu'un homme doit bien savoir son monde, quand il n'a fait toute sa vie, que le courir.

Oui: Généralement parlant, & sur tout à l'égard des jeunes gens, qui sont bien plus susceptibles du mal que du bien. Le Proverbe, *Ne temere Abydum*, donnoit autrefois ce conseil. Les plus utiles promenades sont celles de l'esprit, *ψυχῆς περιπατος φροντις ἀνθρώποισιν*. Et l'on peut répondre à l'exemple proposé des Philosophes Grecs, que nos corps aiant été nommés par eux des plantes humaines, il n'y a point d'apparence de les transplanter si tard, qu'ils faisoient. Nous ne sommes pas moins terrestres en cela que les arbres, qu'on ne sauroit changer de ter-



roir sans un peril presque inevitable, quand ils sont avancés dans leur retour. Certes on peut dire hardiment, que nos ames ont trop d'interêt à la conservation de cette partie inférieure, pour la tant hazarder.

## IX. PROBLEME.

*Faut-il refuser les présens, que vous fait une main suspecte? pour ne pas dire ennemie.*

**N**ON: Il y a trop d'inhumanité dans ce refus, qui ferme la porte à toute reconciliation. Souvent un petit présent a noué inopinément de grandes amitiés. Et ce n'est pas sans sujet, qu'Optatus Evêque de Milevi reproche à l'Hérétique Donatus, Chef des Donatistes, d'avoir insolennement rejeté les présens de l'Empereur Constans, se croiant plus sage que Daniel, qui ne refusa pas ceux du Roi Balthasar.

Oui: Les ennemis, & les personnes suspectes sont à craindre, même lors qu'ils vous font des présens, *Timeo Danaos & dona ferentes*. Les plus sages, dit Pindare, y sont quelque fois attrapés, *ἀλλὰ κέρδει καὶ σοφία δέδεται*, *verum, lucro etiam sapientia irretitur*. Et Sophocle a judicieusement observé, qu'Hector fut attaché avec le baudrier

qu'Ajax lui avoit donné, comme Ajax fut tué avec l'épée, dont Hector lui avoit fait présent. Tant le sort même vérifie, que le don d'un ennemi est souvent préjudiciable.

## X. PROBLEME.

*Ne feroit-on être trop heureux? & une fortune mediocre doit-elle être préférée à toute autre?*

**N**ON: L'extension du bien ne peut changer sa nature; & plus il est grand, plus il est à priser. S'il en étoit autrement, nous ne pourrions concevoir la beatitude, que nous attribuons à Dieu, qu'avec quelque mélange d'imperfection. Quand l'excès du bonheur semble nous inquieter, ce n'est pas la faute, c'est celle du sujet où il est attaché, qui ne fait pas s'en prévaloir. Mais l'on reconnoit journellement, que la bonne fortune n'éblouit pas sans exception tous ceux, qu'elle élève; & qu'il se trouve tel estomac, qui profite de ses plus grandes douceurs, sans les rejeter & sans en être incommodé. L'appetit naturel du bien que tout le monde souhaite, justifie, qu'on auroit tort de s'en défier; n'y aiant point d'apparence, qu'il pût devenir un mal, & qu'il fût si universel & il-

lusoire tout ensemble. Tant d'autels dressés par tout l'univers à la bonne fortune, montrent aussi qu'on n'a pas toujours eu si mauvaise opinion d'elle.

Oui: La félicité de ce siècle est quelque fois embarrassante, comme ces habits de parade, qui peinent pour être trop chargés d'or & de pierreries; *probo fortunam velut tunicam, magis concinnam quam longam*; la veste ou le manteau qui traînent, ne sont bons qu'à faire broncher,

*Fortuna magna, magna domino est scilicet labor vitas.*

Ce Romain, que ceux de son pays ont préféré à trois cens Socrates,

*Quippe malim unum Catonem, quam trecentum Socratas.*

Ce grand homme, dis-je, faisoit difficulté d'opiner pendant la joie des prospérités, parce qu'elles nous troublent le jugement autant que les adversités ont accoutumé de le rectifier. *Adversæ res se domant, & docent quid opus sit factis: secundæ res letitia transversum tradere solent a recte consulendo, atque intelligendo.* Quo majore opere dico suadcoque, uti hæc res aliquot dies proferatur, dum ex tanto gaudio in potestatem nostram redeamus. Il s'est expliqué ailleurs de la même pensée en ces

Q. iij.

fragm. Orat. termes, *Scio fortunas secundas negligentiam  
prehendere solere*, soutenant, qu'entre autres  
 mauvais effets, les bons événemens nous jet-  
 tent dans une dangereuse négligence. Il y  
 relat. Martini. a un oiseau à la Chine, qui ne chante jamais,  
 si ce n'est lors qu'il doit pleuvoir. Vous di-  
 riés, que le bonheur extrême, dont nous  
 parlons, ait quelque chose de semblable, il  
 ne nous visite guères qu'à la veille de quel-  
 que signalé déplaisir, qui le suit. Nous  
 avons vû de nos jours tels hommes, qui pou-  
 voient dire avec un Cæcilianus dans Ciceron,  
 l. 2. de fin. *omnibus se letitiis lætos esse*, dont la condition  
 passée d'une extrémité à l'autre, vérifie suffi-  
 samment ce que nous disons. A peine se trou-  
 vera-t-il une personne, qui n'éprouve quel-  
 que chose de semblable dans sa vie pour par-  
 ticuliere qu'elle soit; mais cela ne paroît gué-  
 res qu'en celle des hommes élevés au dessus  
 du commun, comme l'on n'observe que les  
 éclipses des grands Astres, tels que la Lune  
 & le Soleil. Ce n'est donc pas sans sujet  
 qu'Aristote a prononcé, que ce n'est nulle-  
 ment le fait de tout le monde de digérer une  
 l. 5. polit. c. 8. bonne fortune, *Φέρον οὐ παντὸς ἀνδρὸς εὐτυ-  
χίαν*; non esse cujusvis ferre prosperam fortu-  
 nam; d'où il résulte, qu'une médiocre est plus  
 souhaitable, puisqu'ordinairement la première  
 nous accable.

## XI. P R O B L E M E.

*Est-on obligé d'observer toujours ce qu'on a promis, & la Foi donnée doit-elle être tenue inviolable?*

**N**ON: Si vous ne pouvés executer vótre promesse sans offenser Dieu. Hérode fit très mal de garder celle, qu'il avoit faite à Herodias pour la mort de Saint Iean Baptiste. Mais l'on doit condamner sur cette matiere toutes évasions mentales, semblables à celle d'Hippolyte dans Euripide, quand il proteste, qu'il n'y a eu que sa langue seule, qui ait juré, son esprit aiant été fort éloigné de son serment,

*Quæ jurat mens est, nihil juravimus illa.*

dit aussi Cydippe dans Ovide à son Acontius. Ce que prononça un Roi de la grande Java, est encore plus condamnable, lors qu'il crût bien répondre au reproche qu'on lui faisoit de ne garder pas sa parole, parce que sa langue, disoit-il, n'étoit pas faite d'os pour demeurer inflexible, mais qu'il la vouloit ploier à sa volonté, & n'être jamais contraint par elle en ses actions. Ce sont deux crimes de promettre une chose injuste, & puis de l'executer. Hors de cette considération, c'en

seroit une ridicule de dire, qu'on ne veut pas être esclave de sa parole.

Oui: Alexandre le Grand pour avoir manqué de parole à quelques Indiens, ternit le lustre de ses plus beaux exploits. Et Plutarque qui fait ce jugement, quoique favorisant toujours ailleurs ceux de sa nation, remarque dans ses Questions Romaines, qu'Hercule ne jura jamais qu'une fois, sans dire qu'il se soit parjuré. La Morale du Grand Seigneur est fort à reprouver, quand sur le prétexte, que tous ses sujets sont ses Esclaves, il croit n'être point obligé à tenir les sermens, qu'il leur peut faire, protestant, qu'un Souverain ne sauroit s'engager valablement envers son Esclave. Le mot de nôtre Roi Jean est bien plus à estimer, que si la Foi étoit perduë dans le Monde, elle devroit se retrouver dans la bouche des Rois. Ajoutons-y dans celles des Philosophes, qui ne le peuvent être sans être gens de bien, puisque Xenocrate, comme tel, étoit dispensé par les Magistrats d'Athenes, de jurer, selon la forme ordinaire, que ses dépositions étoient véritables; donnant à sa sincérité, dit Valere Val. Max. l. 2. c. vii. Maxime, ce qu'ils n'eussent pas voulu donner à leur Magistrature.

## XII. P R O B L E M E.

*Faut-il s'abstenir des Jeux de hazard, & où l'on s'affectionne à cause du gain qu'on y prétend faire?*

**N**ON: Parce que la vie humaine est accompagnée de tant de chagrins, que chacun a besoin de la recréer un peu, & de délasser son esprit dans le divertissement, qui se prend au jeu. Le Soleil même, dit plaisamment l'Espagnol dans un de ses Proverbes, se joue avant que de commencer sa carrière, *juega el Sol antes que nasca*; & il semble, qu'il se repose, quand il finit sa course. Quoi qu'il en soit, il y a plus d'apparence d'excuser le jeu sur ce relâchement nécessaire aux âmes les plus agissantes, que de s'imaginer en faveur des trois dez, le plus décrié de tous les jeux, qu'ils ont quelque chose de philosophique, n'ayant été inventés, comme quelques-uns l'ont écrit, qu'en considération des trois tems, le présent, le passé, & le futur. Il n'y auroit point de Jeux, qu'on ne pût aisément excuser, si l'on vouloit donner la même liberté à la fantaisie.

Buleng.  
de Iud.  
vet. c. 59.

Oui: L'on doit éviter comme des écueils ces jeux, où l'on ne s'applique, que pour profiter de la perte des personnes, qui s'y

Q v

exercent avec nous. C'est une honte, que des Payens & des Idolâtres pratiquent une Morale plus austere, que la nôtre, sur ce sujet. Les Relations du Japon nous apprennent, que c'est un crime capital, que d'y jouir de l'argent. Tous ceux, qui ont demeuré parmi les Turcs vous assureront, qu'à la réserve de quelques Rénégats, les vrais Musulmans ne s'adonnent point aux Jeux, où le vainqueur puisse s'attribuer plus d'avantage, que d'avoir remporté la victoire. Voiés comme Ciceron traite mal Antoine dans sa seconde Philippique, sur ce que *Licinium Lenticulum de alea condemnatum collusorem suum restituit*. Il lui soutient qu'un autre qu'un brélandier n'auroit pas violé les Loix Romaines, établies contre les jouëurs, en faisant absoudre & rétablir celui, qu'elles avoient condanné comme tel; *hominem omnium nequissimum, qui non dubitaret vel in foro alea ludere, hunc lege quæ est de alea condemnatum qui in integrum restituit, is non aperte studium suum profitetur?* En vérité, la licence n'a pas été toujourns telle, que nous la voions aujourd'hui, sur tout à l'égard des Ecclesiastiques, Saint Bernard aiant prononcé autrefois, que les jeux des Séculars devoient dès crimes en la personne de ceux-là.



Entre une infinité d'exemplès, qui se peuvent rapporter, pour faire comprendre les malheurs, que peut causer le Jeu, de quelque nature qu'il soit, j'en veux rapporter deux seulement, assez authentiques il me semble. Nôtre Histoire nous fait voir, que Robert & Henri, enfans de Guillaume le Conquerant, étant venus visiter le Roi Philippe Premier à Conflans sur Oise, & s'étant mis à jouer à l'Echiquier avec Louis le Gros fils du même Philippe, ils s'échauffèrent tellement à ce jeu, que se querellant ils en vinrent aux mains. Nôtre Louis nomma Henri fils de bâtard, celui-ci le frapa de l'Echiquier, & l'eût peut-être tué, si Robert son frere ne l'en eût empêché. Les Normans se sauvèrent après cela chez eux, mais ce fut l'origine de quatre cens ans de guerres, qui continuèrent depuis entre eux & nous. Le second exemple sera étranger, & d'un païs, qu'on peut nommer l'autre Monde. L'Inca Manco joüant aux quilles avec des Espagnols qui s'étoient réfugiés vers lui, l'un d'eux nommé Gomez Perez prit querelle avec ce Prince, & le tua d'un coup de quille sur la tête; ce qui porta les Indiens à faire perdre la vie à tous ces Espagnols. De si funestes événemens doivent donner de l'horreur des jeux, qui les

Hist. des  
Incas 2.  
part. 1. 4  
c. 7.

produisent. Ne vous étonnés pas de ce que nous venons de dire de celui des Quilles, la même Histoire témoigne, que François Pizarre, ce grand Conquerant du Perou, se plaifoit sur tout à y jouier.

2. part. 1.  
3. c. 9.

## XIII. PROBLEME.

*Une extrême vieillesse est-elle souhaitable?*

**N**ON: Parce que les beaux jours de nôtre vie, sont apparamment ceux de nôtre Jeunesse, comme les premieres liqueurs, qui sortent d'un vaisseau, sont les plus pures & les plus estimables, ce qui suit n'ayant rien que de grossier, à cause qu'il se ressent de la lie qui est au fond.

Virg.

*Optima quæque dies miseris mortalibus ævi*

*Prima fugit.*

La prudence & le bon sens, qui font tant prêter le grand âge, ne l'accompagnent pas toujours, souvent il nous fait radoter, & les Vertus le quittent, lors que nous en aurions le plus de besoin. *Non canitudini comes Virtus,* comme parloit Varron, & l'on ne voit pas moins de vieux fous, que de jeunes évaporés. D'ailleurs le bien général s'oppose à ces desirs inconsiderés de vieillir, qui mettroient

la famine dans le Monde s'ils étoient exaucés & satisfaits, *humani generis incrementum terra* Petrar. *non caperet, si omnes senescerent qui nascuntur.* Tant y a que dans le vieil Testament, David à l'âge de soixante & dix ans où il mourut, étant nommé *senex & plenus dierum*, lui, que Dieu avoit choisi selon son cœur, il semble qu'on doit être ridicule aujourd'hui, d'aspirer à une dernière caducité.

Oui: Puisqu'il n'y a point de souhait plus ordinaire à tous les hommes, que celui de vivre longtems; ce qui montre qu'il est naturel, & par conséquent raisonnable. Je l'ai bien, qu'Euripide dans son Hercule Furieux rend la vieillesse plus difficile à supporter, que tout le Mont Ætna; ce qui a fait écrire à Saint Gregoire de Nazianze

*premor ipse senectâ;*

*Quæ gravior Siculis dicitur esse jugis.*

carm. in  
morbum.

Mais ce sont des exaggerations poétiques, qui n'empêchent point, qu'on ne voie de fort heureuses & souhaitables vieilleses. Peut-on dire, que ce ne soit pas un très grand avantage de se voir délivré de la tyrannie de tant de passions inséparables de la jeunesse, & qui ne nous abandonnent souvent qu'à l'extrémité? N'est-ce pas aussi un merveilleux contentement de connoître cent choses, que

l'âge avancé nous découvre, qui font le bonheur de nôtre vie, & dont à peine les jeunes gens conçoivent la moindre idée? puisqu'enfin selon le Proverbe Espagnol, *un Afno viejo sabe mas que un potro.*

## XIV. PROBLEME.

*Peut-on trop respecter les Loix, & être trop rigoureux Justicier?*

**N**ON: Car le bon Juge doit ressembler à la Mer, qui ne change jamais la qualité de ses eaux par la douceur de celles qui entrent dedans; ni celui dont nous parlons, la rigueur des Loix, ou ce qu'elles ont de précis, par quelque considération que ce soit. En effet l'ordonnance de Dieu défend expressément dans l'Exode, d'avoir pitié du pauvre en jugement, qui est le plus grand sujet qu'on puisse avoir, pour rabattre quelque chose de la severité du Droit. Et dans le Levitique l'on voit mises en parallele ces deux fautes, d'avoir égard à la personne d'un pauvre miserable, & de faire quelque réflexion sur l'autorité des gens puissans; *non consideres personam pauperis, nec honores vultum potentis.* C'est pourquoi le nouveau Testament est plein de passages, qui assûrent, que Dieu

cap. 23.

cap. 19.

regarde également toutes les personnes, *Deus non est acceptor personarum.* Et certes, celui qui veut interposer son jugement sur ce qu'a écrit le Législateur, en augmentant ou diminuant ses peines ou ses récompenses, court grande fortune de s'éloigner de ses bonnes intentions, & de commettre sans y penser de grandes injustices. Aristote demande dans sect. 29. un de ses Problemes, pourquoi l'homme est qu. 7. le plus injuste de tous les animaux. Sa solution est, qu'étant le plus ingénieux de tous, la pointe de son esprit fait, que par de certaines vues, trop subtiles, il s'écarte plus souvent, que les autres, de la droite raison. L'on ne peut donc se tenir trop attaché à ce que prescrivent les Loix, qui doivent être invariables à notre égard. Il semble quelquefois qu'il y a de la rigueur à les suivre exactement, mais à le bien prendre, il se trouve toujours qu'elles sont très justes, parce que dans la Politique, aussi bien que dans la Médecine, ce qui est le plus utile est encore le plus juste. Dans celle-ci l'on coupe un membre pour en sauver un autre, ou l'on seigne le bras pour guerir la tête. Et dans le cours de la Justice, des personnes innocentes peuvent souffrir pour un bien général, & par là plus important que le leur particulier, dont

L'on pourroit produire une infinité d'exemples. Ainsi chez les Romains un serviteur aiant tué son Maître, tous les autres étoient condamnés à mourir. Ainsi le Général, qui decimoit son armée, punissoit le dixième, que le sort présentoit, bien qu'il n'eût pas fui volontairement, & qu'il fût peut-être le moins coupable de tous.

c. 21. &  
101. ant.  
Iudaic. l.  
8. c. 7.

Cic. in  
Bruto.

Oui: Parce qu'en bonne Théologie, il n'appartient qu'à Dieu seul de chatier pour l'iniquité d'autrui. Qui est le Juge temporel, qui dût punir l'enfant pour le pere, comme le fut le fils d'Achab à cause de la mort de Naboth, selon la declaration d'Elie au troisieme livre des Rois. Et Sylla n'est-il pas justement diffamé par Salluste, d'avoir le premier étendu les peines de ses proscriptions jusques sur ceux, qui étoient à naitre, *Sulla solus omnium post memoriam hominum, supplicia in post futuros composuit, queis prius injuria quam vita certa esset.* Je sai bien, qu'il y a des Juges, que les Anciens nommoient *Cassianos*, qui sont d'une humeur si rigoureuse, qu'ils sont gloire de porter toujours les choses, *etiam sputatilia crimina*, comme les nommoit L. Silenna, dans la derniere sévérité. Mais il y en a d'autres, qu'on doit apparemment plus priser, encore qu'on les puisse

nommer leurs Antipodes. Tel étoit ce grand Empereur Marc Antonin le Philosophe, qui punissoit tous les crimes, selon le témoignage de Jules Capitolin, par des supplices beaucoup moindres, que ceux, qui leur étoient ordonnés par les Loix. Les Negres du païs de Senega ne font jamais souffrir la mort à leurs coupables, par cette raison, qu'il n'y a que Dieu, qui, comme auteur de la vie, ait le droit de l'ôter. Et la remarque L. 3. hist. de Thucydide, qu'autrefois les peines, dont l'on se servoit, n'étoient pas si grandes, qu'elles ont été depuis, montre bien qu'étant arbitraires, les plus humaines doivent être tenues les meilleures, puisque, comme il dit, il n'y en a point qui puissent empêcher de pécher. Ceux de cette opinion font grande distinction entre l'Equité, qui est selon la Loi de Nature, & la Justice ou le Droit, qui se conforme à la Loi écrite. Ce sont peut-être ces deux Divinités, Dicé, & Themis, que les Grecs vouloient n'abandonner point les côtés de Jupiter. Mais on a toujours reconnu, que si ce dernier Droit n'étoit temperé ou moderé par l'Equité, il dégènereroit souvent en une pure injustice, *summum jus, summa injuria*. C'est pourquoi Origene dans son septième Livre contre Celsus, interprète

selon cela le *jus non bonum & præcepta non bona* d'Ezechiel, de ceux, qui sont selon la lettre, soutenant, que les autres appellés par le Prophete *præcepta recta & jus bonum*, doivent être *secundum intellectum*, & que le jugement avec l'équité en sont les maitres. De là vient le précepte de l'Ecclesiaste, *noli esse nimis justus*, & la maxime Apostolique, que la lettre seule tue, mais que l'esprit vivifie. En effet, quoi qu'on confonde souvent la Justice & l'Equité, dont nous parlons, parce qu'elles sont comprises sous un même genre, qui est celui de la Vertu; elles ne laissent pas de différer, comme l'homme & le cheval se distinguent, qui ont l'animal pour genre commun. Tant y a, que les sentences les plus douces ont pour elles le précepte de Salomon: *Erue eos, qui ducuntur ad mortem, & qui trahuntur ad interitum liberare ne cesses.* Mais il y a des personnes, qui sur le prétexte, de ne donner jamais rien à la faveur, penchent toujours du côté de la rigueur, & comme le leur reproche Pline le Jeune, *dum verentur ne gratiæ potentium nimium impertiri videantur, sinisteritatis atque etiam malignitatis famam consequuntur.* Tout cela n'empêche pas, que le mot ne doive être pris pour un Oracle, que ceux, qui cor-

PROV. c.  
24

19. ep. 5.



rompent les Loix, font pires que les faux Monnoyeurs, qu'on a vû assez d'Etats & de Communautés, qui se font maintenuës, employant de la monnoye d'argent mêlé avec du plomb ou du cuivre; & que de celles, qui ont méprisé ou falsifié leurs Loix, il ne s'en est jamais sauvé une, au dire de l'Orateur Grec, qui ne soit misérablement perie.

Demof.  
orat.  
contr.  
Thim.

XV. PROBLEME.

*Faut-il apprendre les Langues comme une chose absolument nécessaire?*

**N**ON: Puisque leur connoissance ne peut être qu'improprement honorée du titre de Science, & qu'elles ne sont qu'un moyen propre pour l'acquérir, duquel néanmoins on se peut passer. A la vérité le langage des Savans primitifs, qui ont été les Grecs, donne un merveilleux avantage pour l'acquisition de ces mêmes sciences, à cause que les simples termes, dont ils se sont servis, font entendre souvent de telle sorte la nature des choses, qu'on les comprend presque aussi clairement, que par de longues définitions, que les autres Langues sont obligées d'en donner. C'est pourquoi Cicéron, qui a porté la Latine au plus haut point de perfection,

qu'elle pouvoit aller, n'a pas fait difficulté d'avouer, que les ouvrages spirituels des Grecs étoient bien plus connus & plus estimés par tout le Monde, que ceux des Latins, *Græca leguntur in omnibus gentibus, Latina suis finibus, exiguis sane, continentur.* Cela procedoit de ce que toutes les Nations ont été passionnées pour apprendre les Sciences que les Grecs semblent avoir cultivées les premiers, les communiquant en suite à toute la Terre. Mais suivant le cours des choses sublunaires, qui varient incessamment, le Latin a tellement étendu ses limites, que le plus grand de ses Orateurs faisoit si étroites, qu'aujourd'hui il a presque pris la place du Grec, de façon, que Lipsé n'a pas fait difficulté d'appeller la Langue Latine, *vinculum Gentium.* Et il se trouve aussi qu'à présent il y a peu de peuples de reputation, qui ne possèdent dans leur Langue toutes les belles connoissances Grecques & Latines. L'importance est que chacun d'eux s'en fait accroire là dessus, & tient sa Langue maternelle préférable à toutes les autres, qu'il méprise. Ainsi les Turcs soutiennent, qu'il n'y a que la leur seule qui soit de bon usage en ce Monde, qu'en Paradis on parlera Arabe, & que le jargon des Persans, leurs mortels en-

nemis est réservé pour l'Enfer. Cela me fait <sup>le</sup> souvenir, que *Pietro della Valle* dans sa qua-<sup>leune.</sup> trième Lettre, veut, que la Langue Perliane soit une des plus pauvres de toutes celles, qui se parlent. Mais je désere peu aux jugemens d'un étranger, qui n'avoit pas toutes les lumieres nécessaires pour déterminer ce qu'est un idiome, dont il connoissoit à peine les premiers élémens. Tant y a que comme nous venons de dire, chacun met le bon de son côté; témoin l'Empereur Michel, qui rescrivait en colere au Pape Nicolas, lui reprochoit, que sa Langue Romaine ou Latine, <sup>Baron.</sup> étoit barbare & Scythique; témoin encore cet <sup>tom. 10.</sup> Espagnol, qui assûroit, que sa Langue étoit tellement propre pour le commandement, que Dieu s'en servit, lors qu'il fit défense à Adam de manger d'un des fruits du Paradis Terrestre, que le serpent séduisit Eve en Italien, le plus persuasif de tous les langages; & que nôtre premier Pere s'excusa en François, qui lui fournit les termes les plus propres, dont il pouvoit former une excuse. Si cela semble ridicule, l'opinion de Beccan ne l'est pas moins, quand il a soutenu, que le Brabançon ou Flamand étoit cette Langue originale que Dieu avoit alors inspiré au premier des hommes. Je laisse aux Rabins la

défense de leur Hebreu, mais outre qu'il n'est pas constant, que celui qui reste soit le langage d'Adam, ni s'il étoit Syriaque ou Chaldéen, encore peut-on dire, que supposé qu'il le fût, cela ne prouveroit pas bien, qu'il dût passer pour le plus excellent de tous, non plus que son premier habit ne seroit pas vraisemblablement pris pour le plus riche & pour le plus à estimer, dont l'on se pût parer. En effet la Langue Hebraïque, toute abondante qu'elle est en expressions sublimes, se trouve fort sterile d'ailleurs, & manque des termes nécessaires pour signifier les choses communes. Cela fait, qu'on l'a agréablement comparée à un hôte curieux en peintures, & en mille autres galanteries, mais qui manque de draps, de serviettes, dont un ménage ne se peut passer sans une grande incommodité. Les Massorets en diront ce qu'il leur plaira; mais tant y a, qu'il n'y a guères de Langues, qui ne se croient présentement plus capables d'enseigner les Sciences, que celle-là; outre que les plus communes, qui sont de quelque mérite, ou pour mieux dire d'une richesse connue, pensent, qu'elles se peuvent aisément passer de toutes les autres.

Oui: Parce qu'il y a des Langues savautes, qui tiennent l'érudition comme enser-

mée, de telle façon, qu'on ne sauroit sans elles se promettre de la bien posséder. En effet, qui peut sans le Grec espérer quelque rang parmi les hommes de lettres? L'Arabe ne donne-t-il pas des lumières dans la Philosophie Péripatétiqué par le moien d'Averroës, & dans la Médecine par ce qu'en a écrit Avicenne, qui rendent les hommes fort recommandables dans ces deux professions? Pour le Latin, chacun fait, que sans lui on ne peut faire la moindre figure, ni être tant soit peu considérable entre les personnes savantes. Mais qui peut nier, que l'homme, le plus né à la société de tous les animaux, ne desire naturellement d'entendre & d'être entendu de ses semblables? ce qu'il ne peut obtenir que par la connoissance des Langues. Cette considération a été si puissante sur les esprits de Kekerman & de Vossius, que fondés sur la maxime d'Aristote au premier Livre de ses Ethiques chapitre premier, que nul desir purement naturel n'est illusoire ni vain, ils ont été persuadés, qu'originellement les hommes étoient nés pour une langue universelle, qui devoit être commune à tout le genre humain. Plutarque nous apprend dans son Traité d'Isis & d'Osiris, que parmi les Egyptiens leurs Mages tenoient aussi, qu'à la fin

tous les hommes ne parleroient plus qu'une langue. Je vous citerois volontiers là dessus un passage d'Arnohe, qui feroit beaucoup pour montrer la nécessité d'une seule langue parmi les hommes, puisqu'il porte, que le Fils de Dieu étant en terre se faisoit entendre avec un seul idiome qu'il proferoit, par autant de personnes, qui l'écoutoient, & qui étant de différentes nations, pensoient toutes, qu'il leur avoit parlé en leur langue maternelle, *cum unam emitteret vocem, ab diversis populis, & dissona oratione loquentibus; familiaribus verborum sonis, & suo cuique utens existimabatur eloquio.* Mais ses Evangelistes n'ayant rien prononcé de si précis, je ne défere que pieusement au texte d'Arnohe, & je me contente d'observer, qu'on ne peut remédier aucunement à cette diversité de langage, si ennemie de la société des hommes, que par l'étude des Langues différentes, dont la connoissance se peut dire par conséquent nécessaire.



## XVI. PROBLEME.

*Tout Larcin est-il condamnable?*

**N**ON: Vù que des Nations entieres, fort estimées d'ailleurs, ont permis & même prisé le Larcin. Aulu Gelle prouve par <sup>L. II. c.</sup> l'autorité d'un Ariston, célèbre jurifconsulte, <sup>ult.</sup> que les premiers Egyptiens, qui furent très-ingenieux dans les arts & dans les sciences, permirent toute sorte de vol, *apud veteres Ægyptios, quod genus homines constat & in artibus reperiendis solertes extitisse, & cognitione indaganda sagaces, furta omnia fuisse licita & impunita.* Il ajoute la même chose des Lacedemoniens, & que tous ceux, qui avoient couché par écrit leurs Loix & leurs Coutumes, *qui de moribus legibusque eorum memorias condiderant*, demeuroient d'accord, que le Larcin étoit licite, & d'un usage commun parmi eux, comme très utile à la jeunesse, *quod & furandi solertia & adsuetudo acueret firmaretque animos adolescentium, & ad insidiarum astus, & ad vigilandi tolerantiam, & obrepenti celeritatem.* Ilocrate confirme tellement cela dans son Panathenaïque, qu'il assure, que c'étoit par prétexte seulement, que les Spartiates envoioient leurs enfans au sortir du lit à la chasse, mais qu'en effet c'é-

toit pour dérober aux champs tout ce qu'ils pourroient. Je fai bien que d'autres païs ont été & font encore fort rigoureux aux Larrons; mais cette diversité ne sert-elle point à rendre la chose problematique? aussi bien que la différence des peines établies par les Legislaturs. Quoi qu'il en soit, s'il y a eu de tout tems de bons Larrons, tels que l'Autolicus d'Homere, l'on ne doit pas, il me semble, les condanner tous. L'on dit, que le Roiaume des Cieux veut être pris de force; & les Athéniens en condannant en l'amende leur Roi Agefilas, pour avoir dérobé le cœur de ses sujets, lui rendirent sans doute le plus grand honneur, qu'ils lui pouvoient faire. Il y a donc des larcins glorieux, & l'on ne doit pas les mettre tous à une même censure.

Oui: Attendu que ces Loix, qui paroissent avoir toleré le Larcin, ne font rien au prix de tant d'autres, & sur tout des divines, qui en font un crime Capital. Des vols équivoques ou métaphoriques, tels que celui d'Agefilas, ne peuvent être allegués en faveur de ceux, contre qui les bonnes Loix fulminent avec toute sorte de sévérité. Le grand Legislatteur de la Chine Confutius témoigna la grande aversion, qu'il avoit contre les Voleurs, quand il ne voulut jamais boire, quel-



que alteré qu'il fût, de l'eau d'une fontaine, qu'il rencontra, par cette seule raison, qu'elle se nommoit *Tao*, c'est à dire du Brigand. L'on veut que ce mot de Brigand vienne de Brabançon, qui lui a été autrefois synonyme, *prædones vulgo dicti Brabantiones*, dit la Vie de Louis septième, fils de Louis le Gros. Ainsi *Κυρβρός*, *Cimber*, ou *Damus*, passe dans Suidas pour un Voleur; de même que les mots *Isauricus* & *Argivus*, ont été autrefois proverbiallement employés avec diffamation pour désigner de dangereux Larrons. L'adage *Lydius ostium clausit*, n'étoit pas plus favorable aux habitans de Lydie; ce qui sert à montrer que par tout le Monde les Larrons ont été en abomination. C'est une chose considérable, que nous trouvons appuié de l'autorité du Jurisconsulte Sabinus dans la même chapitre d'Aulu Gelle, qui vient d'être cité, que la seule volonté peut rendre une personne coupable de larcin, *furtum sine ulla quoque adreclatione fieri posse, sola mente atque animo, ut furtum fiat; annitente*; de sorte que comme par le droit des Romains *pæna manifesti furti, quadrupli erat, nec manifesti dupli; furti concepti pæna tripli erat*. Ce qui a grand rapport à la défense portée par le Droit Divin, dans la seconde table du Decalogue, de

souhaiter seulement ce que les autres possèdent légitimement.

## XVII. PROBLEME.

*Une louange médiocre est-elle à estimer.*

**N**ON: A cause qu'il y a souvent de la malignité à louer bassement ce que le mérite a élevé. Beaucoup de personnes en usent ainsi dans l'opinion où ils vivent, qu'il est des louanges comme de l'argent, de façon qu'ils appréhendent d'en donner trop, de peur de s'en faire faute. Cependant c'est en quelque sorte faire tort à un grand homme de bien, de le priser de n'avoir pas commis les actions d'un vicieux,

Laberius.

*Non est bonitas esse meliorem pessimo.*

Il en est de même sur beaucoup de sujets, où de chetives louanges font le même effet, que de certains miroirs, qui représentent infidèlement les figures beaucoup plus petites qu'elles ne sont. Et je trouve le mot de Valere Maxime fort considérable, lors qu'il craint de n'avoir pas assez dignement parlé d'une action de Paul Emilie, *si tamen, dit-il, acta excellentissimorum virorum humiliter aestimare, sine insolentie reprehensione permittitur.* En effet Marc Antonin a judicieusement observé

que jusqu' aux pierres précieuses, elles perdent quelque chose de leur prix, si elles ne sont hautement louées. Aussi voions-nous, que ceux qui paroissent si chiches dans la distribution de leurs loüanges, n'en donnent guères qu'avec quelque intention de déprimer ceux, qu'ils font mine de vouloir exalter. L'on endort le membre qu'on veut couper; & l'on fait souvent comme le Scorpion, qui embrasse avant que de lancer son aiguillon, ou au même tems qu'il pique de la queue;

*Fistula dulce capit volucrum dum decipit  
auceps.*

Ceux, qui en usent ainsi, peuvent encore être comparés à une espece de Crocodiles, qui se trouvent en Cananor aux Indes Orientales, <sup>Maffeus</sup> qui pour avoir l'haleine agréable & attraiante, <sup>l. 2. hist.</sup> ne laissent pas de devorer très cruellement. Dieu nous garde de ceux qui paranympent de cette maniere; & tenons aussi pour bonne maxime, qu'une loüange médiocre, qui paroît ordinairement presque forcée, ne s'applique guères à des sujets; qui en méritent de plus relevée, qu'avec fort peu de bonne intention.

Oui: Dautant qu'il n'y a rien de plus préjudiciable aux bonnes mœurs, que ces loüan-

ges hyperboliques, qui partent de lieux communs, & qui se distribuent presque indifféremment à toute sorte de personnes. Seneque s'en est plaint avant moi, particulièrement au sujet de l'Eloquence, *Nihil æque & eloquentiam, & omne aliud studium auribus deditum vitiauit, quam popularis assensio*, ou plutôt selon moi *assentatio*. Il distingue pour cela *laudem*, qui doit être réglée, à *laudatione*, qui est presque toujours exorbitante; d'où vient, ajoute-t-il, qu'on ne dit pas *laus funebris*, mais *laudatio funebris*; parce qu'en cette dernière l'on passe d'ordinaire jusqu' à l'excès. Certes une loüange modérée est préférable à toute autre. Elle est comme une pluie légère, qui pénètre mieux, & mouille plus heureusement qu'une grande, qui tombe avec trop d'impetuosité. Et il me semble, que Lyssippe étoit fondé en bonne raison, de soutenir, qu'il avoit plus obligé Alexandre, le représentant une pique à la main, qu'Appelles qui lui faisoit tenir comme à Iupiter la foudre prête à lancer. C'est pourquoi Marcrobo remarque fort bien, que les plus amples loüanges d'Homere se prennent plus de l'exemption des vices, que de la possession des vertus, dequoi il fournit divers exemples; *Homerus non virtutibus appellandis, sed vitiis*

cp. 102.

Plutar.  
de l. fide.l. 6. Sa-  
turn. c. 7.

*de trahendis laudare ampliter solet.* Aussi ne peut-on trop estimer le mot de ce Spartiate, qui sur des éloges excessifs que donnoit un étranger à un joueur de harpe, lui demanda de quels titres d'honneur on usoit en son pais, pour bien louer les hommes de vertu & d'un grand mérite, puisqu'il employoit des termes si magnifiques à l'avantage d'un joueur d'instrument. Mais quoi, si c'étoit un vice autrefois d'être excessif en louanges, c'est aujourd'hui pratique si ordinaire, qu'on peut dire plus à propos encore, qu'autrefois disoit Laberius,

*Vitium fuit, nunc mos est adsentatio.*

Cette flatterie de propos obligeans est une glu, où les plus modestes se laissent assez souvent attraper; semblables à cet oiseau, que nous nommons Duc, les Latins *Asio*, & les Grecs *Nycticorax* ou *Otus*, à cause de ses oreilles. Ad vocem ὄτιον. Suidas avec d'autres, assurent, qu'il saute & est si sot que de se laisser prendre quand on le loue. O que Caton me paroît illustre, quand il se glorifie de ce qu'on ne voioit point de ses Statuës; & que Clodius me semble infame, lors qu'il est contraint de rougir dans la honte qu'il a d'en voir une de lui qu'il avoit si peu méritée!

## XVIII. PROBLEME.

*Peut-on dire qu'il y ait de bons Magiciens ?*

**N**ON: Puisque généralement, parlant ils n'ont été condamnés par toute sorte de Nations, & dans toutes les Religions. Aussi ne voit-on que des imposteurs, qui se mêlent d'un art encore plus vain, qu'il n'est reproché, de quoi nous nous sommes expliqués en plusieurs endroits, & particulièrement dans l'Instruction du Dauphin. Le Poëte Accius s'en moquoit sous le nom des Augures, lors qu'il disoit dans son *Astyanax*, *Nihil credo Auguribus qui aureis verbis ditant alienas, suas ut auro locupletent domos.* Si la Magie étoit véritable, & qu'elle eût le pouvoir, qu'on lui attribue, ceux, qui en font profession, seroient-ils si misérables que nous les voions? Et comme argumentoit autrefois Origene, si les Oiseaux étoient si sçavans, que de pouvoir apprendre les choses futures, ne prévoiroient-ils pas les embuches, qu'on leur dresse? comme la Magie apprendroit sans doute à ceux, qui s'y appliquent, les moyens d'éviter tant de peines, dont à bon droit on les punit tous les jours. Mais quoi, l'on prend plaisir à faire valoir le métier de Magicien, par des interprétations favorables sur beaucoup d'événements.

Nonius  
Marcellus.

d'évenemens, que le seul hazard produit. Ainsi sur ce qu'on avoit prédit à Robert le Normand, qu'il mourroit en allant en Jerusalem, Anne Comnene nous apprend au sixième Livre de son Alexiade, qu'après son trépas, l'on dit, que la Prophetie ne regardoit pas la Jerusalem Palestine, mais celle de Cephalonie ou d'Ithaque. J'ai rapporté ailleurs une grande multitude d'interprétations semblables, dont l'on pipe une infinité de personnes, qui sont si simples que d'y désérer. N'est-ce pas une chose honteuse, de voir dans *Pietro della Valle*, ce grand Roi de Perse Xa lettre 6. Abas, qui demeure trois jours aux portes d'Isbahan sans y entrer, à cause qu'un Géomante avec ses règles ridicules le lui défendoit. Le même Auteur, quoi qu'assez judicieux en d'autres choses, fait ailleurs un autre conte indigne d'être rapporté, de certaines Sorcieres, qui en regardant seulement, man- lettre 17. gent le cœur des hommes, & quelquefois le dedans des Concombres. Que toutes les conjurations des Magiciens puissent d'elles-mêmes operer quelque chose, c'est une grande erreur, *Et non solum antiqua, sed antiquata opinio.* Si leurs paroles sont considérables, ce n'est qu'autant qu'elles agissent, non pas formellement, mais matériellement, en

troublant l'imagination de ceux, à qui ces imposteurs les adressent. Et de penser, selon que quelques-uns l'ont écrit, que comme la Nature produit des animaux venimeux, elle fasse naître des hommes Sorciers & d'eux-mêmes malfaisans, c'est se plaire à se tromper soi-même. Si vous croiés ceux qui sont prévenus de semblables opinions, les personnes qui naissent le jour du Vendredi Saint, auquel la Terre s'ouvrit, voient jusqu'au profond de la terre tout ce qui s'y rencontre. Et une Mouche, mise sur la porte de la Boucherie de Tolède, empêche toutes les autres d'y entrer. En vérité l'homme est un crédule animal.

Oui: Parce que sans parler de la Magie blanche, qui passe pour permise, comme opposée à la Noire; il y a eu de tout tems de très grands personnages, qui ont été nommés Magiciens, à cause de leurs connoissances extraordinaires. Ainsi ni les Statués de Phidias, ni les Tableaux de Zeuxis, n'étoient pas leurs ouvrages, au dire de certains envieux, mais du Demon, qui conduisoit leur main. Et Suidas qui dit cela au sujet du Médecin Jacob, ajoute, que ceux de son tems vouloient, qu'il ne fût qu'un ignorant, quoi qu'une main supérieure guerit tous ses mala-



des. Il est certain, que Saint Athanase fit mine d'entendre le croassement d'un Corbeau, Baron. tom. 3. ce qui est au delà de la portée de nôtre humanité, pour faire prendre garde au lendemain à ses auditeurs, chose qui lui réussit par son interprétation du terme *cras*. Petrarque ne fut-il accusé de Magie, à cause, dit-il lui-même, qu'il lisoit le Poëte Virgile? l. 1. rerum femil. ep. 3. Et sa vie ne nous apprend-elle pas, qu'il eût bien de la peine à se tirer des mains de l'Inquisiteur *Marcus Picemus de Solipodio*, le grand savoir de Petrarque le lui aiant rendu suspect de Magie? Or quoi qu'on fasse cent contes là dessus plus dignes de mépris que de condamnation,

. . . . . *ere minuto*

*Qualiacunque voles Iudæi somnia vendunt;*  
 ce n'est pas à dire, que la vanité ni le crime soient semblables par tout. Il faut se moquer de Solin, quand il assure que *lapis hyenium qui in populis hyenæ invenitur, hominis lingue subditus, facit ut prædicet futura.* c. 27. Mais Cicéron, qui se railloit si bien des Haruspices & des autres devineurs de son tems, ne laisse pas d'avoir après Démocrite, que l'inspection des entrailles de quelques animaux avoit été très sagement introduite, pour avoir par ce moien des signes évidens de la bonté

des terres, & de la salubrité de l'air, parce que si l'on y reconnoit le contraire, la prédiction est aisée des pestes & des famines futures, qu'on tâche ensuite d'éviter. Cette sorte de Magie, si elle se peut ainsi nommer, n'étoit donc pas condamnable par sa fin. Je ne veux pas dire comme fait l'Espagnol en son Proverbe, *hagase el milagre, y hagalo el Diablo*; & je sai bien, qu'il n'est pas permis d'user de mauvais moiens pour parvenir à une bonne fin. Mais il me semble, qu'il y a beaucoup de tours de passe-passe, *vel facta vel facta*, qui ne doivent pas être mis au rang des plus criminelles actions de Magie. Nicetas Choniata parle d'un Basilicius, qui faisoit si bien le Prophete, qu'il passoit pour Magicien, en considérant & maniant aux femmes la gorge, & même les talons. Voudrions-nous dire qu'il fût aussi coupable, que cette Sorciere, qui évoquoit l'ame de Samuel, ou qu'un Negromante, qui tâcheroit de reduire en pratique tout ce qu'enseigne la Clavicule de Salomon? Certes il y a grande différence entre eux; & quoi que le nom de Magicien soit toujours pris en mauvaise part, il y en a, qu'on peut en quelque façon nommer bons, s'ils sont comparés aux plus coupables. En tout cas souvenons nous de ce que decla-

in facio  
magelo  
15

roit autrefois un Musicien d'Egypte, grand ami de Celsus, contre qui Origene a si bien écrit, que la Magie n'a nul pouvoir sur les gens de bien, ni sur les Philosophes, à cause de leur vie bien réglée; mais seulement sur les ignorans, & sur les malvivans. Une telle Sentence bien interpretée, doit être reçue de quelque lieu qu'elle vienne; le mauvais Démon n'a pas laissé de proferer quelquefois d'essencielles vérités.

XIX. PROBLEME.

*Le Mariage est-il à fuir, comme quelques-uns se le persuadent?*

**N**ON: Car les plus sages Legislatours n'ont rien trouvé ni de plus raisonnable, ni de plus propre à donner le contentement de la vie, que l'union matrimoniale. Le Celibat a ses incommodités aussi bien qu'elle; & jamais il n'a été honoré par la seule considération de ce dont il se prive, plus que le mariage. Je sais bien, que selon la condition des choses de ce Monde, il y a des liaisons d'homme à femme, qui ne satisfont guères ni l'un ni l'autre. Les Americains étendent ces disgraces jusqu' aux mariages du Ciel, où ils croient que la Lune, comme femme du So-

ecc. 8.  
c. 8.

leil, a été blessée par lui lors de son éclipse, la plaie qu'il lui a faite ne se consolidant que quand cette éclipse est passée. Mais elle ne dure guères, & il en est presque toujours de même aux mariages de la Terre. Leurs riottes passent bientôt entre des personnes raisonnables, & ces riottes ne font assez de fois que lier plus étroitement l'amitié, qui doit être entre elles. En effet, quand les Anciens plaçoient Venus & Mercure dans un Temple commun à tous deux; ils vouloient dire sans doute, que des paroles proférées à propos, & un doux entretien entre les deux sexes, suffisoient pour remedier aux petites mesintelligences, qui peuvent y survenir. Nous avons accoutumé d'en donner le tort à celui de ces deux sexes, que la Nature semble avoir créé le plus foible; & c'est peut être pourquoi on le devoit au contraire justement excuser. Quoi qu'il en soit, s'il se trouve des femmes imperieuses, & par là insupportables à leurs maris; & si les Japonois, sur la crainte d'en rencontrer de telles, ont raison de ne prendre jamais rien de leurs épouses, quand ils se marient, afin, disent-ils, qu'elles ne puissent pas leur reprocher ce qu'ils auroient reçu; combien en voions-nous d'autres mieux conditionnées, si respectueuses, & si pleines de

modestie, qu'à l'exemple de la femme de Phocion, elles tiennent pour leurs plus grands ornemens le mérite & la vertu de leurs maris, où elles établissent leur principale gloire. Plutar. de la Musique. Si la mauvaise destinée de quelques hommes porte, qu'ils ne rencontrent pas dans le mariage tout ce qu'ils s'en promettoient, que leur bonne Morale supplée au reste; & pour user de cet exemple, qu'ils se consolent comme faisoit Aristippe, s'ils ne sont pas aimés autant qu'ils voudroient; les bons morceaux que je mange, disoit-il, ne m'aiment pas non plus, & néanmoins je ne laisse pas de les avaler agréablement.

Oui: S'il est vrai, que les hommes, selon le mot de Socrate, ressemblent en ceci aux Poissons, qui tâchent d'entrer dans le filet, quand ils ne sont pas encore dedans, quoi que, quand ils s'y voient pris, ils ne cherchent qu'à en sortir. Je n'ai nul sujet de mal parler des femmes, ni du Mariage, mais pour ne pas abandonner tout à fait la plus foible branche de ce Probleme, je veux seulement me souvenir du choix, que fit celui à qui deux filles étoient offertes en mariage. L'une avoit peu de bien, mais assez de sagesse; l'autre possédoit beaucoup d'écus, mais elle étoit extraordinairement évaporée. L'on assure

qu'il prit cette dernière, protestant, qu'il trouvoit si peu de différence entre une femme sage & une folle, qu'il ne se pouvoit résoudre à perdre de grandes richesses pour si peu de chose. Cette petite historiette ne doit pas irriter les Fées, que je me contenterai de faire souvenir de la maxime établie par Plutarque, que les Dieux mêmes n'ont jamais agréables les sacrifices faits par une femme en cachette & à l'insçu de son mari. Et qui peut se vanter d'avoir remarqué un Siècle dans l'Histoire, où cette doctrine, si pleine de conséquences, ait été suivie?

## XX. PROBLEME.

*Faut-il déferer aux invectives, dont usent beaucoup de personnes, à l'exemple de Caton, contre la Médecine?*

**N**ON: Ne fut-ce qu'en considération de ce, qu'encore que ce vieux Romain ait usé de mille termes injurieux contre la Médecine, porté d'une aversion extrême contre les Grecs, qui seuls l'exerçoient de son tems avec reputation, *autoritas non erat*, par la confession de Plin, *aliter quam Græce eam tractantibus*; si est-ce que Plin ajoute une chose, qu'on peut voir aussi dans la vie de ce

même Caton, écrite par Plutarque, qu'il avoit un Livre de recettes, dont il se servoit à médicamer tous ceux de sa famille, qui tomboient dans quelque infirmité. On doit conclure là dessus avec ces deux Auteurs, que ni Caton, ni ses semblables, n'ont jamais condamné absolument la Médecine; encore qu'ils aient fort declamé contre la méthode de ses Professeurs; *non rem antiqui damnabant, sed artem.* Ils on peut être eu raison de trouver à redire en un art de pure conjecture, & si sujet à changement que celui, dont nous parlons. Mais n'est-ce pas une chose étrange, que nonobstant ses defauts, il n'y en ait point de plus utile à la vie humaine? *nullam artium inconstantior fuisse, & etiamnum sepius mutari, cum sit fructuosior nulla.* Car on ne peut pas dire, qu'il y ait moins de sujet aujourd'hui de faire cette réflexion de Pline, qu'il n'en avoit de son tems. Les hommes sont toujours les mêmes, qui ne déferent pas aux remedes le plus souvent, s'ils les connoissent, *minus credunt, quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt.* Les Arabes depuis ont encore rendu le métier plus obscur qu'il n'étoit; ce qui contribuë beaucoup à le faire plus respecter. Tant y a, que les fautes & les charlataneries des Médecins, s'ils en commettent,

ne doivent pas être imputées à la Médecine ; & que si l'on remarque diverses Nations, qui se sont passées de Médecins, l'on ne sauroit dire, qu'il y en ait jamais eu, qui fussent absolument sans aucun exercice de Médecine,

Plin. l. 29. *millia Gentium sine Medicis degunt, nec tamen sine medicina.*

C. I.

En vérité nous lisons dans Strabon, que les Indiens, qui en étoient fort curieux, l'exerçoient plus par l'usage de certains alimens, que par celui des médicamens, *medicinam maxime per cibos perficiebant, non per medicamenta* ; c'est à dire, comme je crois, qu'ils usoient plus de la Diète, qui considère la quantité & la qualité des vivres, que de fâcheuses & violentes purgations. Mais tout cela établit plutôt, qu'il ne détruit la Médecine, pourvu qu'elle soit bien pratiquée, & qu'on la fasse selon cette maxime, qu'établit Scaliger au sujet de Léodicenus, *homines qui sine bonis literis medicinam tractant, esse similes iis, qui in alieno foro litigant.* Si vous m'opposés le jugement d'Aristophane, qui nomme grossiers & impertinens les Livres d'Hippocrate, je vous répondrai qu'il ne parle pas de ceux du Prince des Médecins, mais de ceux d'un Hippocrate Athenien, qui méritoient d'être traités de la sorte. Après tout, l'infirmité du corps humain étant telle, que



chacun la ressent, ne doit-on pas faire grand état d'une science, qui nous apprend tout ce qui se peut naturellement pratiquer, pour y remédier. Car il n'y a point de maladies, qui n'aient des secours propres à les surmonter; *non est fateri rerum Natura largius mala,* Plin. 1. 8. *an remedia genuerit.* Dans toute l'Antiquité<sup>c. 23.</sup> l'on ne remarque qu'un seul homme, qui arriva sans aucune incommodité à l'âge de cent cinq ans, ce qui passe pour un miracle, *pro* Plin. 1. 7. *miraculo & id solitarium reperitur exemplum,*<sup>c. 50.</sup> *Xenophilum Musicum centum & quinque annis vixisse, sine ullo corporis incommodo.* Pour l'ordinaire il n'y a que la Médecine, qui récompense ses auditeurs du beau présent de la Santé, à peu près, dit Plutarque, comme il y avoit dans Athènes des représentations, où l'on donnoit de l'argent à chaque spectateur. Et qu'y a-t-il de plus estimable que cette Santé sans laquelle tous les autres biens ne sont rien? La Santé de Crotone, que choisit son fondateur Myscelus, est selon moi beaucoup plus à priser, que les richesses de Syracuse, que vous apprendrés dans Suidas, qu'un Archias lui préfera. Car pour cette *πλετυγία* qui<sup>tom. 1. p. 450. &</sup> ajoute les richesses à la santé, le mot & la chose<sup>tom. 2. p. 197.</sup> sont de l'invention d'Aristophane, & n'eurent peut être jamais d'autre réalité, que dans

son imagination. J'ai de la peine à m'empêcher de dire, que ces deux choses sont presque incompatibles.

Oui: Eu égard à la quantité de gens qu'on voit perir entre les mains de ceux de cette profession, fort bien nommée par les Grecs *ιατρική* des poisons dont elle remplit le corps humain, *ab iōis id est venenis*, plutôt que de la santé, qu'elle procure selon une autre étymologie. La Pharmacie, qui fait une partie de l'art, compose dans une de ses significations, dit Suidas, des venins, qui lui ont aussi donné le nom. Mais il y a long-tems qu'on a prononcé, que le Soleil éclairait leurs bonnes œuvres, & qu'heureusement pour eux, la Terre couvre les mauvaises. Un Grec a écrit de même, qu'il n'est permis qu'aux Juges & aux Médecins de faire mourir les hommes impunement. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit nier, que si un Médecin doit être estimé, plusieurs ensemble le seroient encore davantage, parce que la nature du bien porte que sa multiplication le rend encore meilleur, *bonum bono additum fit majus*. Cependant personne n'ignore le mot de l'Empereur Adrien, qu'il prononça en mourant, *Turba Medicorum interfecit Regem*. Les assemblées que ces Galenistes appellent des

tom. 2. p.  
1030.

Dio Cas-  
sius l. 69.

consultations, produisent tous les jours de semblables effets; & un passage de Seneque témoigne que c'étoit la même chose de son tems, *multorum Medicorum consilia devita, qui parum docti, & multum seduli multos officiosissime occidunt.* En vérité, je doute fort que cet Empereur du Catay se trouvât bien d'une si étrange multitude de Médecins, que la Rélation de Beato Odorico assure, qu'il entretenoit dans Cambalu. Il lui en donne quatre mille, qui étoient Idolâtres, huit de créance Chrétienne, & un seul Sarrasin ou Mahometan. Il en faut bien moins dans une bonne ville, pour se pouvoir vanter qu'aussi bien, que l'Achille d'Homere & les autres Héros, ils envoient au Roiaume de Pluton une infinité d'ames tous les jours. Cela me fait souvenir de la raillerie de celui, qui disoit depuis à l'enterrement d'un Médecin, qu'il étoit mort comme le bon Dieu pour le salut des hommes. Et parce que Caton accusoit les Médecins Grecs de son tems, de se venger des Romains dans l'exercice de leur art, je ne puis m'empêcher de rapporter ce qu'on a écrit des Ecoissois, qu'ils envoient leurs jeunes Médecins faire leur apprentissage en Angleterre, dont ils n'aiment pas fort les habitans, *ut discant periculis eorum, & experimen-*

Ramusio  
tom. 2.

*ta per mortem agant.* Enfin si l'on en croit le Poëte Philemon, un Médecin se porte mal, quand il ne voit personne, qui se porte mal,

κακῶς ἔχει  
Ἄπας ἰατρὸς, αἰ κακῶς μηδεὶς ἔχει,  
*male Medicus habet,*

*Cum neminem male sese habere contigit.*

adv.  
Math. p.  
461.

Au fond, que sont souvent leurs plus belles cures, qu'un changement de mal; s'ils guérissent la pleuresie, c'est souvent en jettant leurs malades dans une peripnevmonie; une autre fois *removent phrenitidem, inducunt lethargum,* comme le leur reproche Sextus Empiricus. Aussi se vantent-ils de provoquer utilement la fièvre, pour remédier à quelque facheux rhumatisme. Et il se trouve presque toujours, qu'en suivant toutes les belles ordonnances, dont ils accablent le monde, l'on agit contre le plus beau de leurs préceptes, rapporté par Celsus en ces termes, *cavendum ne in secunda valetudine, adversæ præsidia consumantur.* Cet Auteur, qu'ils estiment plus pour sa belle Latinité, que pour sa doctrine, soutient une autre maxime qui ne cede à pas une autre, *Nil in arte Medica adeo certum esse, quam nil certum.* N'ajoutons rien à cela.

## XXI. PROBLEME.

*Doit-on s'abandonner, comme assez de gens le font, à la Fortune ou à la Destinée?*

**N**ON: Parce que selon le mot de Ptolomée, le Sage commande aux astres, qu'il réduit à suivre sa volonté, & il est aussi l'artisan de sa propre fortune. En effet, quand ce Diogene disoit, qu'une goutte de bonne fortune valoit mieux qu'un plein muid de sagesse; il lui fut fort bien répondu, qu'une petite larme de sagesse devoit être préférée à tout un ocean de cette prétendue fortune. Sylla est un mauvais exemple à suivre, quand il donnoit tant à la même Déesse, qu'à son dire tout lui succedoit mieux, lorsqu'il agissoit par hazard, que s'il se conduisoit par discours, & qu'il fit intervenir sa raison. Aussi est-ce une pure rêverie de croire, que le Général Timothée ne fit plus rien de considérable, depuis qu'il eût irrité cette fausse Divinité, en prononçant après sa dernière victoire, qu'on ne pouvoit pas dire que la Fortune y eût eu quelque part. Tant y a que la Fatalité des Anciens n'est pas mieux fondée en ce qui concerne les actions humaines, que ce qu'ils ont adjudgé de pouvoir au sort des choses fortuites. Et quand Platon s'est plu à soutenir en

Stobæus  
serm. 148.

Plutar. in  
ejus vita.

faveur des trois Parques, qu'Atropos étoit le Ciel des étoiles fixes, que Clothon représentoit ceux des Planetes, & que Lachesis avoit son rapport aux quatre Elemens; il a plus parlé en homme prévenu de la fausse Théologie de son tems, qu'en véritable & sincere philosophe. Ceux aussi, qui ont établi la maxime, *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt*, n'ont rien dit, qui assure une nécessité invincible. Car cet entrainement ne veut rien signifier qu'une certaine violence, qui n'empêche pas, qu'on ne lui puisse résister, & même la surmonter en ce qui dépend du franc-arbitre, par une repugnance opiniâtrée.

Oui: Puisque toutes les histoires sont pleines de tant d'évenemens, qui montrent, que personne ne peut éviter son sort, ni éluder sa Destinée. Ce n'est pas sans sujet, que Virgile fait prononcer ce vers à la Sibylle,

6. *En.* *Desine fata Deum scèli sperare precando.*  
 Et ce jeune Ture Eliezes, qui fit un si célèbre duel devant Amurath, eût bonne grace de lui dire, qu'un Lièvre lui avoit appris d'estre vaillant & ne rien craindre, ne l'ayant pû tuer de quarante coups de flèches, quoiqu'il fût endormi, ni le faire prendre à ses chiens; ce qui le persuada de la force inévitable.

Chalcom.  
l. 7.

table du Destin. Pour ce qui regarde la Fortune, aions tant que nous voudrons la résolution de ne lui rien donner, elle prendra toujours assez sur nous, pour nous faire avouer son pouvoir, quand nous y penserons le moins, car c'est alors, qu'elle se plait à faire des siennes, ἀσκοπος γὰρ ἡ τύχη, *impro-* Plutar. de  
*visa enim est fortuna,* selon qu'en parloit consol.  
 Théophraste. D'où nous serons contraints p. 104.  
 de souscrire à cette sentence Grecque,

Τύχης τὰ θνητῶν πρόγματ' ἐν εὐδελίᾳ,  
*Fortuna mortalium res, non consilium mo-*  
*deratur.*

Et à ce proverbe Italien, *assai ben balla a chi fortuna suona,* joint à cet autre, *dammi fortuna, ti darò bel giuoco.*

## XXII. PROBLEME.

*La préséance, qui se donne à la Noblesse, est-elle bien fondée?*

**N**ON: Puisque comme le Diacre Agapet le représente fort bien à l'Empereur Iustinien, nôtre vraie origine vient indifféremment à tous d'un peu de terre détrempee dont fut formé le premier des hommes. *Ma-* Bacon.  
*forum nobilitate ne quis delicietur; limum enim* tom. 7.  
*habent omnes generis auctorem. Ne igitur lu-*

*talentum jactemus genus, sed morum integritate gloriamur.* D'ailleurs, qu'est-ce que la Noblesse selon Isidore, que je ne sai quelle marque, qui vous distingue des Roturiers; *Nobilitas quasi non vilitas*, & si l'on en croit Tiraquellus, *Nobilis quasi nescibilis*. C'est pourquoi l'on a fort bien dit, qu'il valoit beaucoup mieux être homme gentil & bien conditionné, que simplement gentilhomme: & l'Espagnol, tout glorieux qu'il est, s'écrie dans un de ses proverbes, *Dexemos padres y abuelos, y por nosotros seamos buenos*. Véritablement il a raison d'en parler ainsi, si les *hidalgos* ou Nobles ne sont que *hy os di algo*, fils de quelque chose, ce qui ne veut pas être grande chose en effet: ou si le mot veut signifier fils de Gots: qu'étoient ces Gots usurpateurs de l'Espagne, que de misérables Seythes, qui quittèrent leurs terres steriles, & leur ciel rigoureux, pour habiter un meilleur pays? Certes une Noblesse tirée delà, ne semble pas mériter des respects extraordinaires. Mais l'incertitude d'où elle se tire, ne montre-t-elle pas son peu de réalité. Les Lyciens dans Herodote la faisoient dépendre de la Mere, *Lycii præter cæteros homines nomen & familiam à Matre repetebant*. Nous avons des provinces en France, qui gardent



le même usage; conforme à celui de la vieille Italie du tems d'Evandre, puisque le Poëte dit de ce beau parleur Drances qui étoit de sa Cour,

- - *genus huic materna superbum* Virg. II.  
*Nobilitas dabat; incertum de patre fe-* Æneid.  
*rebat.*

Les Alemans appellent se mes-allier, si un homme prend une femme de moindre extraction que lui, & leur noblesse se tire des deux côtés si scrupuleusement, qu'il ne faut pas moins de quatre quartiers de chacun, selon le jargon armorial, pour la bien établir. La nôtre ordinairement dépend toute du Pere, nos plus grands Seigneurs ne faisant pas grande difficulté d'épouser une femme roturiere pourvu qu'elle soit riche. Et les plus puissans états de la Terre suivent cette coutume, de sorte que l'Empereur même des Turcs, & la plupart des autres Souverains de religion Musulmane, ne seroient ni Nobles, ni Gentils-hommes presque jamais, si l'on confidéroit leur Mere. Une si grande varieté fait bien voir le mauvais fondement de la chose, dont nous parlons. En tout cas, une noblesse acquise par la vertu des prédecesseurs, ne perd-elle pas son lustre & ses droits dans l'obscurité & le peu de mé-

rite d'une lignée fainéante & vicieuse? Nous avons vû de ce siècle des personnes ventées des plus illustres Maisons de l'Europe, si méprisables, soit du corps, soit de l'esprit, que tout le monde en rougissoit. Certes l'on parle mieux qu'on ne pense, quand on demande de quelle Maison est un homme pour s'informer de sa Noblesse: Elle est sujette à déperir aussi bien que les Palais les mieux bâtis, & que les plus superbes édifices. Tout dégénere avec le tems, & je vois dans Var-  
l. 16. re-  
 non éti-  
 roman.
 ron, que la Théologie de son tems rendoit leurs Dieux mêmes sujets à ce changement, *Diis quibusdam patribus, & Deabus matribus. sicut hominibus, ignobilitas accidit*, ce sont les termes. Le sage Persan Sadi considère là dessus dans son Rolaire, que le Feu, qui est si noble & si excellent, engendre la cendre, qui n'est bonne à rien. Cela étant, doit-on rendre les mêmes honneurs à une Noblesse éteinte, qui lui étoient desérés dans son éclatante origine?

Oui: A cause que la raison veut qu'on récompense la vertu de ceux, qui ont bien mérité du public en la personne de leurs descendants. Pourquoi non? puisqu'on punit assez souvent la posterité, sur les crimes & sur le démérite des Dévanciers? Aussi semble-t-il,

que toutes les Nations aient convenu en ce point, d'honorer les enfans par la considération de leurs peres nobles & vertueux. N'est-il pas vraisemblable, que ces Enfans seront tout autrement excités aux belles & grandes actions sur des exemples domestiques, que d'autres personnes, qui ne voient rien dans toute leur famille, qui les y puisse animer? Le sang qu'on a tiré des aieuls, s'il est illustre, bout dans les veines, & porte à de glorieux exploits, que n'entreprenent guères des amés basses & roturieres. En vérité, cela se voit si clairement dans toute l'étendue de notre humanité, & hors d'elle encore dans les différentes races de tous les animaux, qu'il n'y auroit point d'apparence de nous y arrêter davantage.

## XXIII. PROBLEME.

*Est-il honteux de changer d'avis?*

**N**ON: Car c'est une opiniâtreté vicieuse d'abonder tellement en son sens, qu'on ne s'en départe jamais, quelque raison qu'il y ait de le faire. Une infinité de personnes sont de cette humeur, & croiroient se faire grand tort, s'ils abandonnoient la moindre de leurs opinions, faisant gloire de s'y tenir.

inséparablement attachés, *Polypi more saxis adherescentes*, pour en parler comme fait Ciceron. Cela vient de ce que leur vanité les leur représente toutes bonnes, de même que nos Ganadois pensent, que toutes leurs rêveries contiennent un succès nécessaire, & que tout ce qu'ils s'imaginent en dormant doit arriver. Ainsi, disoit Varron dans une de ses Satyres, ceux, qui ont la jaunisse se persuadent, que tous les objets sont de la couleur, dont ils les envisagent, *ut arquatibus & veterinosus lutea quæ non sunt æque ut lutea videntur*. En effet la même chose, que nous voions arriver par ce vice corporel, arrive encore & plus dangereusement par un autre vice spirituel, que les Grecs nommoient *δοκίμοσιον*. Il cause les mêmes bevuës interieures, étant le grand ennemi de la sagesse, s'il y en a quelque une parmi nous, & il se peut mieux nommer en Latin que *insaniens sapientia*. Si l'on prise tant la constance, n'est-ce pas en user de suivre toujours ce qui nous paroît le plus raisonnable, en quittant ce qui lui est opposé? Ce n'est pas une force à priser d'être inébranlable dans une mauvaise assiette. Il y a des changemens avantageux. Aristote les appelle honorables & studieux, au lieu de ses Morales où il louë Neoptoleme, qui dans le Phi-

17. Eth.  
Nic. c. 2.  
& 9.

loctete de Sophocle, ne persiste pas au mensonge auquel l'éloquence subtile d'Ulysse l'avoit engagé. L'eau courante des rivieres est plus estimée, que l'eau morte & croupissante des marais. Et après tout, le Soleil même qui est la regle des choses les plus réglées & les plus uniformes, semble biaiser quelque fois, soit par un mouvement de trépidation au cas qu'on lui en puisse attribuer, soit par quelque autre cause, qui satisfasse aux apparences.

Oui: Si nous voulons imiter celui qui est le plus parfait de tous les exemplaires, & qui a prononcé de soi, *ego sum Deus & non mutor*. Il faut acquerir de sa ressemblance, autant que faire se peut, & se souvenir qu'encore que comme premier Moteur il produise toutes les diversités, qui se voient dans la Nature, il ne laisse pas quant à lui d'être toujours invariable & immobile. Le changement d'avis, & cette *ὁσῶν περιστροφὴ* *testula conversio* des Grecs, est propre à un Epiméthée, mais elle est indigne tout à fait de Prométhée (\*), & de tout homme ferme en ses résolutions, qui doit selon la façon de parler

(\*) Les Poëtes ont feint, qu'Epiméthée avoit formé les hommes imprudens & stupides & que Prométhée avoit fait les prudens & ingenieux.

in Alex. de Lucien, ἀδαμαντίνην τὴν γνώμην ἔχειν avoir  
 rfeud. la fermeté du Diamant dans les opinions.  
 Quelle honte de ploier à tous vents comme  
 ces Isles fabuleuses.

Sen. in *Quolibet vento faciles Echidnæ?*  
 Troa.

Quoi! parce que le peuple ne croit pas le  
 Soleil plus grand que la gueule d'un Four, &  
 qu'Epicure a eu ses railons pour être de ce  
 même sentiment; je m'y laisserai aussi em-  
 porter, tout prêt d'en suivre un autre, &  
 d'en changer encore par complaisance ou  
 autrement. *Ouejas bobas por do va una van-  
 todas.* En vérité, la constance, & si je l'ose  
 dire l'inflexibilité, a de grands avantages sur  
 des temperamens si variables, & qui ont si  
 peu de solidité que ceux du premier avis.

## XXIV. PROBLEME.

*Peut-on éviter toutes les mauvaises pensées?*

**N**ON: Parce qu'elles ont leur fondement  
 dans la Nature, & que d'ailleurs, par-  
 lant avec les anciens, elles gagnent le cœur  
 comme des ennemis domestiques, où elles  
 font quelquefois de grands ravages avant  
 qu'on se soit mis en défense contre elles. Et  
 qui peut les aller combattre dans un lieu de si  
 difficile abord, & si malaisé à être pénétré?

Car encore qu'on ait trouvé le moyen de prendre la hauteur des plus fourcilleuses montagnes; bien qu'on ait pû pénétrer jusqu'au centre de la terre, puisqu'on en a pris connoissance par celle de son Demidiametre; & quoi qu'enfin on ait reconnu la source & l'origine des eaux du Nil, qui ont si long tems arrêté tant d'esprits curieux; le cœur de l'homme est demeuré imperiscrutable, & sans pouvoir être suffisamment decouvert dans la profondeur. Aussi comme il n'y a que Dieu, qui soit *Cardiagnoste* ou scrutateur des cœurs, il n'y a que lui, qui puisse préserver cette partie, & remedier aux blessures, que lui font ces dangereuses ennemies les passions. Selon la plus importante partie de la philosophie, qui est la Morale, personne n'en est exempt. Chacun a son temperament, & comme elles en dépendent presque absolument, non seulement les particuliers en sont touchés diversement, mais les villes mêmes, les païs, & les nations, diffèrent notablement en cela. Ainsi les Atheniens prenoient autrefois leurs résolutions subitement, se laissant emporter à la colere; & les Lacedemoniens au rebours avoient de la peine à se déterminer dans leurs plus grands ressentimens, selon l'observation, qu'en a fait Tite-Live au

cinquième livre de sa cinquième Decade. Combien pourrions-nous tirer de paralleles semblables entre nous & nos voisins! Il vaut mieux en recueillir cette consequence, que tous les hommes sont égaux en ce point, qu'ils sont dominés par les passions, encore qu'il y ait quelque dissemblance à l'égard du plus & du moins. Une personne singuliere ne peut prétendre de privilège là dessus, sans changer de nature, *dishumanarsi*, ἐξανθρωπιζέω, ou renoncer entièrement à l'humanité. *Homo ex humo, sine humanitate non est homo.* Moquons nous du Sage des Stoïciens sans passions, & tenons pour un Oracle le mot de Pindare, qu'il n'y a point de sagesse, que la passion ne maitrise souvent, *animi perturbationes vel sapientibus non raro imposuerunt.*

ode 7.  
Olymp.

Oui: Si nous considérons avec Origene, qu'il n'est pas des maladies de l'esprit comme de celles du corps. Ces dernières sont quelquefois incurables dans l'art des Médecins.

Ovid. l. 1.  
de Poëte,  
cl. 4.

*Non est in Medico semper relevetur ut  
æger,*

*Interdum docta plus valet arte malum.*

Mais il n'y a point de maladies spirituelles, telles que sont les passions, dont nous parlons, que la bonne Morale ne puisse guerir. Ces passions sont fort impetueuses, & très



difficiles à surmonter, j'en tombe d'accord; il ne faut pas croire pourtant, qu'elles soient tout-à-fait irremédiables. Seneque le montre au sujet de la colere, où il prononce cette belle & générale sentence, *sanabilibus aegrotamus malis, ipsaque nos in rectum genitos Natura, si emendari velimus, juvat.* C'est nôtre foiblesse, que nous devons accuser, si ressentant la premiere tentation des passions, nous n'empêchons nôtre volonté d'y consentir. La Théologie des anciens faisoit regner ces Passions jusques dans le Ciel.

*Tangit & Ira Deos;*

Mais c'étoit en sorte, que, selon nôtre façon de parler, elles y étoient mises à la raison. Sur ce fondement Pindare exhorte le Roi de Cyrene Arcesilaus, de pardonner à Demophile qu'il avoit banni; & pour le bien porter à cela, il lui représente, que Jupiter même pardonna aux Tirans, & délia ceux, qui l'avoient voulu dethrôner. Si l'on trouve, qu'il y ait trop peu de rapport entre ce qui se passe en des lieux aussi éloignés l'un de l'autre, que l'est le Ciel de la Terre; il ne faut que jeter les yeux sur les animaux, qui nous environnent, ils nous feront la même leçon. L'on y verra jusqu'aux Tigres & aux Lions domter leur fureur, & souffrir le bâ-

Ovid. 8.

Metam.

Ode 4.

Pyth.

ton de celui, qui prend le soin de leur nourriture. N'est-ce pas faire honte aux personnes, qui ne peuvent résister à la moindre de leurs passions? En vérité par l'exemple des bêtes, que nous nommons sans raison, nous pouvons souvent être instruits à devenir hommes raisonnables.

## XXV. PROBLEME.

*Peut-on être trop prudent?*

**N**ON: Puisque comme une Vertu, qui est l'assaisonnement de toutes les autres, elle ne sauroit être trop diffuse. Il la faut considérer de même qu'on fait ces fleuves, qui ne sont jamais si utiles, que quand ils débordent, portant la fertilité sur tout ce qu'ils inondent. Et certes si la Prudence a été bien définie l'art de bien vivre, & si Aristote a eu raison de dire dans sa Politique, qu'elle avoit été donnée à l'homme par la Nature, pour lui tenir lieu d'armes propres à combattre toute sorte d'évenemens; peut-on posséder trop tôt, ou mettre trop en usage une chose, qui fait tout le bien de la vie humaine, & sans qui nos jours ne sont qu'une continuation de misère? Je vois pourtant deux pensées, qui paroissent différentes là dessus.

L'une est de Sophocle, quand il dit dans son Oedipe, *subito qui sapit, non tuto sapit*, ce qui semble désapprouver une prudence trop avancée. L'autre a pour auteur un Ecrivain moderne, qui n'a pas feint de prononcer dans son Zodiaque,

*Qui sapit is sapiat cito, nam sapientia sera  
Proxima stultitiæ est.*

Marc. Pa-  
ling. in  
sagit.

Ces diversités néanmoins peuvent être accommodées & conciliées par la prudence même, qui n'est ni tardive, ni précipitée, puisqu'elle n'agit jamais qu'en lieu propre, & en tems convenable.

Oui: Car nous apprenons de celui qui ne trompe personne, qu'il ne faut être sage ou prudent, qu'avec sobriété & retenue, & par conséquent qu'on peut l'être trop en certaine façon. Aussi a-t-on crû, que quand les Grecs ont nommé la Temperance *σωφροσύνην* sur ce qu'elle étoit *σωτηρία φρονήσεως*, *prudentiæ incolumitas*; ils ont voulu faire comprendre, que cette Prudence devoit avoir des limites, être temperante, & ne se produire pas légèrement en toute rencontre, parce qu'en ce cas, elle dégénere en intemperance, & n'est plus cette Vertu, que Bion disoit être entre les autres, ce qu'est la Vuë entre les sens. D'ailleurs, si les Stoïciens l'ont bien nommée

D. Pau-  
lus.

Diog.  
Laert.

une science, qui connoit les choses bonnes, les mauvaises, & celles qui sont entre deux; l'homme prudent ne doit-il pas être modeste & retenu, afin que dans cette science du bien & du mal, il ne se porte & ne se plaise jamais qu'au premier, étant dans une perpetuelle défiance de l'autre. Car les plus fins y sont pris, & il arrive quelque fois, que la trop grande prudence dont l'on se veut servir, nous écarte du bon chemin, & nous fait lourdement broncher.

Iuven.

*Fallit enim vitium specie virtutis & umbra,*

*Cum sit triste habitu, vultuque, & veste severum.*

l. 6. Eth.  
Nic.  
c. 31.

Aristote soutient, que quand cela arrive, la chute est d'autant plus grande, que l'esprit, qui fait cette bevue est grand, de même qu'un corps puissant s'offense bien davantage s'il tombe, qu'un autre plus petit & plus léger. L'on peut donc conclure, que la Prudence veut elle-même, qu'on use d'elle fort sobrement, selon le mot de l'Apôtre, parce qu'elle court fortune de devenir blâmable, &, s'il faut ainsi dire, imprudente, si on la pousse trop avant.

## XXVI. P R O B L E M E.

*Y a-t-il des Prieres désagréables à Dieu?*

**N**ON: N'y aiant point d'apparence, qu'il en rebute comme faisoit le peuple Romain celles des Gladiateurs, qui n'étoient souvent bonnes, qu'à les faire haïr, si nous en croions Ciceron dans son oraison pour Milon. La Théologie Payenne donnoit le pouvoir aux Prieres, de delàrmer souvent le bras de Jupiter dans sa plus grande colere. Ovide le dit, après avoir prononcé, que la priere, qui suit la faute, rendoit quelque fois les Dieux coupables, sur le pardon, qu'ils accordoient à des criminels.

*Sæpe Deos aliquis peccando fecit iniquos,*

*Et pro delictis hostia blanda fuit.*

Ovid. l. 5.  
Fast.

Il y a bien plus, le texte aussi sacré, que celui de ce Poëte est profane, nous apprend, qu'à quelque heure qu'un pécheur pénitent adresse sa priere au vrai Dieu, il est exaucé. C'est pourquoi l'on tient communément, que les Saints, qu'on invoque, accordent quelque fois aux impies mêmes ce, dont ils sont requis; *Nec impiorum preces interdum despicunt invocati Sancti, premio saltem aliquo temporali, ut Deus Solem suum oriri facit super bonos & super malos,* selon le texte & l'exem-

Tom. 8.  
ann. p.  
334. de  
nugis  
Curial. l.  
5. c. 8.

Voyage  
de l'Eu.  
de Be-  
ryre.

ple qu'en donne Baronius. Que ne pût point la priere de Saint Gregoire Pape pour Trajan tout infidele qu'il étoit, si ce qu'en écrit Joannes Sarisberiensis dans son Policrate est vrai? Ceux du Roiaume de Siam considèrent le Ciel encore aujourd'hui, comme un grand Palais, où plusieurs chemins aboutissent, qui conduisent tous à la Felicité: Ne peut-on pas dire avec plus de pieté qu'eux, que diverses prieres y sont adressées, les unes plus considérables que les autres, sans que pas une soit rejetée, si un cœur tel, qu'il doit être, les présente. Il ne faut pas néanmoins attribuer trop aux prieres, ni tomber par un zèle indiscret dans le defaut de ces Origenistes, qu'on nomma les Misericordieux, & qui furent condannés par un Concile de Valence, à cause que, ne se contentans pas de faire tirer à Nôtre Seigneur ses Elus des Enfers, ils vouloient, qu'il n'y eût pas laissé un seul coupable.

Oui: Puisque rien d'impur ne sauroit être agréable à Dieu, & qu'il peut être requis de choses injustes, témoin, sans parler des enfans de Zebedée, ce faux devot du poete satyrique, qui prononce effrontément dans le Temple - - O si

Satyr.

*Ebullet patruî præclarum-funus, &c.*

L'orai-

L'oraison même Dominicale, toute excellente qu'elle est, fera beaucoup moins efficace, si on ne la profere, que, comme faisoient d'abord nos Hurons affamés du Canada, à cause du pain quotidien; dont elle parle. Car comme l'on disoit des Atheniens, qu'ils ne parloient jamais de la paix, qu'en habit de deuil, & pressés de la dernière nécessité; il y a des gens, qui ne songent jamais à invoquer ce qu'ils croient de plus saint dans le Ciel, que quand ils se pensent malheureux sur la Terre. Certes nous devons en tout tems lui offrir nos vœux & nos prieres, les accompagnant toujours, autant qu'il nous est possible, de bonnes actions. Car le vieux Caton disoit fort bien, nonobstant son infidelité, que sans elles les Graces d'en haut ne s'obtenoient pas aisément; *Non votis, ne- Sall. in*  
*que supplicis muliebribus, auxilia Deorum pa- bello*  
*rantur: Vigilando, agendo, bene consulendo, Cat l.*  
*prosperè omnia cedunt.* Il ajoûtoit, que sans ces bonnes œuvres, les Dieux, au lieu d'entendre favorablement nos prieres, se couroucoient contre nous, & devenoient nos adversaires; *Vbi socordia atque ignavia te tradideris, nequicquam Deos implorès, irati infestique sunt.* Mais comment les Gentils eussent-ils pu faire de bonnes prieres, eux, qui dans

1. 3. adv.  
Gentes.

leur aveuglement ne savoient à qui elles devoient s'adresser, les commençant toujours par ces termes, *Sive tu Deus es, sive Dea*, selon qu'Arnohe le leur reproche bien à propos? Ces mêmes tenebres spirituelles font, qu'encore aujourd'hui les premiers philosophes de la Chine, quoiqu'ils reconnoissent un Etre Souverain, font profession de ne le point servir du tout, croiant mieux faire ainsi, que s'ils lui rendoient un culte defectueux; comme d'autres soutiennent qu'il est ridicule, de prier celui qui fait bien mieux que nous, ce qui nous est nécessaire, outre, qu'étant tout bon, il est assez porté de lui même à nous le donner. Il n'y a que la vraie Religion, qui nous puisse tirer de ces erreurs, & nous bien conduire là dessus. Ce n'est pas que les Payens mêmes n'y aient eu quelque fois de bonnes maximes. Le précepte, soit de Pythagore; soit de Numa, *καθίσθαι προσκυνήσοντες*, *adoraturi sedeant*, a son rapport à ce que Pybrae enseigne pieusement aux jeunes enfans,

*Adore assis comme le Grec ordonne.*

Après tout néanmoins, nos prieres n'obtiendront jamais du Ciel, ce qu'elles lui peuvent demander, si elles ne se conforment à celles de l'Eglise.



## XXVII. P R O B L E M E.

*Les Richesses méritent-elles la grande estime qu'on en fait ?*

**N**ON: Je soutiens, que ces Richesses ont plus fait perir de personnes, que la Pauvreté. Combien d'Etats ont-ils été renver-<sup>Pausanias</sup> sés comme celui des Lacedemoniens, dont l. 9. Lyfandre causa la ruine selon la prédiction de l'Oracle, par le seul desir des Richesses. N'avons-nous pas vû dans nos jours l'infortune d'une infinité de particuliers, semblables à ces animaux pris à l'appas, qui après s'être gorgés de biens, se sont vûs réduits à rendre gorge, aussi bien que le Rénard de l'Apologue à qui la Belette dit si à propos,

*Macra cavum repetes arctum quem macra* Horat. l. 1.  
*subisti.* 1. ep. 7.

Ah, qu'une telle privation est beaucoup plus fâcheuse, que l'acquisition ni même la possession n'en peut avoir été agréable. L'Espagnol appelle cela *comer en plata morir en grillos*. En vérité l'on éprouvera toujours, qu'il est des richesses comme de tout ce que nous employons à nous vêtir, qui importune, s'il excède la bonne mesure. *Probo Fortunam velut tunicam, magis concinnam quam longam.* Une soutane vaut mieux un peu plus courte,

que trop longue, & par consequent embarassante. Et nous avouïerons, si nous sommes tant soit peu raisonnables, que dans le chemin, que nous devons faire en ce monde, qui n'est pas un voyage de long cours, moins l'on est chargé, mieux on va & avec plus de gaieté, parce qu'on n'apprehende presque rien. Cependant nôtre plus grand soin est d'accumuler ce qu'on nomme du bien, & qui fait souvent nôtre plus grand mal, puisque plus on en a, plus l'envie croit d'en posséder davantage, de même qu'un feu s'embraze d'autant plus, qu'on y jette de bois. Cela va jusqu'à un tel excès, que nous pouvons dire avec plus de sujet que Varron ne faisoit de son tems, *Perspicuum est majorem curam nos habere marisipii, quam vitæ nostræ.* Rien ne nous est cher comme la bourse, & cette monnoie, qu'elle enferme, occupe tellement nos esprits, que les Latins la nommèrent fort à propos *Monetam*, à cause du souvenir qu'elle nous donne de ses intérêts, n'y aiant rien dont nous perdions moins la mémoire, *ubi thesaurus, ibi animus.* Nous faisons nôtre Dieu de ce qui compose les menotes des criminels en quelques pais, & que la Nature semble avoir mis sous nos pieds pour nous en donner du mépris; *Nec erubescimus summa apud nos*

*haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* En un mot nôtre félicité, telle que nous la faisons par une imagination depravée, est la félicité d'un escargot, comme l'appelloit Diogene, d'un Gryphon, d'une Fourmi d'Inde, & d'un miserable Choucas, qui met dans son trou tout ce qu'il peut attraper de metal. Mais quand l'opulence auroit quelque chose aussi estimable, qu'on se le figure ordinairement, ce qu'elle cause presque toujours ne devoit-il pas nous la rendre suspecte. N'est-ce pas elle, qui nous rend superbes & intolerables le plus souvent? dont la conséquence est si bien exprimée par cette roué des Italiens *Richessa fa superbia, superbia fa povertà, povertà fa humilta, humilta fa richessa, richessa fa superbia*, ce qui continuera d'une répétition poursuivie, & aussi long tems, que les Cieux rouleront circulairement sur nos têtes. Bon Dieu! qu'une honnête pauvreté a de merveilleux avantages sur une telle richesse; & que je dis volontiers avec cet ancien dans Tacite, *Satis habeo si tenues res meæ nec mihi pudori, nec cuiquam oneri fuerint.* Pourvû que j'aie assez de viatique pour couler ce peu de jours qui me restent,

*Quo sit mihi tuta senectus  
A tegete, & baculo.*

Inven.  
lat. 9.

je m'estimerai plus heureux mille fois, que de me voir accablé de biens qui obligent à mille soucis pour les conserver. *Longe gratior laxa & otiosa paupertas, quam tristes & occupatæ divitiæ.* Rien ne me plaît tant dans la vie de Tycho Brahé, que sa Parodie ordinaire.

Cassen-  
dus in e-  
jus vita  
l. 6.

*Haud facile emergunt quorum virtutibus  
obstat*

*Res numerosa domi.*

C'est une merveille, que des personnes nées dans l'opulence, cultivent tant soit peu leur esprit; & quand je fais sérieusement réflexion sur l'emploi de leurs biens, je ne puis condamner cette pensée, qu'il devoit être permis de jeter un devolu sur les richesses de ceux, qui n'en savent pas user. La fin tranquille d'un nécessaire est plus à priser que la leur, au jugement du Sage Sadi dans son Rosaire, *Mendicus cujus extrema sunt felicia, præstare diviti cujus extrema sunt infelicia.* Et la considération de ce Persan me plaît ailleurs, quand il admire que dix gueux dorment paisiblement ensemble sur une natte, & que deux puissans Souverains ne se puissent souffrir dans les plus grands royaumes de la Terre. Ne donnons donc pas tant d'avantage aux Richesses, que nous méprisons absolument toute

pauvreté, y en aiant quelqu'une sans doute, qui leur est préférable. Celui, qui l'a detestée, parce qu'elle lui avoit fait perdre ses amis, en avoit fait indubitablement un mauvais choix; & au lieu de s'en plaindre, il seroit mieux de reputer à gain cette perte. Arrien dit, que ceux de Gadare (elle sera Antioche ou Seleucie comme vous voudrés) avoient dedié un autel commun à cette Pauvreté, & aux Arts que nous cultivons si utilement; pour marque, que c'étoit elle, qui avoit aiguisé l'esprit humain, le rendant capable de les inventer.

Oui : Car les Richesses n'ôtent pas à tous les hommes l'esprit également; & comme biens de fortune, selon qu'on les nomme ordinairement, elles n'ébloüissent pas sans exception tous ceux, qu'elles élèvent par dessus les autres. Si quelques-uns se laissent posséder par elles pour n'en savoir pas le bel usage, les plus avisés les possèdent utilement & agréablement, sans jamais souffrir leur tyrannique domination. Mais en bonne conscience, qui se peut passer d'une chose sans laquelle un homme demeure dans une perpetuelle souffrance, & dans un mépris tel, qu'il passe pour n'avoir pas le sens commun? Car

pour le premier point, Laberius le remarquoit autrefois,

*Hominem experiri multa paupertas jubet.*

Et pour l'autre, une ancienne Epigramme l'a prononcé hardiment,

*Nullus inops sapiens, ubi res, ibi copia  
sensus.*

in semita  
Sapient. Certes un Arfabandus des plus sçavans, & tout ensemble des plus pauvres Arabes de son tems, exprima plaisamment sa souffrance avec cette indignation propre à sa langue & au génie de sa nation; Les plus nobles & les plus généreux de tous les animaux, qui sont les Lions, se voient contraints de perir de faim dans les bois, au même tems, que des Chiens de cuisine, & de vilains matins se crévent de manger & sont dans l'abondance de toute sorte de vivres. Or, outre l'aversion, qu'on doit avoir du miserable état, où nous met le Pauvreté, il se faut toujours souvenir, qu'on compte entre les hérésies de Pelagius, celle, d'avoir soutenu, qu'une personne riche ne se pouvoit sauver, si elle ne donnoit tout aux pauvres. J'avouë, que les Richesses ne rendent pas d'elles-mêmes un homme sage & vertueux; mais je soutiens, que celui, qui est tel, peut bien mieux faire des actions dignes de lui, & exercer sa sagesse & sa vertu dans

l'opulence, que dans la nécessité, & que pour m'expliquer aux termes de Seneque, *Major ei materia animum explicandi suum in divitiis; quam in paupertate.* Sans mentir des biens ne sont jamais de vrais biens, que lorsqu'ils tombent dans de si dignes mains; & quand la Fortune verroit aussi clair, qu'on la dit aveugle, elle ne pourroit jamais les mieux placer, qu'en si bon lieu, où elles sont si bien administrées, & d'où elle peut toujours les retirer sans faire crier personne: *Divitias quidem ubi tutius fortuna deponet, quam ibi, unde sine querela reddentis receptura est.* Je sai bien, qu'Aristote met la félicité non pas dans la grande abondance, mais dans une médiocrité de biens, parce qu'à son dire cet état heureux, qu'il nomme *Eudemonie*, consiste dans un certain milieu également distant des extrémités; d'où il conclut, que *summæ felicitatis est rem familiarem mediocrem habere.* Mais encore que je n'approuve pas une trop grande convoitise, ne fût-ce qu'à cause du proverbe, *qui en un anno quiere ferrico, al medio le ahorcam;* & bien que j'aie horreur de la maxime presque inconcevable de Crassus, qu'un homme soit pauvre s'il ne peut de son revenu entretenir une armée, je ne laisse pas de dire, qu'il est plus avantageux, d'avoir sur ce sujet

un peu les coudés franches, que d'être réduit à une trop grande lesine; & qu'en ceci, aussi bien qu'en quelques vertus, le milieu philosophique doit être plus voisin de l'opulence, que de la Pauvreté. Les Turcs ont une paroemie, qui porte que celui, qui a quantité de poivre, en met jusques sur ces choux. Chacun en peut faire l'application à sa mode. Quant à moi j'improve le luxe, qui n'est bon à rien qu'à paroître vain; mais je ne saurois condamner une vie aisée, dont il est impossible de jouir dans une trop exacte frugalité.

XXVIII. PROBLEME.

*Faut-il deferer aux Songes?*

**N**ON: Les Songes ne sont, généralement parlant, que mensonges, & leur interprétation est ou frivole, ou douteuse. Il n'y a rien de plus vain, que ce qu'ont écrit les Onerocritiques, témoin Artemidore, qui étoit du tems des Antonins dans un siècle lettré; & ce que nous avons des Arabes à cet égard, le travail d'un desquels a été mis depuis peu en nôtre langue, qui témoigne autant que tout autre, qu'il n'y a point de país, où l'esprit des hommes ne se repaísse souvent de viandes creuses, faute de meilleure nourriture.



Le songe, que fit Pompée avant le combat de Pharsale, qu'il alloit orner le Temple de Venus Victorieuse de beaucoup de dépouilles, ne servit qu'à lui partager l'esprit, à cause qu'il le laissoit en doute, si la Victoire le regardoit, ou César son adversaire, qui se disoit venu des descendans d'Enée, que cette Déesse favorisoit. Il n'y a sorte d'extravagances, ni de malheureuses actions, que les Songes ne fassent faire, non seulement à ceux, qui se promettent tout endormis, que les Latins ont nommés *somnambules*, & les Grecs, *hypnobates*, mais sur tout aux crédules, qui les interprètent à leur mode, & qui reçoivent d'eux des transports d'esprit furieux. Un avare dans l'Anthologie aiant rêvé, qu'il avoit fait une dépense excessive, se pendit à son réveil, désespéré d'une si grande perte, que lui représentoit son imagination blessée. Et un Portugais, déferant à un songe, qui lui avoit fait voir sa femme commettant adultere, la poignarda cruellement le matin, toute innocente qu'elle étoit. L'ainé des Denys, que leur tyrannie rend si célèbres, fit massacrer un Marias pour avoir scû, qu'endormant il avoit songé, qu'il tuoit ce Tyran, croyant qu'un tel songe pouvoit être venu des pensées du jour. Et l'Empereur Tibere troisième exila un Phi-

Plutar. in  
Dione.

lippe, fils du Patrice Nicephore, qui avoit grandement aidé à le faire Empereur, à cause d'un conte, que ce jeune homme fit à ses amis, qu'en rêvant endormi, il lui avoit semblé, qu'un Aigle lui couvroit la tête de ses ailes; ce que Tibere prit pour un présage de sa promotion à l'Empire. Mais l'esprit humain se peut-il rien figurer de plus contraire à la raison, que de donner aux représentations de la nuit les plus criminelles, des interprétations, qui promettent toute sorte de bonheur. Dion Cassius fait rêver César étant aux Gades d'Espagne, qu'il avoit affaire à sa Mere, & Plutarque lui attribue le même songe avant son passage du Rubicon en Italie, l'un & l'autre voulant qu'il ait conçu de là l'esperance, d'obtenir la Monarchie de tout le monde. Pausanias représente un certain Comon à qui un pareil inceste, commis avec sa Mere, morte il y avoit long tems, par une semblable illusion nocturne, fut un augure aux Messeniens de la restitution de leur ville. Et Vincent de Beauvais observe dans son Miroir historial, qu'un Hugues Evêque d'Auxerre, eût la nuit avant son election un songe approchant de ceux-là:

*In nocte quidem electionem suam præcedente, vidit in somnis quod Mater sua sibi esset copulanda nuptiali federe.* Enfin si les Songes méri-

an. VI 51  
c. 127.

tent quelque créance, parce qu'ils font quelquefois envoiés d'en haut, qu'ont fait au Ciel ceux, qui ne rêvent jamais? Solin a dit cela l. 9. des peuples de Libye, qu'il nomme Atlantes. Plutarque l'assure d'un Cleon de Daulie, & d'un Thrasymede, bien qu'ils eussent vécu long-tems. Et presque dans tous les siècles, il s'est trouvé des personnes d'un temperament à passer comme ceux-là toutes les nuits sans faire aucun songe. Certes l'homme est bien ridicule en ceci comme en toute autre chose, & j'ai horreur de l'impicté des Païens, qui faisoient rêver leur Jupiter même, témoin cette action nocturne, que Pausanias leur attribue, l. 7. & qui me paroît trop infame pour être rapportée.

Oui: Si nous ne voulons démentir toutes les histoires profanes & sacrées, qui rapportent des Songes tout à fait considérables: Voiés dans Denys d'Halicarnasse, comme un Romain malade retourne sain chez lui, après avoir fait entendre son songe au Senat. Dans Agathias un Philosophe Grec ouït dormant des vers, qui lui furent prononcés, & qui portoient, que les Perses étoient indignes, qu'on les enterrât, parce que la Terre ne vouloit pas recevoir ceux, qui s'accoupoient avec leurs Meres. Pausanias proteste, que

des visions nocturnes reçues en dormant, l'empêchent d'expliquer les sentimens sur ce qui se passoit au temple de Cerès Eleusine; & il rapporte ailleurs, que Sophocle reçût pendant son sommeil un commandement de Bacchus, d'écrire une Tragedie, dont sa jeunesse le rendoit incapable, mais que néanmoins aiant essayé à son réveil, il fut étonné de voir, qu'il lui réussissoit à merveille. Dans Appien Sylla, le plus heureux des hommes, disoient les Romains, songea, que son Destin l'appelloit, *vocari se jam a fato*, il le dit le lendemain à ses amis, fit son testament, eût le soir la fièvre, & mourût la nuit suivante à soixante ans. Aussi est-ce le même Sylla, qui donnoit ce conseil à Luculle dans ses Commentaires, qu'il lui avoit dédiés, de croire sur toutes choses à ses Songes, *Nihil perinde fidele duceret & firmum, ac quod in somnis demonstraretur*; Plutarque nous l'apprenant ainsi. Un songe du Médecin d'Octave César, est cause, qu'il se trouve au combat des champs Philippiques, & qu'il eût le moïen de se sauver, au rapport de Dion Cassius. Gallien dit au neuvième livre de sa Méthode, qu'il fut obligé par des Songes très exprès de son pere, s'appliquer à la Médecine en suite de la Philosophie. Et au dixième livre de l'usage des parties il proteste, qu'il


l. de bello civili.

in vita Luculli.

l. 47.

c. 4.

c. 12.

fut forcé d'écrire les merveilles de l'œil par un songe, qui lui reprochoit d'être impie envers son Créateur, s'il ne le faisoit pas. En divers autres endroits de cet ouvrage il répète cela, jusqu'à s'excuser, de s'être servi de démonstrations Géométriques, qu'il savoit bien, que les Médecins de son tems avoient en aversion, sur ce qu'il en usoit ainsi par force, *Non lubens, écrit-il, sed solum ut Dei jussis satisfacerem, mathematicis theorematibus sum usus.* Cardan  voulu imiter en cela, quand il a c. 43. déclaré au livre de sa propre vie, qu'il avoit été averti en songe de mettre dans sa bouche une émeraude, qu'il portoit pendue au cou, s'il vouloit perdre la mémoire de la mort de son fils, ce qui lui succéda. Si j'avois envie d'être plus diffus, je rapporterois le songe de Suger, qu'il fit avant que d'être Abbé de Saint Denys, & qu'il recite lui-même dans la vie qu'il a écrite du Roi Louis le Gros. Celui du Conseiller Peiresc, que nous a fait observer un des plus savans hommes de ce siècle, n'est pas moins considérable non plus, comme aiant eu un succès véritable. Je me contenterai de deux exemples assez merveilleux. Le premier est, qu'un Conseiller du Parlement de Dijon nommé Carré, ouït en dormant, qu'on lui disoit ces mots Grecs qu'il n'enten-

doit nullement, ἀπίθι, ἢ ἀσθανή τὴν σὲ ὀτυ-  
 χίαν. Ils lui furent interpretés, *abi, non*  
*sentis infortunium tuum*; & comme la maison  
 qu'il habitoit ménaçoit de ruine, il la quitta  
 fort à propos, pour éviter sa chute, qui arri-  
 va aussi-tôt après. Le second exemple sera  
 d'un nommé *André Pujon*, qui étant, il n'y  
 a pas une centaine d'années à Rion, songea en  
 dormant, qu'il faisoit l'anagramme de son  
 nom, où il trouvoit *pendu à Rion*, ce qui eût  
 son effet quelques jours après. Outre les  
 Songes naturels, dans lesquels Zenon vouloit,  
 qu'on le mirât pour y reconnoitre son tempe-  
 rament, & ceux, qui sont même provoqués  
 par des pierres, telle que celle dont parle So-  
 lin, quand elle est mise sous le chevet du lit;  
 soit par des plantes, comme cette *Munghoa*,  
 ou, *fleur du Songé*, que les Ambassadeurs Hol-  
 landois disent avoir trouvée depuis peu à la  
 Chine: Outre ces Songes-là, dis-je; il s'en  
 voit de prophetiques, qu'on va chercher dans  
 les Temples au même país, avec quelques  
 cérémonies, qu'on observe, dit le Pere Mar-  
 tini, pour les avoir heureux. Et l'on ne sau-  
 roit nier, qu'il n'y en ait de tout à fait Divins,  
 puisqu'il n'interprétoit pas seulement  
 les Songes du Roi Nabuchodonosor, mais de-  
 vinoit

Plutar.  
 de prof.  
 virt.

c. 27.

c. 2.

vinoit même ce qu'il avoit rêvé, quand ce Roi l'avoit oublié.

## XXIX. PROBLEME.

*Le Mensonge est-il si absolument défendu, qu'on ne doive jamais rien dire, qui ne soit vrai?*

**N**ON: Car il y a des Mensonges si utiles, qu'ils deviennent nécessaires n'y ayant jamais eu de siècle où ils n'aient été pratiqués, ni de Nations, qui ne les aient approuvés. Dans le Philoctete de Sophocle, Neoptoleme demande à Ulysse, s'il ne croit pas, que le Mensonge soit une chose honteuse? Non pas, lui répond le plus prudent des Grecs, lorsqu'on l'emploie au salut des hommes. Les Perses le préfèrent comme tel aux vérités préjudiciables, comme l'enseigne cette sentence prise du Rozaire de Sadi, *Mendacium beneficium faciens, melius est vero exitium parturienti.* Et comment un mensonge profitable, & qui ne porte préjudice à personne seroit-il un crime? puisqu'on en use licitement pour le seul divertissement, témoin celui des Fables, si innocent & si instructif tout ensemble; que le Fils de Dieu ne parloit presque point à ses disciples sans paraboles. Aussi comme par

permission divine les Oracles n'ont pas laissé quelquefois de prononcer aux Gentils de bonnes choses, & qui leur étoient avantageuses, celui de Delphe porta Esope à la composition de ces fables si célèbres & si estimées de tout le Monde, ou, pour en parler, comme fait Avienus à Theodosie, *Responsò Delphici Apollinis monitus, ridicula orsus est, ut legenda firmaret.* Quoi qu'il en soit, la maxime de ce Docteur de l'Eglise qui a écrit, *Quoties aliquis utilitatis proximi causa mentitur, si non erat peccator antequam mentiretur, mentiendo efficitur id quod vitarat;* Cette maxime, dis-je, doit être entendue d'une personne, qui en faveur d'un ami, dit quelque mensonge préjudiciable à d'autres; ce qui va contre la regle de ne faire jamais un mal, sous le prétexte d'en retirer du bien. Je condamne autant qu'il est possible les Priscillianistes, qui approuvoient même le parjure, selon que le rapporte Saint Augustin, quand ils ne faisoient pas difficulté de dire,

Baron.  
Tom. 4.

*Iura, perjura, secretum prodere noli.*

Mais je pense, qu'on ne peut faillir en faisant avec Saint Thomas distinction entre les Mensonges plaisans ou récréatifs, les utiles, & les pernicious. Il a tant de manquemens & de déguisemens de paroles qui sont excusables,



qu'on auroit tort de les condamner tous, comme de dangereux mensonges. On excuse Abraham & Isaac, qui contre l'intention de Pharaon & d'Abimelech, qui les interrogeoient, dirent, que Sara & Rebecca n'étoient que leurs Sœurs. Mais que dirons-nous de Jacob, quand il feignit d'être Esau, pour avoir la bénédiction de son pere, qui valut nonobstant la tromperie? Que penserons-nous de David, lorsque voulant se sauver, il dit fausement au grand Prêtre Abimelech, qu'il venoit par l'ordre de Saul, & puis feignit d'être insensé devant le Roi Achis? Accuserons-nous Saint Paul d'avoir trompé les Romains, c. XV. 28. leur écrivant, qu'il iroit en Espagne, sans l'exécuter? Et condamnerons-nous Saint Pierre, quand il protesta à son Maître, qu'il ne se laissera jamais laver les pieds par lui, *non lavabis mihi pedes in æternum*, ce qu'il fit néanmoins incontinent après? Non certes, il faut bien se garder de mettre cela au rang des mensonges désagréables à Dieu. L'on doit dire plutôt du mensonge en général, ce que quelqu'un a prononcé de la Vérité, *aliqua ut sanitatis, ita & veritatis datur latitudo*, puisque la raison des contraires le souffre. Et quoi qu'à l'égard des exemples, qui viennent d'être rapportés, il y ait lieu de penser, que les

choses du Ciel, ne se considèrent pas. comme celles de la Terre, l'on peut ajoûter, qu'humainement parlant il se voit des Mensonges, qui ne sauroient à cause de leur fin, être raisonnablement condamnés.

Oui: Puisque la Vérité, comme fille de Cronus ou du Temps, selon la Théologie des Anciens, ne doit jamais être abandonnée en quelque saison, ni sur quelque considération que ce puisse être. Clement Alexandrin rapporte au sixième livre de ses Tapisseries avec grande estime cette sentence de Pindare: *ὄψιζα μεγαλοῦ ἀρετῆς ἀνασσα ἀλήθεια*, *Principium magnæ virtutis Regina Veritas*. Et Saint Jérôme dans son apologie contre Ruffin, a prononcé hardiment avec les Pythagoriciens, qu'après Dieu il n'y avoit rien, qu'on dût plus respecter que la Vérité, qui seule nous approche de la Divinité, *Post Deum Veritas colenda, quæ sola homines Deo proximos facit*. C'est pour cela, que le Président d'Egypte portoit la Vérité sur son estomac, selon que Diodore Sicilien le représente dans le premier livre de sa Bibliothèque historique. Aussi peut-on dire, que la recherche de cette belle Vérité, qui se fait estimer jusques dans la bouche des Ennemis, est le seul sujet, pour lequel les Philosophes nous permettent de renoncer à nô-

tre liberté; & que la même recherche est la plus propre de toutes, & la plus naturelle à l'homme, *In primis hominis est propria veri inquisitio atque investigatio*, pour user des termes de Cicéron. Delà vient l'excellent pensée de Platon, dont Marc Antonin s'est voulu souvenir, qu'il n'y a rien de quoi nos Ames se sentent privées plus mal volontiers, que de la connoissance de la Vérité, *πάντα ψυχῆ ἀνοῦτα σέρεται ἀληθείας*, *Omnis animus non sua sponte privatur veritate*. Jugés par tous ces éloges, quelle opinion nous devons prendre de la laideur du Mentonge, capital ennemi de cette Vérité, & qui fait le revers naturel de sa médaille; celle-ci étant une, & l'autre plein de variété & de toutes sortes de faussetés. Car pour le bien debiter, il n'y a personne qui ne tâche de couvrir sa difformité, & qui ne le dore, si faire se peut, de quelque feuille de vrai-semblance. Certainement c'est une chose merveilleuse, qu'il n'y ait que l'homme, qui se serve de sa voix pour mentir, celle de tous les autres animaux étant sincère, & ne servant jamais à l'imposture. Car ce qu'on a écrit de l'Hyène (\*) & du Crocodile, ne doit

(\*) Hyène, animal semblable au lion, plus petit mais plus cruel & plus rusé. On dit qu'il prononce tout distinctement les paroles, qu'habitant dans les bois, il apprend les noms des bergers, les appelle le soir, & les devore, quand ils torment de leurs hurtes. P. n. l. 8. c. 30.

pas tenir lieu d'exception, puisqu'assez d'Auteurs modernes se moquent de ces cris trompeurs qu'on leur avoit attribués. Quoiqu'il en soit, le Mensonge mérite d'être reputé le plus infame de tous les vices, & le plus contraire, je ne dirai pas simplement à la société civile, mais à nôtre humanité. En effet, ceux qui ont dérivé leurs noms de *Verum*, & de *Veritas*, de celui du Printems des Latins qu'ils appellent *Ver*, ne doivent pas avoir tant fait de réflexion sur ses premières productions, qui ne démentent jamais leur principe naturel, que sur ce qu'au printems de nôtre âge, où regne l'innocence, l'on dit les choses, comme elles sont, ou du moins, comme on les croit être, n'y aiant que la malice des années subseqentes, qui porte à mentir, & qui apprend à pervertir l'usage de nos paroles. Je sai bien, qu'on veut faire servir, l'utilité de véhicule & de prétexte au Mensonge, pour le faire approuver, sinon à l'égard des particuliers, pour le moins, selon l'opinion des Platoniciens, quand il est employé à l'avantage du public par ceux, qui gouvernent les Etats. Mais ne flattons point un si dangereux vice, qui ne demande qu'à s'introduire & à s'établir doucement, tantôt comme nécessaire, tantôt comme servant innocemment au plaisir, pour

former une habitude dans nos ames, qui les ruine auprès de leur Créateur. Vous savés les aphorismes de la bonne Morale, que ce qui est defectueux dans son principe, *tractu temporis convalescere non potest*, & cet autre presque semblable, *quæ crescentia perniciofa sunt, eadem sunt vitiosa nascentia*. *Qui vitiis modum apponit, is partem suscipit vitiorum.* Cic. 1. 4. Tusc. quæ

Tant y a, qu'un mensonge en attire un autre, *linum lino neçtitur*, & il arrive, qu'on le fait même servir & les parjures à l'ornement du langage. L'on ne croit point de belle Eloquence, si elle ne fait faire comme cet Autolycus d'Ovide.

*Candida de nigris, & de candentibus atra;* l. 11. Metam.

sans que personne déferé au sentiment de Saint Jérôme, *melius esse verum dicere rustice, quam falsa diserte proferre*. Pour moi, je pense, qu'on ne sauroit trop s'en souvenir, ni trop pratiquer dans la vie le précepte du grand Saint Gregoire, *Melius est ut scandalum oriatur, quam veritas relinquatur*. Pourquoi employer le déguisement & la fausseté, sous ombre de faire paroître plus agréable celle, qui ressemble dans sa simplicité au marbre & au porphyre, qu'on voit refuler toute sorte de peinture, & de parure étrangere, parce

qu'ils ont en eux-mêmes, sans rien emprunter d'ailleurs, la plus grande recommandation, qu'on leur puisse donner.

## XXX. PROBLEME.

*La Morale des Philosophes suffit-elle, pour rendre parfaitement Vertueux ?*

**N**ON: Parce qu'il n'y a rien de plus incertain, que leurs préceptes, dont les uns sont souvent absolument contraires aux autres. Ainsi l'on en voit, qui suivant Hippocrate & Galien, font dépendre les Vertus & les Vices du Temperament, & beaucoup d'autres soutiennent, que ce sont des habitudes de l'Ame. Les Stoïciens établissent des bornes ou limites morales, au delà desquelles la moindre transgression fait un crime, ce qui a donné lieu à leur paradoxe, que tous péchés sont égaux: Les autres Sectes s'en sont moqués, & laissant aux Mathematiciens l'indivisibilité de leur ligne, ils donnent quelque largeur à celle de la Morale, de sorte, que toutes nos actions reçoivent des différences notables de bonté, ou de malice, selon le plus & le moins, qui sont les termes de l'Ecole. Quelques-uns ont tant d'austerité,

qu'ils ne croient pas, qu'un homme vicieux, & comme tel haï du Ciel, puisse produire une bonne action: D'autres soutiennent ce qui est opposé à cette maxime; & Suidas cite Tom. 2. ad vocem Phalaris. Elien, comme auteur de ce qu'Apollon & Jupiter prolongèrent les jours de deux années à Phalaris, parce que ce Tyran avoit été clement contre son ordinaire à l'endroit de Chariton & de Menalippe; ce qui veut dire que les plus méchans hommes peuvent faire de si bonnes œuvres, qu'elles sont même récompensées d'en haut. Chaque païs, & chaque Nation a sa façon de philosopher, & sa Morale, qu'il croit la meilleure de toutes. Quand on reproche à ceux d'Achem, qui ont leur Roi dans l'Ile de Sumatra, qu'ils agissent souvent contre leur conscience, faisant plus pour lui que pour Dieu; ils croient bien satisfaire à cette objection, quand ils répondent, que Dieu est loin, & que leur Roi est tout proche d'eux; ce qui passeroit pour une impiété ailleurs, leur tenant lieu d'une bonne Moralité. La diversité des sentimens entre les Philosophes, sur tout à l'égard des mœurs, montre le peu de certitude, que contiennent leurs livres: & je pense, qu'il faut toujours se souvenir là dessus, que Saint Paul n'a rien plus expressément recommandé aux

Fideles, que de se bien garder des Philosophes, capables de les séduire avec leurs faux principes, & leurs différens Elemens du Monde, ce qu'il repete en divers lieux de ses Epitres. Ce n'est donc pas de leur philosophie, qu'on peut apprendre à devenir parfaitement Vertueux.

Oui: Car la variété de leurs Dogmes n'empêche pas, qu'on ne puisse beaucoup profiter dans leur Morale, en faisant choix de ceux, qui ont de la conformité avec nos Vérités révélées. En effet, celui-là n'a peut être pas mal rencontré, qui a dit, que la Vertu philosophique & Morale, dont nous parlons, est une voie qui conduit insensiblement aux Vertus Théologiques & Divines; de même que l'ame vegetative & la sensitive, que nous tenons de nos parens, préparent le chemin à la Raisonnable, qui vient de Dieu, qui en est le seul distributeur. Encore que les Philosophes se sont lourdement trompé en beaucoup de choses, qui concernent nôtre salut, ce n'est pas à dire, que leur doctrine ne soit quelque fois de grande utilité aux points les plus considérables de la Morale; ce que les Peres de l'Eglise disent être de grande consolation au cœur d'un Fidele, quand ils interprètent ces mots, *vocavit an-*



*cillas ad arcam*, des diverses Sectes, qui ont eu leurs opinions favorables à la Foi. Les erreurs de quelques uns de ces Philosophes, qui se sont écarté en leur chemin de la Vertu, peuvent être instructives, à cause que leur égarement fait remarquer avec exactitude la bonne voie qu'ils n'ont pas suivie. Le pèlerin qui s'est une fois mépris dans sa route, devient plus capable qu'il n'eût été sans cela de redresser ceux, qui s'informent de lui, comme ils doivent se conduire dans le voyage, qu'il a fait. Il y a donc lieu de soutenir, que l'Ethique des Philosophes bien entendue sera suffisante à nous faire embrasser la Vertu, qui est l'objet de toutes leurs veilles, & la fin de leurs plus abstraites méditations. Je me contenterai pour confirmer ma proposition, de vous rapporter un seul passage moral, tiré d'un fragment de l'Oraison que Caton prononça dans Numance, & que j'ai commis il y a long tems à ma mémoire, ne croiant pas, qu'il y ait rien dans toute la Morale de plus touchant, ni de plus persuasif, soit à nous porter aux bonnes actions, soit à nous éloigner du Vice. *Cogitate cum animis vestris, si quid vos per laborem recte feceritis, labor ille a vobis cito recedet, beneficium a vobis dum vivetis non abscedet. Sed*

*si qua per voluptatem nequiter feceritis, voluptas abibit, nequiter factum illud apud vos semper manebit.* J'avois bien remarqué dans Plutarque, qui nous a donné la vie de ce Caton, qu'il avoit été nommé le Demosthene Romain; mais ce seul échantillon de sa Morale me fait dire, qu'on le peut encore appeller le Socrate Romain, pour ne le pas mettre au dessus comme a fait l'auteur de ce vers,

*Quippe malim unum Catonem, quam trecentum Socratas.*

Tant y a, que je ferois conscience de ne rien prononcer au desavantage de la Philosophie, de quelque siècle qu'elle soit & de quelque pais qu'elle puisse venir, parce que si elle merite un si beau nom, elle ne peut être autre que Vertueuse.

### XXXI. PROBLEME.

*Est-ce grandeur ou force d'esprit de ne point craindre la Mort?*

**N**ON. Il ne peut y avoir ni grandeur, ni force d'ame à mépriser ce que les premiers de tous les hommes, & celui même qui n'étoit pas moins Dieu, qu'il étoit homme, ont jugé digne d'apprehension, jusqu'à

demander au Ciel, d'être exempté d'avalier une si rude boisson, qu'est celle qui se prend dans le calice de la Mort. La magnanimité a ses bornes aussi bien que toutes les autres Vertus; & l'on se peut tromper dans ses excès, de même, que dans la force corporelle, où la maladie, telle que la fureur, fait paroître plus de vigueur & plus de violence, que la santé n'en donne aux hommes, qui se portent bien. Quelle apparence de vouloir tirer vanité du mépris d'une chose, que les Philosophes de la plus haute reputation n'ont pas fait difficulté de nommer la plus terrible de toutes les choses terribles? Je pense bien, qu'en quelque façon elle peut être trop appréhendée; & que le masque qu'on lui donne la fait quelque fois redouter avec aussi peu de raison que de petits enfans fuient devant les mascarades, *personatos timent pueri*. Les apparences sont trompeuses, & je me souviens assez, que le Lion de l'Apologue prit la Grenouille à la voix pour un dangereux animal. Mais je ne puis tomber d'accord, qu'un homme, comme tel, ne doive point craindre la Mort, qu'il n'y a aucun animal, qui ne la craigne naturellement en naissant. C'est ce que Seneque, qui a proferé tant de belles sentences pour faire mépriser la vie, a été

ep. 121. contraint d'avouer dans une de ses Epitres, *Nullum animal ad vitam prodit, sine sensu mortis*; & ce que les moindres petits poussins, que la seule ombre de l'Oiseau de proie épouvante, lui ont donné le moyen de prouver suffisamment. Pourquoi donc ferons-nous les intrépides sur un sujet, où toute la Nature repugne à une générosité ridicule. Je la nomme ainsi après ce même Auteur, lorsqu'il se raille de ceux, qui argumentent ainsi, *Quod malum est, gloriosum non est; mors gloriosa est. Mors ergo non est malum.* Il appelle ces subtilités de Dialectique, *artificii veteruosissimi nodos*, & la raillerie passe jusqu'à conclure, *acuta sunt ista, sed nihil acutius arista; quedam inutilia & inefficacia ipsa subtilitas reddit.* En effet, c'est une moquerie de traiter la Morale avec ces *minuties* de Logique. J'aimerois autant prouver, combien la Mort doit être fâcheuse, & par conséquent à craindre, par cet argument vrai-semblable d'un Arabe; si l'arracher une seule dent fait une douleur si sensible que nous l'éprouvons, il faut croire que quand l'ame est arrachée du corps, elle cause un mal qui ne peut être exprimé? Pour en parler sainement, il n'y auroit que le témoignage de ceux, qui ont franchi le passage de la mort, qui pût obliger,

Rosar.  
Sadi.

par ce qu'ils en diroient, à mépriser tout ce que le reste des hommes s'en imaginent. Mais le malheur est, que personne, d'autant qu'on dit qu'il en est revenu de l'autre monde, ne nous a instruit là dessus. Car il me semble, qu'il faudroit être fort crédule pour déferer à ce que Platon conte au dixième livre de sa République d'un Pamphilus, qui revenu des Enfers, disoit merveilles de ce que les Dieux y faisoient. La Foi n'oblige pas non plus à croire toutes les choses que Gre-<sup>l. 7. c. 1.</sup>goire de Tours assure comme témoin auriculaire, que rapportoit un Salvius ressuscité & depuis Evêque d'Albi, qui ne se taisoit pas de ce qu'il avoit vû au Ciel. J'avoué pourtant, que la relation d'assez de personnes, qui ont été jusqu'aux portes de la Mort, ne nous l'ont pas dépeinte si affreuse, qu'on la fait ordinairement. Le Capitaine Montagnac étant <sup>Hist. d'Aub. tom. 2.</sup>tombé jusqu'à trois diverses fois d'une potence, par la rupture de la corde, qui l'y attachoit, & aiant été donné ensuite au Vicomte de Turenne par le Président Duranti, se plaignoit, qu'ayant perdu en un moment toute douleur, on l'avoit tiré d'une lumiere si agréable, qu'elle ne se pouvoit représenter. Le Chancelier d'Angleterre Bacon, écrit <sup>l. de vita.</sup>quelque chose approchante de cela, d'un qui

ne s'étant pas étranglé, quoiqu'il y eût peu à dire, protestoit, qu'il n'avoit senti aucune douleur; *se dolorem non sensisse, sed vidisse speciem ignis, post nigredinis, post caerulei coloris.* Je sai, que par ordre de nôtre Roi Henri quatre, le Médecin la Riviere visita un pauvre criminel échappé du gibet par le même accident d'une corde rompue; qui l'assura, qu'il n'avoit enduré qu'un peu en quittant l'échelle, un grand feu s'étant aussi-tôt présenté devant ses yeux, au travers duquel il voioit de très belles allées. J'ajouteraï ce que je tiens de celui, qui accompagnoit ce Médecin, que sur son offre faite à ce malheureux, qui avoit tué son pupille, d'intercéder pour obtenir sa grace de sa Majesté, il lui répondit froidement, que c'étoit si peu de chose de finir par le licou, qu'il ne jugeoit pas, qu'on dût importuner le Roi sur cela. Il est constant, que la suffocation dans l'eau a été tenuë par les anciens la plus cruelle de toutes les morts, à cause que l'ame étant ignée y combattoit contre son plus grand adverlaire, Si est ce qu'un de mes amis à demi noïé, m'a protesté qu'il trouvoit tant de plaisir à gratter au fond de l'eau, qu'il scût mauvais gré à ceux, qui l'en retirèrent. Et l'on peut voir dans une lettre écrite de Canada en mil six cens trente deux

te deux par le Pere Paul le Jeune, qu'il s'y trouva dans un pareil accident presque étouffé dans cet Element, ajoutant ces mêmes paroles, Je croïois qu'il y eût plus de mal à être noyé, qu'il n'y en a. On pourroit aussi faire réflexion sur ceux, qui fort âgés sont passés de cette vie à l'autre, & selon leur propre dire sans souffrance. J'en ai vû plusieurs finir de cette sorte. Et Cardan en rapporte des exemples notables dans son *Theonoston*. Mais à parler ingenuement, mon opinion n'est pas, nonobstant tout cela, qu'on doive tenir la Mort pour autre que pour la grande ennemie de tout ce qui est vivant; ni d'ailleurs encore moins, qu'on puisse mettre la grandeur ou force d'esprit à ne la point craindre.

Oui: Les mêmes Philosophes qui nous ont représenté la Mort si hideuse & si terrible, n'ont pas laissé de mettre le plus haut point de la Vertu Héroïque à la mépriser; parce que celui, qui n'en a point de peur ne sauroit rien craindre, étant au dessus de tout ce qui est capable de donner de l'appréhension,

*Contempsit omnes ille qui mortem prins.* Sen. in

Mais pourquoi craindre ce qui est inévitable? Here.  
Ce qui rend apparemment nôtre condition Oct.  
meilleure, que ne fait la vie? Ce qui ne peut

être une peine, puisque par une loi commune tous les hommes y sont sujets?

- - - *Lex est; non pœna perire;*

Et après tout, ce qui nous met dans la voie du Ciel où nous aspirons? le mot Grec *θάνατος*, qui est celui de la Mort, signifiant selon toute vraisemblance, dit Themistius, tout Payen qu'il étoit, un élevation à Dieu, *ἄνω εἰς Θεόν, sursum ad Deum*. En effet, je pense, que par raison on devroit plus apprehender les maux de la vie que ceux de la mort. Plus on vit, plus on a de sujets de souffrir, même selon le mot des Italiens, *chi più vive, più muore*. Cette véritable mort au contraire, que la seule Imagination rend si redoutable, n'est pas sentie des vivans, puisqu'elle est une privation de sentiment, ni de ceux, qui ne sont plus, parce que n'étant plus, ils n'ont garde d'en être touchés: Il s'ensuivroit donc, selon les subtilités de la Logique, qu'elle seroit indifférente aux uns & aux autres, bien loin de nous devoir affliger. Cicéron néanmoins s'est servi de ce raisonnement après Epicure, *Mors nec ad vivos pertinet, nec ad mortuos, alteri non sunt, alteros non attingit*. Mais posons le cas, qu'elle soit telle, qu'on la fait, agissons de bonne foi, & sans trop subtiliser, ce qui s'appelle

J. I. Tusc.

90



au langage de Seneque, *Philosophiam in angustias ex sua majestate detrahere*, ne serons-nous pas toujours contraints d'entrer en cette considération, & d'admirer, que dans une si grande incertitude de toutes les choses du Monde, n'y aiant rien de certain parmi les hommes, que d'être tous obligés à mourir sans exception; ce soit pourtant ce qui leur trouble le plus l'esprit, & qui les fait, quoi qu'inutilement, si refractaires contre les ordres du Ciel. Au lieu de lui rendre avec soumission la vie, qu'il nous a simplement prêtée, & de lui dire courageusement, *paratum habes a volente quod non sentienti dedisti*, nous ne pouvons nous y résoudre, & nous sommes au desespoir quand nous sentons qu'il le faut faire. Cependant, le seul moien de nous bien comporter dans cette nécessité d'abandonner la vie, c'est de la quitter sans repugnance, *bene mori est libenter mori*. S'il y a quelque chose de rude en cela, ce n'est pas l'ordre de la Nature; qui le rend tel, c'est notre résistance, tout ce qui est involontaire étant toujours déplaisant, *non qui jussus aliquid facit, miser est; sed qui inuitus facit*. Pourquoi n'acquiesçons-nous pas aux Decrets d'enhaut, que nous ne pouvons présupposer être autres que très justes. Il nous fâche

sans doute, de quitter la vie, qui nous paroît douce, où nous avons mille attachemens, & où nous croions être encore nécessaires à beaucoup de personnes. Quant au dernier point, souvenons-nous de ce qu'a prononcé Anna. l. 4. c. 1. Epictete à l'égard de Socrate, que s'il étoit utile de son vivant, il l'a été bien davantage après la mort. Et à l'égard des plaisirs de la vie, peut-on douter, que tôt ou tard ils ne dégèrent en ce qui leur est absolument contraire. Les longues années, quand il n'y auroit autre chose, ne manquent jamais à faire ce changement. Je sai bien qu'il y en a de plus fortunées les unes que les autres; & sans parler de l'heureuse vieillesse du Musicien Xenophile, que Pline donnoit de son tems pour un exemple qu'il nomme solitaire & miraculeux; nous pouvons jeter les yeux sur cet autre plus recent du Pere Gaspar Dragonette, qui de nos jours âgé de cent quinze ans & plus, étoit encore robuste en mil six cens vint six, aiant toutes ses dents, lisant sans lunettes, & faisant journellement sans discontinuation ses leçons dans un College de Rome, comme *Pietro della Valle* nous en assure au quatriéme tome de ses Relations. Mais outre que ces exemples sont donnés pour des prodiges, encore n'en savons-nous

pas toutes les circonstances, ni même la fin du dernier. Tant y a que plus nous avons joui d'une vie souhaitable, plus nous sommes obligés de la rendre sans murmure, si nous ne voulons être ingrats envers Dieu, qui nous a fait une grace tellement extraordinaire. Or comme ce tranquille détachement de la vie, qui donne ensuite le mépris de la fin, demande une assiette d'ame non vulgaire, je pense qu'on peut prendre l'affirmative de ce dernier Probleme, & soutenir, qu'il faut beaucoup de grandeur ou de force d'esprit, pour ne point craindre la Mort, laissant à part les considérations de ce qui la suit, dont je ne parle point ici. Si est-ce que le sexe, que nous croions plus foible que le nôtre, en est quelque fois capable; Et pour nous convier à n'être pas moins généreux que des femmes, je rapporterai ici le mot gentil & spirituel que dit une Dame Espagnole à son Médecin, qui jugeoit sa maladie incurable, & la condamnoit à tomber avec les feuilles de l'Automne assez prochain. Elle avoit dans son jardin un bel Oranger qu'elle aimoit fort, & qu'on fait ne perdre point ses feuilles l'Hyver, ce qui lui fit proférer gaiement, *a las de mi Naranjo me atengo*, pourvû que je ne parte qu'avec les feuil-

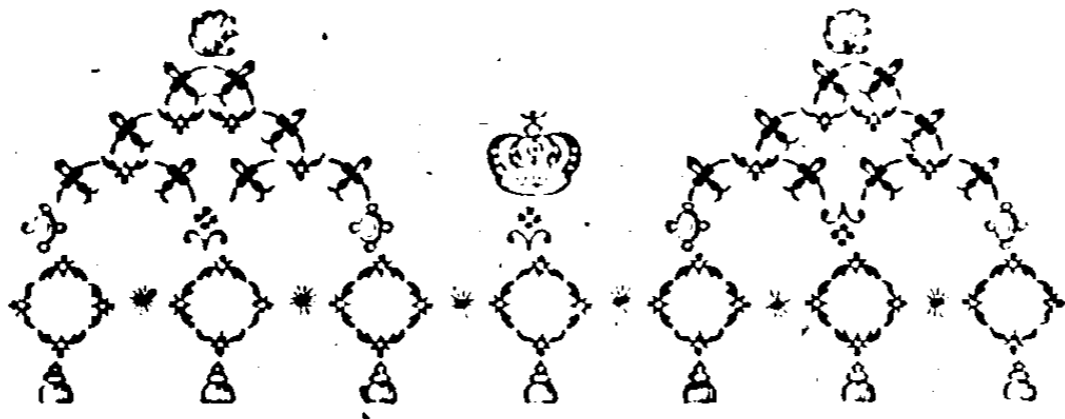
les de mon Oranger, que je ne quitterois pas volontiers, je soufèris à la détermination de mon Médecin. En vérité, il faut avoir l'ame bien libre & bien enjouée, pour se railer de la sorte d'une Ordonnance, qui pronçoit si nettement l'istante nécessité de mourir; & les histoires font passer pour fort notables des intrepidités de plusieurs hommes, qui n'ont pas été si formelles que celle de cette Espagnole.



**D O U T E**  
**SCEPTIQUE.**

**SI L'ÉTUDE DES BELLES**  
**LETTRES**  
**EST PRÉFÉRABLE A TOUTE**  
**AUTRE OCCUPATION.**





A U  
L E C T E U R.

**I** Avois jugé à propos de ne rien mettre en forme de *Préface* au devant de ce petit *Discours*. Mais puisque le *Libraire* est d'un avis contraire, peut-être pour remplir quelques pages blanches, en jettant encore un peu d'ancre dessus; je vais lui complaire avec deux ou trois légères considérations, qui me tombent dans l'esprit.

Premièrement, si l'on trouve étrange que je communique au public mes petites rêveries, qui ne peuvent pas plaire à tout le monde; je réponds, qu'en prenant ce divertissement innocent, je n'oblige personne à les approuver, ni même à les lire; mais que j'ai pour moi le sens d'un ancien *Apologue*, qui condamne un silence opiniâ-

tre, quand on peut se faire écouter au grè de quelques-uns; ce que je pense me pouvoir promettre sans beaucoup de vanité. En effet, l'on a écrit, que les Hirondelles reprochèrent autrefois aux Cignes, qu'ils ne faisoient entendre leur harmonie qu'aux prés, aux rivières, & aux Zephirs, ce qui la rendoit tout à fait méprisable; puisque selon le proverbe Grec, que j'ai rapporté ailleurs en sa langue, une Musique, qui ne s'entend pas, est absolument inutile. Je ne veux point d'autre excuse à cet égard. Chacun s'occupe comme il le juge à propos durant sa vie, & après tout,

eleg. in  
omn.  
Marcen.

Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.

selon la pensée morale de Pædo Albinovanus.

Mais si en second lieu, la façon dont je m'explique, & même quelques mots que j'emploie, ne sont pas au goût de plusieurs personnes; je dis, qu'il leur est permis de n'en pas user, ne m'en étant servi, qu'à cause que je les ai trouvés plus propres à m'exprimer que d'autres, qu'ils approuveroient possible davantage. Personne ne met la main à la plume, qui n'ait encore son oreille, selon laquelle il regle son style & ses locutions. L'on m'a dit à ce propos, que quelques-uns n'ont pas approuvé le mot de Homilies, que j'ai mis à la tête de trois différens petits volumes, prétendant, que celui de Homelies étoit



meilleur, comme plus usité. C'est ce qui leur peut être justement contredit, & quand cela seroit, un mauvais usage de cette nature doit être corrigé par la raison, sur tout lors qu'il est douteux comme celui-ci. Pour moi, je ne vois nulle apparence de dire homelie, l'jota Grec de la seconde syllabe ne pouvant être raisonnablement transformé en e. Surquoy il faut que je vous fasse rire de celui qui pour bien autoriser le terme d'homelie, m'allegua celui d'omelette, qui me fit souscrire doucement à une si gentille analogie. Raillerie à part, on devient quelquefois ridicule, si l'on s'opiniâtre à de mauvaises façons de parler, sans vouloir écouter aucune raison. Ceux de cette humeur seront enfin contraints de prononcer & d'écrire les étuiles, & non pas les tuiles, & les édegrés, pour les degrés d'une maison, parce que ce sont des dictions usitées dans la province de Hurepois, aux endroits où elle s'étend jusqu'à la place Maubert. Un motif aussi plaisant, obligeoit, il n'y a guères, un bon Pere, de proferer doucement Medeme pour Madame: car sans avouer, qu'il tenoit cette prononciation des Mercières du Palais, il assura, qu'il parloit ainsi par une devote humilité, le mot de Madame lui semblant trop empoulé & trop pompeux pour être prononcé par un homme de sa profession. Je ne puis m'empêcher de

*rapporter encore, comme témoin auriculaire, qu'un des plus excellens Prédicateurs de son Siècle, je parle du Reverend Pere Coton, disoit toujours une chouse, & un fouffé, le mauvais usage de la Cour de son tems ayant introduit cette vicieuse façon de prononcer. Il le faisoit ut scena serviret, & pour parler à la mode du tems, quelque erronée qu'elle fût; tant les plus grands hommes sont contraints souvent d'y déferer. Mais enfin il n'y a guères de ces abus de langage, qui ne se corrigent à la longue, par le commun consentement de ceux, qui les reconnoissant, s'abstiennent d'emploier de si mauvais termes.*

*Il me reste une troisième réponse à faire sur le sujet de la Philosophie Sceptique, ayant peut-être trop déferé à son indifférence au gré de beaucoup de gens, qui auroient vraisemblablement souhaité, que j'eusse absolument refuté les sentimens de Lipsé & de Scaliger, comme trop défavantageux à la reputation des Belles Lettres. Si l'on prend garde, que je n'en traite que par un Doute Sceptique, qui fait le Titre de ma composition, personne ne trouvera étrange mon procédé, puisque l'Aphasie Pyrrhonienne, ou son incomprehensibilité ne détermine rien, étant une vertu intellectuelle, située comme un milieu de raison entre l'affirmation & son contraire; de même que les vertus de la volonté font un autre*

milieu moral entre deux extrémités. Il est vrai, que le milieu de la Sceptique est plutôt de Géométrie que d'Arithmétique, selon les termes de l'Ecole, ne se trouvant pas si éloigné de l'assertion dogmatique, que de l'ignorance des Idiots qui ne connoissent pas les causes qui la produisent, & qui la rendent presque indomtable, contumacissima bellua ignorantia est. Tant ya, que n'ayant voulu rien écrire, qu'avec retenue & suspension, je l'ai plutôt fait pour m'instruire moi-même, que pour persuader les autres, qui m'obligeront d'éclaircir mes doutes. Un savant Arabe interrogé par quel moien il avoit acquis tant de belles connoissances, qu'il possédoit, fit réponse, qu'il n'avoit jamais eu honte de demander ce qu'il ignoroit à ceux, qui l'en pouvoient informer, quæ nescivi rogare me non puduit. C'est à peu près mon procédé en tout ce que je communique au public. Mes paradoxes ne doivent offenser personne, puisque je fais profession de les abandonner aussi-tôt qu'on me montre, qu'ils sont paralogues. Il me semble, que leur diversité, & leur éloignement des sentimens ordinaires, ne doivent pas non plus déplaire, par la même raison; dont Quintilien recommande la variété dans le style de son Orateur, cum Virtutes etiam ipsæ tedium pariant, nisi gratia varietatis adjunctæ, les Vertus mêmes & les plus bel-

Rofar.

Sadi p.

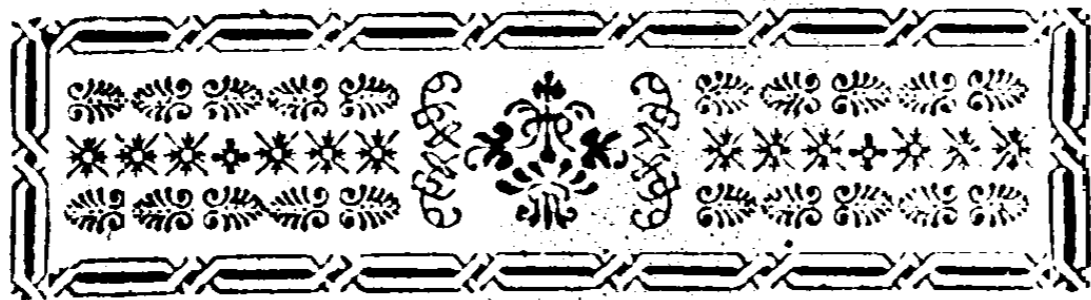
509.

l. 9. In-

tit. 24.

*les lumieres d'un Discours devenant ennuieuses, si elles ne sont agréablement diversifiées. Mais il ne faut pas, que ce soit en abandonnant son thème principal par des excursions importunes, quoiqu'elles présentent de nouveaux objets à ceux qui les lisent. Nous voions assez d'Auteurs de qui l'on peut dire, à cause de leurs longues Episodes, & de leurs extravagantes digressions, qu'ils mettent plus de tems à peloter qu'à joüer la partie, quittant leur sujet & leur principale matiere, pour s'égaier sur d'autres pensées hors de propos. Cependant j'imiterois en quelque façon ceux, que je reprends, & je ferois la même faute qu'eux, si j'étois ici plus diffus; outre qu'il sembleroit, Lecteur, que j'aurois mauvaise opinion, ou de vôtre jugement, ou de vôtre justice, en ce qui me touche, si j'étendois davantage cet Avant-propos.*





# DOUTE SCEPTIQUE.

SI L'ÉTUDE DES BELLES  
LETTRES EST PRÉFÉRABLE  
A TOUTE AUTRE  
OCCUPATION.

**T**ANT de personnes se sont occupées à examiner les infortunes, qui ont presque toujours traversé la vie des hommes d'étude, que ce n'est nullement mon dessein d'en faire ici une répétition ennuyeuse. J'y veux seulement considérer, si l'étude des belles lettres, comme d'ordinaire on les nomme par excellence, a ce grand avantage, que souvent on lui attribue, d'être tellement le partage des meilleurs esprits, qu'on doive mépriser toute autre occupation, pour suivre celle, où les Muses seules sont culti-

vées. Ce ne sera pas pour faire le Politique, en représentant, combien d'autres professions, telles que la Marchandise, l'Agriculture, & même la Militaire, sont nécessaires à l'Etat, qui souffre infiniment, si on les méprise, & que les charmes d'une vie oisive, telle, qu'est celle des hommes d'étude, l'emportent par dessus elles. Mais le sentiment de deux personnes du dernier siècle, qui sont de grand nom parmi les Savans, me porte à faire des réflexions sur le sujet, que je viens de proposer; par ce qu'ils ont l'un & l'autre prononcé si nettement contre l'occupation littéraire, dont ils faisoient profession avec tant d'éclat, que je ne puis trop admirer, qu'ils en aient parlé de la sorte. Le premier est Lipse, cet homme, qui se vante dans une épître, qu'il écrivoit aux freres Richardots, d'avoir illustré deux des plus grands auteurs, l'acite pour la prudence, & Seneque pour la sagesse. Cependant, dans une autre épître adressée à son ami Lernutius, il ne peut s'empêcher, de lui confier ce secret, que s'il avoit des enfans, il s'empêcheroit bien de les faire étudier, *filios si habeam, literulas me authore non discant*. Le second auteur qui a été du même sentiment, c'est Joseph Scaliger, qui s'en explique en ces termes dans les propos, qu'on a fait imprimer

Centur.  
2. ep. 52.  
adBelgas.

Cent. 4.  
misc. ep.  
81.

mer de lui sous ce titre, SCALIGERIANA, *Si j'avois dix enfans, je n'en ferois étudier pas un, je les avancerois aux Cours des Princes.* Et en vérité nous voions au même recueil, qu'autant de fois, qu'il se renfermoit pour vaquer à ses livres, il prononçoit ces mots, *je m'en vais becher à la vigne*; ce qui montre bien l'aversion qu'il en avoit, & combien son métier lui déplaisoit. A parler ingenuement, ce n'est pas sans raison, que des personnes si consommées dans toute sorte de littérature, & qui n'ignoroient pas, combien la Nature donne d'inclination à tous les Peres pour ce qui peut être avantageux à leurs Enfans; n'aient pas laissé de croire, que le travail de l'étude ne leur pouvoit produire que beaucoup de chagrin, & une infinité de travaux d'esprit, sans aucune véritable satisfaction d'ame, & sans en recueillir d'autres biens que ceux, qui dépendent d'une bonne fortune, très rare à l'égard de ceux, qui ne songent qu'à devenir savans, & à se distinguer par là du reste des hommes, qui d'ordinaire se rient de leur côté de leurs vaines recherches de savoir plus que les autres.

En effet l'on voit peu de gens, qui après avoir pénétré plus avant que le commun dans les sciences, ne conçoivent avec Salomon une

indignation contre elles, & contre la foiblesse de l'esprit humain, qui reconnoit, que plus il s'instruit, plus il remarque son invincible ignorance, avec douleur inexprimable, d'être si peu capable d'arriver au but qu'il se propoisoit, *qui addit scientiam, addit & dolorem.* Tous ces grands Palamedes, qui ont tant aimé les Lettres, qu'ils en ont augmenté le nombre, se trouvent réduits à la fin, comme le Grec, qui fait que je leur donne ce nom, à jeter des plaintes continuelles, d'avoir tant perdu de tems, pour acquérir une chose, qui fait leur malheur & qu'ils s'étoient imaginée toute autre, qu'ils ne l'éprouvent. C'est peut-être ce qui a porté quelques Empereurs, à persécuter les hommes de lettres par des Edits très rigoureux; & des Papes à maltraiter ceux, qu'ils nommoient *Terentianos*, comme trop attachés à la belle diction des auteurs classiques: Il est certain que par une Pragmatique de l'an mil six cent vint deux, pour user des termes usités au delà des Pyrénées, les études de Grammaire furent prohibées en Espagne, si non aux villes principales, où il y a des Magistrats qui s'appellent *Corregidores*; afin d'empêcher le trop grand nombre de ceux, qui cherchent dans la poussière des écoles, *ubi etiam qui gratis docent, gratis no-*

Merc. Fr.  
tom. 9. p.  
70.



*cent*, à couvrir une faiblesse préjudiciable à l'Etat, outre qu'elle est la ruine de ceux, qui s'y accoutument. Quoi qu'il en soit, il y a grande apparence, que comme l'on a fort bien jugé, que très peu de gens, quelque bonne fortune qu'ils eussent éprouvée dans le cours de cette vie, la reprendroient après l'avoir perdue, encore que celui, qui en est le dispensateur remit à leur choix d'y rentrer, si bon leur sembloit, aux mêmes conditions, qu'ils l'ont déjà possédée: L'on peut dire de même, qu'il se trouveroit peu ou point de personnes sçavantes, qui, après avoir donné le plus heureusement dans toutes les sciences humaines, & les avoir le mieux reconnues; voulût, selon la même hypothèse, recommencer cette carrière, à la charge d'y rencontrer les mêmes épines, qu'ils y ont ressenties, & de ne pouvoir acquérir au bout de leurs travaux, que des connoissances aussi incertaines, que celles, dont ils ont profité, & qu'il est difficile de distinguer, si l'on en parle franchement, d'une véritable ignorance.

Ce n'est donc pas un reproche, qu'on puisse faire raisonnablement à ce grand empire du Turc, de n'y avoir en toute sa vaste étendue qu'une Université dans la seule ville du Caire, où est l'étude publique de dix ou douze

mille Ecoliers, qui vont y apprendre la Philosophie, la Médecine, & l'Athologie, & même leur Théologie Musulmane, avec permission aux plus doctes, si nous en croions les Itinéraires récents, d'y disputer de la Religion, à quoi l'on ne s'oseroit hasarder ailleurs. Mais il s'y observe une chose de très grande considération, & qu'il seroit à désirer qui se pratiquât par tout, où l'on a soin de l'instruction de la Jeunesse. C'est, qu'on ne souffre pas, que les Enfans y étudient selon la destination de leurs Peres, qui les envoient dans cette célèbre Université. Les Docteurs & Professeurs publics les appliquent à l'étude, où ils jugent, qu'ils seront le plus propres, & où ils croient, qu'ils pourront le mieux profiter. Car c'est un grand abus de penser, que tous les esprits soient propres à réussir indifféremment aux choses, où on les oblige de se déterminer. Il en est à peu près comme des Terres, qui ne se trouvent pas habiles à toute sorte de productions,

Virg. I. *Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ,*  
Georg. *Arbori fetus alibi, atque injussa virescunt*  
*Gramina.*

Les vœux des Parens ne sont pas toujours à suivre, & le zèle souvent indiscret, dont ils sont portés à l'avancement de ces jeunes Plan-

tes, leur est ordinairement préjudiciable. L'on ne doit pas même déférer aux inclinations, qu'ont de certaines provinces à quelque genre d'étude, si l'esprit des particuliers ne s'y accorde, & qu'on n'ait le génie propre pour cela. L'on a remarqué, qu'en Italie les Milanois s'adonoient volontiers à la Jurisprudence; les Calabrois à la langue Grecque, peut-être à cause qu'elle y étoit autrefois naturelle; les Mantoïans à l'Hebreu, leur Synagogue des Juifs si célèbre leur en donnant le moïen; les Veronois aux Lettres humaines; les Boulonnois aux Mathématiques; & les Padoïans à la Médecine. Ceux de Pavie se plaisent à devenir Sophistes; à Florence la Philosophie naturelle y est principalement cultivée; à Vincence la Morale; à Venise la Musique; à Siene la Dialectique; comme à Perouse le Droit Canon. Cette élection d'étude est aussi abusive, qu'elle est populaire; & il se trouvera toujours, que si l'on n'a le temperament tel, qu'il est requis à réussir dans chacune de ses professions, l'on n'y excellera jamais, & l'on experimentera avec regret cette Minerve des anciens, contraire à toutes nos veilles, qui ne nous profiteront de rien.

Ceci présupposé de la sorte, il est aisé de juger, qu'on ne doit pas généralement ajuger

la préférence à l'étude des belles lettres sur toutes les autres occupations que peut prendre l'esprit humain, parce que tout dépend de son habilité naturelle à chacune, qui lui doit faire choisir quelquefois la moins estimée, si son Génie particulier y trouve son comte, & qu'apparamment il en doive faire mieux son profit. Mais puisque les belles lettres, dont nous parlons, & selon qu'elles sont ordinairement entendues, ont une affinité avec toutes les sciences, & qu'elles se mêlent presque toujours avec elles, ne fût-ce que pour leur servir d'ornement, que quelques-unes ne rejettent pas; considérons-les en gros, & dans cette *Encyclopedie* des Grecs, pour voir si apparamment les autres professions de la vie telles qu'est celle des Finances & des autres qui ouvrent le chemin à s'avancer dans la Cour des Souverains, doivent être negligées pour s'attacher entierement à ces belles Lettres, qui ont tant de charmes propres à nous y retenir, & à nous faire mépriser toute autre étude.

Et parce que les livres, & les compositions des hommes savans, donnent les plus commodes moiens que nous aions, pour acquerir cette connoissance literaire, dont nous parlons, & qui rend si considérables ceux, qui la possèdent, voions, s'il y a lieu de s'en promettre

tout l'avantage, que beaucoup de personnes y pensent trouver, soit pour le contentement qu'elles peuvent donner même en les acquérant, soit pour la gloire, qui semble inséparable de leur profession.

On ne doute point, que la Grammaire ne soit la porte par où il faut passer, pour avoir quelque commerce avec toutes les sciences; mais on peut dire qu'elle l'est particulièrement des belles Lettres, que nous considérons ici, puisque le Grammairien des Grecs n'est rien que l'homme lettré des Latins, ni la Grammaire des premiers selon Quintilien, que la <sup>l. 2. l. 9.</sup> <sup>lit. c. 1.</sup> Literature des Romains, avec distinction, que comme il y avoit des *Grammatici* & des *Grammatistæ* l'on distinguoit de même *inter Literatos & Literatores, quod illi absolute, hi mediocriter docti essent*, dit Suetone au quatrième chapitre des Illustres Grammairiens. Cependant, c'est si peu de chose qu'un pur Grammairien, que, pour bien parler, il ne faut pas discourir trop grammaticalement, d'où vient la maxime de Quintilien, *aliud Grammatice, aliud Latine loqui*. Et de fait on reconnoit tous les jours, & à toute heure, la vérité de cet ancien proverbe, *purus Grammaticus, purus asinus*. La plupart des Grammairiens ressemblent à ces monnoies ro-

gnées, qui n'ont point de lettres, & ils sont selon l'allusion que fait sur eux Sextus l'Empirique, *Grammatici, agrammati, seu illiterati*. Nous voions des Puristes (puilqu'on leur a imposé ce nom) si destitués de bonnes pensées, que le langage de nos bifaiculs, comme ils l'affaisoient, seroit plus à estimer que le leur. Marc Varron faisoit autrefois la même plainte dans une de ses Satyres en ces termes, *Avi & Atavi nostri cum allium & cæpe verba eorum olerent, tamen optime animati erant*. En effet, c'est le cœur bien plus que la langue, qui nous rend diserts, & le mérite des choses, que nous exprimons est sans comparaison plus important, que le choix des mots, ou même que leur arrangement, encore que cela ne se doive pas absolument négliger. Epicure soutenoit dans ce sentiment, que la Nature seule nous pouvoit rendre éloquentes, & jamais l'Art soit des Grammairiens, soit des Rhéteurs, *solum esse Naturam que orationem recte instituat, artem autem nullatenus*. Les Arabes ont un proverbe à qui je donne volontiers le même sens, quand ils prononcent, que le prix de l'homme est sous sa langue, ce qui recommanderoit apparamment son beau discours; mais dessous: c'est à dire dans son interieur, & dans les bonnes pen-

I. ro. adv.  
Gram.

V. Cass. l.  
8. de vita  
Epic. c. 3.

fées dont il s'explique. Souvent nous voulons mieux parler que ceux, qui nous ont précédé, & il se trouve, que dans un sens moins à priser, nous ne différons que par la nouveauté d'un jargon autre que le leur, *dum volumus esse meliores veteribus sumus tantum dissimiles.* Je dirai encore ce mot en faveur de certains styles, qui paroissent négligés, mais qui sont pleins de nerfs, & qui couvrent des sens, qu'on ne sauroit trop estimer, qu'ils ressemblent aux terres remplies au dedans de riches métaux, & qui donnent de l'or abondamment, quand on les fait fouiller, encore qu'elles méprisent apparemment la production des fleurs, dont les autres terres font toute leur recommandation. Quoi qu'il en soit, la Grammaire ne nous donnerien d'avantageux, puisque les préceptes de ses Professeurs sont presque tous différens, & leurs plus belles règles sujettes à mille exceptions, qui composent en toutes langues leurs *Heteroclites.* Il y a plus, c'est que l'amusement qui s'y prend est si peu sérieux, qu'il semble indigne d'un homme capable de s'occuper à quelque chose de mieux, n'étant de saison, il me semble, que dans nos premières années; ce qui a fait dire à Seneque dans la trente sixième épître, *Turpis & ridicula res est Elementarius senex.*

in ejus  
vita art.  
70.

Tibere ne l'étoit-il pas ridicule & inepte tout à fait, pour user du terme de Suctone parlant de lui, quand il s'informoit avec attention de quelques Grammairiens, qui étoit la mere d'Hecube, quel nom avoit pris Achille lors qu'il étoit mêlé parmi les filles de Lycomedes, & avec quelles chansons les Sirenes charmoient les oreilles de ceux, qui les écoutoient. Peut-on avoir trop de mépris pour de certains Critiques, qui sont néanmoins des Héros parmi les Grammairiens, quand ils se vantent de voir dans des auteurs, ce que personne n'y trouve qu'eux, *putant que sub omni, quot aiunt, Lapide Scorpium laterc.* Le Grammairien Nicenor trouvoit tant de corrections à faire sur tous les livres, qu'il en fut surnommé *Stygnatius*, parce qu'ils étoient pleins de ses ratures, comme d'autant de stygmates, lors qu'ils sortoient de ses mains. La meilleure & la plus importante leçon, qu'on puisse tirer de toute la Grammaire, c'est peut-être celle, qu'on y fait prononcer aux Enfans avant toute chose, je veux dire cet adorable signe de nôtre salut, la Croix de par Dieu, qui précède leur Alphabet. Car comme ils ne peuvent rien apprendre, s'ils ne croient qu'un A est un A, & ainsi des autres lettres, sans s'opiniâtrer au contraire; tous les Art ont be-



soin de la même soumission, jusqu'à la plus haute Théologie. C'est ce qui fait dire à Théodoret dans son sermon de la Foi, qu'il y arrive la même chose, qu'aux Mathématiques pures, où si l'on ne tombe d'accord qu'un point est impartible, & qu'une ligne est une longueur sans largeur, jamais on ne peut devenir bon Géometre. Ainsi l'on peut conclure généralement, qu'après nos plus longues & nos plus profondes études, il en faut revenir à la Croix de par Dieu, qui en a fait le commencement. Sans cette docilité d'esprit nous ne saurions nous démêler de tant de disputes, qui naissent de mille différentes opinions, n'y ayant presque point de tête, qui n'ait la sienne particulière, *quot capita, tot sensus*. C'est ce qui fait, que les plus ignorans se plaisent souvent dans leur opiniâtre ignorance, parce qu'ils y trouvent mieux leur comte, semblables aux Taupes, qui demeurent volontiers sous terre, où les ténèbres les contentent plus que la lumière d'en haut.

L'art des Rhéteurs semble être celui, qui tire le plus de profit de tous les soins, que prennent les Grammairiens, & néanmoins c'est si peu de chose, que le métier des premiers, qu'on n'en voit point qui soit rempli

de si fréquentes & de surprenantes contradictions. Les plus renommés Orateurs qu'ils aient formé, ont été repris par d'autres, qui se sont moqués de leur Eloquence. Cela ne peut être mieux prouvé, que par ce que rapporte Aulu Gelle d'un Gallus Asinius, & d'un Largius Licinius, qui accusoient Cicéron de s'être très mal expliqué, ou pour reciter ses propres termes, *Cicéronem parum integre, atque improprie, atque inconsiderate locutum.* Je sai bien qu'il les compare à ceux, qui ont eu de mauvaises opinions des Dieux Immortels, parce qu'ils ont attaqué celui, qu'on reconnoit pour le Dieu de l'Eloquence Romaine. Mais après tout, que peuvent faire les plus grands Rhéteurs, qu'apporter des couleurs pour persuader & pour vaincre ceux, à qui ils ont affaire; puisque ce sont là les deux fins qu'ils se proposent dans toutes leurs entreprises. Cependant ces couleurs, dont ils se servent, ont ordinairement cela de commun avec celles de l'Arc en Ciel, qu'elles ne trompent toutes deux, que les yeux ou les oreilles des ignorans. Cela est si véritable, qu'on donne souvent des éloges à un Avocat disert, bien qu'il ait perdu sa cause; & qu'au contraire l'on blâme quelquefois celui, qui l'a gagnée. J'avoüe, que les plus habiles

d'entre ceux de cette profession étant presque toujours recherchés & employés aux affaires douteuses ou même desespérées, ce peut être la raison, qui les fait ainsi succomber. De grands hommes néanmoins ont attribué leur malheur à l'art, dont ils se servent, qui met toute sa force au langage ou aux paroles, sans se soucier beaucoup des choses, qui sont sans doute bien plus importantes. C'est en user contre le précepte de Pythagore, qui obligeoit à prendre plus de plaisir avec les Muses, qu'avec les Sirenes; c'est à dire, selon l'interprétation de Clement Alexandrin, lib. 1. Strom. d'estimer plus les bonnes choses, que les belles & agréables simplement. Galien s'en est expliqué en ces termes, *tunc capere homines res suas contemnere, cum nimis curiose ad nomina controversias traduxerunt.* Il l'a fait après Platon, qui a souvent repeté cet axiome, *rebus ditiores essemus, si verba contemneremus.* Aussi fait-on, que ceux de Crete chassèrent les Rhéteurs de leur Isle, comme firent depuis les Romains de leur ville, dont nous avons l'Edict en forme dans le premier chapitre du Traité de Suetone des excellens Professeurs de Rhétorique: Et le Philosophe Sextus, que j'ai déjà cité ajoûte, que les Ephores firent punir dans Sparte un jeune homme,

qui avoit appris l'art Oratoire hors de leur cité, dans laquelle on n'eût osé l'enseigner. Et certainement s'il y a lieu où l'on doive apprehender ce métier de declamer, c'est sur tout *in alea Iudiciorum*, qui est le lieu, où, com-  
 declam. I. me parle Quintilien, *quum facili momento cause facta vertuntur*. Cela fait nommer à Epicure dans Ammien Marcellin l'exercice des plaidoiries *κακοτεχνία*. Et je me souviens d'avoir vû appliquer à un, qui y réussissoit au préjudice de beaucoup d'innocens, ces vers du Poète Latin,

l. 7.  
Æneid.

*Tu potes unanimes armare in prælia fratres,*

*Atque odiis versare domos, tu verbera tectis*

*Funereasque inferre faces; tibi nomina mille,*

*Mille nocendi artes.*

Voss. de  
hist. gr.  
l. 2. c. 14.

Enfin, généralement parlant, on fait, que le Prince de l'Academie a mis la Rhétorique entre les Arts, qui servent à la volupté, & qu'il l'a comparée au métier des Cuisiniers, qui savent rendre agréables à manger les alimens mêmes, qui sont de mauvaise nourriture. C'est selon cette comparaison, qu'on disoit du tems des Antonins de ce Pausanias de Césarée, qu'il étoit un fort mauvais cuisinier,

qui assaisonnaient mal d'excellentes viandes, parce qu'à la façon des Capadociens, il faisoit courtes les syllabes longues, & longues les courtes, encore qu'il s'expliquât d'assez bonnes choses. En vérité, autre doit être la façon de parler d'un Orateur, & autre celle d'un Philosophe, ce dernier ne se pouvant exprimer trop Laconiquement. Cela fait dire à Seneque, *non verbis sed sensibus serviamus*, & l'oblige à finir une de ses lettres par ce conseil qu'il donne à son ami, *summa ergo summarum hæc erit, tardiloquum te esse jubeo*. Il vouloit, que les paroles de son Sage se rapportassent à ses actions, & que toutes les deux fussent frappées à même coin, *omnia dicta factaque ejus una forma percussa sint*. Ainsi, comme l'austerité de sa vie devoit être exemplaire, ses discours ne devoient rien tenir de l'éloquence libre & diffuse des Orateurs. L'un d'eux qui parloit beaucoup, & avec une facilité merveilleuse, fut raillé en ces termes, qu'il faisoit voir la fausseté de cette étymologie, *labia à labore*, ses lèvres n'étant jamais lassées de discourir. Il n'en est pas ainsi des propos d'un Philosophe, qui a son éloquence à part, selon laquelle il ne laisse pas d'être Orateur aussi bien que Platon, quand même il se moque des Orateurs, comme lui dans

son Gorgias. J'avoué, qu'il y en a d'autres, qui à l'exemple de Chrysippe affectent de parler par pointes & sechement, la frugalité leur plaisant en toutes choses, & en paroles autant qu'au reste de la vie. Un d'entre-eux protestoit, que s'il lui eût été possible, il n'eût parlé que par monosyllabes, tant il croioit un discours étendu & oratoire indigne de sa profession. Il eût souhaité, que toutes les dictions eussent fait des sentences selon l'allusion Grecque τὰ ὀνόματα νοήματα. Telle fut autrefois l'éloquence des Gaulois, qui par le témoignage de Caton n'avoient en recommandation, que la guerre, & le parler aigu; mettant toute leur étude en ces deux choses, *pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem, & argute loqui.* Tant y a, que la diversité des sentimens opposés les uns aux autres touchant l'éloquence, montre bien que l'art des Rhéteurs, non plus que celui des Grammairiens, qui composent la plus célèbre partie des belles lettres, ne sont pas si importans, qu'il faille mépriser le reste pour s'y adonner préférentement à toute autre occupation. J'ajouterai pour preuve de cette diversité, qui se trouve dans l'art de bien dire, un seule remarque, prise de la relation recente du Pere Marini touchant le

Roiau-

l. 2. Ori.  
gin.

Royaume de Tunquin, que non seulement ceux du païs qui parlent en public ne remuent jamais les mains, mais qu'à leur imitation les Peres mêmes de la Mission, quand ils prêchent, tiennent leur main dans la manche sur la poitrine, se contentans de parler pour être favorablement écoutés. Souvenons-nous là-dessus de ce que nous apprend Demosthene dans une de ses Oraisons pour recommander la modestie des Orateurs, que la statuë de Solon qui étoit dans Athenes, Orat. de avoit sa main envelopée sous sa robe. falsa le- Cela gat. est bien contraire aux regles que donnent les Rhéteurs sur le sujet de l'action oratoire, & de l'éloquence de toute la personne.

Au lieu de nous porter à un pareil examen des autres sciences, renvoions au livre, qu'a fait Agrippa de leur vanité, ceux qui en voudront être plus particulièrement informés, & contentons-nous de remarquer après Aristote, g. Politic. que comme il y a des Arts nommés sordides, c. 2. parce qu'ils sont nuisibles au corps, dont ils corrompent les forces & la beauté; beaucoup de sciences, telles, que la Logique, pleines d'entraves & de tortures d'esprit; doivent être réputées illiberales, parce qu'elles l'embarassent, & lui font tant de peine, qu'il perd ce qu'il avoit de plus généreux & de plus

élevé. En effet, comme l'on a dit, que le Jeu des Echets n'étoit pas assez jeu, parce qu'il faisoit trop de peine à l'esprit, on peut soutenir aussi, que la Dialectique mérite d'être blâmée, ou même suie *navigazione quam velocissima*, avec toutes ses Modales, & ses argumens Indiens, ou cornus, *argumenta Chrysippea ne ab ipso quidem dissoluta*. Certes on peut bien s'écrier à leur sujet, comme 1.7. c. 4c. Pline sur celui de la félicité humaine, *vana mortalitas, & ad circumscribendum seipsam ingeniosa!* Nous ne sommes jamais plus spirituels, qu'à nous tromper par ces sophistries Logicales, dont l'on ne sauroit trop se moquer, ni les rejeter avec trop de mépris. Cependant il se trouve des personnes si infatuées des artifices, dont nous parlons, qu'ils osent dire, que la Nature n'a fait que commencer l'homme, & que la Logique seule l'acheve de perfectionner, en lui donnant les moyens de se servir de sa raison. Pour moi, je pense, que c'est un grand avantage de renoncer à de telles bagatelles, & je souscris volontiers à l'opinion de celui, qui a écrit, *ut quædam amisisse lucrum, sic quædam nescire scientia est*; il y a des pertes, qui tournent à profit, & des ignorances de quelques choses, qui sont plus à priser que toute la connoissan-



ce, qu'on en peut prendre. Ce n'est pas, que je condanne absolument ce qui s'enseigne dans les Colleges, ni que je veuille injurier du mot de pédanterie tout le jargon de l'Ecole. Ce qui s'appelle Pédanterie dans sa signification abusive quoi qu'ordinaire, est un vice d'esprit plutôt que de profession, puis qu'il y a des Pédans de toute robe, & de toutes conditions, depuis la Pourpre jusqu'à la Bure & au Droguet, ou depuis le Cordon bleu inclusivement, jusqu'au moindre chaperon doctoral; dequoi nous nous sommes expliqués assez amplement ailleurs. Mail il faut avoüer, qu'il y a bien des choses à retrancher dans les études les mieux conduites; & il faut tomber d'accord, que nous y faisons souvent état de plusieurs choses, que nous commettons avec grand soin à nôtre mémoire, dont l'oubli nous seroit fort avantageux. Les sçavans doivent aussi reconnoître ingenuement, que cinq ou six auteurs Grecs ou Latins, & sur tout les premiers, sont les maitres de ce qu'ils possèdent de connoissance, les sciences dont ils se glorifient si extraordinairement dépendant d'eux absolument, & des decrets qu'ils leur ont laissés, dont ils font presque toujours conscience de se départir. Le Chancelier Bacon leur dit plai-

ſamment là deſſus, que le petit cerveau d'une demie douzaine de perſonnes, renferme toutes leurs richesses, & tout ce qu'ils croient les devoir tant faire eſtimer; *itaque videtis divitias veſtras eſſe paucorum cenſus, atque in ſex fortuſſe hominum cerebellis ſpes & fortunæ omnium ſitas eſſe.* O la grande ſimplicité, de croire, que les Belles Lettres ſoient à la France, ce qu'étoit le Nil à l'Egypte, qui tenoit de lui, & tient encore aujourd'hui toute ſa fertilité. Et l'inſupportable arrogance des hérétiques, qu'on nommoit Gnoſtiques, qui ſe vantoient, que leur Intelligence égaloit celle de Dieu dans la pénétration de toutes les cauſes premières & naturelles. On leur pouvoit dire à juſte titre, & le répéter encore aujourd'hui à leurs ſemblables, ſ'il s'en trouve, ce que Feſtus reprochoit iniquement à l'Apôtre en préſence du Roi Agrippa, *multæ vos literæ ad infaniam adducunt*, les trop grandes lumieres, que vous penſés avoir acquiſes dans les livres, vous aveuglent, & portent vôtre eſprit juſques dans la démence. Paſſons outre.

et ch.  
26.

La Phyſique, qui ſe fert ſi agréablement de tout ce que les Belles Lettres ont de plus précieux, mérite dans nôtre deſſein, qu'on la conſidère un peu, après la Rhétorique,

dont elle ne méprise pas souvent les ornemens, non plus que la Métaphysique, qui ne diffère guères de la Physique, si l'on donne à celle-ci toute l'étendue, qu'elle peut recevoir. Mais encore que nôtre ame ne puisse prendre un plus digne objet, après celui de son Dieu, que celui de la Nature, dont la contemplation donne à l'esprit le plus grand repos & la plus grande satisfaction, qu'il soit capable de recevoir, quand il l'envisage toute entière, & telle, qu'on se la représente souvent, confondue avec son auteur, par cette seule & barbare distinction de l'Ecole, *inter Naturam naturantem, & Naturam naturatam*. Si est-ce qu'on y trouve tant d'épines parmi les roses, & tant d'impossibilités à concilier les différentes opinions, dont est remplie la Physiologie, que toute parée qu'elle est d'élégantes descriptions, pour ne rien dire de ses prétendues définitions, nous sommes toujours contraints d'avouer, ou nôtre peu de pénétration & de connoissance, ou d'accuser d'erreur la nature même dans ses opérations, *dum rerum naturam*, dit Cicéron au cinquième livre de ses Tusculanes, *quam errorem nostrum damnare malimus*. Il est certain, que pour sauver l'axiome générale d'Aristote, que cette excellente Nature ne fait

rien en vain, rien de superflu, ni d'extrava-  
 gant, ἔτε παριέργον οὐδὲν, ἔτε μάτην ἢ Φύσις  
 I. 4. de part. an. c. 13. ποιεῖ, nous nous embarassons ordinairement  
 dans des difficultés insurmontables, qui font  
 confesser aux plus ingénus la même chose de  
 toute la Nature, qu'a prononcée Saint Au-  
 gustin de la matiere seule, qu'on ne la con-  
 noit qu'en l'ignorant, & que plus on pense la  
 connoitre, plus on l'ignore, *ignorando co-  
 gnosci, cognoscendo ignorari.* En effet, quel-  
 qu'un ne s'est peut-être pas mal imaginé, qu'à  
 cause que nôtre entendement est d'une sub-  
 stance égale & uniforme, il présuppose dans  
 les ouvrages de la Nature plus d'égalité &  
 plus d'uniformité, qu'il n'y en a. C'est sur  
 ce fondement qu'on a inventé des figures cer-  
 taines, tantôt sphériques, tantôt pyramidales,  
 ou coniques dans les Elemens, qui n'y ont  
 peut être nul rapport. La même chose se  
 doit dire de presque toutes les certitudes des  
 Mathematiques, qu'on a voulu introduire  
 dans la Physique, contre le sentiment d'Ari-  
 stote, qui a condanné ce procedé si expref-  
 sement au chapitre dernier du second livre  
 de sa Métaphysique en ces termes, *certitudi-  
 nem Mathematicam non oportet in cunctis qua-  
 rere, sed in iis, quæ non habent materiam, qua-  
 re non est naturalis modus, tota enim Natura*

I. 12.  
 Confess.  
 c. 5.

*forte habet materiam.* N'étoit-ce pas plaisamment rencontré à Platon de vouloir expliquer, quelle étoit la nature de l'Ame, par cette définition qu'elle est un nombre, qui se meut de lui-même, *numerum seipsum movens*, comme si toute l'Arithmetique & toute la Géometrie nous pouvoient, physiquement parlant, contenter là dessus. Certes la plupart des Philosophes modernes se sont vraisemblablement fort mécomtés en ceci, quand ils ont voulu rendre toute la Physique asservie à des Démonstrations évidentes, comme tirées des Mathematiques, qui ont des regles comme l'on peut croire bien différentes des siennes. Une bonne partie des Anciens ne nous ont souvent guères mieux instruits, dans leurs Physiques même les plus renommées, & qui ont eu le plus de cours. Car qui peut se vanter fidelement de comprendre leur jargon, lors qu'il porte, que la matiere premiere n'est rien actuellement, mais seulement par puissance; que la forme se tire de cette puissance de la matiere; & que la Privation est un principe physique de toutes choses, à peu près comme si l'on disoit, que la lumiere est produite des ténèbres, & le sens de la vue, de l'aveuglement. Encore si les uns & les autres avoient pu s'ac-

corder ensemble; mais il n'y a rien de plus opposé que le sont leurs sentimens. Ceux qui ont fait la Terre la plus basse des Elemens, l'ont encore considérée comme la plus pesante. D'autres, qui lui ont donné une différente assiette, soutiennent sa légereté être telle, que plus un corps contient en soi de terre, plus il est léger, faisant une grande distinction entre la Terre pure ou Elementaire, & celle que nous foulons aux pieds, qui est mêlée avec des corps étrangers, d'où vient, qu'elle paroît selon eux toute autre qu'elle n'est. On pourroit même montrer par induction, en examinant séparément le système de chaque Philosophe, qui a fait secte & bande à part, qu'ils étoient fort souvent contraires à eux mêmes. Les Atomes qu'Epicure ramassa dans les jardins de Democrite, ont été admirés par une infinité de grands esprits; cependant le seul nom d'Atome, qui veut dire un corps insécable, ou qui ne peut être partagé, renversoit le fondement de cette philosophie, puisqu'il ne peut y avoir de corps naturel sans quantité, & que toute quantité est partageable. Palingenius s'en est expliqué ainsi dans son Zodiaque;

*Quid si Atomis, quas nonnulli finxere so-* in Libra.  
*phorum,*

*Sunt animæ potius quam corpora, corpora*  
*namque*

*Omnia sunt quanta.*

Mais comme de semblables examens seroient longs à faire, outre qu'assez de personnes s'y sont amusées avant moi; disons seulement, qu'encore que la Physiologie se vante d'être la science de la Nature; elle est néanmoins si peu compréhensible, & par conséquent si peu utile, qu'encore qu'Hippocrate, un des plus attentifs à la considérer, l'ait nommée au sixième livre des maladies Epidémiques, savante d'elle-même & sans précepteur, *sine doctore magistrum*; si est-ce que le même Hippocrate, & son grand disciple Galien ont souvent varié là-dessus, l'appellant tantôt savante, & tantôt ignorante. Lorsque Lucrece lui donne le titre de Dédale,

*- - Naturaque Dædala rerum,*

il la recommande plutôt pour sa diversité, & pour ses admirables artifices, que pour son infailibilité. Et Plin son excellent historien avoué au quatrième chapitre de son dernier livre, qu'il ne faut pas toujours chercher la raison de ce que fait la Nature, & qu'il faut se contenter de reconnoître ce qu'elle a voulu

faire *non querenda in omni parte Naturæ ratio, sed voluntas.* C'est pourquoi dans la Préface de son septième livre, il avoué ingénument, qu'encore qu'on se soit imaginé, qu'il n'y a rien dans le Monde, qu'elle n'ait produit en faveur de l'homme, il y éprouve néanmoins tant de choses contraires, qu'il seroit difficile de décider, si cette Nature doit être contemplée pour sa bonne Mere plutôt, que pour sa Marâtre, *ut non sit æstimare parensne homini, an tristior nocerca fuerit.* En vérité elle a sa conduite bien différente de celle, que nous lui voudrions prescrire, & ses fins apparemment sont toutes autres que nous ne nous les figurons; *sui juris rerum natura est, nec ad leges humanas componitur,* dit très-bien Seneque dans une de ses Controverses. Selon cela Aristote observe, que jusques dans la production des Plantes l'on y a remarqué des défauts, comme autant de péchés de la Nature. Et l'on a écrit, que cet Alphonse Roi de Castille, qui étoit si excellent Mathématicien, blasphemoit contre Dieu, trouvant, qu'il n'avoit pas fait le Monde assez accompli, & blâmant sur tout la fabrique de l'homme. Il ne faut point douter, que ce ne soit porter criminellement l'impiété trop avant. Mais il y a grande apparence, que si nous donnions à notre

L. 2. Phy-  
sic. c. 8.



esprit des mouvemens concentriques à l'Univers, pour parler avec Bacon, & que nous lui fissions faire des révolutions entières autour du Monde, sans nous arrêter aux moindres de ses parties, nous penserions de la Nature bien autrement, que nous ne faisons. Et peut être donnerions nous dans le sentiment de Campanella, que la seule découverte du nouveau Monde nous devoit obliger à une nouvelle philosophie, *novi Orbis inventioni novam deberi philosophiam*. Si l'Amérique nous y fournissoit le sujet de philosopher autrement, que nous n'avons fait jusqu'ici; les découvertes vers le Levant, & du côté des Poles ne nous partageroient pas moins le raisonnement. Nous verrions un lieu à la Chine où tous les roseaux qui naissent ici ronds, sont produits de forme carrée. Nous y verrions un Oiseau, qui volant l'Eté sur les montagnes, se jette à la fin de l'Automne dans la Mer, & devient poisson. Nous y admirerions encore une montagne, dont toutes les pierres grosses & petites sont sans exception quadrangulaires. Et nous ne serions pas moins étonnés d'y voir en quelques provinces semer des huitres sur des champs couverts d'eau, après en avoir rompu & cassé les écailles par morceaux, qu'on jette comme l'on fait ici le bled sur nos gué-

rets. Or pour ne rendre pas ce chapitre plus étendu, & sans aller voyager si loin, considérons seulement les divers visages de la Physiologie. Aven Pace, Alpharabius, & Averroës, ont soutenu que le centre du Monde étoit au plus haut des Cieux. Selon un Foscarin, le Soleil par son éloignement du Ciel empirée est le vrai lieu de l'Enfer. Par le Telescope de Galilée l'on s'assure entre autres choses, qu'il ne pleut point dans la Lune; ce qui doit être ajoûté à la Selenographie qu'on nous a donnée depuis peu. Je ne sai par quel moïen le métallique Paracelse a pû découvrir dans les Cieux ces hommes, qu'il nomme Tortoleos & Pennates, dont personne n'a parlé que lui. Mais si cela est difficile à comprendre, la Physique ordinaire ne publie-t-elle pas des effets naturels presque aussi étonnans? L'on a écrit, qu'on n'a jamais vû d'Araignée aux haies de la ville d'Ypre, ni jamais de Mouche dans le Palais de Venise; non plus que dans le Refectoir de l'Abbaie de Maillezais; une seule se laissant voir toutes les années dans la grande Boucherie de Toledo en Espagne.

*... Credat Iudæus Apella,  
Non ego.*

J'aime mieux au lieu de m'alambiquer le cerveau sur la recherche des causes, qui peuvent produire de tels effets, me renfermer dans cette pensée, que Dieu & la Nature dont il est le Créateur, se plaisent quelquefois à se cacher, afin qu'on les cherche, *gloria Dei est celare verbum.* Cela est si vrai, que Nôtre Seigneur, étant en terre, n'expliquoit pas toujours ses pensées de telle sorte, que tous l'entendissent bien. Ainsi sur le sujet du Mariage, aiant parlé de trois sortes d'Eunuques dans St. Mathieu chapitre dix neuvième, il ajoûte, m'entende qui pourra, *qui potest capere, capiat.* Et ce jeu, dont je viens de dire un mot, & qui paroît être semblable à celui des Enfans, ou des jeunes mariées, ne laisse pas de convenir encore de quelque façon aux Physiciens, qui veulent trouver les causes de tout ce qu'opere la Nature, & à qui je laisse le soin de cela, parce qu'il est la plupart du tems inutile.

Après la Physique l'ordre des études place immédiatement la Médecine, *ubi desinit Physicus, incipit Medicus.* Cela m'oblige d'y faire quelque petite réflexion d'autant plus volontiers, qu'à dire la vérité il n'y a point aujourd'hui de profession, où les Belles Lettres paroissent avec plus d'éclat, que dans celle

Arist. 1.  
de sensu  
cap. 1.

qui reconnoit Hippocrate pour son Génitulaire. Je parle ainsi, parce qu'encore qu'Apollon fût tenu par les anciens pour l'inventeur de la Médecine, & son fils Esculape pour l'avoir amplifiée, ils ne laissoient pas de croire qu'Hippocrate l'avoit portée à sa perfection. Aussi ont-ils écrit, qu'un Essain d'Abeilles s'étant placées sur son sépulcre, elles y faisoient du miel, dont guérissoit les ulceres & les apostumes. Il étoit si jaloux de l'honneur de sa profession, qu'ayant un frere, qui portoit le beau nom de Sofandre, qui veut dire, sauvant les hommes, bien qu'il ne se mêlât que de guérir les chevaux *arte veterinaria*, Hippocrate lui dit, *vel nomen muta, vel artem dedisce*, qu'il changeât de nom, ou qu'il fit un autre métier. Cela me fait souvenir de la plainte, dont use quelqu'un de ce que lui même, qui choisit ordinairement pour son cheval le meilleur marechal, se contente quelquefois d'un charlatan pour remedier à les propres infirmités. L'on conte de même, pour se railler de l'Ecole de Galien, qu'un marechal refusa l'argent qu'un Médecin lui vouloit donner pour avoir traité son cheval malade, par cette raison, que ceux d'un même métier ne doivent rien prendre les uns des autres. Cardan a fort bien lçu réléver la Mé-

decine contre ceux, qui la vouloient ainsi déprimer, quand il répond à Scaliger, qu'en Italie les gagés d'un Dialecticien ou d'un Méta-<sup>act. in</sup>physicien, n'étoit que de vingt écus, mais que <sup>Scalig.</sup> ceux d'un Médecin alloient pour le moins à six cens écus, & passoient souvent les mille. En vérité il peut y avoir de l'excès à trop priser cet art, témoin ce Ménecrates Médecin de Syracuse, dont Agefilaus se moqua si bien, <sup>Suidas</sup> & qui prit le nom de Jupiter s'égalant à lui, <sup>tom. 2.</sup> parce qu'il faisoit de belles cures, & ne prenoit point d'argent. Mais l'on ne peut dénier à cette profession, que des Rois mêmes ne l'aient exercée, y aiant eu dans les premières dynasties des Egyptiens plusieurs Rois Médecins. Alexandre, dit Plutarque, l'apprit d'Aristote, & l'exerça même à l'avantage de ses amis. Mithridate Roi du Pont, & un Evax Roi d'Arabie du tems de Neron, ont excellé en cette science. Et l'on a interpreté la fable d'Hercule, quand il guerit & resuscita Alce-<sup>Muret.</sup>stis en faveur de son mari Admet, qu'il affe-<sup>var. lect.</sup>ctionnoit, de ce que cet Héros la tira du pe-<sup>l. 8. c. 23.</sup>ril d'une maladie mortelle, par la grande connoissance qu'il avoit de la Médecine. Ceux, qui prennent plaisir à invectiver contre elle, se servent sur tout des jugemens non seulement différens, mais de plus opposés les uns

aux autres, qu'on remarque tous les jours, entre les plus habiles Professeurs. Hippocrate même a reconnu pour bon le fondement de cette instance, quand il a dit, *Dissensiones Medicorum inter se, dubiam & incertam instar Haruspiciæ reddunt Medicinam*. Un seul entre une infinité d'exemples, suffira. Fracastor a soutenu dans sa Siphilis, qu'il n'y avoit que l'homme entre tous les animaux, qui fût sujet au mal de la Verole. Scaliger au contraire tient cela si faux, qu'il dit au sixième livre de sa Poétique avoir vû un Chien, qui prit cette maladie, pour avoir léché les emplâtres de son maitre qu'on traitoit alors de cette miserable & honteuse infirmité. Et si ce qu'a écrit Aristote au chapitre vintquatrième du huitième livre de son histoire des Animaux est vrai, que le Cheval, & le Pourceau ressentent quelquefois toutes les maladies qui travaillent les hommes, il s'en suit infailliblement, qu'il n'y en a aucune, qu'on doive maintenir nous être particuliere, quoi que celle dont nous parlons ne fût pas encore connue du tems de ce Philosophe. Tous les Médecins se railloient, si on leur parloit de mettre un pauvre febricitant pour le guerir dans de l'eau froide: Une Relation recente m'apprend, que les Mengreliens, & les Abcasses leurs voisins,

fins, vers la partie Orientale du Pont Euxin, tiennent ce remede excellent, de mettre ceux, qui ont la Fièvre dans de l'eau la plus froide qu'on trouve, où deux hommes les tiennent plongés. C'étoit l'opinion de ce grand Hippocrate au rapport de Seneque, *feminis nec capillos defluere, nec pedes laborare*, que les femmes n'étoient travaillées ni de la pelade, ni de la podagre. Le contraire s'est vû depuis lui en Faustine, que Dion Cassius, fait perir du mal de la Goutte, & il se remarque encore en nos jours. Le Philosophe Latin excuse le Grec autant qu'il peut, attribuant ce changement aux mœurs corrompues des Dames Romaines, comme un autre que moi pourroit faire à celles d'ici: *Quid ergo mirandum est, dit-il, maximum Medicorum, ac Nature peritissimum, in mendacio prehendi, cum tot femine podagrica, calvæque sint? beneficium sexus suis vitiis perdidierunt, & quia feminam exuerunt, damnatae sunt morbis virilibus.* Si est ce que Famianus Strada nous fait voir au premier livre de son histoire, Marguerite fille de l'Empereur de Charles Quint, travaillée des Gouttes comme un homme, qui n'a pourtant jamais été diffamée des dissolutions, dont Seneque s'est plaint. De semblables contradictions pourroient s'étendre

presque à l'infini, si l'on vouloit en faire l'énumération.

Contentons-nous de considérer en suite le procédé différent, dont usent les Galenistes. Petrarque remontoit à un Médecin de ses amis, qu'il avoit tort de faire parade de son Eloquence dans l'exercice de sa charge, *herbis enim non verbis opus est*, ou comme parloit un autre, *gramine, non carmine*. Et cela est conforme à cette sentence Grecque écrite il y a si long tems,

*Ἱατρὸς ἀδόλεσχος νοσοῦντι πάλιν νόσος,*  
*Medicus garrulus laboranti rursus mor-*  
*bis est.*

Cependant les plus grands causeurs, & ceux qui savent le mieux babiller au chevet du lit des malades, sur tout à celui des Dames, sont presque toujours les plus employés, les autres demeurant la plûpart du tems sans pratique. La premiere finesse de ces importuns parleurs est, comme le leur reprochoit autrefois le Poëte Grec Mimnermus, de faire en toute occasion les maladies plus dangereuses, qu'elles ne sont, afin d'acquérir de la reputation, soit que le patient succombe, soit qu'il guérisse, au premier cas de bon jugement, au second d'habilité dans la cure. Et véritablement quand on a feint qu'Esculape étoit fils



d'Apollon, ç'a été sans doute pour signifier, qu'un Médecin doit être fort clairvoiant, de même que son Dragon, & le Coq qu'on lui immoloit, marquoient sa vigilance nécessaire. C'est sur cela qu'est fondé l'Epithète, qu'Eschile dans ses Eumenides donne au même Apollon de *ιατρομαντις medico-vates*, n'y ayant rien qui fasse plus valoir la Médecine, que quand elle use bien de ses conjectures ou prognostiques. Il faut mettre au même rang son adresse à bien choisir le tems de ses operations, puisque le Lycée la définit *ἐπιστήμην καιροῦ ἐν νόσῳ*, une science de l'occasion aux maladies. Mais après tout il se trouvera toujours, que ses aphorismes, & ses axiomes les plus prisés, sont pleins d'incertitude, & varient selon les sujets, qui ne sont presque jamais semblables, parce que le dedans des hommes, pour qui ils sont leurs ordonnances, est encore plus différent, que leurs visages, qui ont si peu de rapport les uns aux autres. Ainsi le Poëte a eu raison de prononcer,

*Eripit interdum, modo dat Medicina sa-1. 2. Trist.  
lutein,*

après avoir dit,

*Nil prodest, quod non lædere possit idem.*

Cela vient, selon la doctrine de Philoponus, de ce que l'accord & le temperament des hu-

meurs faisant la santé, il la faut considérer séparément & diversément selon les sujets, ce qui cause la santé du Lion dans ce mélange, produisant la maladie d'un Homme, *quia compositio qualitatum & humorum, que in leone est sanitas, in homine morbus est.*

A propos du Lion, qui croiroit, qu'un animal pût passer tout son âge dans une fièvre continue; On l'a dit pourtant du Lion ou du moins selon Plin & Aristote, qu'il ressentoit toujours un dégoût analogue à la fièvre; comme si la Nature avoit voulu par là rendre moindre sa trop grande & trop violente ferocité, qui a donné lieu à ce mot ordinaire des Italiens, *bensta la quartana al Leone*; car la fièvre quarte fut autrefois nommée par les Pythagoriciens, *filia Saturni, ob tarditatem & malignam contumaciam.* Quoi qu'il en soit, Varron a donné aux Chevres la même fièvre continuë; l'on a écrit la même chose de Mécenas, & Petrarque assure, qu'un Médecin de ses amis avoit un fils, jeune homme ou *adolescens* comme il l'appelle, que la fièvre n'abandonna jamais ni jour ni nuit, son pere lui tatant le poux en tout tems exprès pour s'en assurer. Cependant ce grand mal de la fièvre, sans lequel on a crû, que personne ne mourroit, s'excite par art en quelques maladies

ep. 1. l. 2.  
rerum  
lenil.

froides & humides, & la Nature l'envoie quelquefois comme un remede. Il y a plus, les maximes sont si peu certaines là dessus, qu'on a vû mourir de maladie des personnes sans fièvre; & le Garde des Seaux Molé s'étonnoit peu de tems avant son trépas, de se sentir passer sans l'avoir, de cette vie en l'autre. Que se peut-on promettre d'une profession, qui fait sa gloire de combattre & de surmonter toute sorte de maux, si la santé s'acquiert souvent par eux, selon l'observation de Sextus l'Empirique au chapitre second du troisième livre de ses Hypoteses Pyrrhoniennes, *ὕγειαυ περιποιούσιν αἱ ἀλγηδόνες, sanitatem efficiunt dolores ac ægritudines*; surquoi il établit un des puissans moiens de sa Sceptique. Le chaud est ici apprehendé en tems de peste, en Syrie les premieres grandes chaleurs la font cesser, un feu éteignant l'autre, & ce qui entretient le mal aux regions tempérées, le faisant là finir.

Besson 2.  
Part. de la  
Syrie  
sainte.

Tout ce que dessus n'empêche pas, qu'on ne doive avoir toujours devant les yeux le précepte de l'Ecclesiastique, d'honorer le Médecin, non seulement à cause qu'il est souvent nécessaire, mais encore parce qu'il tient son Art de Dieu, qui le lui a enseigné, & qui lui fournit tous les médicamens, qu'il emploie, *Altissimus creavit de terra medicamenta, & vir* cap. 38

*prudens non abhorrebit illa.* Je prétens seulement qu'on peut trop deferer à la Médecine si l'on s'y attâche avec excès; & qu'encore que les Professeurs soient fort habiles & très considérables par les Belles Lettres qu'ils cultivent avec autant de soin que pas un de ceux, qui passent pour gens d'étude, ils ne laissent pas d'être souvent charlatans, & de se trouver eux-mêmes trompés dans leurs propres infirmités, s'ils tiennent leur science exemte d'une infinité de mécontes, & autre que conjecturale. Cardan le savoit bien, qui n'a pas laissé de mettre Galien de Pergame entre les douze personnages, qui ont fait paroître le plus de subtilité & de pointe d'esprit dans le Monde. Et quoi qu'il ne lui ait attribué que l'onzième lieu entre eux à cet égard, il ne laisse pas d'être des plus recommandables en solidité de raisonnement. Si est-ce qu'on assure, qu'un Empirique de son tems, contre lequel il a fait beaucoup d'invectives, réussissoit mieux que lui dans ses cures, & guerissoit sans comparaison plus de malades, que ce docte antagoniste. Cela montre clairement quel cas on doit faire de la plus savante Médecine.

Huarte.  
exam. de  
ing.

Comme l'on dit, que Galien fait avoir les richesses à ses sectateurs, l'on veut aussi que

Justinien, qui a si bien mérité de la Jurisprudence, soit le distributeur des honneurs, par la multitude des grandes charges, qu'occupent seuls les gens de cette profession. Les Espagnols les nomment par antonomasie, ou par excellence *Letrados*, parce qu'encore que ce mot s'entende quelquefois de tout homme de lettres, si est ce, dit Huarte, que quand on dit seulement *fulano es letrado*, un tel est exam. de ingen. lettré, cela s'entend de celui, qui est Jurisconsulte. Il n'y auroit donc point d'apparence, qu'un discours fait sur les Belles Lettres, ne dit mot de ceux, qui en font une particuliere profession. Nous venons de considérer la Medecine, pourquoy nous tairions nous de la science des Loix, qui a cet avantage sur la premiere, que la santé de l'Ame, qui vient de la Justice, est préférable de beaucoup à la santé du corps, que l'autre se vante de donner. Avec tout cela, sans parler de ceux, qui ont nommé après Simonides cette Justice *furatoriam quandam facultatem*, & qui n'ont rien reconnu de juste, *nisi quod esset potentioribus commodum aut utile*, il faut avoüer, que la Jurisprudence, qui enseigne toutes ses Ordonances, est si peu de chose, qu'un Empereur Caligula. Romain menaça ses Professeurs, que quand l'humeur lui en prendroit, avec un Edit il ren-

verferoit toute leur science, voulant dire, que par de nouvelles loix il faudroit qu'ils prissent des maximes bien différentes de celles, qu'ils enseignoient. Cicéron a exercé sa raillerie, où il excelloit, contre les Jurisconsultes dans son oraison pour le Consul Murana, d'une façon, qui ne peut être trop estimée. Non content d'appeller tout leur art *verbosam simulationem prudentiæ*, de faire voir qu'ils n'étoient du commencement que des faiseurs d'Almanacs & de Fastes, dont le plus grand savoir alloit à donner avis des jours qu'on pouvoit plaider, & faire des poursuites judiciaires, *a quibus etiam dies tanquam a Chaldeis petebantur*; il leur déclare, que nonobstant ses grandes occupations, il ne veut que trois jours pour devenir excellent Jurisconsulte, *si mihi homini vehementer occupato stomachum moveritis, triduo me Jurisconsultum esse profitebor*. Et parce qu'il avoit affaire à un Servius Sulpicius, le plus estimé de ce tems là dans le Droit Romain, il prend plaisir pour servir à sa cause, de le ravalier infiniment au dessous des Orateurs, puisqu'il n'y avoit que ceux, qui ne pouvoient parvenir à l'être, qui s'amusaient à cette science du Droit; usant de cette jolie comparaison, *ut ajunt in græcis artificibus, eos aulædos esse qui citharædi fieri non po-*

*tuerint ; sic nonnullos videmus , qui oratores evadere non potuerunt , eos ad juris studium devenire.* Remarquons à ce propos le mot de Sextus le Sceptique , qu'il n'y a rien de plus contraire aux loix, que la Rhétorique, qui perdoit celles des Athéniens, au lieu que parmi les barbares les loix se voioient presque immuables & bien mieux observées que chez les Athéniens, qui avoient les meilleurs Orateurs de la Grece. Il rapporte même, comme un autre Orateur de la ville de Bisance répondit hardiment à ceux, qui lui demandoient, si les loix de sa ville étoient bien entretenues, qu'elles l'étoient comme bon lui sembloit, parce qu'il les faisoit ploier par son éloquence où il vouloit. Ce n'est pas que Sextus prétende qu'on doive abolir toutes les loix, puisqu'il rapporte au même lieu, qu'après la mort d'un Roi de Perse, l'on étoit cinq jours sans les observer, afin que ses sujets apprissent pendant ce petit espace de tems, les malheurs qui arrivent à ceux, qui négligent ces mêmes loix, & qu'ils se rendissent par cette considération plus affectionnés à leurs Monarques, qui en sont comme par tout ailleurs les gardiens. Car ils sont nommés les loix vivantes, non pas seulement pource qu'ils ont la puissance de les faire, mais encore parce qu'en

les observant volontairement eux-mêmes, ils les font subsister beaucoup mieux par leur exemple, que par toutes les voies de rigueur & de contrainte. Ceux qui en usent autrement à l'imitation de Sylla, qui faisoit de très-belles loix somptuaires sans s'y soumettre, dit Plutarque dans la vie de ce Dictateur, & sans en garder pas une; ceux-là, dis-je, se trouveront toujours fort loin de leur comte, & ne seront jamais si bien obeïs que les premiers. Bias selon cela prononce dans le banquet des sept Sages, qu'Amasis sera parfaitement heureux, s'il défere le premier de tous aux loix qu'il établira. Tant y a qu'il est certain que la Justice étant l'ame d'un Etat, il faut, comme Platon l'a très bien soutenu, que l'Etat périsse, si cette Justice s'en separe, qui n'y peut arrêter sans ceux qui la maintiennent, & qui sont, après le Souverain, ses Magistrats, interpretes des loix, & sçavans en Jurisprudence. Et néanmoins, si le Magistrat, & l'homme de robe longue, comme nous parlons, ne protege que mercenairement la cause & le droit de ceux, qui ont recours à eux, l'on soutient assez probablement, que le Soldat, & le Gentilhomme, qui défendent au prix de leur sang le pupille & la vëuve, la Patrie & la Religion, méritent beaucoup mieux du public que les



premiers, & leur sont préférables en plusieurs façons si la chose est bien examinée. Ce qui se fait par intérêt, & en se considérant soi-même, dit Aristote, n'est pas proprement Justice, qui a cela de particulier entre toutes les Vertus, qu'elle est un bien étranger *ἄλλοτριον ἀγαθόν*, d'où il tire encore cette maxime, que le point le plus important d'un Etat, c'est que personne n'y puisse profiter dans les charges & magistratures, qui s'y exercent. C'étoit la pensée du Législateur des Juifs quand il écrivit, *Non accipies munera, quæ etiam excæcant prudentes, & subvertunt corda Iustorum*; & ailleurs, *Xenia, & dona excæcant oculos Iudicum*. Et selon ce sentiment Suidas nous apprend, que Pericles conseilla aux Athéniens d'employer à la Marine l'argent, qui se donnoit inutilement aux Juges & aux Orateurs. Quand les Avocats n'ont des plumes, que pour voler, que les Etudes des Procureurs & des Notaires se peuvent mieux appeler des boutiques, où se vendent tous les jours mille parties, & que les Sergens, qu'on emploie dans le cours des instances, se montrent pires que des Chiens, puisque ceux-ci se contentent de lécher les plats & le reste de la vaisselle, là où ceux-là l'emportent tout avec ce qu'ils peuvent attraper sans remission; n'y a-

l. 5. Eth.  
ad Nico.  
c. 1. & c. 8.

Exod.  
c. 23.

Eccles.  
c. 2.

tom. 2.  
p. 496.

t-il pas raison de dire qu'il n'y a point de Goujats d'armée, qui les passent en méchanceté?

Mais laissons ce qu'il y a de plus odieux en cette matière, & considérons seulement ce qui partage souvent les esprits dans l'ordre judiciaire. Les uns veulent, qu'on se tienne précisément aux termes de la loi: les autres qu'on s'en départe quelquefois, & qu'on regarde plutôt l'intention du Législateur que ses paroles, parce qu'il arrive des cas, qu'il n'a pû prévoir, ni mettre dans sa constitution.

Arist. l.  
1. Rhet.  
c. 13.

l. 1. de In-  
vent.

Cela est cause qu'on a préféré l'Arbitre, qui juge selon l'équité, au Juge, qui s'attache à la lettre du Droit écrit. Et sans mentir, toutes les loix étant faites pour le bien public & de l'Etat, ce seroit quelquefois une pure folie de les suivre si exactement, que cela tournât au desavantage de ce même Etat, &, comme parle Cicéron, *quod scriptum esse Reipublicæ salutaris causa, id non ex Reipublicæ salute interpretari.* Les uns sont pour l'égalité des punitions quant aux personnes, parce que les peines doivent sans distinction être proportionnées aux crimes. D'autres veulent, qu'on traite plus favorablement le patriote que l'étranger, d'où vient, qu'on battoit avec du ferment le soldat Romain, & celui qui ne l'étoit pas avec d'autre bois; de sorte que la Vigne,

au rapport de Pline, *etiam in delictis pœnam l. 14. c. 1. ipsam honorabat.* Galba fit élever & blanchir le gibet à un bourgeois Romain, *quasi solatio, & honore aliquo pœnam levaturus,* selon la pensée du Suetone, ou peut être par la même raillerie, qu'un Roi de Danemarc, aiant appris, que dans une troupe de voleurs il y en avoit un de sang Roial, ordonna que par privilège on lui donnât le plus haut gibet. Platon par un autre principe veut, que le citoien soit plus puni que l'esclave, à cause que celui-ci n'est pas vraisemblablement si bien informé que l'autre; qui est une raison propre à rendre infirmes toutes les précédentes. La loi Grecque châtie plus le dol, que la force; la Romaine au contraire vange plus severement la force que le dol. Si vous soutenez, que la punition doit toujours être proportionnée à la faute; l'on vous opposera celle de Prométhée, qui pour avoir présenté à Jupiter, comme en se joüant, des os frottés de graisse au lieu de bonne viande, se vit attaché sur le Caucase, & exposé à la faim perpetuelle d'un Vautour impitoiable. Le Berger roial Pâris ne méritoit-il pas un grand & prompt châtiement, & la cause de Menelaus n'étoit-elle pas la plus juste de monde? Les Dieux néanmoins se trouvèrent partagés là dessus, & Ju-

Suet. in Galba, c. 9.

piter même n'y déterminâ rien, laissant faire  
 aux Destinées ce qu'elles avoient arrêté dans  
 un différent, où le parti d'Hector le mieux  
 fondé en apparence, succomba aussi bien que  
 sa personne sous celui du victorieux Achille.  
 Voilà comme il semble que le Ciel même ait  
 une autre Jurisprudence, que celle de la Ter-  
 re, si non au point de la différence des opi-  
 nions, qui ne s'accorde nulle part. Pourrions-  
 nous approuver ici la formalité judiciaire, qui  
 se garde en Moscovie, de donner la question  
 ou torture premièrement à l'accusateur,  
 pour voir, s'il persistera en son accusation, &  
 puis à l'accusé, si la chose, dont il est question,  
 est demeurée douteuse. Combien y a-t-il de  
 personnes, qui sont persuadées, que pour fai-  
 re réussir une chose juste, il n'y a point de mo-  
 iens, qui soient injustes. Cependant cela est  
 absolument opposé au précepte de ne faire ja-  
 mais un mal sur le prétexte d'en vouloir faire  
 réussir un bien. La sentence du Pape Inno-  
 cent, *quod a multis peccatur inultum est*, citée  
 pour bonne par Pierre Damien dans Baronius,  
 est improuvée par diverses personnes comme  
 très inique, d'autant que les crimes de plu-  
 sieurs s'étendant bien plus loin que ceux des  
 particuliers, méritent comme plus grands &  
 plus importants d'être le mieux & le plus prom-

Olearius  
 l. 3.

l. 9. An-  
 nal. p.  
 186.

ptement reprimés. Concluons, qu'une si grande diversité de sentimens, qui regnent par toute la Jurisprudence, sont plus propres à faire trouver bonne la pensée du vieil Caton, qu'on devroit paver de chausse-trapes tous les Tribunaux où s'exerce le métier de la Justice distributive, qu'à faire estimer un Art, où nonobstant les Belles Lettres, qui s'y mêlent, & qui l'embellissent, il se trouve tant d'incertitude, & tant de contrariétés, que je ne veux pas en poursuivre le discours davantage.

Que si toutes ces occupations studieuses, d'où les Belles Lettres tirent leur plus grande recommandation, comme de leur côté celles-ci sont le principal ornement des premières; si dis-je elles ne sont pas capables de donner un solide & assuré contentement à l'esprit, ne doit-il pas chercher ses avantages ailleurs? & le sentiment de Lipsé & de Scaliger n'est-il pas soutenable, quand ils préféreroient les autres emplois utiles à la vie, à tout ce que l'Étude & les Muses ont de plus charmant? Certes il n'en revient ordinairement que des infirmités corporelles, causées par une trop assidue application sur les livres, & des chagrins, qui ne manquent jamais d'affliger l'ame, quand elle se voit frustrée de la fin qu'elle s'étoit proposée de savoir, au lieu de quoi

Sen.  
præf. 4.  
natur. qu.

elle n'acquiert des lumières trompeuses, & qui ne sont bonnes qu'à lui faire remarquer son ignorance. En effet je ne vois que deux choses, qui puissent aucunement flatter la peine, que prennent les hommes vraiment studieux; l'une, qu'ils contractent une habitude à s'entretenir avec leurs livres, & quelquefois avec eux-mêmes, qui les délivrent des inquiétudes, dont tant d'autres personnes sont agitées, quand elles ne savent que faire, ni à quoi, selon leur jargon ordinaire, passer ou couler le tems. *Turbam rerum hominumque desiderant, qui se pati nesciunt.* Les gens qui suivent la Cour, de quelque condition qu'ils soient, ceux de la plus haute assiette autant que les autres, ne manquent guères d'éprouver ces dégouts, qui les jettent dans des inégalités d'esprit les plus ridicules du monde, pour le moins m'ont-elles souvent fait rire, & avoir pitié d'eux tout ensemble. L'autre chose, qui est en quelque façon la récompense des longues & laborieuses études, c'est qu'après les avoir faites, elles donnent le moyen de mériter de la postérité, en lui faisant part de ce qu'on y a reconnu de plus remarquable, qui aboutit presque toujours à un aveu plein d'ingénuité; que plus on y pénètre, plus on s'appërçoit de la vanité de toutes les sciences  
humai-

humaines, dont il n'y a guères, que les plus ignorans, qui fassent beaucoup de parade. Sans mentir, il revient une joie bien grande, bien pure, & bien innocente, de se voir en quelque sorte dans la fonction de Précepteur du genre humain, en communiquant à ceux, qui nous suivront les instructions, qui peuvent leur être utiles, dans une carrière où tant de personnes s'égarerent, & où elles perdent inutilement, faute d'une fidelle conduite, les plus belles journées de leur vie. Ceux, qui la courent le moins malheureusement, seront toujours obligés de confesser, qu'ils sont infiniment redevables aux bonnes leçons, qu'ils ont reçues de leurs devanciers, quand ils ont pris la peine de les leur laisser par écrit. N'est-on pas obligé d'user, quand on le peut, du même bienfait envers ceux, qui viendront après nous, & qui sans doute le reconnoîtront avec un ressentiment obligant, s'ils ne sont les plus ingrats du monde? Comme cette reconnoissance ne peut être refusée que par de presomptueux Plagiaires, aussi est-elle, à la bien considérer, la plus digne récompense, & la plus glorieuse, qu'on puisse espérer. Le premier des sept Sages Thales Milelien la crut bien telle, car il ne demanda point d'autre paiement à celui, qu'il

avoit instruit des choses du Ciel, sinon qu'il avouât librement tenir la science de lui, & qu'il ne s'en dit point l'auteur. Apulée s'est tenu obligé de prononcer là dessus. *Pulchra merces prosum, ac tali viro digna, & perpetua.*

in Florid.

Et puisque cela s'exécute par le moien des compositions, qui se donnent au public, arrêtons-nous un peu à considérer l'usage de tant de livres à qui l'on fait si souvent voir le jour. Déjà l'on ne sauroit nier, qu'on ne ressenté quelquefois de certaines antipathies à l'égard de quelques-uns, comme il y a des aversions naturelles pour des alimens, ou pour des personnes, dont on ne peut presque supporter la vuë.

Martialis.

*Non amo te Sabidi, nec possum dicere quare:*

*Hoc tantum possum dicere, non amo te.*

Au contraire de cela il y a des livres, dont le seul titre charme d'abord. Aulu Gelle parle de l'inscription d'un, mise par ce Grammairien *Ælius Melissus*, qui étoit en quelque estime parmi ceux de sa profession, bien qu'il fût en effet de petit talent, & comme il dit, *118. c. 6. majore in literis jactantia & σοφιστικῶν quam opera.* Tant y a que ce livre donnoit d'abord, une extrême envie de le voir, parce que titu-



*lus erat ingentis cujusdam illecebræ ad legendum.* Cependant Aulu Gelle nous assure, qu'il ne contenoit rien, qui meritât ni l'écriture d'un Auteur de nom, ni le souvenir d'un Lecteur. Il faut éviter autant qu'on le peut d'être pris pour duppe de la sorte, par une infinité de titres trompeurs, que nous voions tous les jours, & qui promettent beaucoup plus qu'ils ne donnent. Ils sont semblables à ces hôtes d'Italie, qui pour faire entrer chez eux assurent d'abord, qu'ils sont pourvus de tout, quoi qu'après qu'on y est descendu l'on n'y trouve presque rien, sinon assez souvent des ordures, qu'on seroit très aisé de n'y avoir pas rencontrées.

Ce n'est pas sans sujet, que le Grammairien Callimachus assure dans Athenée, qu'un grand livre n'est pas un petit mal. On en voit de très gros, qu'on peut dire fort semblables à cet Oiseau aquatique, que les Latins après les Grecs ont nommé *Larus*; qui a si peu de corps, que lui aiant ôté les plumes il n'en reste quasi plus rien. Si vous retranchés aux livres dont je parle, après les choses inutiles à leur sujet, ou méprisables d'elles mêmes, celles, qu'ils ont volées par un crime de plagiaire, vous les reduirés, aussi bien qu'autrefois ceux de Chrysispe, presque

epist. ad  
Grec.  
Theol.

à la carte blanche. Saint Basile compare joliment leurs auteurs aux femmes adulteres, qui donnent à leurs maris des enfans, qui ne sont pas venus d'eux, de même que ceux-ci débitent impudemment les travaux d'autrui pour être de leur cru, imposant aux Lecteurs, & leur faisant voir des ouvrages presque tout dérobés, comme s'ils en étoient les véritables peres. Je tombe d'accord qu'on peut se servir des pensées, & même des textes de ceux, qui ont écrit avant nous, cela s'est pratiqué dans tous les siècles; & ne peut être justement repris en celui-ci, pourvu que ce soit avec reconnoissance, & en les citant, ou que le larcin soit fait industrieusement à la Spartiate sans qu'il y paroisse, de façon qu'on n'en puisse être convaincu. Car on doit se moquer de certaines personnes, qu'on voit se vanter d'avoir un esprit, qui engendre, & qui fait les productions de lui-même sans l'aide d'autrui; ne pouvant souffrir les moindres citations des Anciens. Que de telles gens sachent, qu'on tient la génération être une chose trop facile & trop commune pour en tirer tant de vanité, principalement quand elle est malheureuse, & qu'elle ne fait voir que des monstres. Mais que de resusciter aucunement les morts, en citant leurs écrits de bon-

ne grace, & en contribuant du sien pour les illustrer & faire valoir; c'est une espèce de miracle, qui ne peut être trop estimé, & qui peut faire soutenir que dans un discours il arrive quelquefois par le moyen des citations bien employées, ce qui se voit dans la Religion, où l'on a dit de tout tems que les ossements faisoient plus de merveilles que les corps animés.

Il se trouve des écrivains si scrupuleux, pour ne pas dire si ridicules, qu'ils s'abstiennent de tous les mots, quoi qu'expressifs & nécessaires, quand ils font la moindre allusion à d'autres, qui offensent leurs délicates oreilles. Le Sabbath des Sorciers ne leur permettra jamais de dire, qu'un cheval s'abat, ni en Latin *cum nos* en deux syllabes, à cause que dans la prononciation il semble qu'on n'en fasse qu'une, ou selon eux que l'on profère *cumnos*. Je me suis raillé après Cicéron de ces badines observations dans le Traité de l'Eloquence François. A la vérité vous diriez que le même Orateur Romain reconnoit quelque pudeur en ces termes de *fente*<sup>22.</sup> ou *division*, *vocemque intercapedinis & divisionis formidare ut Ithyphallicam*. Mais c'est en se raillant avec son ami Papirius Patus, car par tout où l'occasion s'est présentée il n'a

point feint de nommer aussi bien que les Stoïciens chaque chose par son nom. En effet, il y a des hérésies dans les sciences, & particulièrement dans la Rhétorique, de même que dans la Théologie. Quelle bizarrerie, qu'il ne faille pas dire en Latin *coævus*, dont Cicéron n'a pas fait difficulté de se servir, & qu'on doive lui substituer celui de *æqualis*, parce que le premier mot, qui répond au *σύνχρονος* des Grecs, paroît être dérivé à *coeundo*, bien que cette étymologie soit très fautive. J'avoué pourtant que l'honnêteté requiert, qu'on s'abstienne de certaines dictions, qui portent nécessairement à des pensées sales & impures. Scaliger se fût bien passé de prononcer au mépris de Lipse, *quam multum est habere famam? Lipsius crepitum edit, admirantur omnes*. Car encore qu'il me souviennne bien, que Seneque attribué à quelque élégance le mot de son Demetrius, *eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus*: Et quoi que l'observation d'Origene me revienne aussi à la mémoire, *quosdam fuisse Ægyptios qui venerantur ventris crepitus*, ce Pere n'ayant pas hérité à faire cette belle remarque dans un livre aussi sérieux comme l'est son cinquième contre Celsus. Je crois pourtant que le mieux est,

Schottus.

ep. 92.

quand rien n'y oblige, de ne point parler de ces vents sales & honteux, qui témoignent l'impureté de nôtre nature. Une statuë Egy-<sup>Casalius.</sup>ptienne d'Harpocrate le représentoit aiant la figure des parties genitales sur la tête, & le doit sur la bouche, pour signifier qu'on ne peut trop religieusement garder le silence à l'égard des choses lascives, ni trop éloigner son discours ni ses paroles de tout ce qui a du rapport aux voluptés. Que si Macrobe<sup>l. 1. Sa</sup> a eu raison d'attribuer de la sainteté à ce pré-<sup>capit. c. 7.</sup>cepte, qu'il nomme philosophique, de parler aux hommes comme si les Dieux nous écoutoient, & à ces derniers, comme si tous les hommes nous entendoient; qui ne croira pas être de son devoir, d'éloigner tous ses propos de ce qui peut porter l'imagination sur des objets, que l'honnêteté veut être tenu cachés, & de tout ce que la civilité condamne comme indécent?

Beaucoup de personnes prennent la licence dans leurs livres, sur le prétexte d'invectiver contre les vices, de les faire voir presque à nud, les décrivant trop patetiquement, & avec des circonstances qui enseignent bien plus le mal qu'elles n'en détournent. En effet, il arrive souvent ce que dit Pline, qu'une narration est une leçon, *qui narrat docet.*

Certes il en faut dire la même chose, que Galien a prononcée au second livre des Antidotés, qu'il peut y avoir de la malignité lors qu'on décrit des poisons, & qu'on rapporte tous les mauvais effets des venins; *pravi esse hominis de venenis scribere, quia magis instruuntur mali, quorum infinitus est numerus quam juventur probi.* Un Ecrivain qui se plait dans une narration odieuse, témoigne en quelque façon qu'il ne la condamne pas assez. Mais quoi, il est difficile à la plupart de ceux, qui mettent la main à la plume, de se garantir d'un certain chatoüillement d'écrire, qu'Horace diffame de ce vilain mot *cacoëthes*. Et comme parloit Caton, il leur est aussi impossible de se commander là dessus, qu'à un galeux de se frotter, à un yvrogne de boire, ou à un homme que la léthargie attaque de dormir; *nunquam tacet quem morbus tenet loquendi, tanquam veterosum bibendi atque dormiendi.* L'Italien donne une bonne règle sur cela, quoi qu'il se dispense assez souvent de la pratiquer, *in materia di lussuria si puo creder tuto, ma dirne nulla.* Nôtre humanité est capable par son infirmité, de tomber dans toute sorte de desordres; mais au moins devons-nous observer cette maxime, de n'en dire jamais rien, quand nous ne le saurions faire sans pé-

cher contre la civilité par des discours des-honnêtes.

Il se trouve encore assez de gens, qui ne considèrent guères dans les livres que l'élegance ou la beauté du stile. Et véritablement comme l'esprit est l'ornement de l'homme, l'éloquence aussi est la lumière & la beauté de l'esprit. Mais parce que cette éloquence n'est pas uniforme, celle d'Athènes étant bien plus étendue, que celle de Sparte, & la façon de s'exprimer dont usé Cicéron plus diffusé que celle de Tacite ou de Salluste, les génies sont partagés là-dessus, & quelques-uns se plaisent à l'abondance du langage, les autres lui préférant celui, qui est plus concis, qu'ils comparent à de la monnoie d'or, à cause qu'elle contient en peu d'espace un prix beaucoup plus considérable, que n'est celui des autres métaux. Tant y a que dans une même excellence Demosthène se voit beaucoup plus pressé, que l'Orateur Romain; & l'on a dit du premier, qu'on ne pouvoit rien ôter à son discours sans lui faire tort, ni rien ajouter à celui de Cicéron, qu'on ne lui préjudiciât infiniment: Les ouvrages du premier paroissent avoir plus d'étude, ceux du second davantage de naturel: *Demosthenes densior, Cicero copiosior; illi nihil detrahi potest,*

*huic nihil addi; curæ plus in illo, in hoc naturæ.* Ce seroit l'emporter sur ces deux grands hommes, si l'on pouvoit dire de quelque autre, qu'il seroit impossible d'allonger les periodes, ni de les abreger, sans rendre son ouvrage moins agréable, & moins accompli.

La maniere de s'expliquer librement, avec étendue, & facilité, est accusée de n'être pas ordinairement si correcte, & si l'on peut user de ce mot, si châtiée, que l'autre, qui dans son abbreviation est toujours sur les gardes, & qui dans un examen rigoureux congédie & les pensées qu'elle trouve superflues, & les termes, quelque élégans qu'ils soient, si elle croit s'en pouvoir passer. Les Hébreux ont eu un proverbe qui lui étoit fort contraire, quand ils ont dit, qu'où il y avoit beaucoup de paroles, souvent il s'y trouvoit peu de sens ou de jugement, *ubi verba sunt plurima, ibi frequenter egestas*. L'on veut aussi, que ceux, qui parlent beaucoup & fort à l'aise, contractent une habitude à parler improprement, & moins juste, ou correct, que les autres, *dicendi facilitas, bene dicendi affert difficultatem*. Enfin, quoi que l'impertinence se trouve quelquefois dans tous les stiles, l'on soutient qu'étant bien plus fréquente dans le grand ba-

Prov.

14.



bil, il vaudroit mieux se taire, que de s'y abandonner, par la regle, *mélius est imperitum silentium, loquaci imperitia*. Ceux parmi les Anciens, qui faisoient profession de cette éloquence subite & non prévue qu'ils nommèrent *extemporalem eloquentiam*, étoient sujets à ce défaut de dire bien des choses peu à propos, & qu'une censure legitime pouvoit corriger. Aussi a-t-on comparé, ce qui venoit d'eux, à ces fleurs, qui s'ouvrent & se flétrissent en un même jour; ou à ces petits animaux, qui naissent sur le fleuve Hypanis, & qui ne voient jamais deux Soleils consecutifs, tant ils sont de courte vie. C'est ce qui obligea le Rhéteur Aristide de faire cette réponse hardie à l'Empereur Marc Antonin, qui le pressoit de haranguer sur le champ, *non sum è numero vomentium*, je ne suis pas du nombre de ceux qui rendent gorge plutôt qu'ils ne parlent, quand bon leur semble. Philost. in vitis.

Quant aux autres, qui dans une opposition contraire à ceux-ci, pensent ne pouvoir jamais être trop courts, ils n'échappent guères à l'inconvenient qu'on leur reproche d'être si obscurs, que leur éloquence, si elle peut être ainsi nommée, rebute tout le monde. Car quelle peine est égale à celle de se voir réduit à rêver au bout de chaque periode, pour

trouver quel doit être le sens de celui, qui ne s'explique qu'à demi, & en termes souvent si peu intelligibles, qu'on est contraint d'abandonner une lecture, qui donne trop de travail à l'esprit, comme l'on dit que fit Saint Augustin, ne pouvant comprendre quelque Satyre de Perle,

Οὐδὲ γὰρ ῥᾴστον ὀφ' ῥήτων ἐπέον πύλας  
ἔξευρεῖν:

*Haud enim facile occultorum verborum  
portas invenire.*

in Prae-  
nibus.

comme s'en expliquoit autrefois Bacchilides au rapport de Théodoret dans son discours sur la Foi. Quelques-uns de ces ténébreux Ecrivains n'ont pas difficulté de m'avouer, qu'ils n'étoient pas fâchés d'être tels, parce qu'on étoit contraint de lire leurs compositions avec plus d'attention; ce qui fait, qu'on les retient mieux, outre qu'assez de personnes estiment davantage ce qu'ils n'entendent pas si aisément, se figurant d'importans mysteres où l'auteur, qui les occupe n'a pas pensé, comme il arrive presque toujours, que les choses paroissent dans l'obscurité plus grandes & souvent toutes autres, qu'elles ne sont. Ces gens-là doivent être persuadés, qu'il est de leurs ouvrages comme de ces per-

les, dont parle Pierre Martyr Milanois, au chapitre dixième de sa troisième Decade du nouveau Monde. Il assure, que les plus grosses & les plus estimées se trouvent au fond de la Mer, les mediocres un peu au dessus, & les moindres de toutes quasi sur le haut de l'eau; *majores margaritas jacere profundius, mediocres altius, minimas in supercilio.* Senèque a dit à peu près la même chose des métaux, *levium metallorum fructus in summo est, illa opulentissima sunt, quorum in alto latet vena, assidue plenius responsura fodienti.* Cependant il n'en est pas de même des productions de l'esprit, qui ne sauroient plaire si elles ne sont d'une facile intelligence, & dont la brièveté, avec sa compagne ordinaire l'obscurité, sont presque insupportables. En effet la Nature ne nous ayant donné la langue & la parole, ni l'art d'écriture fourni la plume qui leur sert de truchement, que pour nous faire entendre; il semble que ce soit faire la guerre à cette même Nature, & s'opposer à ses loüables desseins, de nous mal expliquer, quand nous discourons soit d'une vive voix, soit par écrit de telle sorte, que nous ne pouvons être bien entendus. Je sai bien que ceux, qui en usent ainsi, cherchent leur excuse dans le langage des Dieux qui étoit presque

toûjours incomprehenfible. Mais outre que le Ciel a fes raifons bien différentes des nôtres, & que les Oracles ne devoient être compris, ni les Propheties être entenduës que par peu de perfonnes; il n'y a point d'apparence de fe fervir de ce prétexte, vû que les plus grands faifeurs de galimatias, & les plus in-fupportables écrivains dans leur jargon raccourci & ténébreux, ne laiffent pas de foutenir, qu'ils s'entendent fort bien, & même, qu'ils doivent être entendus de tous ceux, qui ont, difent-ils, de bonnes oreilles. Et néanmoins; ou ils ont *cognobiliorem cognitionem*, comme parloit Caton au fixième livre de fes Origines, ou ils fe font accroire ce qui n'est pas, à la façon de ceux, qui penfent voir ce qui n'a d'existence, que dans leur imagination. Cela n'empêche pas, que fi la penfée de Solon est véritable, & que nos discours foient l'image de nôtre ame, ou des actions, qu'elle est capable de produire, *sermōnem esse imaginem factorum*, εἰδωλον τῶν ἔργων, ce qui répond au mot de Democrite, que nous ap-prenons de Plutarque, λόγος ἔργου σκιή, *sermo est actionis umbra*: Cela n'empêche pas, dis-je, qu'on ne puiffe assez raifonnablement préfuppofer une mauvaise & defectueufe conformation de cervelle, en ceux, qui s'expli-

traët. de  
educ. lib.

quent si malheureusement, qu'ils ne peuvent être entendus.

Je n'ai nul dessein de parler de quelques-uns qui dans des matieres chatouilleuses, ou qui sont d'elles-mêmes difficiles à comprendre, ne sont pas entendus de tout le monde. Quand un excellent homme se sent obligé de parler autrement que le vulgaire, il ne sauroit plaire au vulgaire, quoi qu'il ne laisse pas d'avoir beaucoup de mérite. Il ne faut pas non plus condamner les auteurs sur de petites bévuës, qu'on est obligé de donner à l'humanité; outre qu'il y a de ces petites méprises, qui ne sont pas absolument desagréables, pouvant plaire comme faisoit cette tache au pied du jeune garçon qu'aimoit le Poëte Alcée, qui devenoit plus amoureux de lui autant de fois qu'il la considéroit. Il y a bien davantage, parce qu'il se rencontre de bonnes choses, qui néanmoins ne sont pas bonnes à dire en tous lieux, j'ai vû reprendre comme une faute dans des livres, d'avoir omis à y mettre ce qui pouvoit plaire aux plus sçavans, que leur auteur meritât plutôt loüange que blâme d'en avoir usé ainsi; & cela par la maxime qu'établit Cassiodore dans la Préface des livres qu'il intitule *Variarum*, où l. 2. ad Theod. il soutient *interdum genus esse peritiae vitare*

*quod doctis placeat.* L'on se doit toujours souvenir de ce qu'a prononcé Aristote, que l'Orateur, qui se veut fonder en démonstration est aussi impertinent, que le Mathématicien, qui veut user d'argumens probables. Tant il est certain, qu'on ne doit pas exiger indifféremment par tout, ce qui est bon à débiter en un lieu, & qu'on supprime prudemment en un autre.

Lorsque le sujet qu'on s'est proposé mérite d'être traité avec étendue & ornement, les paroles & les pensées se présentent d'elles-mêmes, *ipse res verba rapiunt*; mais il y a des matieres qui ne souffrent pas d'être maniées de la sorte, parce qu'il se remarque quelque chose de puerile, du sentiment même du Pere de l'Eloquence Romaine, à les vouloir trop parer & enrichir, *quandoque ornate dicere velle puerile est.* Il faut donc mesurer son stile au sujet où l'on veut l'employer; & comme le Smilax dont parle Belon, ne croit qu'à proportion de l'arbre sur lequel il s'appuie, l'on doit regler la faculté de s'exprimer sur la matiere qui la doit soutenir. Quoiqu'après tout, l'excellence aussi bien que le jugement d'un bon ouvrier paroisse en tous ses ouvrages, où il fait mêler, selon le précepte d'Agathias, les Graces avec les Mu-

ses. Virgile & Homere n'ont pas réussi moins grands hommes dans leur métier, lors qu'ils ont parlé de l'importunité des mouches, ou du travail assidu des fourmis, que quand ils se sont appliqués à décrire les grandes actions d'Achille & d'Enée.

La chose iroit presque à l'infini, si je m'arrétois davantage à faire voir par le divers génie des livres, & par la contrariété des jugemens, qui s'en font, le peu de profit qu'on en peut tirer, quelque recommandation que leur puissent donner les Belles Lettres, qui en font le principal ornement. Car ces Belles Lettres n'ont rien de plus fixe, de plus certain, ni de plus arrêté, que la matiere douteuse, qu'elles entreprennent d'illustrer. En effet, elles ont été nommées fort à propos par les Latins, *humaniores literæ*, étant aussi infirmes & caduques que nôtre humanité, que nous éprouvons à toute heure n'avoir rien de constant que son inconstance & sa faiblesse. Non seulement les pensées, qui plaisent en un tems, déplaisent en un autre, & ne sont plus de mise, le langage même varie tous les jours, & les mots, qui ont eu le plus de vogue, perdent leur crédit & leur agrément; comme la plus belle santé & la plus confirmée, degénere assez souvent en

quelque maladie, qui ne peut être soufferte. Aussi tombe-t-on d'accord, que le peuple, cette bête à tant de têtes différentes, est le maître de nos façons de parler, & de tout ce qui compose nôtre plus haute Eloquence. Ce puissant Tyran fait l'erreur commune, qui rend les choses bonnes & valables, même lors qu'elles tiennent le plus de l'iniquité, & qu'elles ont le moins de raison, *error communis facit jus*: de sorte que le Préteur Romain, qui étoit le Chef de ce peuple, *jus dicebat etiam cum inique decerneret*. Tant y a qu'un peuple, quelque évaporé qu'il soit quelquefois, est le maître & le Dictateur perpetuel des opinions, qui ne sont suivies qu'autant qu'il les juge recevables, non seulement dans la Grammaire & dans la Rhétorique, mais encore le plus souvent dans toute la Morale, si vous exceptés celle, qui nous est venue du Ciel. Y a-t-il quelque Vertu, qui n'ait été méprisée ou persécuté, ne se trouvant rien de plus conjoint de tout tems, que d'être homme de bien, & envié aussi bien que haï tout ensemble, *conjuncta sunt τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ φθονεῖσθαι*. Et peut-on dire que quelque vice soit demeuré sans son approbateur? *Cui enim tandem vitio advocatus defuit?* dit très bien Seneque au sujet de la colere. C'est de-

l. 2. de

lia c. 13.



quoi l'on ne doit pas s'étonner, puisque la Prudence, qui est la regle de toutes les Vertus qu'elle fait estimer; aussi bien que de tous les Vices, dont elle découvre la difformité; est aujourd'hui réputée trop ancienne, & contraire à la Mode, qu'on suit & qu'on embrasse, quelque folle qu'elle soit dans toutes ses nouveautés. En effet la Fête des Fous, Petrus Blefenfis. qui ne se célébroit autrefois que le premier jour de l'an, avant que l'Eglise l'eût très sagement abolie, est encore à présent fêtée, nonobstant ses defenses, presque toute l'année.

Quel avantage pourrons-nous donc recueillir dans la lecture des Livres, & de toutes les Belles Lettres, qui font passer très inutilement la meilleure partie de la vie à ceux qui s'y appliquent. Je sai bien, qu'on peut contredire tout ce que j'ai dit, n'y ayant point de proposition dans toute l'étendue des Disciplines, qui n'en ait une opposée qu'on peut soutenir opiniâtement. Mais aussi suis-je assuré, que ceux, qui ont le plus consommé de tems à feuilleter ces mêmes livres, & qui témoignent d'abord le plus d'ardeur à s'opposer verbalement aux sentimens, dont je viens de m'expliquer, s'ils veulent mettre la main à la conscience, & quittant la vanité des disputes scholastiques, avouer de bonne foi ce

qu'ils en pensent intérieurement, ne feront pas difficulté d'entrer dans mon parti, & de reconnoître ingenuement avec moi, que Salomon a eu raison de considérer la plûpart de nos occupations studieuses comme les plus mauvaises où nous puissions nous arrêter, *hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum.* Car il y a bien de la différence entre les contestations, qui s'excitent par le point d'honneur, & pour montrer, que l'on fait tous les tours de l'escrime spirituelle qu'on apprend dans les Colleges; & ce qui se passe intérieurement dans l'ame, quand pour bien juger des choses, elle les examine sans passion, elle s'interroge & se répond elle-même ingenuement sans vanité & sans vouloir tromper personne. Aristote tout Dogmatique qu'il étoit, a reconnu cette vérité au chapitre douzième des Analytiques postérieures où il confesse, que la vraie Demonstration, ni le Syllogisme non plus, ne regardent pas tant le discours extérieur, que celui du dedans où l'Ame préside toute seule. *Non ad externum sermonem Demonstratio pertinet, sed ad eum qui est in Anima, quia nec Syllogismus ad illum, sed ad hunc pertinet: Semper enim licet obicere adversus sermonem externum, sed adversus internum sermonem non*

*semper licet.* Disons-nous donc, cela pré-supposé, que toutes nos veilles, nôtre Philosophie & nos Belles Lettres sont abusives & ridicules? Non certes, ce n'est pas mon dessein de tirer une telle conclusion. Mais comme cet Aristote, dont je viens de parler, disoit, qu'il avoit au moins recueilli ce fruit de la Philosophie, qu'il faisoit par ses leçons de son bon gré, ce que les autres n'exécutoient que par la contrainte des loix. Et comme Aristippe assuroit, que la sienne lui donnoit cet avantage de parler hardiment & sans crainte à qui que ce fût, *se posse omnibus fidenter loqui.* J'avancerai librement à la recommandation de la Philosophie Sceptique, que par la connoissance qu'elle prend de toutes les sciences, dont nous avons touché un mot, elle acquiert à ceux, qui la cultivent de bonne sorte, une opinion de la vanité de ces mêmes sciences, & une persuasion si forte de nos ténèbres spirituelles, que l'ignorance, dont elle fait profession, vaut beaucoup mieux; que toutes les affirmations des Dogmatiques, & donne plus de satisfaction, que ne sauroient faire ces belles lumières, qu'ils se vantent de posséder. Je dirai bien plus, c'est que par le moien de cette philosophie Sceptique & Chrétienne tout ensemble, l'on

l. de præ-  
script.  
haret.

renverse cette fâcheuse maxime de Tertulien, que le Christianisme ne se pouvoit accorder avec la Philosophie. *Quid Athenis, disoit-il, cum Hierosolymis? quid scholæ philosophorum cum Ecclesia Christianorum?* Car quand il parloit de la sorte, & quand Saint Paul repétoit si souvent presque dans toutes ses épîtres, qu'on se prit garde des Philosophes, qui seduisoient le monde avec leurs principes, & leurs Elemens, dont ils faisoient dépendre toutes choses; l'Apôtre & ce Pere avoient tous deux en vuë les Dogmatiques de leur tems, qui faisoient profession d'un savoir, exempt de tout méconte. Mais le Sceptique Chrétien, qui respecte les lumieres du Ciel & les vérités, qu'il nous a révélées, avec une parfaite soumission à ses loix & à celles de l'Eglise, bien qu'humainement parlant il se moque de toutes les prétendues certitudes de tant de Sectes différentes de Philosophes affirmatifs, il ne laisse pas de s'accorder fort bien avec tous les articles de nôtre Foi, croiant, qu'on n'y peut former le moindre doute sans une extrême ingratitude, de laquelle il se sent préservé par la grace d'en-haut. Du surplus il s'humilie dans son ignorance louïable, & qu'il pense que tout homme vraiment savant doit estimer, après avoir

fait réflexion sur ces paroles expressees du Fils de Dieu, *ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, & qui vident cæci fiant.* Ce grand maitre en toutes façons a fait voir clair les aveugles nés, qui étoient les Philosophes Payens, & les a obligés de changer leurs lumieres trompeuses, en un aveuglement religieux, & salutaire tout ensemble. Le Sceptique se trouve donc placé entre les lumieres du Ciel, & les ténèbres de nôtre humanité; ressemblant aucunement à ces animaux amphibies, & pouvant proferer ces mots, que nous lisons dans les restes d'une des Satyres du plus savant des Romains, *Factus sum vespertilio, neque in muribus plane, neque in volucris sum.* Il voit & respecte les vérités revelées, au même tems qu'il s'apperçoit des profondes obscurités de nôtre ignorance humaine. Ne disons donc plus avec ce Declamateur: *O nomen philosophiæ diu venerabile, nunc vanitati & inscitæ prostitutum!* puisque la Sceptique, pleine de modestie, l'exemte du premier reproche, & qu'à l'égard du second, ses doutes sont incomparablement plus à priser, que la science de ceux, qui croient ne rien ignorer.

Certainement, quand Parmenide & Zenon n'auroient pas été de grands Docteurs, & très

habiles à refuter ceux qui se croioient irrépréhensibles, ils méritent toute sorte de louanges pour avoir été les plus grands Sceptiques de leur siècle. Et j'ai toujours beaucoup prisé la pensée d'un Clitomaque, lors qu'il comparoit Carneade Chef de la nouvelle Academie, au plus grand des héros Hercule domteur de tant de monstres, parce que ce Philosophe Cyrénéen avoit purgé les esprits présomptueux des Dogmatiques, de mille téméraires opinions, dont ils étoient remplis; *Herculis quemdam laborem exantlatum a Carneade, quod ut feram & immanem belluam, si ex animis nostris assensionem, id est opinionem, & temeritatem extraxisset.* Car après tout si la science n'est que des choses certaines & immuables, comme cela se soutient ordinairement, & si l'opinion d'Héraclite est bonne, qu'il n'y a rien dans le Monde sensible qui ne fluë & ne varie à toute heure & perpetuellement; toute la science humaine se réduit aux choses imaginaires, qui n'ont rien de réel, & qui ne sont que de pures idées, que se forme la fantaisie. Que si nous voulons en faveur de la Physique, & des choses materielles, abandonner de tels arguments, philosophant terre à terre, pour parler ainsi, & non pas en l'air, nous trouverons

Cic. 1. 4.  
qu. Acad.

d'abord tous les Principes contestés. Xenophane Colophonien avec Parmenide établissoient la Terre pour le premier principe de toutes choses. Thales Milesien prétendoit qu'on devoit déferer cet avantage de la primauté à l'Eau. Anaximene & Diogene Apolloniate étoient pour le donner à l'Air: & Hé-  
 raclite préféroit le Feu aux autres Elemens, l'établissant pour le premier Principe. Il y a bien encore d'autres contestations sur ce sujet, dont Théodoret se sert dans son second discours du Principe, s'en prévalant pour rendre ridicule la Philosophie des Payens. Mais aujourd'hui même avons-nous dans la nôtre quelque chose de plus arrêté? Peut-être, dit un Auteur moderne, que la lumière, la chaleur, & les sons, seroient aussi bien appelés privations de ténèbres, du froid, & du silence, que comme on les considère vulgairement dans l'Ecole. Ne passons pas plus avant, nous avons dès le commencement assez parlé de la Physiologie, où il faut avouer, que les hommes réussissent d'autant moins philosophes, qu'ils sont tous philodoxes, ou amateurs de leurs opinions, dont ils paroissent presque toujours idolâtres.

Voilà tout ce que je suis résolu d'écrire sur la fantaisie de ces deux hommes, que j'ai

nommés, & qui après leurs longues études où ils s'étoient rendus très considérables, ne laissoient pas de protester nonobstant qu'ils fussent tous deux stipendiés du public en vuë de leur profonde erudition, que s'ils eussent eu des enfans, ils les auroient portés à quelque autre profession plus utile à la vie que n'étoit la leur. C'étoit sans mentir témoigner, qu'ils en faisoient un grand mépris; ce qui m'a porté à rechercher la cause, qui pouvoit leur avoir donné un sentiment si peu favorable aux Belles Lettres. Je m'y suis engagé presque insensiblement, & l'ai fait, quoi qu'à diverses reprises, presque tout d'une haleine, d'autant plus volontiers, que rien ne m'y obligeoit, que ma propre inclination. Il me souvient que Pacatus eût autrefois un même motif, quand il écrivoit, *quin & illud me impulit ad dicendum, quod ut dicerem nullus adigebat.* Ce tems Martial m'a fait rouler mon tonneau, comme à Diogene, lorsque Corinthe fut émue par le son des trompettes. Je ne sai si j'ai été trop long ou trop court, mais je sai bien, que nos compositions ne sont pas comme la monnoie, qui se regle par le poids & par la grosseur, il suffit, qu'elles soient de bon aloi, encore que leur volume ne pèse pas beaucoup. L'on ne doit pas trouver étran-



ge, que j'aie tourné tout mon petit travail à l'avantage de la Sceptique Chrétienne, pour laquelle j'ai toujours fait paroître beaucoup d'inclination. Je laisse aux Dogmatiques la profession de savoir toutes choses avec certitude, cependant qu'au rebours de Socrate, qui disoit que toute sa science alloit à reconnoître, qu'il ne savoit rien, ils ignorent ce seul point, qu'ils sont la plûpart du tems très ignorans aux choses, où ils croient voir plus clair que les autres. Parce qu'il n'y a que la connoissance des choses, telle que nous pouvons l'avoir, qui nous les fasse estimer, l'Ane d'Heraclite prisant plus du foin que de l'Or, & le Coq d'Esopé un grain d'orge qu'un diamant; ce n'est pas merveille, qu'ils fassent peu de cas d'une Sceptique Chrétienne, sur laquelle la plûpart d'entre eux n'ont jamais fait la moindre réflexion. Ils prennent ses sectateurs pour des *miscelliones*, que Festus dit avoir été ainsi nommés, *quod non essent certæ sententiæ*. Cependant ils ne considèrent pas, que selon nôtre Religion la science du Ciel n'a rien de plus contraire, que celle de la plûpart des autres Philosophes, dont l'Apôtre nous a tant de fois avertis de nous méfier. C'est à eux, que l'Ecclesiaste dit au septième de ses chapitres, *ne plus sapias quam necesse est,*

*ne obstupescas*; & l'Ecclesiastique dans son dix-neuvième chapitre, d'une voix tout à fait Sceptique, *qui cito credit, levis est corde, & minorabitur*. Qu'ils me pardonnent donc, si je leur dis après Varron, sur une infinité de choses dont ils paroissent très persuadés, *Cras credam, hodie nihil*, que sans une incrédulité, qui les doive offenser, je tiens mon esprit en suspens & dans l'Epoque, jusqu'à ce qu'ils m'aient fait mieux comprendre ce qu'ils veulent dire, & qu'ils se soient accordés entre eux.

Je les prie de faire encore avec moi cette petite considération, que si la raison est universelle, & commune à tous les hommes, ils en trouveront dans toutes les parties du Monde, qui l'ont si opposée à la leur, qu'on ne sauroit moins faire que d'examiner un peu cette diversité, avant que de prendre parti. Servons-nous de quelques petits exemples, qui pourront être joints à tant d'autres que nous avons déjà produits à même fin en d'autres ouvrages. Personne n'ignore, que les Indiens n'écrivent au rebours de nous, soit en tirant leurs lignes de la main droite à la gauche, ou du bas en haut, & même quelquefois circulairement; outre que leurs caracteres sont entièrement différens des nô-

tres. Mais leurs façons de parler, & leurs pensées sont encore plus étranges & plus surprenantes, si on les compare à celles qui sont trouvées bonnes dans l'Europe. Leurs hyperboles & leurs allegories ou metaphores continuées nous blessent les oreilles, & leurs raisonnemens nous choquent presque toujours l'esprit, au lieu de nous persuader: Le langage des Hébreux en tenoit un peu, témoin la comparaison d'un nez bien fait à la Tour du mont Liban, qui regardoit du côté de Damas, outre une infinité d'expressions semblables. Cependant les Chinois, qui sont des plus Orientaux, nous appellent borgnes, soutenant, qu'il n'y a qu'eux sur la Terre, qui voient bien clair des yeux de l'entendement. Ils mettent le côté droit de leur robe, qui est ouverte pardevant, sur le côté gauche; au lieu que les Tunquinois, qui sont néanmoins leurs voisins, font au contraire passer le côté gauche sur le droit, comme s'ils étoient naturellement gauchers. Les Relations recentes de ce Roiaume de Tunquin portent, qu'il ne faut avoir ni chausses ni souliers, quand on s'y présente devant le Roi, qui seul se sert de pantoufles, & que ceux, qui entrent au lieu où il est, le doivent faire fort gravement, quoi qu'au sortir la civilité porte de hâter la retrai-

te en courant. On n'y coupe la tête qu'au peuple, quand on fait justice, au lieu qu'on y assomme les Princes du sang, & qu'on y pend au gibet les autres qui sont du corps de la Noblesse. C'est à peu près la même chose chez les Turcs, où les grands Seigneurs sont tous les jours étranglés, & le peuple décapité. Les autres païs ne sont pas moins différens de nous en leurs façons d'agir, dont je donnerai ce seul témoignage, pour n'étendre pas trop cette induction, qu'on pourroit mener bien plus loin, que les Cavaliers du Roiaume de Beni dans l'ancienne Guinée, sont assis à cheval comme ici nos femmes, aiant les deux jambes d'un seul côté.

Il me reste à faire une petite declaration, touchant quelques mots dont j'ai pris la liberté de me servir, quoi qu'ils soient plus de l'Ecole que de l'usage ordinaire. Ce n'est pas pour les autoriser que je les ai employés, c'est seulement parce qu'ils se sont présentés à moi dans l'impetuosité de ma plume, & que j'ai jugé, qu'ils étoient assez propres, ou mêmes nécessaires à mon expression, eu égard surtout au sujet qui m'occupoit. En tout cas je n'oblige personne à les approuver, l'emploi en sera libre; mais j'en ai vû naitre depuis vint ou trente ans une infinité, qui ne valent

pas mieux ce me semble, & qui courent aujourd'hui, parce qu'ils ont plû, le peuple lettré n'en aiant pas moins rebuté, quand la fantaisie a été de ne les pas recevoir. Qu'on ne m'impute rien touchant l'orthographe, les Imprimeurs en sont les maitres, je les laisse faire pour me delivrer de la peine, qu'ils donnent quelquefois, & je prens plaisir à voir une même parole écrite diversément, afin que le Lecteur choisisse celle, qui lui plaira le plus, comme une chose, qui est le plus souvent assez indifférente, & peut-être indigne d'une attention sérieuse. Mais je n'en dois pas dire autant de plusieurs pensées, où peut être l'on jugera que j'ai parlé trop desavantageusement de quelques sciences, qui ont toutes leurs devoués protecteurs. Qu'ils considèrent s'il leur plait, que toute cette petite composition passe sous le titre d'un *Doute Sceptique*, qu'ils la prennent pour un jeu s'ils veulent me rendre justice, & sur tout, qu'ils ne me croient pas immuable aux opinions, que je puis ou avoir, ou faire mine d'avoir, sur des choses de cette nature. Quant à de certains Dogmatiques fieffés, qui ne se départent jamais des maximes, dont ils se sont une fois entêtés, je ne prétens pas les desabuser, ni combattre leur opiniâtreté, *eos morus esse si moraver,*

in De-  
mètt.

pour parler comme quelqu'un a fait devant moi. En effet, il n'y a guères de plus grande folie, que de s'imaginer qu'on puisse corriger & rendre plus raisonnables des personnes de cette humeur, qui visent en toute rencontre à disputer au Docteur Alexandre Ales la qualité d'*Irrefragable*. Je m'empêcherai bien, s'ils m'en savent trop de mauvais grè, de contrevenir au précepte de celui, que toutes les Sectes qu'a eues la Médecine ont reconnu pour leur Maitre; de n'appliquer jamais des médicamens aux maladies desespérées, *quippe desperatis morbis fieri medicinam vetat Hippocrates*. Il vaut bien mieux, selon le conseil de Saint Cyprien, se taire en méprisant l'impertinence & la fierté incorrigibles de telles gens, que d'irriter davantage leur peu de cervelle en leur répondant: *verecundius ac melius existimo*, dit ce grand Evêque, *errantis imperitiam silentio spernere, quam loquendo dementis insaniam provocare*. Je fais d'ailleurs profession, aussi bien qu'Esopé, de ne rien savoir, & je les reconnois pour des gens qui savent tout comme le compagnon de ce beau conteur de fables.

*Quin veniam pro laude peto, laudatus abunde,  
Non fastiditus si tibi Lector ero.*

❖ ❖

DU

D U P E U

D E

CERTITUDE

QU'IL Y A

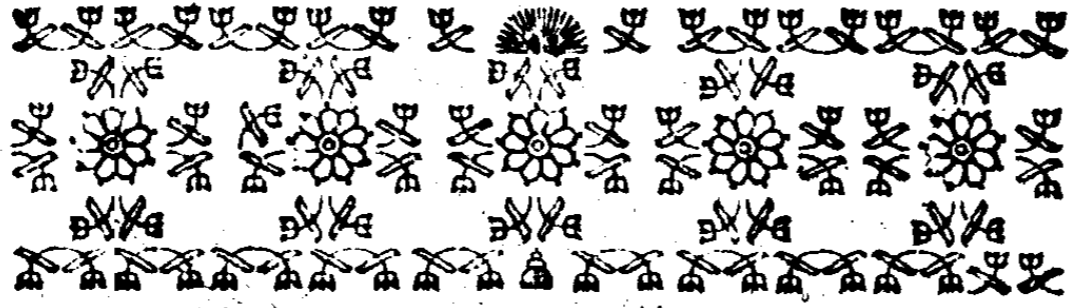
DANS L'HISTOIRE.

*Tome V. Part. II.*

Ec







## P R E F A C E.

*S'* IL ne falloit jamais écrire, qu'on ne pût le faire avec la perfection, qui se remarque dans les plus grands Auteurs, j'avouè que beaucoup de personnes, qui mettent la main à la plume, s'en pourroient abstenir, Et moi le premier, qui me reconnois ingenuement fort éloigné d'un mérite, qu'il est beaucoup plus aisé d'estimer, que d'imiter. Où trouverons-nous des Ecrivains, qui approchent aujourd'hui de cette admirable façon d'exposer leurs pensées, qu'avoient les Stoïciens, qui le faisoient de sorte, que la fin de leurs ouvrages avoit toujours son rapport juste avec le commencement, sans que le milieu fût en rien discordant, ou que la moindre chose y pût être accusée d'en contredire une autre. Cicéron nous en assure, qu'on ne sauroit prendre, ce me semble, pour un mauvais Juge de semblables matieres. C'est dans son cinquième livre de Finibus, où parlant d'eux

*il emploie ces propres termes: Mirabilis est apud illos contextus rerum, respondent extrema primis, media utrisque, omnia omnibus. Or quoi que je tombe d'accord, que tous ceux, qui jettent à présent de l'ancre sur du papier, ne le font pas avec tant de circonspection, que le pouvoient faire les piliers du portique de Zenon, dont parle l'Orateur Romain; Je ne laisserai pas d'avancer hardiment cette proposition, qu'on rejette & condamne assez souvent beaucoup de livres au sortir de sous la presse, par le pur défaut d'un Lecteur ignorant. En effet il n'y a que les entendus en chaque Art, qui puissent bien prononcer sur les ouvrages qui en dépendent. Ceux, qui se connoissent en Tableaux, savent seuls priser, comme il faut, ce qui sort de la main des plus excellens Peintres, dont ils reconnoissent aussi-tôt la maniere. Et sans parcourir toutes les professions, où la même chose se trouve véritable; on ne sauroit nier, qu'un livre, que l'érudition & quelque teinture de science peut recommander, ne soit fort infortuné s'il tombe entre les mains de ceux, qui n'ont nulle connoissance des belles Lettres. Les œuvres même du Tout-Puissant, bien que pleines de merveilles, sont mieux reconnues & adorées par un Philosophe, qui les contemple du même œil, dont il envisage toute la Nature, que par*

*un peuple grossier, qui n'en voit que l'extérieur, & n'en pénètre pas toute l'excellence. Mais les livres, dont nous parlons, n'ont assez souvent pas moins à souffrir du jugement des demi-savans, que de celui des moins entendus. Et il leur arrive quelquefois encore pis de ceux, qu'Horace appelle seros studiorum, & que les Grecs ont nommés ὀψυχοειδῆς pour s'être mis tard à l'étude, parce que ressemblant aux hommes, qui sortent fraîchement de la pauvreté, & qui ne savent pas assez l'usage de leurs nouvelles richesses, ils sont sujets à mal-juger de ce qu'ils n'entendent pas bien, carpunt quæ non capiunt, & prononcent presque toujours temérairement contre les travaux studieux des autres. Cependant il n'y a point de gens qui jugent plus dogmatiquement qu'eux, stylo decretorio, donnant sur toute matière des Arrêts irrévocables ce leur semble. Et néanmoins il n'en est pas ainsi. Les goûts sont en ceci différens, comme en ce qui regarde les alimens; & ce seroit être mauvais cuisinier, de s'assujettir pour un festin public à quelques appetits singuliers. D'ailleurs, on peut dire, qu'il est à peu près des livres comme des jardins, où tous les arbres ne sont pas fruitiers; l'on en plante pour le seul plaisir de la vuë, ou pour donner de l'ombre. Il y a des compositions, qui se font pour la re-*

création seulement, & où il y auroit de l'injustice de requérir toute l'érudition, qui se trouve en d'autres, où les sciences tiennent le premier lieu. L'on ne doit pas mettre au dernier rang les ouvrages qui mêlent l'utile avec l'agréable :

Horat. de  
arte Poët.

Omne tulit punctum qui miscuit utile  
dulci.

C'est tempérer comme l'on fait en Italie un vin trop austère, avec la douceur du muscat.

Mais pour moi, je n'ai consulté jusqu'ici que mon propre génie, dans tout ce que j'ai donné au public; & je suis trop avancé dans l'arrière-saison, pour changer de méthode. Je tâche seulement à faire, pour les moins difficiles à contenter, ce que d'autres, qui m'ont devancé ont fait pour moi, croiant, que je serois ingrat, si je ne rendois la pareille, autant que mon petit pouvoir se peut étendre. Du reste j'y procède toujours d'une même façon.

Perfius  
Satyr. 5.

Non equidem hoc studeo bullatis ut mihi  
nugis

Pagina turgescat, dare pondus idonea  
fumo.

Comme je m'abstiens de chercher la quadrature du Cercle, je ne vise à rien moins, qu'à trouver l'approbation universelle. Je vois que ce qui plaît en un lieu, déplaît en un autre. Si notre diction Vous est odieuse

aux Italiens & aux Espagnols, celle de je, ou ego, ne sonne pas moins mal aux oreilles des Chinois; de sorte, qu'au lieu de leur dire *J'ai fait cela*, il faut en paraphrasant user de ces termes, *vôtre serviteur, ou, celui, qui vous parle, a fait cela.* Tant il est vrai, qu'en toutes choses les goûts sont si différens, qu'en vain l'on s'étudieroit à les contenter. Pren-drions-nous à civilité qu'après avoir touché nôtre main l'on fit sonner ses doigts le plus haut qu'on pourroit, comme il se pratique pour faire honneur en quelques lieux d'Afri- que; ou qu'on vous présentât le doigt après l'avoir mouillé & essuié à l'estomac, ce qui passe encore à grand respect dans la même province. Quand le Roi de Benamotapa y touffe, non seulement ceux, qui sont présens jettent de grans cris d'allegresse, mais en-core les plus éloignés qui les entendent, si bien qu'on fait dans toute la ville toutes les fois qu'il touffe. Une des principales beau-tés des femmes Persiennes, est d'avoir le vi-sage rond & bouffi, se ferrant pour cela ex-traordinairement la tête avec des bandelet-tes, de sorte, qu'au jugement de Figueroa, beaucoup d'entre-elles passeroient pour fort laides dans nôtre Europe. Je donne tous ces petits exemples en faveur de la Philo-

Alvaro Semedo.

Marmol.

l. 9. c. 12. &amp; 32.

*Sophie Sceptique, après tant d'autres, qu'elle m'a déjà fait écrire, & pour conclure ensuite qu'avec un bon dessein, comme est le mien, on peut employer & conduire sa plume de la façon qu'on croit la meilleure, ou qui agrée le plus, parce qu'il n'y en a point, qui n'ait ses approbateurs qui lui applaudissent, aussi bien, que ses censeurs, qui la méprisent.*





D U P E U  
D E  
C E R T I T U D E  
Q U ' I L Y A  
D A N S L ' H I S T O I R E .

**C**E que j'ai écrit de l'Histoire, non seulement dans un discours imprimé & fait exprès à sa recommandation, mais encore dans une Préface; me doit garantir du soupçon qu'on pourroit avoir d'abord, que je prisse la plume pour rendre en quelque façon moins considérable cette excellente partie de nos occupations studieuses, qui reconnoit entre toutes les Muses, Clio, pour sa protectrice. On ne peut rien dire à l'avantage de l'Histoire, que je ne tâche toujours d'y mettre l'enchere, parce que je ne la tiens pas moins profitable à ceux, qui s'y ap-

pliquent & qui en font une serieuse étude, qu'elle est honorable à ceux, qui ne font plus, dont elle nous représente les belles actions, & qu'elle me paroît absolument nécessaire à tous les autres, qui viendront après nous, pour contenter la curiosité qu'ils auront vraisemblablement d'apprendre ce qui aura été représenté sur le théâtre du Monde avant qu'ils y soient venus. Cela ne m'empêchera pas néanmoins de suivre mon génie, qui me porte à prononcer hardiment, que toute excellente & toute profitable qu'elle est, il la faut lire avec cette précaution, de ne prendre pas pour des vérités une bonne partie de ce qu'elle debite, étant nécessairement accompagnée des défauts de nôtre humanité, qui ne produit rien d'absolument parfait. Je sai bien qu'un Roi Alphonse faisoit plus de cas de Quinte-Curce, dont la lecture l'avoit guéri d'une facheuse maladie, que d'Hippocrate & d'Avicenne, & qu'on n'en a pas moins écrit de Ferdinand aussi Roi d'Espagne, à l'égard de Tite-Live, qu'il crût lui avoir fait recouvrir sa santé, par le transport du plaisir, que lui avoit donné son excellente Histoire Romaine. Je tombe d'accord même, qu'elle a mérité le beau titre que lui donne Diodore Sicilien, de Métropolitaine de toute la Phi-



lophilie, parceque comme Diogene le Cynique nommoit l'Avarice la Métropolitaine de tous les vices, à cause, qu'il n'y en a guères, qu'elle ne fomenté & qu'elle n'accompagne; l'Histoire a tant de beaux préceptes, tant d'exemples instructifs, & tant de choses notables pour toutes les parties de la Philosophie, qu'il n'y en a point, qui ne puisse tirer beaucoup d'avantage de la lecture des Histoires.

Mais nonobstant tous ces éloges, si la maxime de Polybe étoit recevable, que la Vérité fût de l'essence de l'Histoire, de même, selon sa comparaison, que la rectitude est de l'essence de la Regle; il faut avouer qu'un Historien ne seroit pas moins rare, ni moins difficile à trouver, que l'Orateur de Cicéron, accompagné de tous les attributs qu'il lui donne, ou que l'Architecte de Vitruve revêtu de toutes les connoissances, qu'il requiert en lui. Certes il ne faut pas prendre les choses tant à la rigueur, & je pense que, comme un mauvais Juge ne laisse pas d'être Juge, quoi que ses Jugemens soient quelquefois accompagnés d'injustice; un Historien peut de même être menteur sans perdre sa qualité d'Historien, qui ne pourroit pas lui demeurer si la comparaison de Polybe étoit reçue pour bonne, parce qu'une regle, qui n'est

pas droite ne regle ni ne conduit plus, & perd le nom avec les fonctions, qu'elle avoit & qui étoient de son essence. L'on peut donc soutenir fort probablement qu'ainsi que la Zizanie ou l'Yvroie qui se coupe & se moissonne avec le bon bled, ne pouvant que difficilement en être séparée, passe & est mesurée avec le meilleur froment; il en est de même de certaines faussetés, qui se glissent presque dans toutes les Histoires humaines, sans excepter celles d'entre elles qui sont les plus accréditées. Jusques-là je pourrois me promettre, de ne trouver pas beaucoup de contradicteurs: mais je prétens pousser bien plus outre mon raisonnement, & faire reconnoître manifestement, qu'il n'y a presque nulle certitude en tout ce que débitent les plus fameux Historiens, que nous aions eûs jusqu'ici, & que vraisemblablement ceux, qui prendront la même occupation à l'avenir, ne réussiront guères mieux en toutes leurs entreprises.

Cela ne sauroit être rendu plus manifeste, que par l'induction, qui se peut faire en examinant un peu l'Histoire ancienne & la moderne, aux choses même, qui passent pour les plus constantes, afin de voir, si elles sont telles, qu'on n'en doive pas douter. Car il

n'y a point de loix, lorsque la vraie Religion n'y est nullement interessée, qui obligent à recevoir pour véritable tout ce qui est couché dans l'Histoire, s'il y a quelque apparence d'en douter. D'ailleurs tout le monde n'est pas également crédule, & plusieurs personnes ne sont pas si faciles à être persuadées que l'a été Plutarque, quand il a déclaré, qu'il s'empêcheroit bien de ne pas croire ce que tant de bons Auteurs avoient écrit avant lui de Cræsus & de Solon, quoi que des Chronologues assûrassent, qu'ils étoient de tems différens. Je tombe d'accord avec lui que les Chronologues ne doivent pas toujours être suivis, parce qu'ils ne s'accordent presque jamais ensemble. Mais je prétens, qu'il y a bien d'autres raisons que celles de la Chronologie, qui rendent souvent suspectes des narrations historiques, outre que les raisons même qui se tirent de la supputation des tems, ne sont pas toujours à rejeter, quelque créance commune & inveterée qu'on puisse apporter pour y déferer. N'étoit-ce pas une opinion autrefois généralement reçûe, que le Temple de la Paix, qui se voioit dans Rome, étoit tombé à la naissance de Jesus Christ? Cependant Baronius dans ses Annales, aussi ad ann. bien que beaucoup d'autres, se sont moqués <sup>853.</sup>

de cela sur un fondement raisonnable, puisque ce Temple n'étoit pas encore bâti au tems de la Nativité de Nôtre Seigneur. Ce Cardinal, que je ne voudrois pas néanmoins donner pour infallible dans toute son Histoire Ecclesiastique, n'a-t-il pas eu raison de contredire encore à la créance commune, qu'un Pape appelé Cyriac accompagna Sainte Ursule de Rome à Cologne, vû qu'il n'y a jamais eu de Pape de ce nom là? En vérité l'on doit mettre, comme il fait, de semblables contes, nonobstant l'appui, qu'ils ont eu durant quelques Siècles, avec les fables de l'Archevêque Turpin, qu'un moins respectueux que moi nommeroît, après d'autres, qui ont pris cette liberté, les fables du Christianisme.

Or parce que nous n'avons point de plus ancienne Histoire, que celle de la guerre & de la destruction de Troie, qui conteste de l'antiquité avec ce que les Poëtes ont dit qui se passa entre Eteocle & Polinice devant Thebes: Et puisqu'on se sert même de cet argument, pour prouver que le Monde n'est pas éternel, vû que l'on n'a rien vû d'antérieur à ces deux événemens, selon que Lucrece l'a soutenu en ces vers,

*Cur supra bellum Thebanum, & funera  
Trojæ,*

*Non alias alii quoque res cecinere Poëtæ?*  
 faisons quelque réflexion sur cette expedition des Grecs devant Troie. D'abord nous serons obligés de croire, qu'ils embrasèrent la célèbre forteresse d'Ilium, non pas à cause de ce qu'en ont écrit ces Auteurs supposés, Dares Phrygien, & Dictis de Crete ou Candie: mais à cause que nous voions presque tous les Historiens des peuples les plus renommés, qui ont recherché leur origine dans les restes de cette capitale d'Asie, soit par la posterité du Roi Priam, soit par la suite d'Antenor, d'Ænée, ou de quelque autre illustre Troien. Cependant Dion Chrysostome, pour mon-<sup>orat. II.</sup>trer dans une de ses Oraisons, qu'on ne fait <sup>P. 191.</sup> presque jamais le vrai des choses, soutient, que la ville de Troie ne fut jamais prise par les Grecs; & ce que le pere de l'Histoire Grecque Herodote en dit, fait voir, qu'il n'y a guères de vérité dans toute la narration de ce siège fabuleux. Il veut que le ravisseur d'Helene Paris, ait été jetté avec sa proie, de la mer Egée sur la côte d'Egypte, à l'embouchure du Nil, qui porte le nom de Canope, ou à present de Rosette. Il ajoûte, que le Roi de cette contrée, qui se nommoit Protée,

retint cette belle Grecque, bannissant de tous les Etats, sur peine d'être traité comme ennemi, ce fils de Priam, qui l'avoit enlevée. Ce fut pourquoi quand les Grecs firent leur instance pour la ravoir, les Troiens répondirent, qu'elle n'étoit pas dans leur ville; mais parce qu'on ne les en crût pas, les Princes de l'Europe formèrent ce long siege de dix ans, qui se termina par l'incendie de la place & de la renommée citadelle. En vérité, il n'y a guères d'apparence, qu'un Monarque de l'âge, dont étoit Priam, si sensé de lui-même, & si bien conseillé par tant de Seigneurs considérables, dont il prenoit l'avis, n'eussent pas d'une commune voix rendu une femme perfidement enlevée, pour éviter la desolation, qu'ils pouvoient prévoir, au moins après la mort d'Hector & de la plupart de ses freres. De dire que cette belle Helene, quand elle eût été dans la ville, s'étoit rendue si puissante par les charmes de sa beauté, que jusqu'aux barbes blanches, & aux plus vieux de la ville, selon les termes de l'Iliade, ils concluoient unanimement, qu'il valoit mieux souffrir toutes choses, que de la rendre. Cela véritablement appuie l'opiniâtreté de ces deux peuples acharnés pour cette Dame les uns contre les autres. Mais qui ne voit

voit pas, que c'est le génie poétique d'Homere, qui lui a fait inventer toutes ces galanteries, pour rendre son Roman plus agréable. Il n'y a point de ces compositions, qui se puissent passer de la Fable qui en est le fondement, & pour faire exécuter de beaux exploits aux Héros, qu'on y représente, il faut qu'un amour extraordinaire les anime, qui ne peut être tel, que la cause, qui le produit ne soit aussi merveilleuse, & ne passe, si faire se peut, tout ce qui est commun dans la politique vulgaire, ou même dans le cours réglé de la Nature. Hérodote, qui fait ces réflexions dans son Euterpe, qui est la seconde Muse, ajoute pour les confirmer, que Menelaus, n'ayant point trouvé sa femme dans Troie après sa prise, les Grecs envoient ce pauvre mari la chercher en Egypte, où le Roi Protée le reçût fort bien, & lui rendit Helene avec beaucoup de richesses, dont Paris son ravisseur avoit chargé son vaisseau, quand il fit ce funeste enlèvement.

Mais outre que le témoignage d'un Philosophe, tel que Dion Chrysostome, semble être de toute autre autorité que celui d'un Poète aussi Romancier qu'Homere, qui doit à la Mythologie les plus grands agrémens de ses ouvrages; n'est-il pas tout apparent, que

Virgile, & les autres qui ont voulu en l'imitant tirer de son antiquité quelque avantage pour leur païs, ont encore falsifié ce qu'il a dit de ses principaux Héros. Le Poëte Latin, par exemple, fait insolemment, & contre l'ordre du tems, ravir à son Enée l'honneur de la fondatrice de Carthage, & ce que les Turcs content d'un Turcus ou Turcot de la race de Priam; les Venitiens de leur Antenor; & nôtre Ronfard d'un Francion; n'est pas moins absurde, si l'on veut examiner historiquement, & avec quelque pudeur, leurs narrations ridicules. Denis d'Halicarnasse nous apprend dans le premier livre de ses Antiquités Romaines, qu'en supposant même la prise de Troie par les Grecs, un Ménécrates Xantius écrivoit, que ce malheur ne lui étoit arrivé, que par la trahison d'Enée, que causa la mesintelligence, qui étoit entre lui & Alexandre, autrement dit Paris. Sur la même autorité Enée ne fut jamais plus loin que la Thrace, de façon, qu'il n'aborda nullement ni l'Afrique, ni la Sicile, ni l'Italie. Divers Sepulchres de ce Prince Troien, qu'on voioit en beaucoup d'endroits, rendoient de grands témoignages de la vanité des Romains, qui faisoient venir de lui les premiers Rois, qui les ont dominés. Pour ce qui regarde



leur ville de Rome, le même Denis d'Halicarnasse rapporte une étrange diversité d'opinions sur le sujet de la fondation; outre que selon un Antiochus Syracusain elle étoit plus ancienne que Troie. Puisque j'ai tant parlé de cette dernière, je ferai encore cette observation, qu'au rapport d'Appien Alexandrin, <sup>t. de bell.</sup> <sup>Mithr.</sup> quoi que cet embrasement & cette fameuse *ἀλώσις* de la forteresse d'Ilium, aient été fort exagérés par ceux, qui en ont parlé, Troie fut néanmoins pirement traitée mil cinquante ans après, du tems de Sylla & de Marius, par le cruel Fimbria, qui la détruisit & desola avec beaucoup plus de rigueur, que n'avoit fait Agamemnon. Cela montre de plus en plus, que le vrai des choses ne parvient pas toujours jusqu'à nous.

Passons à quelques Histoires moins anciennes, & comme telles apparemment moins douteuses; outre que leurs Auteurs, parlant de ce qui s'est fait de leur tems, semblent devoir être tenus pour beaucoup plus croiables. Un Aristobule voulut être l'historien des conquêtes d'Alexandre le Grand, qu'il avoit suivies jusques dans l'Inde, & l'on peut croire, qu'il possédoit du talent pour cela, puisque ce Monarque prenoit la peine de lire ses écrits en voyageant sur le fleuve Hydaspes. Il ne pût

s'empêcher pourtant de jeter son livre dans l'eau, voiant, que contre toute vérité, & contre toute apparence, il lui faisoit tuer d'un coup de flèche des Elephans dans un combat contre le Roi Porus; ajoutant, qu'un tel Historien méritoit, qu'on le précipitât lui-même dans une riviere, pour avoir débité des choses si notoirement faussés. L'action d'Alexandre mérite, qu'on la considère, non seulement pour une marque de son aversion contre le mensonge, mais encore pour un témoignage de la modération de son ame, qui ne vouloit point, qu'on le représentât autrement, qu'il n'étoit. Il fit voir cette même trempe d'esprit, lors qu'il se moqua d'un architecte; qui lui offroit de tailler le mont Athos, en sorte, qu'il représenteroit sa figure. Sans mentir, ceux de sa condition ne sauroient faire paroître plus de grandeur de génie, que par de semblables mépris. Heureux nôtre Souverain, de qui l'on peut proferer sans flaterie, que pour le bien louer, il ne faut que rapporter fidèlement ce qu'il exécute. C'est le propre d'un Tyran, & d'un cœur venu de bas lieu, tel, que l'avoit Agathocles, de corrompre par présens un Historien, comme il fit un Callias Syracusain, si nous en croions Suidas, pour donner au pu-

blic une Histoire qui fût absolument à son avantage, & où il ne laissa pas d'élever la piété & son humanité, encore qu'il fût impie & tyran. Nous pouvons dire la même chose du plus jeune des Denis, qui ont tant fait souffrir la Sicile; il eût la plume d'un Philistus assez venale, dit encore Suidas, pour dissimuler tous ses vices. Ce Philistus fut l'Antagoniste de Platon, & celui, que Cicéron nomme, à l'égard de son style concis, le petit Thucydide. Je veux remarquer encore une incertitude ou une contrariété historique sur son sujet. Ephore & après lui Diodore Sicilien, ont écrit, que le même Philistus, qui devoit être homme d'épée, aussi bien que de plume, étant venu secourir par mer ce jeune Denis, dont nous venons de parler, contre Dion, qui le tenoit assiégé dans sa forteresse, Philistus eût la fortune si contraire, qu'étant vaincu, il se tua de déplaisir: Et un Timonides qui s'étoit trouvé en cette défaite, a laissé par écrit, que Philistus, aiant été pris vif par les ennemis, il fut par eux cruellement mis à mort. Je ne rapporte pas là un exemple solitaire, il y en a mille semblables dans l'Histoire, qui font voir, que tout y est fort douteux. Polybe, tout grand Auteur qu'il est en ce genre de littérature, & qui a si

l. 2. ep.  
12. ad  
Qu. fr.

bien remarqué les partialités de Fabius pour les Carthaginois, qu'il justifioit en tout; ce Polybe n'a pas laissé de favoriser son ami Scipion, au sujet d'une belle captive Espagnole; qu'il lui fait renvoyer sans la toucher, & presque sans la regarder, à l'exemple d'Alexandre, *ut eam ne oculis suis quidem contingeret*, pour user des termes d'Aulu Gelle, au Chapitre huitième de ses Nuits Attiques, où l'on peut voir un Valerius Antias soutenant, que Scipion avoit retenu cette fille, & en avoit usé comme Achille de Briseis, ou comme un Amant plein d'intempérance, de sa maitresse. Enfin les neuf Muses d'Hérodote ne l'ont pas empêché de maltraiter les Corinthiens, les faisant fuir à la bataille de Salamine; ni la Philosophie retenu Xenophon, de témoigner son animosité contre Menon ami de Platon; non plus que Thucydide, de se venger de Cléon son ennemi, le représentant comme un fou parfait. Timée au contraire est noté d'avoir tourné à l'avantage de Timoleon tout ce qui le touchoit, parce qu'il lui étoit fort obligé. Et d'autant, que les fautes d'omission dans l'Histoire, sont quelquefois aussi reprehensibles, que celles de commission, Thucydide est encore repris de s'être tû du mauvais traitement, que firent les Atheniens au

corps mort de son précepteur Antiphon. Et Polybe impute à Timée, comme une grande faute, d'avoir nommé Agathocles Tyran, sans ajouter, qu'il étoit d'ailleurs un grand personnage. Si l'Histoire Sainte fait voir l'Idolatrie de Salomon, elle publie aussi sa Sagesse.

Ce que je viens de parler de Salamine, me fera ajouter à ce que j'ai déjà dit des parachronismes si fréquens dans l'Histoire, & qui lui sont si préjudiciables, que Dion Chrysostome donne pour exemple de cela la diversité des Auteurs Grecs, qui ont fait mention de la victoire, qu'obtinent ceux de leur nation contre les Perses, auprès de l'île de Salamine; quelques-uns voulant, qu'elle eût précédé celle des Platées de Bœotie où Mardonius fut défait, & les autres la rendant postérieure. Cela me fait encore souvenir de ce que Cicéron dit autrefois, que Salamine periroit plutôt que la mémoire de ce que les Grecs y avoient si glorieusement exécuté. Car véritablement Salamine s'est perdue selon sa prophétie; mais il n'avoit pas prévu, qu'on douterait un jour quand & comment la chose se feroit passée. Que si nous n'avions perdu l'ouvrage de cet excellent chroniqueur Castor, allié du Roi Deiotarus, où il remarquoit les

grandes & ordinaires fautes, que fait commettre la mauvaise date des tems, nous aurions bien d'autres exemples anciens à donner; & son titre de *χρονιά ἀγνοήματα*, *errores ex inscitia temporum orti*, seroit facilement illustré, en rapportant ici tout ce que l'Histoire moderne peut fournir là-dessus. C'est une chose étrange, que la prise de Constantinople par le Turc, si recente, n'y aiant guères que deux cens ans, que Mahomet lecond la conquit sur l'Empereur de Grece Constantin lecond, soit si différemment rapportée par ceux, qui l'ont couché par écrit. Beaucoup mettent cet événement si notable en l'an de salut mil quatre cens cinquante-trois; assez d'autres veulent, que ç'ait été en mil quatre cens cinquante-deux; ce qui fait dire à Sethus Calvilius, le plus habile des Chronologues recens, au jugement de Joseph Scaliger, parce qu'il avoit suivi les principes de son Emendation, *de Constantinopolitanae cladis tempore, lites inter Chronologos ortæ sunt*. Le changement du premier jour des années peut avoir contribué à cette diverse supputation; mais tant y a, qu'un Lecteur demeure incertain du tems précis d'un changement d'Empire si considérable, & arrivé presque de la mémoire de nos Peres.

Bon Dieu, que les Epoques différentes des Nations, ont bien causé d'autres erreurs, dont nous ne serons jamais éclaircis, encore que ceux, qui s'y croient les plus entendus, & qui se mêlent de les interpréter ou corriger, se donnent bien de la peine pour cela. On est contraint d'avoir recours aux années Lunaires, ou à d'autres expediens aussi incertains, pour sauver ce grand nombre de Siècles, dont Hérodote & Diodore Sicilien ont parlé, quand ils sont tombés sur l'Histoire des Egyptiens. Depuis peu nous avons appris que celle de la Chine n'est pas moins contraire à ce que nous sommes obligés de croire de la création du Monde. Et je lisois il n'y a pas longtems, que les Payens de l'Inde leurs voisins, qui s'appellent les Indous, ne comptent pas moins de six-vints mille ans, depuis que la Loi de Ram, qui est Dieu selon eux, sur est venue de pere en fils, par une supputation, qu'ils tiennent indubitable. Mais c'est trop s'arrêter sur les erreurs historiques, que causent les divers Chronologues; les bevuës, qu'elles font faire sont infinies, mais il y en a d'autres, qui procedent d'ailleurs, & qui ne sont guères moins nombreuses, si nous ne pouvons dire, qu'elles sont encore plus importantes. Si est-ce que l'or-

dre des tems a toujourn été comparé au fil d'Ariadne, sans lequel on s'égare lourdement dans le Labyrinthe de l'Histoire. Je remets le surplus au Chapitre huitième de Bodin sur la Méthode de l'Histoire.

Retournons à ce qui touche plus précisément quelques Historiens, en ce qu'ils ont failli presque tous aux choses qui étoient de leur entreprise, après ces protestations ordinaires, que la narration, qu'ils feront sera pure, & sans que l'affection, ni la haine, leur fasse rien avancer, qui ne soit fort véritable. C'est ainsi que pour debiter de la fausse monnoie, ceux, qui la font, couchent des feuilles d'or ou d'argent, pour en faciliter l'exposition. Seneque dans son jeu sur la mort de l'Empereur Claudius n'a pas oublié cette formule, *nihil offensæ vel gratiæ dabitur*; ajoutant, pour continuer sa raillerie, la maxime, qui est l'asyle où ont recours tous les Historiens, qu'ils sont en tout cas exemts de cautionner par bons témoins tout ce qu'ils veulent dire, *quis unquam ab historico juratores exegit?* Je vous confesse, que de telles Préfaces, dont fort peu d'entre-eux s'abstiennent, m'ont souvent fait rire, de ce ris qu'eût Anacharsis entendant proferer dans Athenes, *in foro veritas*; & que comme le Cardinal Bessa-



rion disoit, que les apotheoses modernes lui rendoient suspectes les anciennes, les Historiens des derniers tems m'ont quelquefois merveilleusement dégouté de ceux de l'antiquité, m'imaginant, que comme ils ont tous participé d'une même humanité, elle leur a vraisemblablement inspiré à tous les mêmes sentimens d'amour ou d'aversion, aux matieres qu'ils ont traitées, & où ils ont le plus souhaité d'être crûs. Mais avant que d'en venir aux Historiens du dernier Siécle, pour ne pas dire du nôtre, parlons un peu de quelques uns des principaux, qui ont suivi ceux, dont nous avons déjà dit quelque chose. Tite Live est accusé d'avoir favorisé le parti de Pompée; & Dion au contraire celui des Césariens. Denis d'Halicarnasse soutient dans le second livre des Antiquités Romaines, que cette Tarpeia fille du Gouverneur du Capitole, laquelle tant d'Historiens faisoient passer pour une personne, qui avoit voulu trahir son pais, étoit malheureusement calomniée, puisqu'elle reçût des honneurs divins des Romains; & qu'en effet son intention étoit de leur livrer les Sabins, après les avoir fait entrer. Aussi n'eût-elle d'eux que la mort pour recompense de cette prétendue trahison. Quelle apparence, qu'une fille Vestale, com-

me la représente Varron, eût commis, quand elle l'auroit pû, une si grande perfidie? Le même Denis d'Halicarnasse declare encore au neuvième Livre, que c'est une pure fausseté, qui passoit néanmoins pour une vérité constante, que trois cens six Fabiens aiant été tués en la bataille d'Allia, il n'étoit resté de toute leur race, qu'un jeune enfant; ce qui a fait écrire licencieusement au Poëte Latin longtems depuis suivant l'erreur commune,

Lib. 2.  
Fab.

*Vna dies Fabios ad bellum miserat omnes,  
Ad bellum missos abstulit una dies.*

Il faut avouer, que si Procope est le véritable Auteur des Anecdotes, qui passe sous son nom, comme il y a assez de personnes, qui n'en doutent nullement, on le doit tenir pour un des plus grands imposteurs, qui aient jamais pris la plume pour communiquer les choses venues de leur tems à la posterité. Il proteste comme les autres au commencement de son premier livre de la guerre Perifique, de n'avoir rien écrit par faveur, ni épargné aucun de ses amis au préjudice de la vérité; reconnoissant, que comme l'éloquence est l'objet de la Rhétorique, & la fable celui de la Poésie, la vérité est celui de l'Histoire. Et cependant après avoir représenté

Justinien dans ses livres historiques comme un très grand Prince, & l'Imperatrice Theodora sa femme, comme fort digne du rang qu'elle tenoit, il les fait voir dans ses Anecdotes, l'un pour le plus vicieux des hommes, & l'autre pour une personne si infame, eu égard à sa naissance & à ses mœurs, qu'on ne sauroit lire ce qu'il en écrit sans abomination, & sans que la pudeur d'un honnête Lecteur ne s'en trouve offensée. Que s'il a été trop porté d'animosité contre ceux-là, on lui reproche d'un autre côté une partialité visible pour tous les intérêts de Belisaire son intime ami. Ainsi Velleius Paterculus élevoit Sejan jusqu'au Ciel; Eusebe écrivoit les vertus de Constantin, sans dire ses crimes; & Eginard celles de Charles Magne, se taisant de ses défauts que d'autres nous ont appris. Mais que ne profere point Plutarque contre Hérodote; Polybe contre Philarque son antagoniste; & généralement tous ceux du métier, se déchirant les uns les autres, & donnant à connoître manifestement, qu'il n'y en a eu aucun, qui n'ait eu ses taches, & qui n'ait été dominé par ses passions, dont une histoire legitime devoit être exemte. César même, qui n'a écrit que des Commentaires, mais des Commentaires, qui valent bien une des meil-

leures Histoires, s'est-il pû empêcher de tomber dans des erreurs telles, que Asinius Pollio assuroit qu'il eût corrigé en beaucoup d'endroits ces mêmes Commentaires, s'il eût vécu plus longtems: Certes il est bien difficile de dépouiller tout à fait nôtre humanité, *hominem penitus exuere*, pour ne donner rien aux interêts, & aux passions, dont elle est presque toujours agitée. Quoi qu'il en soit, je tiens pour certain; ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs, que si nous avions des Commentaires d'Ambiorix, ou d'Induciomarus, de Vercingentorix, ou de Divitiacus, comme nous avons ceux dont nous venons de parler, il s'y trouveroit des recits bien différens de ceux de César; & que ces vieux Gaulois & Allemans donneroient à leurs guerres contre les Romains des jours bien contraires à ceux, où les a fait voir ce premier des Empereurs, quelque avantage que le sort des armes lui ait donné sur eux. Un Lion répondit assez ingenieusement à l'homme, qui lui vouloit prouver sa supériorité par un tableau, où il le tenoit captif à ses pieds; Si je me mélois de peindre, vous seriez en la place de ce Lion, & je vous aurois représenté en Esclave, me demandant miséricorde. On dit, qu'Attila réalisa cet Apo-

Probl.  
lect. 18.  
q. 10.

logue à la prise de Milan, car y voiant des Empereurs Romains, qui avoient des Scythes à leurs pieds, il se fit représenter aiant aux siens ces mêmes Empereurs esclaves & enchainés, avec des sacs dans leurs mains, dont ils lui versoit quantité d'or pour obtenir leur pardon. Le grand bonheur des Grecs, & des Romains, est d'avoir eu une infinité d'Ecrivains de leurs actions, qui les ont enluménées avec les plus belles couleurs, qu'ils ont pû; ce qui a manqué aux autres Nations, ou bien elles ont été assez malheureuses, pour voir supprimer ce qui faisoit à leur gloire, selon le malheur ordinaire des vaincus, *va victis*. Quand je lis dans Plutarque, que trois cent Historiens avoient décrit à l'envi ce beau fait d'armes de Miltiades, lors qu'il mit en déroute auprès de Marathon, lieu distant d'Athenes de trois à quatre lieues seulement, l'armée de Darius, qui étoit de trois cent mille soldats pour le moins, lui n'en aiant qu'onze mille au plus: Et quand je considère le nombre d'excellens Historiens, qu'ont eu les Romains, qui nommèrent à propos Saturne le Pere de l'Histoire, parce que le tems seul conserve la mémoire des actions héroïques, quand elles sont décrites: Je tombe dans le sentiment d'Alexandre, qui

ex Suida  
Bar. tom.  
6. p. 134.

trouvoit Achille très heureux d'avoir eu Homere pour trompette de ses gestes glorieux; & je juge ces deux Nations, la Grecque, & la Romaine, les plus fortunées de toutes, d'avoir produit tant d'Auteurs propres à célébrer ce qu'elles ont executé de considerable dans le Monde. Car enfin il faut que la plume fasse valoir ce que l'épée peut operer; & si les Muses ne s'en mêlent, toutes les conquêtes de Mars, & tous les succès, que la plus haute Vertu, ou la plus raffinée Politique peuvent faire obtenir, sont bientôt mis en oubli. Mais toutes les neufs Sœurs, avec leur Apollon, ne me persuaderont jamais, ce que Appien Alexandrin nous a voulu faire croire, qu'en dix ans, que César demeura dans les Gaules, il y deffit quatre millions d'hommes, & reduisit sous son obeissance quatre cent Nations, avec plus de huit cent villes. J'ajoute ceci pour corollaire à la vailance de César, dont nous avons tant de marques, & qui me fait souscrire à l'axiome d'Aristote, qu'on ne doit être dans les Histories ni trop crédule, ni aussi incrédule tout à fait; *sapienter enim ab Aristotele pronunciatum, in Historia neque nimis credulum, neque plane incredulum esse oportere.* Hésiode l'avoit déjà généralement prononcé, que les cré-

crédulités & les défiances, avoient également perdu les hommes,

Πίσεις δ' ἄρα ὁμῶς καὶ ἀπιστία ὤλεσαν l. r. op.  
ἀνδρῶν. & dies.

*Credulitas pariter ac diffidentia perdiderunt homines.*

Le même chef de la Philosophie Péripatétique établit une autre maxime, qui m'avertit de considérer ensuite, si les Historiens modernes nous peuvent donner plus de certitude des choses qu'ils nous débitent, que ne font les autres. Car il me souvient qu'il assure, qu'autant que la trop grande antiquité d'une Histoire la peut rendre suspecte, & par là moins agréable; sa nouveauté cause le même effet sur nos esprits, qui la prennent souvent pour fabuleuse, & en font par cette considération beaucoup moins de cas, tr. de la fid. Rom.  
*Historias non minus vetustate nimia, quam novitate fabulosas esse & injucundas.* Il seroit aisé de rendre cela visible, en examinant un peu nos Histoires recentes de la même façon, que j'ai fait autrefois celle de Sandoval. Mais parce que ma coutume est de passer légèrement sur les choses odieuses, si quelque puissante considération ne m'oblige d'en user

in Meth.  
Hist.

autrement, je me contenterai de dire un mot de quelques Historiens de ces derniers tems, & de toucher comme du bout du doigt une matiere, qui me meneroit plus loin, que je n'ai dessein d'aller, si je voulois l'amplifier. Déjà généralement parlant la maxime de Bodin peut être soutenue, qu'il ne faut guères croire les Payens, quand ils ont parlé des Juifs, ni les Juifs en ce qu'ils ont écrit des Chrétiens, ni les Chrétiens même lors qu'ils maltraitent les Maures & Mahometans, portés d'un zèle qui ne s'accommode pas avec la fidelité de l'Histoire. D'ailleurs un style affecté, & qu'on voit ne se porter qu'aux choses qu'il peut debiter agréablement, soit par la matiere qu'il choisit exprès, soit par la maniere de l'expliquer éloquemment, une telle affection, dis-je, peut rendre suspecte une narration historique, qui doit être simple, & traiter ingenuement son sujet dans toute son étendue, faisant paroître, que son Auteur vise plus à instruire qu'à plaire. Car c'est principalement à l'égard de l'Histoire, qu'on doit faire valoir ce beau mot de S. Jérôme, *Melius est vera dicere rusticè, quam falsa disertè proferre.* Combien pourrions-nous donner d'exemples de ceci,



si nous voulions nommer ceux du Siècle où nous vivons, qui n'ont point eu d'autre but, que celui, que prit le Poete Comique des Latins,

*Populo ut placerent quas fecisset Fabulas.*

Mais contentons nous de remarquer, puisque nous ne parlons encore qu'en général, qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un Historien, qui pût être bon garand de ce qu'il fait profession d'enseigner aux autres. S'il écrit sur le rapport & sur la foi d'autrui, n'a-t-il pas été sujet à être trompé, par mille fausses relations que la malice ou l'ignorance des hommes fait passer pour véritables. Et s'il n'expose, que les choses, qu'il peut soutenir avoir vûes, & y être intervenu comme Acteur, & par des emplois considérables; qui s'assurera que l'amour, ou la haine, l'interêt, ou la crainte, & tant d'autres Passions, dont personne n'a droit de se dire exempt, n'aient jamais corrompu sa probité & son jugement, quelquefois même sans qu'il s'en soit aperçû. Les grandes batailles, qui decident les interêts de tous les Souverains, peuvent-el-

les être bien circonstanciées par les Généraux mêmes, qui les ont données? Ils n'ont pas pû se trouver par tout, & par consequent, ils n'en sauroient parler, ni en écrire, que sur le recit de leurs Capitaines, & des autres Officiers subalternes, qui ne donnent que trop à leurs sentimens particuliers, aux inclinations, dont ils sont prévenus, & sur tout à leur ambition, pour ne pas dire souvent des choses, qui ne furent jamais. De là viennent les diversités ordinaires, & si étranges à cet égard, qu'Arnaud Ferron continuateur de Paul Emile, fait cette observation au sujet de la bataille de Pavie, qu'elle a été diversément écrite par les François, par les Espagnols, par les Italiens, & par les Allemands, chacune de ces Nations en aiant fait une description, qui dément celle des autres. Il en est, & a été presque toujours ainsi; de sorte, qu'outre l'émulation des Nations, qui peut produire cette variété, l'ignorance seule de la Tactique, qui est l'Art de ranger en bon ordre les batailles, selon le terrain où elles se donnent, fit condamner d'absurdité ce que Calisthene avoit écrit d'un des combats d'Alexandre contre Darius. Ce n'est pas que Calisthene ne fût un grand per-

sonnage, & dont l'autorité pouvoit faire valoir une relation. Mais tant y a, que le passage étroit des portes de Cilicie où fut donné ce célèbre combat, rendoit impossible la description qu'il en faisoit, comme nous l'apprenons de Polybe.

L. 12.

Il ne faut donc pas beaucoup s'étonner, si les Turcs se sont de tout tems raillés des Histoires, comme de celles, qui contenoient si peu de vérité, qu'on les pouvoit mettre au rang des Fables & des Amadis. Je sai bien, qu'on a écrit, que Selim, l'un des plus renommés de leurs Grands Seigneurs, puisque c'est le nom que prennent leurs Souverains, fit traduire en sa Langue les Commentaires de César; & qu'une bonne partie des plus signalés exploits, qu'il fit en Asie, & en Afrique, doit être attribuée à cette lecture. Mais, quand il auroit eu la curiosité d'être particulièrement informé par le moien de cette traduction des belles actions de César, dont la reputation alloit plus loin dans le monde, que l'Empire Romain n'avoit de son tems d'étendue; les successeurs de Selim ont bien fait voir depuis, qu'ils ne déferoient pas davantage aux Histoires, que leurs devan-

ciers, & ils nous donnent encore aujourd'hui grand sujet de douter de la vérité de ce conte. Quoi qu'il en soit, pour dire encore quelque chose des Histoires de nos jours, que je nomme ainsi pour les distinguer de celles, dont j'ai déjà parlé, je ne fais pas, quelle certitude on s'en peut promettre; mais je crois qu'à les examiner par le ménu, & comme j'ai fait autrefois celle de l'Empereur Charles Quint, elles seroient plus propres à faire valoir le titre de ce petit Discours qu'à lui porter préjudice. Gonçale de Ménelles nous a voulu donner la vie du Roi d'Espagne Philippe IV. l'on pourra juger de la pièce entière par cet échantillon, qu'en décrivant la bataille de Prague, il fait prononcer une belle harangue à l'Electeur Palatin, pour animer ses soldats: & néanmoins ce prétendant à la Couronne de Bohême, n'étoit pas où la bataille se donna; lui & sa femme s'étoient arrêtés dans la ville de Prague fort voisine, lorsque le Prince d'Anhalt hazarda le combat, & fut défait. Les Chroniques d'Espagne nomment ordinairement Cava la fille du Comte Julien, qui pour se venger du Roi Dom Rodrigue, qui l'avoit deshonorée, fit passer le Détroit aux Mores:

Avogadro l'appelle Florinde, fait qu'elle se précipite d'une Tour, que son pere se poignarde furieux, & que sa mere mourût aussi peu après miserablement. Charles Quint se faisant lire l'Histoire de Sleidan, que les Protestans d'Allemagne nomment leur Tite Live, s'écrioit souvent, à ce que dit Surius, *mentitur nebulo*. L'on a donné pour regle de ne croire ni Philippe de Comines, comme trop grand Partisan de la France, ni Meier, comme son adversaire trop déclaré. Paul Emile Veronois, que Bodin choisit pour mediateur entre eux, semble avoir son reproche, aiant été mandé exprès d'Italie, pour nous favoriser. Qui est-ce qui peut souffrir Paul Jove, quand il se met sur les louanges de son Cosme de Medicis; ou quand il diffame ceux, qui lui refusoient des pensions, qu'il prenoit de tous côtés? Les Venitiens mêmes avoient honte de se voir comparer aux anciens Romains par Sabellius, & ils le jugeoient insupportable, lorsqu'il les paranymphoit. Ce que Maffée a écrit des Indes Orientales est de la plus haute elegance; mais peut-on souffrir patiemment de lui voir représenter un Portugais, qui au siège de Diu n'aient plus de bale ni de

plomb, s'arrache les grosses dents pour en charger son arquebuse. Le Pere Cretophle Borri, afin d'écrire dans sa relation de la Cochinchine quelque chose de plus considérable que les autres, a été contraint d'avoüer, qu'il avoit imposé mille choses aux crédules, sur tout à l'égard des Elephans, n'ayant rien vü de ce qu'il leur fait executer d'admirable, bien qu'il s'en dit le témoin oculaire. Nous nous sommes moqués des Généalogies tirées de pere en fils depuis Adam, jusqu' à Charles Quint, & depuis ce premier Pere, jusqu' au Duc de Lerme. Mathieu Paris, parlant du Roi d'Angleterre Alfredus, emploie ces propres termes: *Hujus genealogia in Anglorum Historiis perducitur usque ad Adam primum parentem.* Cela fait voir, qu'en tout tems l'on s'est repü de viandes bien creuses, & entretenu de grandes bagatelles; n'y aiant à la vérité personne, qui n'ait droit de se prévaloir de cette origine, qu'on ne sauroit contester entre nous; mais personne aussi qui se puisse vanter sans être ridicule, d'avoir d'assez bons titres pour justifier sa descendance suivie, & généalogiquement prouvée, depuis les enfans de Noé jusqu' à soi.

Ajoû-

Ajoûtons un mot de ceux, qui ont écrit plus solidement, & reconnoissant que le Président de Thou a beaucoup mérité à cet égard, avouons pourtant, qu'on lui a voulu reprocher, que la première impression de son Histoire ne s'accorde pas toujours avec celles, qui ont suivi, principalement depuis son second mariage, qui le mit en quelque alliance avec la Maison de Guise, par celle de Nahçai, dont étoit sa dernière femme. Je ne dis rien des invectives contre lui d'un Baptista Gallus, parce que je les vois juridiquement condamnées par le Magistrat. Mais j'ai de la peine à souffrir, que l'Historiographe Mathieu se mêle de le reprendre tant de fois, & même avec invective, comme il fait au sujet du Legat Caraffe, lui Mathieu, qui a donné de si belles prises à ceux, qui l'ont voulu contredire. J'en donnerai ce seul exemple. Il veut que Philippe II. aiant épousé Marie Reine d'Angleterre, n'ait protégé Elizabeth, qui lui succeda, que parce qu'il aimoit son sexe, qu'il avoit pitié de son bas âge, & sur tout à cause qu'il respectoit les rares qualités de cette Princesse. Cependant l'on sait, qu'il ne la favorisa qu'en haine de la Reine d'Ecosse, Marie Stuart, qu'il

vouloit reculer par maxime d'Etat de la Couronne d'Angleterre. Voiés, je vous supplie, qu'un Lecteur est bien instruit des causes & du motif des actions par de semblables jugemens. Baptiste le Grain se fût bien passé de faire descendre d'Hercule les Rois de Navarre; de nommer chastes & vertueuses des Dames; qui n'ont jamais été tenuës pour telles, & de faire prononcer ridiculement, pour ne rien dire de plus à son desavantage, quâtre vers à une statue de cire, interrogée par le Maréchal de Biron. Je ne daignerois examiner l'Histoire d'Aubigné (\*), qui est véritablement la sienne, tant il y fait parade de ses propres actions. Mais son animosité contre le Sur-intendant D'O, & contre le Maréchal de Lavardin, ne peut être supportée. Pour ce qui touche Scipion Du Pleix, personne n'ignore de quelle sorte il a traité le Maréchal de Bassompierre, qui lui donne le démenti sur une infinité de choses récentes, & qui étoient de sa particuliere connoissance. Il se moque des miracles, que Du Pleix & Bernard font faire au feu Roi, avec ces rudes termes con-

(\*) Imprimée en 1616. & brulée à Paris pas la main du Bourreau le 4. Janv. 1617.



tre-eux, qu'un Ane gratte l'autre: *Mutuo muli scabunt.* Certes de semblables contradictions sont capables de rendre les vérités mêmes fort suspectes. Il est d'ailleurs constant entre les plus entendus dans la première Histoire de notre Monarchie, qu'en tous les points où il s'y trouve quelque diversité d'opinions, Du Pleix a presque toujours pris le parti le moins soutenable.

Concluons-nous donc sur tant d'exemples du peu de certitude, qui se trouve, généralement parlant, dans toutes les Histories, qu'on les doive absolument négliger? En vérité je suis fort éloigné de ce sentiment, & je tiens l'Histoire, après ceux, qui en ont le mieux parlé avant moi, pour une très sage-maitresse de la vie humaine. Or parce qu'il y en a de trois sortes, d'humaines, comme celles dont nous nous sommes entretenus jusqu'ici; de naturelles, telles que sont celles de Plin, de Gesner, d'Acosta, ou autres semblables; & de Divines, qui ont leur fondement à notre égard sur le vieil & sur le nouveau Testament: Je pense avoir assez fait voir dans tout ce Discours, que mon intention n'est pas d'envelopper dans l'incertitude dont j'accuse les premières, cel-

les du dernier ordre, sur lesquelles on ne sauroit sans impiété former le moindre doute, puisque nous les tenons du Ciel, & que le S. Elprit les a révélées & dictées, pour servir à nôtre salut. Eldras a prononcé, l. 4. c. 15. *omnis incredulus in incredulitate sua morietur*; & selon le Concile de Nicée, *dubius in fide infidelis est*. Les deux autres especes ne sont pas de même, quoi que je ne me sois étendu, & que je n'aie formé mon induction que sur les premières, pour desabuser ceux, qui en tiennent quelques-unes d'entre-elles pour incontestables. La suspension de créance néanmoins, que je pense qu'on y peut raisonnablement apporter, n'empêche pas, qu'elles ne soient d'ailleurs fort profitables. Comment l'Histoire, quelque fautive qu'elle se rencontre quelquefois, cesseroit-elle d'être utile pour cela? Si la Theogonie d'Hesiodé, les Fables Æsopiques de Phædrus, & les Métamorphoses d'Ovide, ne laissent pas, nonobstant leur éloignement de la vérité, d'être très instructives, soit dans la Physique, soit dans la Morale. Les taches du visage ne le rendent pas toujours difforme, & tous les vices du corps ne sont pas de telle nature, qu'ils le doivent faire passer

pour monstrueux. Ce qui rend la plupart des Histoires sujettes aux inconveniens, dont nous les avons reprises, c'est que les Auteurs veulent presque tous imiter ces Peintres, qui pour plaire aux femmes, qu'ils entreprennent de représenter, les peignent par complaisance beaucoup plus belles, qu'elles ne sont. Un Historien prévenu par intérêt, ou autrement, du desir d'obliger ceux, dont il parle, ou de rendre les matieres, dont il traite, plus considérables qu'elles ne sont en effet, attribue à ceux-là ce qu'ils n'ont pas mérité, & accompagne celles-ci de circonstances notables, & d'évenemens, qui ne furent jamais, que dans son imagination. Guicciardin est accusé de s'être conduit de la façon autant de fois, qu'il a parlé de ce qui concernoit particulièrement les Florentins, s'y attachant de telle sorte & avec tant d'exagération, qu'outre qu'il y est ennuyeux, il en paroît ridicule. Ceux qui pèchent en cela comme lui, sont sujets à demeurer courts, & à ne se pas acquiter de leur devoir aux choses grandes & importantes, semblables, pour continuer nôtre comparaison, à d'autres Peintres, dont le pinceau ne fait bien représenter que

les épines d'un Rosier, & qui n'arrivent jamais à bien exprimer l'éclat & le vermeil des roses. Lucien les compare encore à quelques-uns de cette profession, qui, selon l'usage de sa Religion, prenoient bien de la peine à faire paroître la beauté du thrône, & même celle des souliers de Jupiter Olympien, mais qui négligeoient, ou plûtôt étoient incapables, de donner une belle idée qui approchât de la majesté de son visage, & du reste de sa personne. Le vrai moien de ne pas tomber dans un si grand inconvenient, est de n'écrire jamais l'Histoire de son siècle pour la faire voir du même siècle, n'ayant jamais égard au tems présent, mais au futur seulement, & ne considérant presque pas ceux, qui vivent souvent, & dont l'on parle dans le corps de l'ouvrage, au prix de la posterité, qui doit prononcer un jugement équitable sur nôtre travail. On évite par cette précaution, & par cette attente, tous les soupçons, qui ont accoutumé de décrediter un ouvrage historique; ce qui est si véritable, que beaucoup de personnes, si nous en croions le même Lucien, ont

été persuadées de la vérité de tout ce que Homere a écrit des prouesses d'Achille, par cette raison, que n'étant pas son contemporain, & ne les recitant qu'en une saison, où il ne se pouvoit rien promettre de lui, Homere n'avoit nul sujet de le flatter. Nous concluons donc par cette maxime, que les bonnes Histoires sont de la nature de ces médicamens, qui ne doivent être employés que long-tems depuis qu'ils sont préparés; me souvenant fort bien, que Jean Mehué, Auteur Royal, comme descendu des Souverains de Damas, veut dans son troisiéme Livre, qui est des Antidotes, qu'on ne se serve ni du Phionium, ni des autres opiates, que six mois au moins depuis leur confection. Il y a beaucoup d'analogie entre ce qui doit servir à l'esprit, & ce qui se destine pour le corps; bien qu'en égard seulement au tems, les proportions en soient si différentes qu'Horace demande neuf ans de retardement, où ce savant Arabe ne parle que de six mois. Enfin je prie le Lecteur, de se souvenir, que je n'ai parlé du travail d'aucun Historien vivant; non pas que je n'en connoisse, dont je me se-

rois volontiers souvenu, à leur avantage & pour les estimer; mais parce qu'étant vivans, je me suis senti obligé d'en user autrement, par une loi, que je me suis imposée après Cicéron & Quintilien, de ne point nommer ceux, qu'on pourroit croire que j'aurois voulu flatter, & peut-être mendier leurs suffrages par une voie, que je n'ai pû jusqu'ici que desapprouver.

